

Guillaume le réfractaire, par I. Venet



GUILLAUME

LE RÉFRACTAIRE



2707. — Abbeville. — Imprimerie Briez, C. Paillart et Retaux.

GUILLAUME

LE RÉFRACTAIRE

PAR

I. VENET.



PARIS

LIBRAIRIE CH. BLÉRIOT, ÉDITEUR

55, Quai des Grands-Augustins, 55

1874

GUILLAUME
LE RÉFRACTAIRE[1]

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

L'automne, si beau dans les montagnes du centre de la France, est arrivé à son terme.

Le vent du midi, traversant le Mézinc, le Gerbier-de-Jonc et la haute chaîne de l'Ardèche, a fait flotter tout le jour les premières neiges d'hiver dans les vallées profondes qui entourent le domaine de Cabriac, où madame la comtesse veuve de Saint-Didier et sa fille Marguerite ont passé l'été solitairement.

On commence à entendre gronder la Loire.

C'est le signal habituel du départ pour mesdames de Saint-

1. Ce roman a la forme du drame, plutôt que celle du récit. Il prend sa date vers 1838. Les personnages sont des montagnards de l'ancien Velay. A l'exception de la société aristocratique, tout le monde dans ce pays, marchands ou paysans, parle un français correct mais mêlé de formules patoises, et le prononce avec un accent assez semblable à l'accent languedocien, moins la vivacité. Ce sont de petites phrases musicales chantées très-gravement. Si le lecteur ne tenait aucun compte de cet accent, la *couleur locale* lui échapperait.

Didier, qui retournent au Puy dès les petites neiges de novembre...

Elles délaissent donc le château de Cabriac à l'époque de l'année où l'austère poésie des montagnes l'enveloppe le plus étroitement : — Un vieux manoir en assises de basalte, sombre et trapu, percé de trente fenêtres en façade ; une grande cour par devant aux dalles de lave, nue et entourée de fortes murailles ; une pente de trois cents pieds d'inclinaison descendant de rochers en rochers l'espace d'une demi-lieue, jusqu'à la Loire ; une vaste perspective de sucs et de mamelons arides se heurtant dans une anarchie effroyable ; une forêt de sapins à petite distance, et les prés d'une blancheur éclatante, nivelés d'aspect par la neige ; et la double voix du vent et de la Loire, qui crie, qui se brise, qui va et vient sans cesse : — C'est bien beau !

Mais madame la comtesse de Saint-Didier est née dans ce château ; sa fille unique aussi y est née à dix-huit ans en arrière de là, et l'habitude, ce frottement moral qui use les plus belles choses, a détruit pour elles la poésie du vieux manoir et la poésie des montagnes.

Il est neuf heures du soir.

Nos dames viennent de s'endormir, bercées par la perspective du bien-être de la ville, de la messe du matin dans la cathédrale du Puy, de l'humble supplique des béates quêtant pour de pauvres femmes malades, et de la soirée de boston avec de fidèles amis.

Derrière le château est une basse-cour assez malpropre, que la neige est venue à propos parer d'un blanc tapis. Au fond de cette basse-cour, appuyée sur une extrémité du manoir qui lui dérobe la vue du soleil, au prix de sa protection, est un bâtiment où se succèdent le hangar, la remise, la laiterie, l'écurie, l'étable et le gîte du domestique-fermier.

On n'est point encore couché dans ce malheureux gîte, car la lumière colore d'un jaune mat les vitres de parchemin huilé, et une voix aigrelette de campagnarde jappe à l'in-

térieur, derrière un homme — qui se promène gravement — à en juger par l'ombre que l'on voit s'allonger sur la neige chaque fois que le promeneur passe devant la fenêtre aux barreaux de fer.

— Marianette...

— Mêlez-vous de vos affaires, qui ne sont pas tant bonnes, et garez-vous de *choser* pour autrui comme vous le faites, tout votre compliment. Madame de Saint-Didier est une dame, elle sait bien le mieux pour les intérêts de la demoiselle, et cela ne lui ferait pas plaisir d'apprendre que nous fourrons notre museau sous sa cape.

— Elle ne peut pas m'entendre. Tout le monde est couché au château.

— André, vous parlez trop; il arrivera malheur. La Millon vous a déjà entendu une autre fois; c'est une mauvaise fille! *Vey! vey!* sa fenêtre est encore éclairée.

André obéit au geste de sa femme : il entr'ouvre la porte juste autant qu'il le faut pour la place d'un coup d'œil, et, après l'avoir fermée vivement afin d'empêcher la bise de pénétrer, il vient s'asseoir, maussade, en face de l'âtre.

Marianette ne dit plus rien. Elle replace sur ses genoux le carreau à dentelles qu'elle avait mis à terre pour la commodité de la discussion, et l'on n'entend plus que le frottement babillard des bobines de buis.

Mais décrivons en quelques mots l'intérieur du domestique-fermier de madame de Saint-Didier.

C'est une grande pièce éclairée par une seule fenêtre. La fumée a cuivré les solives. A gauche de l'entrée est un cabinet où sont rangés des ustensiles de ménage; ensuite une profonde alcôve avec une couchette grossière et un lit de pauvres gens; au pied de ce lit, un berceau de bois monté sur des pieds massifs, où dort bruyamment un enfant. A droite de l'entrée et le long du mur, une table occupant toute l'étendue de la pièce, moins la place de l'horloge de bois et d'une porte qui ouvre sur l'étable. En face, au milieu, une large cheminée, dont le manteau, plâtré

et moulé au centre, abrite la statue de la sainte Vierge.

La cheminée, chez les paysans de nos montagnes, est comme une pièce à part, habitée par la famille exclusivement. Les chenets, hauts de deux pieds, sont de fer et se terminent par une soucoupe très mince où l'écuelle pleine de soupe se conserve chaude. Il y a de chaque côté la place d'au moins une chaise Lorsque des étrangers surviennent, le maître de la maison et sa femme, qui demeurent toujours sous la cheminée, offrent leurs deux chaises ; mais si elles sont occupées par un grand-père, une grand'mère ou quelque vieillard, on ne les offre jamais, les étrangers fussent-ils de l'aristocratie la plus honorée.

Dans un coin de la cheminée, se tient Marianette, tourmentant ses bobines de buis et dirigeant ses regards vers le berceau du petit Mathieu chaque fois que la respiration entrecoupée du chien endormi près du lit lui donne le change sur celle de l'enfant ; dans l'autre coin se tient accroupie la mère d'André la vieille Marthe, que le bon curé et les anciens de la paroisse appellent toujours Marteloune.

En ces pays de misère extrême, où le commerce et l'industrie sont nuls, où ce que l'on appelle la civilisation ne pénètre pas à cause de la difficulté des routes trop pentueuses, où l'on agit peu à raison du froid, l'esprit de l'homme perd de bonne heure l'élasticité de ses ressorts, et les vieillards de la classe agricole n'ont guère qu'une existence végétale.

Ainsi la mère d'André, quoiqu'elle compte soixante ans à peine, ne parle jamais qu'à la condition d'une forte secousse.

L'été, elle s'assied sur une pierre dans la cour, et elle regarde jouer son petit-fils qu'elle réprimande de loin en loin en murmurant d'une voix cassée : *Mathieu !* L'hiver, elle demeure tout le jour immobile les pieds dans les cendres ; et le soir, bien tard, quand son fils le lui a dit deux ou trois fois, elle regagne son lit, dans l'étable, où on

l'entend quelquefois la nuit morigéner les bestiaux par un *hein* plus gémissant que menaçant, qui les retient en paix. Il est bien de dire que l'étable est un lieu de prédilection : un proverbe des montagnes affirme : « qu'il y fait sain l'été, qu'il y fait chaud l'hiver. »

André, mécontent de la docile faiblesse que vient de lui imposer sa femme, querelle avec la pointe du pic de fer les mottes de gazon et le bois du feu ; à mesure que le feu devient plus vif, il enfonce davantage son bonnet de laine grise, qui petit à petit descend sur ses yeux. On comprend que tout n'est pas fini, et que le maître va prendre sa revanche contre Marianette redevenue craintive.

— Certes, je n'ai point envie de me mêler des intérêts de madame de Saint-Didier ; ses affaires sont conduites par un homme qui a plus d'esprit que moi : M. Molinier est bien le fils de son père, un embrouilleur et un voleur.

Marianette baisse les yeux.

— Je pourrai peut-être dire que son grand-père, procureur au baillage du Puy il y a cinquante ans, a ruiné le mien ! Qui a jamais pu expliquer comment notre domaine de l'Archicot a passé dans les mains du Molinier ? et d'autres domaines encore, meilleurs que celui-là, où le Monsieur va tous les jours fringaner sur son beau cheval ?

La mère d'André est sortie de sa somnolence, elle regarde Marianette d'un air hébété et lui crie :

— Oui, le vieux Molinier : voleur ! son fils : voleur ! son arrière-fils: *esté oun emmièlaire !*

Puis elle retourne doucement dans son inertie.

Les bobines trottent menu sur le carreau de Marianette. André continue en reprenant le dernier mot de sa mère, moins pour lui donner une part de la conversation, que pour inviter la bonne femme au silence en se substituant à elle.

— Emmièlaire, oui ! madame de Saint-Didier lui livre sa confiance. Il lui fait emprunter de l'argent à l'usure, pour couvrir les dettes de feu M. le comte. Il gouverne ses

procès ; il la dirige, pauvre femme ! davantage que son confesseur. Le voilà conseiller général depuis deux ans ; il veut être député bientôt ; Seigneur ! Ces hommes-là prendront la terre pour eux, ils ne laisseront à nous autres que la neige.

André relève son bonnet ; il pique le feu de nouveau, mais cette fois avec un soin qui indique que son humeur est devenue conciliante.

Marianette pense que le moment est arrivé de placer un mot.

— André, vous vous faites du mal pour une personne qui ne tient pas plus de compte de vous que de votre truie. Notre Mathieu a été malade l'autre semaine, en même temps que la vache ; madame de Saint-Didier a pris des nouvelles de la vache, point de notre enfant.

— C'est bien vrai.

— Laissez-la donc, si cela lui plaît, remettre ses affaires au Molinier. Allez ! le bon Dieu sait bien ce qu'il fait.

— Hum ! et peut-être qu'au prochain an nous serons les serviteurs de M. Molinier.

—Oh! les choses ne vont pas si vite que dedans votre tête.

— Tu ne comprends pas, Marianette. Moi, je pense que cet emmièlaire d'homme tourbille les affaires de madame de Saint-Didier pour atteindre la demoiselle Marguerite au mariage.

— Sainte Vierge ! Il épouserait la demoiselle? Vous le croyez, André ?

— Il est riche, il est dans les honneurs ; si madame de Saint-Didier vient à perdre la tête en de gros embarras...

— Cela n'est pas possible. La demoiselle Marguerite n'a point de goût de lui malgré ses belles paroles.

— Sa mère est une femme rude.

— André, vous en savez plus que moi ; mais il y a des choses encore que vous ne savez pas.

— Celui qui saurait tout ne prierait pas Dieu, dit M. le curé.

Marianette interrompt le jeu de ses bobines, regarde la mère endormie, la tête contre la muraille, et, prenant le ton rapide d'une commère qui épanche un secret:

— M. de Carbonnet est venu ici nombre de fois cet été.

— Ah oui, répond André de l'air d'un homme qui prétend se mettre sur la voie, il est venu deux fois.

— Deux fois en votre présence, et davantage quand vous tombiez les sapins dans le bois avec les bûcherons; davantage même quand madame de Saint Didier était à la ville du grand tribunal, pour ses procès.

— Quand Madame était à Riom ?

— Oui, oui, avant le mois d'août.

— Ah ! Il venait pour la demoiselle Marguerite !

André comprend enfin. Il ne se borne pas à cette naïve exclamation; il place le pic de fer entre les branches du chenêt, il ôte son bonnet, il se frotte la tête, et prenant une mine joyeuse :

— Qu'est-ce que tu as vu, Marianette?

— Oh ! ils ne faisaient rien *qui ne soit pas de faire.*

— Certes ! La demoiselle est une jeune fille bien sage, bien bravounette !

— *Escouta,* ajoute Marianette en posant son carreau à terre et en se rapprochant de son mari: la demoiselle ne fait jamais de la musique ; *ah bé!* quand M. Paul de Carbonnet venait la voir, ils en faisaient de leur mieux, et ils chantaient tant; que notre Mathieu se tenait de bons moments sur l'escalier pour les entendre. Encore lorsque M. de Carbonnet descendait pour voir son cheval à l'écurie, et qu'il demeurait tant soit peu, la demoiselle ouvrait sa fenêtre et l'appelait : « Monsieur Paul ! monsieur Paul ! » d'une autre manière, je vous promets ! que quand elle appelle la Millon.

— Bogrrri ! voilà une grosse affaire.

Ce *Bogrrri,* dans les montagnes du Velay, est le mot de ressource pour toutes les émotions. La colère, la surprise, la joie recourent à la même note, que l'on fait résonner

plus ou moins longtemps selon le plus ou moins de vivacité de l'émotion. Deux montagnards se prenant au collet, ou aux cheveux, et se menaçant ou se frappant du couteau, vous n'entendriez rien que le *bogrrri* prolongé au point qu'avec tous ses *rrr* il emplirait seul une de mes lignes.

André articule une deuxième fois le mot populaire, dont il use comme d'une soupape pour donner du jour à son étonnement ; puis il reprend :

— M. de Carbonnet n'est pas riche, son château non plus n'est pas beau ; mais il est de la plus grande noblesse de notre pays. Son père, quoique vêtu en campagnard, est très-respecté dans toute la montagne : c'est un homme juste. A son âge, il ne se peut pas mêler de grand'chose ; son fils est le maître. Beau garçon, un peu fier et de tête superbe ! Il est très, très-savant, M. Paul ; il a étudié à l'école des mines de Saint Étienne, une école pour les grands jeunes gens. Cela lui appartiendrait d'être du Conseil général, mieux qu'à ce Molinier.

— Laissez-le donc, ce Molinier ; M. de Carbonnet lui taillera de la besogne sans nous.

— Ah ! je suis bien content. L'affaire du Molinier avec la demoiselle n'ira pas droit son chemin. Mais tu es sûre, Marianette ?

— Très-sûre, je vous le dis. Ne vous faites plus du mal pour un homme de la ville qui vous en donnerait du repentir, vous le savez bien.

— Oh ! il est mauvais, je le sais. Il y a deux ans, quand on laissait mon frère Guillaume bien tranquille, c'est lui qui a tout reflambé près des messieurs de la justice.

Marianette reprend son carreau ; elle laisse André parler seul.

— La gendarmerie chassait le réfractaire dans toute la montagne : il a cru être pris plus d'une fois.

Marthe s'agite sur sa chaise.

— M. Molinier a fini de le poursuivre, parce que c'est mon frère et que je suis sur le domaine de madame de

La mère Marthe, arrivée à l'état quasi insensible de la vieillesse, ne se préoccupait guère de la position de son fils, pénible et dangereuse à la fois ; son affliction provenait uniquement de la pensée qu'un réfractaire ne pouvait faire son salut, et que le désordre de sa vie perdait son âme.

Elle n'entendait jamais parler de Guillaume sans se réfugier aussitôt dans un coin pour dire son chapelet.

C'est à cette pieuse occupation que se livre la bonne femme au moment où le chien exprime sa méfiance par un grondement discret.

On écoute. Les bobines du carreau s'arrêtent. André prête l'oreille au bruit du dehors ; mais les dix heures qui retentissent dans l'horloge de bois troublent l'attention de chacun. Marianette se remet au travail, André tisonne le feu, le chien replace sa tête entre ses pattes.

Un instant après, l'étable s'agite comme si une personne étrangère y était entrée ; le chien aboie en courant du côté du bruit.

— Qui va là ? crie André plus surpris qu'inquiet, car le chien est revenu se poster tranquillement près du berceau.

Deux coups sont frappés à la porte intérieure de l'étable ; le campagnard hésite et dit en se rasseyant après avoir enfoncé son bonnet avec un affectation d'insouciance :

— *Sacca vous*

Quelque chose comme :

— Entrez si vous voulez.

La porte de l'étable s'ouvre doucement ; un homme se baisse pour la franchir.

— Guillaume ! mon frère !

CHAPITRE II

C'est le Réfractaire.

Avant de prononcer un mot, il parcourt toute la pièce du regard ; son frère, qui s'est levé, lui dit en lui offrant sa chaise :

— Viens te chauffer, Guillaume, il n'y a que nous.

Guillaume pose son fusil près de l'horloge, et il prend la chaise, en repoussant du pied les caresses du chien.

— Bonjour mon frère, bonjour ma sœur, bonjour ma mère.

Son frère est allé chercher du bois dans l'alcôve pour raviver le feu ; sa sœur prononce un bonjour timide et froid ; sa mère a tourné la tête du côté du mur ; elle cache son visage maigre, où pendent des lianes de cheveux blancs, quoique pourtant Guillaume ait ôté son feutre en se tournant vers elle.

Il s'assied ; il présente au feu ses bottines de cuir à la semelle damasquinée de fer ; il croise les bras et regarde pétiller les menues pousses de sapin.

André met le feu en bon état, — sans se hâter ; — de même il prend une chaise, de même il s'assied.

Guillaume alors questionnant des yeux son frère et le

Saint-Didier. Il m'en parle toujours et il sait bien que cela ne me fait pas plaisir. « Comment va notre *conscrit*, me dit-il, le voyez-vous souvent ? » Il commence à être vieux, le conscrit : mon frère a trente-cinq ans, trois de plus que moi.

Marthe s'est réveillée tout à fait ; elle penche de côté sa tête avec mélancolie et dit en regardant le feu fixement :

— C'était l'aîné.

— N'en parlons plus, ma mère. Cependant la demoiselle Marguerite a été plus douce pour Guillaume que tout le monde ici. Mon pauvre frère aime bien son Mathieu ; nous ne pouvions l'inviter à être parrain : cela lui a fait assez de la peine ! Il y a deux ans, quand le petit a été tant malade, Guillaume est venu le voir, la nuit. La demoiselle Marguerite, en l'absence de sa mère, soignait notre enfant, mieux que les médecins ! Ses petits bras étaient tout bergougneux de la vaccine et d'un mal bien mauvais ; elle y mettait du linge blanc ; elle les lavait avec une tisane... Je l'ai vue ici, la longue nuit entière, frottant ses atours de soie à ce sale berceau. Bogrrri ! la demoiselle a conservé les jours de notre fils.

— Oh ! bien sûr ! répond Marianette en essuyant une larme.

André s'interrompt pour passer son pouce sur ses yeux.

La mère semble n'avoir rien entendu.

— Tu étais là, Marianette, quand Guillaume est venu, une nuit. Toi, tu ne lui as pas fait bon visage ; mais la demoiselle n'en a point eu de crainte ; elle l'a écouté, elle lui a parlé plusieurs fois ; même quand il est parti après une demi heure de repos, elle lui a fait un peu de gronderie sagement et lui a donné un chapelet de très-joli bois. Ah ! monsieur Molinier ! si la demoiselle Marguerite devait souffrir à cause de vous, gare à gare !

Une courte explication sur le réfractaire des montagnes ne sera pas inutile.

Les cas de réfraction à l'impôt militaire ne se produisent

jamais dans le nord de la France; ils sont devenus très-rares en général dans tous les pays de plaine. Mais dans nos montagnes du centre où la conscription est encore subie avec une sorte de terreur, les registres du parquet comptent des réfractaires de trente, quarante, cinquante ans. La plupart de ces malheureux finissent par s'expatrier. Ils vont en Piémont, en Suisse sur les frontières d'Espagne : on n'en parle plus. Quelques-uns ne se sentent pas le courage de quitter leurs montagnes; ils y mènent alors une existence vagabonde et souvent criminelle. Les moins mauvais travaillent à la grange ou au moulin; les pires sont armés d'un fusil de chasse et braconnent. Ceux-ci ont à subir de loin en loin une battue sérieuse; lorsque l'un d'eux, par exemple, a commis quelque méfait retentissant ou s'est livré à des violences trop hardies aggravées par l'habitude. Il est bien rare qu'on les atteigne, protegés qu'ils sont tacitement par la population des hameaux et des domaines solitaires. Aussi bien, dans les temps de neige, toute poursuite est impossible; dans l'été, ils se confient aux rocs buissonneux des forêts de sapin, ou bien ils remontent jusque près du Mézinc, le géant des Cévennes, là ou les géologues anglais peuvent bien faire des excursions de plaisir chaque année, mais où le gendarme ne saurait s'aventurer ni à pied ni à cheval.

Guillaume Arsac, le frère aîné d'André, appartenait, depuis la conscription de 1823, ou de celle de 1803 si l'on veut, à cette dernière classe de réfractaires : les réfractaires armés. Quatorze ans de fatigues, de misère, de luttes, d'excès, avaient prématurément fait grisonner sa chevelure et développé ses facultés physiques jusqu'à produire un type sauvage du plus beau modèle. On redoutait sa force courageuse non moins que son caractère sombre et résolu; et personne, étant son ennemi, n'eût cru pouvoir dormir tranquille.

La femme d'André ne l'aimait pas, sachant que son mari l'aimait trop.

montagnes. Un peu plus loin, j'ai aperçu M. de Carbonnet, le fils, qui caravallait tout le troupeau de monde pour la joindre. — Cela ne lui serait pas un mari de grande fortune.

— C'est vrai : beau cavalier, point d'arme ; honnête homme, point riche.

— Je ne lui ai parlé jamais. Tu dois le voir souvent, André ?

— Pas guère.

— Il n'est donc point en amitié avec madame la comtesse ?

— Nous l'avons vu venir deux ou trois fois au château, cet été.

— Allons, qu'elle soit heureuse, n'importe de qui et la manière. Je me rappellerai toujours l'avoir vue là, il y a deux ans, près de ce berceau, soignant l'enfant qui était bien bas. Pauvre Mathieu ! Elle lui parlait comme une mère : elle l'appelait *mon petitoune,* quoiqu'il fût plein de fiente ! J'arrivais la nuit couvert de boue, par un temps d'abomination. Elle ne s'est point enfuie, me sachant caché dans l'étable. Elle m'a dit : « Bonjour Guillaume » Ah ! j'aurais voulu pouvoir mettre mon capel plus bas que la terre devant cette fille de grande maison qui de ses blanches mains nettoyait notre petit malade, et me parlait sans me craindre.

— Notre enfant s'en est tiré de belle ! Il dort maintenant, bien tranquille.

Guillaume va le voir dans son berceau. Il demeure quelques instants penché avec une gaucherie prudente. Quand il se relève et se retourne, l'expression de son visage s'est transformée ; un rire de contentement intime part de sa grande bouche pour aller heurter tous les angles de sa face :

— Comme il est devenu gros !

Il revient s'asseoir, et ajoute d'un ton satisfait :

— Ce sera un homme.

Marthe, qui s'est réveillée, fait entendre une exclamation dolente :

— Le bon Dieu veuille qu'il n'arrive pas malheur à celui-là.

Guillaume enfonce son feutre sur ses yeux. Sa mère continue, de cette voix agressive et de ce rude accent qui, l'on ne sait pourquoi, appartiennent plutôt aux vieux qu'aux jeunes montagnards.

— Ah ! je l'ai vu, Dieu sait ! le malheur. Les Molinier ont pris le bien de notre famille ; la mort m'a pris trois enfants et le père. Les gendarmes me prendront l'aîné au prochain jour.

— Ne vous lamentez pas, mère ! les gendarmes sont accoutumés à ne pas me prendre.

— Oui, une belle vie. Toujours le fusil en la main, allant partout de violence, et moi, quand on crie à la poursuite d'un loup, dans la neige ou le bois, croyant que c'est Guillaume. Le bon Dieu t'atteindra, va ! mieux que les gendarmes.

— Je ne lui fais pas d'offense, ni à d'autres.

— Et ta religion, malheureux ! comment peux-tu la suivre ? Tu te caches par-delà Sainte-Eulalie, chez les protestants de la montagne, et n'as jamais point de messe.

— Oh ! que si, ma mère. J'ai la messe à Saint-Jeures, à Fay, à Glavenas, aux Estables ; il ne se passe pas de dimanche que je ne l'entende, à moins de maladie.

— Oui ; et la maladie t'emporterait en un bel état ! seul, frilottant la fièvre sous une roche, loin de toute demeure ! qui te porterait secours de religion, dis ?

— Qui? Le curé de Glavenas donc. Où que je sois, par le soleil ou la tourmente, par la nuit de froidure ou l'aube printanière, M. le curé me viendra en aide, avec plus de hâte encore qu'aux chrétiens de la ville.

— Cher bon prêtre ! C'est lui qui t'a baptisé à Saint-Hostien, voilà trente-cinq ans.

— Il me connaît. Il sait bien que si je fais le mal au delà de ma défense, j'en ai grandement du repentir. Il sait bien que ce n'est pas pour la joie de mes pieds que je

berceau de l'enfant dont le lourd sommeil est à l'épreuve du bruit :

— Mathieu est malade ?

— Non, il l'a été quelque peu l'autre semaine, mais c'est fini.

— Ah ! tant mieux. On l'avait dit au tavernier de Saint-Jeures.

Les montagnards ont l'esprit simple et sobre. Une idée est pour eux une pièce de cinq francs et les phrases la monnaie : ils soldent à l'idée son compte exact ; ils ne perdent pas une parole.

— Voilà une méchante nuit, reprend André ; la sibère doit être rude la haut, autour de Saint-Jeures.

— Oui. Les dames sont toujours au château ?

— Elles retournent au Puy après demain.

Guillaume tire devant lui son carnier, ou plutôt sa besace ; il aveint une, deux, trois grives ; puis un paquet de truites enveloppé de fougère, qu'il donne à son frère :

— Ce sera pour les femmes.

— Grand merci, Guillaume, murmure Marianette.

— Et pour Mathieu ? ajoute André.

— Mathieu ! J'ai pris, il y a quinze jours, dans la forêt de Belle-Combe, quelque chose pour lui.

L'impassible visage du Réfractaire s'éclaire d'un sourire confiant, tandis que sa main plonge dans une poche de côté de sa veste.

Il en sort un écureuil.

L'écureuil est pour les petits montagnards ce qu'est un oiseau pour les enfants de la plaine. On lui attache une ficelle à la patte, on le cache dans son bonnet, on l'apprivoise, — on le mange en définitive, avec assez de friandise.

Les mouvements rapides du frêle animal produisent dans le réduit du fermier l'effet que produirait dans un salon parisien l'arrivée inattendue d'un moineau volant d'une

chaise à l'autre, et se dressant, babillard et joyeux, sur l'épaule d'un grave personnage.

Marianette pose son carreau à terre et égrène du pain dans la soucoupe du chenet, pour l'*escurieux* ; André lui tend la corne de son mouchoir ; Marthe elle-même le regarde du coin de l'œil, et ne peut retenir le *péquitou, péquitou,* quand le gracieux oiseau des foyers montagnards vient gambader sur ses genoux.

Guillaume triomphait naïvement:

— Oh Marianette ! Cela amusera bien notre Mathieu.

— Le croyez-vous, Guillaume ? Notre Mathieu est encore tout petit.

— Cinq ans ! que si, que si, il s'en amusera. Mais la demoiselle Marguerite voudra le garder peut-être ? La demoiselle est toujours bonne pour vous autres, André?

— Toujours. Ah Peccaillre ! je ne la crois pas en intention de s'amuser d'un écureuil pour le moment.

Ici, André rencontre un regard expressif de sa femme, qui l'invite à la discrétion, et un regard presqu'impérieux de son frère qui lui demande de s'expliquer. Avec toute la maladresse possible, il met en pratique le proverbe du pays: il — *s'ensauve par la coursière.*

—Tu dois avoir faim Guillaume ?

— Non. Pourquoi disais-tu que la demoiselle n'est pas en intention de s'amuser ?

— Peut-être que.....

L'œil du Réfractaire reluit sous son feutre ; il attend une réponse.

— Que veux-tu que je sache, Guillaume? Peut-être qu'on songera bientôt à la marier.

L'âge lui en vient : dix-huit ans derrière le talon. C'est une belle femme. Je l'ai vue cet été à la foire d'Yssingeaux en passant. Elle avait une jolie robe blanche et un chapeau de paille. Une autre dame lui faisait compagnie, mais on ne regardait pas l'autre. La demoiselle Marguerite, je le crois bien, est la plus belle de tout le pays de nos

les traîne par tant de mauvais chemins, ni pour les plaisirs de ma tête grise que je l'endors sur le foin des granges ou la bruyère des champs. — Je n'empêchais pas mon père de payer un soldat pour moi.

— Mais le pouvions-nous, Guillaume ?

— Que ceux qui ont fait la perte de notre famille répondent de mes fautes et de mes misères devant Dieu.

Le Réfractaire jette son feutre sur une chaise. Le feutre tombe et il ne le remarque pas. Il prend le pic aux mains d'André ; il taquine les tisons dont l'un roule aux pieds de sa mère modestement résignée ; sans dire un mot d'excuse, il se baisse, saisit de sa main rugueuse le tison étincelant, le replace dans l'âtre, met le pic sous ses pieds, et penche sa chaise en arrière en fixant les solives du plafond.

La vieille Marthe le regarde à la dérobée d'un air craintif, illuminé d'orgueil maternel.

Car Guillaume est superbe ainsi :

Des cheveux gris mal plantés, qui se hérissent et tombent rebelles sur ses épaules ; un front vaste et uni, où le ressouvenir des douleurs du paria fait flotter de sombres nuages ; des lèvres minces et mobiles ; un visage blanc de neige, que le rasoir a rajeuni pour cette filiale visite ; des yeux fauves cachés sous une broussaille de sourcils, de façon à rappeler le ver luisant perdu dans la mousse....

Un étranger n'eût point compris l'attitude docilement amicale d'André, ni celle plus humble des deux femmes en présence d'un vagabond qui eût dû se trouver heureux qu'on ne le mît pas à la porte.

Mais Guillaume est l'aîné, et chez nos montagnards le titre d'aîné contient encore une sorte d'autorité biblique devant laquelle s'inclinent, à de certains moments, les puînés et la mère elle-même. En vain la loi nouvelle a prétendu imposer aux familles le principe dissolvant de l'égalité : l'intelligence et le cœur de ces familles primitives se ferment devant la loi ; l'aîné est le chef, l'aîné est le protecteur : on lui abandonne sans regret la plus belle part du patrimoine,

comme la meilleure place à la table et au coin du foyer : et c'est par exception que les puînés le tutoient.

André se lève enfin ; il emprunte les formes prévenantes et un peu affairées d'un maître de maison.

— Voyons, mon frère, tu nous apportes des grives et des truites, et tu te cuis les jambes là devant le feu, sans rien demander ! Veux-tu qu'on te prépare une truite ? une grive ? avec un bout de saucisse fumée, du fromage bleu et un verre de vin ? cela te fera un souper,

— Garde les truites et les grives pour ta femme et pour ma mère, le reste me fera plus que de besoin.

— Non, non : une grive et une truite.

— Garde-les, te dis-je, Bogrrri!

— Eh bien, à ton souhait, ne te fâche pas.

André approche une petite table, et en faisant un signe d'interjection :

— Hô! la Marianette ! dépêche, dépêche.

Marianette laisse son carreau. Elle place sur la table les choses nécessaires, une à une : le pain, le fromage, la saucisse fumée, la bouteille, sans que rien de sa démarche, sans que rien de ses traits exprime ni mieux. ni pire qu'un sentiment négatif.

La mère découvre deux grosses pommes de terre qui cuisaient sous la cendre; elle se lève, va les mettre sur la table, et revient à sa place, indiquant par la lourde animation de sa physionomie, qu'elle a fait une certaine course.

André a pénétré dans le cabinet près de l'alcôve, d'où il est sorti apportant un beau morceau de jambon que Marianette, indulgente à regret, affecte de n'avoir pas vu.

Le Réfractaire s'était tenu devant la fenêtre, observant tour-à-tour les préparatifs du souper, et le temps. Il a établi l'écureuil près des vitres de parchemin, dans une touffe de paille, et il a attaché la ficelle à l'un des barreaux.

André inspecte le menu du souper, dont il fait l'appel à demi-voix pour s'assurer que rien n'est omis.

— Ah ! le sel manque.

Il apporte le sel dans un coquetier de buis.

— Maintenant, frère, viens souper.

— Et toi, André ?

— Moi, c'est fait depuis deux heures. Mange, mange, bois un verre de vin, il est bon ; il ne sent pas la peau de bouc comme là-haut du côté de Fay, où on vous l'apporte dans des outres, à dos de mulets.

— Il faut pourtant que j'y retourne cette nuit ; les messieurs de Montjuval ont besoin de moi demain, pour débagager leurs étables. La neige ne tombe plus ; le ciel est bon, la lune se lèvera dans une demi-heure ; je gagnerai les bois de Maranac et tomberai sur Saint-Jeures par la coursière.

— La coursière de Saint-Jeures doit être dessous l'eau, après cette neige.

— Pas encore, demain peut-être. J'arriverai à Montjuval au jour.

— Et les loups ! dit la mère en fortifiant son objection d'un branlement de tête terrible !

— Les loups ? ah ! ah ! ah ! si cela se mangeait, ma mère, je vous en apporterais un chaque semaine jusqu'à Pâques. Les loups ? M. le curé de Glavenas désirait un chaud tapis : je lui ai donné, vers la Pentecôte, une peau qui tient tout le devant de sa cheminée.

Marthe accorde à son fils un *hoya* ! gonflé d'une puérile admiration.

— C'était une louve pleine. Elle faisait bien du ravage dans les troupeaux du Mezinc. A cent pas, la nuit, je lui ai cassé la cuisse d'une balle. Cette bête voulait se défendre encore ! *Povèrette !* Les loups ? Avec la prime de tous ceux que j'ai tués en ma vie, le roi de France achèterait un beau cavalier en place du réfractaire, et il me devrait du surplus assurément.

Guillaume a soupé. Son frère veut garnir sa besace de provisions, il s'y refuse. Il tire de sa poche une courte pipe,

il la bourre fortement d'un air capable et l'allume au bout du pic rougi; ensuite il prend son fusil, le jette en varcole sur ses épaules, et, se posant droit devant Marthe, sa pipe dans une main, son feutre dans l'autre :

— Adieu, ma mère.

— Adieu, répond la mère bien bas, sans le regarder et sans quitter sa chaise.

Puis se ravisant :

— As-tu toujours ton chapelet?

Guillaume ramène devant lui sa poire à poudre, et il fait tinter l'un par l'autre les deux joyaux de la religion et de la guerre.

— La demoiselle Marguerite me l'a donné : c'est de l'or pour moi. Adieu Marianette, adieu André, soignez bien notre petit Mathieu.

Il sort par l'étable, traverse la cour, franchit une brèche du mur, et disparait dans le bois de pins qui borde l'avenue du château.

CHAPITRE III

Le château de Cabriac n'a point un caractère architectural qui permette de le rattacher soit à l'histoire, soit à l'art d'aucune époque. Cependant, on affirme qu'un des ancêtres de madame veuve de Saint-Didier, un Cabriac, l'a fait bâtir au retour d'un voyage à Paris, à l'aide des munificences du roi Henry IV. La noblesse des Cabriac date d'un recensement dirigé par le parlement de Toulouse, vers la fin du XVIe siècle, alors que la multiplication, un peu anarchique de la gentilhommerie du Languedoc, nécessita une épuration. Un conseiller dudit parlement vint faire une promenade dans le Velay, et il inscrivit les familles sur son nobiliaire avec plus ou moins de complaisance selon l'hospitalité plus ou moins généreuse qu'il en reçut.

M. L'herme de Cabriac, premier du nom, au dire des libéraux du Puy, était un simple campagnard enrichi par le commerce des mules. Il fit un très-bon accueil au conseiller ; il donna de l'argent sans le moindre doute. Le conseiller l'enregistra, et lui inventa un blason de surcroît, des armes parlantes : un *cabri* ou une chèvre d'or en champ de gueules. Trente ans plus tard, à l'époque de nos premières guerres civiles religieuses, les protestants et les catholiques bataillaient entre eux pour ou contre le roi, Henri IV. Les plus forts, qui étaient aussi les plus fins,

ménagèrent le chou et la chèvre et obtinrent à propos des lettres de remercîments signées du roi, lettres qui devinrent peu de temps après un titre à des faveurs pécuniaires. Ainsi ce fut le fils du prétendu muletier, toujours au dire des libéraux du Puy, qui fit élever ce tas de pierres, orgueil de madame de Saint-Didier.

Le château de Cabriac est donc une grande maison de deux étages, bien bâtie de grosses pierres bien taillées, en vue de la résistance opiniâtre que tous les logis de nos montagnes doivent opposer aux tempêtes de l'hiver, sous peine de destruction rapide. Point de tourelles, point de balcon, point de chambranles ouvragés aux fenêtres, point d'autre ornementation qu'une moulure divisant chaque étage, et au-dessus de la porte une pierre gravelée d'un arbre généalogique. La toiture, couverte de lauzes, espèces d'ardoises basaltiques dont la moindre pèse vingt à trente livres, demeure assise depuis deux siècles sur une colossale charpente qui semble dire : admirez-moi, je n'ai pas plié !

Le rez-de-chaussée, que l'on n'ouvre presque jamais, est pavé de briques et de basalte ; des tapisseries en tresses de laine pendent délabrées le long des murs ; dans les deux salons, que réunit une large ouverture cintrée, il y a des boiseries de chêne brut dégrossies par quelques artistes montagnards d'un autre siècle, et comprenant de distance en distance des médaillons à l'ovale incertain, où se laissent deviner des peintures sur toile ; point de plafond, des solives partout enchassées dans de grosses poutres recouvertes d'un placage, des cheminées de marbre d'une envergure à loger un cheval, et aux fenêtres des vitres enrichies toutes de cette dartre métallique que leur fait à la longue l'humidité et le soleil.

Un escalier cyclopéen, de granit jusqu'au premier étage, de chêne ensuite, laisse négligemment dévorer par le champignon ligneux les lourdes colonnes de sa rampe de bois.

Le second étage fait l'office de grenier : on y entasse les

faguettes de pin, on y exile dans un oubli éternel tout ce qui se trouve atteint et convaincu de vétusté : meubles, vaisselle, filets de pêche, harnais, chaises à porteur, tapis, fourrures, etc. Quelle heure délicieuse y passerait un antiquaire !

Les dames de Saint-Didier habitent le premier. Aussi pourrait-on dire que le château de Cabriac se compose exclusivement d'un premier étage.

On y a élevé de minces cloisons un peu partout, afin d'obtenir des cabinets, des couloirs, un semblant et des facilités d'appartement moderne. Les cheminées sont réduites à une proportion raisonnable, le parquet est de hêtre refendu ou d'acacia ajusté en diagonales, chaque pièce est plafonnée, et des papiers qui parodient le velours tombent correctement sur des boiseries de forme civilisée.

Il y a bien çà et là quelques anachronismes dans l'ameublement. D'anciens fauteuils vêtus de tapisserie coudoient un jeune confrère paré de dentelles au filet; de gros vieux glands tremblotant sous une alcôve se mirent dans une armoire à glace; un piano droit, de palissandre, se dresse dédaigneux en face d'un trumeau indigent...

Mais, à la campagne, dans la Haute-Loire, de semblables antithèses passent inaperçues. Le piano de palissandre seul, tout éclatant de vernis et d'or, fait un scandale réel par sa juvéline coquetterie : feu M. de Souvriain pouvait-il le refuser à sa petite nièce Marguerite !.....

Marguerite eut le tort d'adorer son piano. Cette charmante passion fut condamnée dès les premiers jours par madame de Saint-Didier, et vaincue, par elle encore, sans combat. En mère prudente, elle fit transporter le meuble dans sa chambre, au même titre que plusieurs aquarelles et diverses Niobé au crayon, œuvres de sa fille chérie ! Marguerite ne devait jouer qu'en présence de sa maman ; elle ne devait jouer que des ouvertures, des variations et des sonates, héritage traditionnel du clavecin exilé. Elle ne joua bientôt plus du tout.

Aujourd'hui, le piano est un encas pour les jours de

pluie trop exagérée. Madame de Saint-Didier l'ouvre alors! et son âme virile, détrempée par la mélancolie ou le baromètre, s'y précipite comme dans une arche flottant sur les eaux du déluge.

Il est juste de dire qu'à de pareilles heures, le piano est bien vraiment l'arche de Noé, car sous les doigts de cette noble dame, il imite les plaintes tumultueuses de tous les animaux possibles.

Le brave André n'en est pas moins pénétré d'admiration, et vous l'apercevriez écoutant le charivari dans le vestibule de la chambre de Madame, pieds nus, muet, effaré, à l'instar d'un bœuf qui regarde passer une locomotive sur le chemin de fer.

Eh bien! mademoiselle Millon, la femme de chambre, ne craint pas de se frotter depuis un quart d'heure, à ce meuble glorieux! Elle va jusqu'à frapper l'arche sainte pour mieux accentuer ses affirmations :

— Je l'ai vu, madame de Saint-Didier! Vu! vu! vu!

Et trois tapes de sa grosse main sur l'épaule de l'instrument vénéré!

Il faut que Millon ait fait rencontre d'un méchant propos bien important, pour sortir ainsi du caractère d'abjection sournoise qui donne à toutes les femmes de chambre de la montagne un faux air d'ensevelisseuse; et surtout pour que madame de Saint-Didier demeure sur son fauteuil, pensive, les yeux fermés, en écoutant ce hérisson féminin devenu bavard.

— Millon! vous n'avez pas pu distinguer la forme des pas sur la neige?

— Non madame. Oh j'ai bien regardé! La trace des pas y est encore; mais la petite neige de ce matin, vous pensez? a recouvert le fond. Madame! je suis sûre comme de ma vie, qu'hier, à onze heures de la nuit un homme a sauté le petit mur de la basse-cour et a traversé en allant par là, vers l'étable ou l'écurie, et il a repassé au bout d'une grande heure, sur le minuit.

— Et il y avait encore de la lumière dans la chambre de Marguerite ?

— Oui, madame. non plus quand il a repassé, mais d'abord qu'il est venu : mademoiselle vous le dira bien.

— Et ce n'était pas un paysan ?

— Non. non, madame de Saint-Didier ! bien sûr, cela ne paraissait pas être un homme de campagne, ni davantage un voleur, puisque je vous dis ! il faisait son chemin tout tranquillement.

— C'est bien. Allez chez André, faites monter sa femme de suite, et ne dites rien à personne, — vous m'entendez.

On remarquera que le langage de cette fille n'est guère d'accord avec sa fonction de femme de chambre d'une comtesse. Voici à quoi cela tient :

Les gens riches ne peuvent pas faire venir du dehors des serviteurs au pied leste et au caractère assoupli : ils ne sauraient pas se faire comprendre du peuple qui parle un français de localité tout couvert de pustules grammaticales; d'ailleurs ils ne voudraient pas venir dans un pays que la neige couvre pendant huit mois de l'année, ou, s'ils y viennent par rencontre, ils n'y veulent pas rester.

On est contraint de tirer de la matière brute des campagnards tout son domestique, depuis la petite bonne jusqu'au cocher.

Cette matière campagnarde est un analogue du basalte : des rochers bipèdes qui se meuvent doucement, qui entendent doucement, qui pensent encore plus doucement.

Tailler une femme de chambre dans une substance aussi peu malléable n'est pas une petite affaire. Quand vous êtes arrivé à repandre quelque lumière sur la physionomie, l'expression religieuse apparaît, dominante, et vous avez une Andromaque triviale. Quand vous avez obtenu un accent moins dur, une voix plus civile, les protestations tacites de l'instinct tiennent tout en bride : le sujet hésite, il souffre, il est confus de sa métamorphose ; pour lui, agir devant le monde selon les formules du service, c'est la

situation d'une pensionnaire de province que l'on obligerait à chanter debout devant un auditoire railleur. Ajoutons que, pour maintenir un résultat pénible et factice, le travail de surveillance ne doit jamais s'interrompre : si le cheval d'antichambre est abandonné un jour à lui-même, il quitte l'amble aussitôt et retourne au pas naturel.

Je puis, par quelques mots, faire pénétrer le lecteur dans les difficultés de cette éducation.

On impose d'abord à l'élève le devoir rigoureux de supprimer le *hoya*, qui exprime l'étonnement, et le *bessaigne*, qui exprime la pitié. Un montagnard ou une montagnarde du peuple et du commerce répètent chacun de ces deux mots cent fois par jour en moyenne.

L'élève doit ensuite s'abstenir de prononcer le nom de sa maîtresse en lui parlant, et dire *madame*, exercice bien laborieux encore, à raison de l'usage qui vous vaut le plaisir d'entendre prononcer votre nom trente fois en dix minutes par votre fermier ou votre épicier.

Après être arrivé péniblement au *madame la comtesse*, on a essayé d'obtenir l'appellation à la troisième personne ! On y a renoncé tout à fait.

Et annoncer un visiteur ! Et se tenir poliment sur son passage ! Et porter un plateau de rafraîchissements ! Et servir le verre d'eau dans une assiette ! Et parler doux à l'étranger sans le regarder en face ! Et vivre enfin, dans l'intimité de Madame, à la condition d'exécuter sans relâche la comédie du respect un peu libre et de l'empressement bien contenu !

Les campagnards ne raisonnent pas ce martyre ; mais ils le sentent : La femme de chambre leur inspire un sentiment indéfinissable : de l'envie mêlée d'effroi ; ils l'appellent la *Ratapenne,* traduction patoise de la chauve-souris.

Il est évident que ces malheureuses filles de l'abstinence, de la dévotion et de l'hiver, auxquelles il ne reste plus rien en propre qu'une honnêteté inaltérable, ne peuvent pas

résister au besoin de s'enfuir vers leur naturel primitif dès qu'une circonstance fortuite condamne la maîtresse à entr'ouvrir la porte de la familiarité. Madame doit alors souffrir les *hoya*, les *bessaigne*, les *Peccaïllre*, et toutes les exclamations gonflées par l'accent des Cévennes, qui ne prononce pas une syllabe sans la chanter, ce que je ne saurais trop rappeler, pour que le lecteur cherche le diapason de mes personnages.

Madame de Saint-Didier, instruite par Millon d'un fait gros de conjectures, devait donc souffrir patiemment sa familiarité.

La femme de chambre descend chez le fermier. Elle demande Marianette.

Marianette est allée à Saint-Hostien et ne reviendra que dans l'après-midi. Désappointement cruel !

Il en coûte bien aussi à Millon de se tenir discrète devant les questions d'André !

Elle se tait. Mais son visage est moins funèbre que d'habitude; un peu de liberté et de méchanceté triomphante ont causé à l'esclave une légère ivresse, qui est un avertissement pour André.

Hier, se dit-il, la fenêtre de la Millon était éclairée Si Millon avait reconnu Guillaume; madame de Saint Didier me demanderait, moi, pour me dévorer !... non pas Marianette. Elle veut faire japiller ma femme. C'est bien. On verra.

La messagère, visiblement contrariée, retourne près de la comtesse, qui ne daigne pas s'émouvoir ; au bout de quelques minutes, elle arrive de nouveau vers André, lui ordonnant cette fois de venir voir madame de suite, de suite.

André n'éprouve pas la moindre inquiétude ; sa finesse montagnarde lui a dit, du moins, de n'en rien montrer.

— Hô là Millon ! hô, hô, mademoiselle Millon.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Vous partez bien vite Bogri ! Savez-vous ce que me veut madame de Saint-Didier ?

— Madame ne me l'a pas dit.

— C'est sans doute pour embagager ses affaires. Je viens de voir Eugène qui se fait du mouvement : je me suis pensé qu'on allait partir pour le Puy.

— Peut-être. Montez toujours.

— Bon. J'y vas.

Eugène est le cocher, un bonhomme de soixante ans que la Providence s'est plu à orner d'un nom jeune et fleuri, pour contredire son extérieur de vieillesse bizarre. Vêtu éternellement d'une longue redingote brune à boutons de métal, chaussé d'énormes pantoufles dont la semelle traînante ne quitte jamais le sol, l'œil éteint, un visage osseux, une lèvre pendante, et avec cela une perruque noire ! il erre tout le jour dans les grandes pièces du rez-de-chaussée ou bien de la cuisine à l'écurie et de l'écurie à la cuisine. A titre de cocher de madame la comtesse ou de feu son mari depuis trente ans, quelque symptôme visible d'importance lui était nécessaire, il en a trouvé un : il se mouche bruyamment du matin au soir ! Mademoiselle Marguerite, à ses moments de gaîté, prétend qu'Eugène ressemble au suisse octogénaire de la cathédrale du Puy, traînant la semelle sur les dalles et faisant sans cesse la manœuvre du mouchoir.

André le heurte au pied de l'escalier :

— Ah ! c'est vous, père Eugène.

Le père Eugène se mouche.

— Est-ce que ces dames partiront demain ?

— Demain ? Ah !.....

Interrompu par le mouchoir.

André laisse Eugène poursuivre son solo de trompette, et il se dispose à paraître honorablement devant la comtesse, c'est-à-dire qu'il quitte ses sabots au bas de l'escalier, et marche sur ses bas de laine-métis, — car le bien-être du chausson est encore ignoré dans les Cévennes.

Il ne sait pas que l'on doit frapper avant d'entrer, quoiqu'on le lui ait dit bien souvent. Par compensation, il

ouvre la porte avec mystère, sans qu'aucun bruit ait annoncé sa venue. La comtesse, qui l'avait déjà oublié, et qui se coiffait devant l'armoire à glace, fait par hasard un mouvement dans la direction de l'entrée ; en apercevant tout à coup chez elle ce grand homme de mauvaise mise, elle recule.....

— Ce n'est que moi, madame de Saint-Didier.

Et il attend, son bonnet de laine à la main.

CHAPITRE IV

La comtesse, selon les idées bourgeoises, est une maîtresse-femme. Les nécessités du veuvage l'ont rendue un peu homme d'affaires, un peu architecte, un peu marchand de blé, de bois, de laine, de bestiaux, en ce sens que, se faisant une obligation de voir tout par elle-même, elle intervient assez dans la direction de ses intérêts pour être autorisée à dire : mon blé, mes moutons, ma coupe de bois, mon procès, etc.

Les paysans et les marchands affirment que madame de Saint-Didier sait tout. Les avocats du Puy prétendent qu'elle finira par se ruiner ; les employés de la préfecture disent que c'est une bestiole, moins parce que son esprit s'est dépouillé de la grâce féminine que parce qu'elle est légitimiste, et que son influence personnelle compte pour trente à quarante voix dans l'élection du député.

En réalité, c'est une pauvre veuve qui, voyant ses intérêts et ceux de son enfant compromis, a suivi les inspirations de son zèle sans mesurer les obstacles. Elle était bonne et agréable avec un nuage de coquetterie et de vanité aristocratique ; maintenant que son caractère accouple l'élément féminin et l'élément viril, on ne sait plus bien ce qu'elle est. — Tantôt son indulgence envers sa fille, ses amis, ses

domestiques, va jusqu'à la faiblesse insoucieuse, tantôt elle s'irrite jusqu'à la violence pour une puérilité. Au meilleur, elle a une piété et des allures de sans-façon qui l'ont popularisée près des petites gens ; au pire elle a des entêtements froids que ni la raison ni la prière ne peuvent dompter. — C'est tout ensemble une femme et un homme mal unis ; à peine est-il nécessaire d'ajouter que là où l'on attend une des deux parties de ce tout incohérent, on rencontre infailliblement l'autre.

Au moment où André pénètre chez la comtesse, c'est, fort heureusement pour lui, la femme qu'il y trouve, non pas l'homme.

La comtesse a désemprisonné sa chevelure. Les blondes spirales déroulent leurs anneaux avec une si orgueilleuse opulence, qu'elles ne laissent rien paraître du peignoir blanc depuis les épaules jusqu'aux hanches : figurez-vous une luxuriante haie de chèvre-feuille et de viorne dépassant le mur d'une terrasse et retombant en panaches fleuris ! — Madame de Saint-Didier ne se vante de ses quarante-huit ans que dans une circonstance : lorsque sa chevelure reçoit un compliment ; du reste, ce que l'âge, aidé par les affaires, lui a laissé de beauté et de jeunesse, la trouve fort indifférente : ses procès, ses créanciers, ses fermiers, sa fille qu'elle aime capricieusement, sans mesure et sans suite, ne lui laissent pas le temps de savoir qu'elle pourrait être belle encore.

Elle continue de promener l'écaille dans les sillons de sa chevelure. La présence du fermier ne lui cause aucune gêne : pour une comtesse, un paysan est une chose plutôt qu'un homme ! — André demeure près de la porte, le bonnet à la main, regardant le poétique labeur de sa châtelaine avec une extase finement hébétée. — Un rayon de soleil se joue dans le massif de cheveux blonds, et quand la main secoue le faisceau de boucles rebelles, on dirait qu'une poudre de feu et d'or vole dans l'air.

André ne voit peut-être pas tout cela, mais il *se pense*

que la crinière besoigneuse de la Marianette l'intéresse beaucoup moins pendant l'opération du ratissage.

La comtesse terminé. Elle passe une robe de chambre de tartan rouge, sans pour cela quitter son peignoir à courtes manches ; elle se plonge dans un fauteuil près du feu, les jambes croisées ; et, bien convaincue que sa robe de chambre lui donne une bonne apparence masculine, elle interpelle le patient :

— André ! d'abord ne prenez pas cet air de victime innocente que vous prenez toujours quand vous allez mentir.

André ne se laisse pas désarçonner ! ses yeux s'éteignent, son visage n'exprime plus rien.

— André, il est venu cette nuit un homme chez vous.

— Cette nuit !

La physionomie du fermier a ressenti une secousse qui l'a fait monter au plus haut de la surprise : elle y reste.

— Oui, cette nuit, de onze heures à minuit.

— De onze heures à minuit ? Ah ! madame de Saint-Didier, je vous rrréponds que l'on s'est trompé, à cette heure-là nous étions couchés tous.

— Et ce n'était pas un homme de campagne.

La comtesse ayant scandé ses dernières paroles en les appuyant d'un coup d'œil inquisitorial. André riposte par une attitude de stupidité curieuse et inquiète : il s'y tient, la bouche entr'ouverte.

— Voyons ! allez-vous rester là une heure sans dire mot ? Millon l'a vu.

— La Millon l'a vu ? — Un bourgeois ? — A minuit !

— Je ne dis pas que ce fût un bourgeois. Millon prétend que ce n'était pas un paysan.

— Hoya ! Et comment il était ? Je viens de voir la Millon, elle ne m'a rien dit.

— Pour le coup, c'est trop fort, s'écrie la comtesse irritée ! Vous moquez-vous de moi avec vos réflexions et vos ques-

tions ? Un homme a escaladé le mur de la basse-cour, il s'est dirigé vers l'étable ; une heure après, il s'en est allé par le même chemin, et il y avait de la lumière chez vous.

Le campagnard, en général, n'ayant pas le droit de discuter avec la colère de son maître ou de sa maîtresse, celui-ci se retranche dans la négation silencieuse où ils se réfugient tous, innocents ou coupables.

La maîtresse crie, frappe le parquet du pied, multiplie les observations, croise enfin ses bras sur sa poitrine et prononce le mot : répondez, d'un ton de fureur majestueuse qui ne permet plus le silence.

— *Sabe pas.*

La maîtresse se rejette en arrière dans son fauteuil, sa main flatte fébrilement son menton, ses regards apaisés vont d'un meuble à l'autre ; elle a recroisé ses jambes, mais le pied exécute le *trille* de l'impatience contenue.

Évidemment le mode de l'interrogatoire va changer.

En effet, la maîtresse reproduit l'acte d'accusation avec lenteur magistrale d'un juge d'instruction qui se berce dans sa dignité.

— Millon n'a pas intérêt à mentir. Elle a vu un homme escalader le mur, elle l'a vu se diriger vers l'étable, et y entrer ; elle l'a vu en sortir au bout d'une heure environ, et se retirer tranquillement par où il était venu. Il y avait, je le répète, de la lumière chez vous ; vous vous promeniez dans la cuisine, car Millon apercevait votre ombre sur la neige chaque fois que vous passiez devant la fenêtre.

— Je n'ai rien vu.

— Vous n'avez rien vu. Et cependant dès que cet homme est entré, il y a eu du mouvement chez vous ; on passait à toute minute devant la fenêtre, et les ombres se reflétaient à chaque instant sur la neige. Est-ce clair cela, et me prenez-vous pour une sotte ?

La maîtresse ayant repris l'accent de la colère, le campagnard se retire de nouveau dans l'inertie. Son œil est

vitreux, sa lèvre descend, sa tête se courbe résignée ; il répond avec une bonhomie parfaitement inepte :

— *Sabe pas.*

La comtesse aurait bien du plaisir à le souffleter. Elle se contient. Elle regarde le feu. Elle se penche en arrière, lassée. Ses mains battent un roulement sur les têtes de griffons qui terminent les bras du fauteuil. Puis elle fixe André.

Messire André représente, dans la plus complète exactitude, l'enfant des montagnes soupçonné par le frère des Écoles chrétiennes. Le frère essaye du raisonnement ? — *Sabe pas.* — Il essaye de l'autorité ? — *Sabe pas* — Il essaye de la menace ? — L'enfant ne répond plus. — Il se fâche, il s'indigne ? — L'enfant pleure. — Il rentre dans la voie pacifique et dore chaque question du miel le plus affectueux ? — L'enfant s'appaise petit à petit, sans se presser. — Le frère continue sur la même note patiente et affable et il attend une réponse ? — Patience perdue ! l'enfant regarde à droite et à gauche, bénévolement, comme si le frère lui eût parlé arabe.

La maîtresse-femme ne juge pas à propos d'imiter jusqu'au bout la vertu du frère des Écoles chrétiennes ; — après une interruption, elle avait regardé le paysan une première fois. — Pas un fibre de son visage ne remuait ; même en tournant les yeux vers son juge, il n'y avait rien dans ses yeux. Elle l'avait regardé une deuxième fois ; — il contemplait une aquarelle ! — Cela devait suffire à la comtesse ; aussi lui apprend-elle par un geste dédaigneux que l'épreuve est terminée.

— Allez-vous-en.

Le montagnard ne peut pas obéir à cet ordre avant d'avoir repris pour ainsi dire l'usage de son être.

Il secoue ses bras, il secoue sa tête, il met ses épaules en mouvement : il laisse la vie remonter à sa bouche, à ses sourcils, à ses yeux, à chacun de ses traits.

— Ne m'avez-vous pas entendu ? Je vous dis de vous en aller.

Il s'éloigne ; mais arrivé près de la porte :

— Madame, il faudra que j'arrange aujourd'hui le cheval, si l'on va demain au Puy.

— Oui.

— J'ai arrangé hier la selle qui le blessait.

— L'avez-vous fait ferrer ?

— Oui, oui, madame de Saint-Didier. Je me suis dit : il a tombé de la neige, le chemin sera glissant, si tu ne fais pas mettre des clous bien comme il faut, le cheval ne pourra pas avancer.

— C'est bon.

— Oh ! madame de Saint-Didier ! Je crois qu'il n'y a plus guère de foin ni d'avoine à l'écurie du Puy ; je ferais peut-être bien d'en mettre quelque peu sur le char de bois que je conduirai dimanche à la ville.

— Oui.

— Oh ! madame de Saint-Didier...

La comtesse est obligé de faire la paix, et de la signer d'un mot bienveillant

— Allez aider Eugène à faire les préparatifs de départ.

— Oui, madame de Saint-Didier.

André, muni de son *exeat,* se retire victorieux.

Mais il passe devant la chambre de mademoiselle Marguerite ; la porte en est ouverte, et la jeune fille l'appelle,

Une autre épreuve l'attendait là, et un autre interrogatoire.

— André, j'ai vu Millon. Avez-vous avoué à ma mère qu'une personne est venue chez vous en secret hier soir ?

— Non. Mademoiselle, murmure André d'une voix faible et d'un regard suppliant, — car la réponse seule de son regard a pu être entendue.

— Vous avez fait un mensonge.

André baisse la tête tristement.

— Me ferez-vous aussi un mensonge, à moi ?

— Oh non ! Mademoiselle.

— Je veux savoir qui est venu ; dites-le.

— C'est mon frère Guillaume.

— Ah ! vous savez cependant quelles sont les exigences de ma mère à l'égard de votre frère Guillaume : il n'aurait pas dû venir.

— On lui avait dit que son petit Mathieu était malade ; il a tant peur depuis la grande maladie...

— Je m'en doutais un peu. Mais vous auriez dû avouer à ma mère.

— Madame me chasserait.

— Peut-être.

— Mon frère n'est resté qu'une demi-heure, le temps de regarder le petit dans son berceau, et de dire qu'il n'oublierait jamais...

— C'est bien, allez ; et taisez-vous ; votre confiance en moi offenserait ma mère.

Il s'en va, moins victorieusement qu'au sortir de chez la comtesse. La simplicité de la jeune fille, la douceur de ses reproches, l'obligation où il l'a mise de savoir la vérité et de ne point la dire, tout cela l'a ému bien davantage que les emportements de la comtesse, lesquels, en définitive, le mettaient dans son droit de légitime défense.

Millon le rencontre sur l'escalier, et, lui voyant le front soucieux, elle ne doute pas que madame de Saint-Didier n'ait obtenu tous les éclaircissements possibles.

— Eh bien, dit-elle, en lui posant la main sur l'épaule, qui c'était l *hôme* d'hier ?

— *Sabe pas.*

— Hoya ! Vous aurez le front de me soutenir, à moi ! que vous ne savez pas ? quand je l'ai vu entrer chez vous.

— C'était peut-être le rhabilleur de Saint-Hostien qui est venu voir Mathieu hier sur les huit heures.

— Non pas, non pas ! s'écrie la femme de chambre en comprimant néanmoins sa voix pour retenir la querelle dans les limites de l'escalier, c'est après dix heures que l *hôme* est venu, et il a sauté le mur de la basse-cour.

— Pourquoi avez-vous dit que c'était à minuit? Mais

laissez-moi tranquille, Madame m'a chargé de faire quelque chose de pressé : elle part demain.

— Hoù ! le faux ! l'hypocrite !

Le délinquant se hâte de clore cette troisième et dernière épreuve. Il ouvre la porte basse qui le ramène dans son logis en passant par le hangar. Millon laisse descendre sur lui du haut de l'escalier une injure en patois. Le mot *Ratapeñne*, escorté d'un sourire méprisant, remonte l'escalier, et la porte se ferme sur André.

Nous n'avons pas fini : c'est le tour de Marguerite.

Elle entre chez sa mère et va lui offrir la fossette de sa joue avec le bonjour du matin.

On l'embrasse froidement. On semble hésiter entre un accueil sévère et un accueil gracieux, car Marguerite, dont la beauté enorgueillit la comtesse, est plus belle encore aujourd'hui.

— Tu t'es levée bien tard.

— Non, maman, mais nous allons quitter la campagne, il faut reprendre les habitudes de la ville ; je m'étais un peu négligée ici, ma coiffure m'a retenue plus d'une heure.

— Cela se voit.

La comtesse imprime à son fauteuil un mouvement circulaire et se rapproche du feu pour dérober à sa fille le sourire qui donnait un sens amical à son *cela se voit*. Elle a été tourmentée par Millon ; elle a été jouée par André ; il faut bien qu'elle obtienne une revanche aux dépens de quelqu'un Marguerite sera ce quelqu'un ; mais à condition que sa mère ne la regardera pas : elle est vraiment trop belle ce matin pour être grondée.

Elle a mis la robe grise qui marque si bien sa longue taille ; elle s'est résolue, voyant la neige, à chausser les brodequins neufs, un peu forts avec des talons hauts qui cambrent si cavalièrement ses petits pieds ; elle a pris le tablier de foulard vert-pomme dont l'exiguïté émerveille tant Millon ; un ruban de velours cerise, de la largeur d'un doigt, au bout duquel pend une jeanette d'or, est le seul

voile qui couvre son cou; deux groupes de tirebouchons noirs, pressés, étoffés, déroulent le long de ses joues d'une blancheur vivace et pure, — et son visage! — Mais le visage fût-il doué, comme celui de mademoiselle de Saint-Didier, des priviléges de la race franque : le nez droit, le menton un peu large à la base et la ligne de l'ovale régulière, il ne contient pas la beauté, il n'en est que l'organe. — N'est-ce point l'éclat du feu ou de la lampe qui fait briller les vitres de parchemin du logis d'André? De même le foyer de sentiments ou d'intelligence qui brûle à l'intérieur fait resplendir le visage. — Marguerite est naturellement sérieuse, la piété retient dans la discipline les élans de sa jeunesse, l'autorité inquiète de la comtesse ne permet ni l'éclat de rire ni les épanchements irréfléchis, — sa beauté doit être calme et souriante avec cette expression de douceur opprimée qui intéresse, qui attire.

L'accueil de sa mère l'a froissée; elle a entendu le *cela se voit*, elle n'a pas vu le sourire.

— Moi qui pensais que vous alliez faire un compliment à ma coiffure! Si j'avais su, je ne l'aurais pas tressée avec tant de soin.

— Ta coiffure est fort jolie, ma fille; mais assieds-toi, j'ai à te parler.

Marguerite s'assied boudeuse.

— Mon Dieu, maman, qu'y a-t-il encore?

— Encore? Voulez-vous dire que je me fasse un agrément de me plaindre ou de tourmenter les gens?

— Non, maman.

— Savez-vous qu'un homme a pénétré chez moi, cette nuit?

— Millon me l'a dit.

— Et vous ne vous êtes pas mise plus en peine?

— Cet homme allait chez André; il n'était pas minuit, mais dix heures.

— Ainsi vous l'avez vu?

— Non, ma mère, je le sais par Millon.

— Elle vous a dit que l'ami d'André n'avait pas le costume d'un paysan.

— Elle le croit, sans en être sûre.

— Et vous, qu'en pensez-vous ?

— Moi ?

— Vous n'en savez rien, c'est clair. Alors je suis plus avancée que vous, je suis sûre que ce n'était pas un paysan.

La comtesse a fixé ses yeux perçants sur les yeux de Marguerite, dont le regard est demeuré limpide. Elle réfléchit, et elle reprend :

— Tu penses bien, mon enfant, que je n'ai aucun reproche à te faire. Si quelqu'un venait secrètement chez mon fermier avec des intentions qui pussent m'offenser, il n'y aurait point de ta faute ; seulement, je dois le savoir.

— Maman, je ne comprends pas.

— Oui, je sais bien, tu ne comprends jamais. Je ne puis me faire comprendre de personne aujourd'hui. Écoute, Marguerite, tu as dix-huit ans, tu es belle, tu es de naissance, je puis craindre que l'on désire te plaire, et que l'on essaye de s'y faire aider par mes domestiques.

— Comment ! par André ?

— Cela te fait rire?

— Pardon, maman ; mais soupçonnez-vous donc quelqu'un ?

— Je ne sais que te dire à mon tour. Bref, un homme est venu, dont le costume était à la fois un peu bourgeois et un peu paysan ; un homme assez leste, assez hardi. Cela ne te fait-il penser à personne ?

— Maman.....

— Tu rougis ! tu penses à M. de Carbonnet, et voilà que son nom te fait rougir davantage !

— Ma mère ! ma mère ! Je rougis chaque fois que vous prononcez ce nom, parce qu'il m'attire souvent des reproches que je ne crois pas mériter. Mais il me semble qu'avec le nom de Carbonnet on peut pénétrer à Cabriac sans franchir les murs la nuit !

— Sans doute, ma petite, je le sais bien. J'ai songé à

M Paul comme toi sans l'accuser. Fais-moi le plaisir de ne pas prendre cet air méchant, et de t'asseoir ! M'entends-tu ? Voyons, là, de bon sens et de bonne amitié, dis-moi ce que tu penses du récit de Millon ?

— Eh bien ! maman, je pense qu'André a reçu le soir, un peu tard, quelque visite qui vous déplairait. Il a fait ce qu'il fait toujours, il a nié : les exagérations de Millon l'y aidaient d'ailleurs ; dans quelques jours, il aura moins de crainte, et il dira la vérité.

— Mais nous partons demain.

— Précisément, voilà ce qui m'a empêché d'avoir peur ; puisque nous retournons au Puy demain....

— Tu as raison, Marguerite : nous ne pouvons pas être l'objet de cette visite puisque notre départ est prévu ; nous n'en devons pas appréhender le retour puisque nous partons. N'y pensons plus. Aussi bien, je me crois déjà dans mon cher petit salon du Puy en te voyant si bien coiffée. Que tu es belle ! Embrasse-moi, mon enfant, le baiser de tout à l'heure ne compte pas.

La comtesse baise sa fille bruyamment sur la joue.

— Ne me décoiffez pas, ne me décoiffez pas !

— Petite coquette.....

A ce moment même, la femme de chambre entre tout affairée :

— Madame de Saint-Didier ! voilà la Marianette qui arrive de Saint-Hostien. Voulez-vous que je la fasse monter de suite, avant qu'elle ne parle à son *hôme ?*

— Millon ! laissez-moi tranquille avec votre histoire, votre Marianette et son *hôme :* j'en ai assez comme cela. Faites le départ, et ne perdez pas une minute.

CHAPITRE V

Le Puy, dont la population est de 20,000 âmes, a deux climats et deux sociétés : haute-ville et basse-ville

L'une est pittoresque et glacée, l'autre est agréablement banale.

La haute-ville, habitée par les vieilles familles aristocratiques, se développe en éventail autour de la cathédrale, où l'on arrive en escaladant une rampe de cent cinquante pieds garnie de larges gradins de lave posés sur le roc : une échelle de moellons !

La plupart des maisons ont deux, quelquefois trois rez-de-chaussées, c'est-à-dire qu'elles tiennent du midi à une ruelle, du levant à un jardinet maladif, du couchant à une basse-cour, où des poules s'ennuient, et du nord à une petite rue désolée. Ainsi le premier rez-de-chaussée contient une seule pièce dans sa profondeur ; le second rez-de-chaussée contient deux pièces ; le troisième rez-de-chaussée contient trois pièces : l'une par devant rit à l'éternel soleil, l'autre par derrière pleure à jamais dans l'ombre ; celle du milieu prend son parti en philosophe : elle a toujours un peu de soleil le matin, un peu de soleil le soir, de la volaille à droite, de la verdure à gauche : image de la médiocrité heureuse !

Quelques nobles demeures se tiennent au plus haut, serrant de très-près l'antique métropole. Ces manoirs réalisent parfaitement l'idéal que nous rêvons tous pendant la bise d'automne ou les giboulées de mars : Une cour humide, deux ou trois stériles espaliers, des touffes de pariétaires au-dessus d'une porte, et du lierre importun qui monte, qui monte sans cesse comme tous les gens vivant de peu ; au fond de la cour, la maison prisonnière : une double porte chargée de ciselures et de clous, que l'on ne peut ni ouvrir ni fermer sans entendre le romanesque gémissement de la note éolienne ; un escalier monumental ; d'immenses pièces amoindries par le paravent ; des glaces en deux morceaux à reflet vert ; au dehors les frimas ! au dedans la solitude et un feu de veuve sous une grande cheminée pleine d'une montagne de cendres.

La première pensée qui vous saisit en entrant dans une de ces anciennes maisons de la haute-ville, c'est qu'elle n'est sans doute pas habitée, ou qu'une domestique de soixante ans va venir vous apprendre, la larme à l'œil, que monsieur est mort ou que madame est bien malade.

Mais quelle magnifique vue lorsque le ciel est pur ! Plusieurs routes qui descendent en serpentant dans le bassin profond du Puy et que vous prendriez pour autant de rivières ; un panorama de miracles géologiques, une ville à vos pieds !

Les familles nobles du pays se font un point d'honneur de rester dans la haute-ville, malgré le froid, malgré le blocus des rampes impraticables, malgré l'absence complète de marchands et de fournisseurs. Elles y retiennent de leur mieux la civilisation d'une autre époque, avec sa politesse étudiée, ses calmes loisirs et ses chaises à porteurs. Mon Dieu oui ! on y salue encore, sous les arceaux mystérieux, dans l'ombre des passages voûtés unissant deux ruelles, de bonnes dames aux cheveux blancs qui vont à la messe en chaise !

La basse ville est habitée par les ouvriers, les marchands,

et ce que l'on est convenu en France d'appeler les bourgeois : des travailleurs sordides devenus riches en passant par le commerce. Le climat en est bienveillant : l'énorme rocher, sur lequel est bâtie la cathédrale, l'abrite contre le vent du nord. Quant à la civilisation, elle s'efforce de paraître aussi moderne que possible : on y a élevé, à tout prix, beaucoup de belles maisons et des boutiques superbes ; on y possède des cafés splendides toujours pleins, et un musée toujours vide. Sauf une teinte un peu âpre dans le caractère de ses habitants, c'est une cité éminemment française.

Avant de vous conduire chez M. Molinier qui demeure sur le boulevard Saint-Louis, je dois dire un mot encore de la basse-ville, non pas pour le plaisir de faire de la couleur locale, mais parce que l'un des traits le plus marqués de la physionomie de M. Molinier est la répercussion de la physionomie du pays.

N'oublions pas que nous sommes en 1838.

Depuis l'établissement du régime représentatif, la France a été agitée périodiquement par des crises électorales. Tous les trois ou quatre ans, l'esprit public s'échauffait outre mesure, pour revenir bientôt à sa situation normale. Dans les montagnes, un phénomène tout autre s'est produit : la crise électorale a été permanente de 1815 à 1848. Le succès d'un candidat ne lui était point un port où il lui fût permis de goûter une tranquillité même provisoire : dès le lendemain de son élection, il lui fallait préparer et disputer l'élection suivante; ses concurrents s'efforçaient en son absence de lui reprendre ses électeurs un à un ; ils en faisaient inscrire de nouveaux et ils plaidaient pour obtenir des radiations ; ils combinaient des mariages, des prêts d'argent, des services privés ou publics, toujours en vue de l'élection prochaine. C'était un travail de Pénelope, ou d'araignée, ou d'Hercule, ou de taupe, qui laboura le sol moral du pays, en tout sens et à toute minute pendant quinze ans ! Le député ne pouvait se défendre que par des services per-

sonnels ; il en rendait tant qu'il pouvait, il en promettait tant que l'on en voulait, même davantage, et la plupart du temps c'étaient ses rivaux qui s'attribuaient le mérite du résultat ! Dans les derniers temps du régime représentatif, les montagnes dansaient incessamment une véritable farandole électorale. L'électorat était devenu une profession.

Etre candidat à la députation, cela disait tout alors : on n'était plus ni parent, ni ami, ni fils, ni père, ni homme, ni mari ; on était candidat.

M. Molinier, après trois ans d'efforts, ayant réussi dans le collége d'un canton qui l'avait nommé conseiller général, il voulait s'essayer au collége politique d'un arrondissement.

Il est donc candidat à la députation, et les deux tiers de ses cocitadins, fonctionnaires publics, rentiers, patentés, propriétaires sont électeurs : ceux qui ne le sont pas font semblant de l'être, ou affirment qu'ils le seront l'an prochain ; et ils disent vrai : de l'aveu d'un député de cette époque, avec un arpent de terre ou une maisonnette, un candidat un peu futé devait faire un électeur : son rival se vantait d'en avoir fait un avec un arbre !

Mais, entrons chez M. Molinier.

Deux hommes sont assis près du feu dans un cabinet de travail, au premier étage.

Le plus grand a le front couvert d'un capel montagnard ; il tisonne du bout de sa canne à poignée de cuir, et de temps en temps il se met fort en peine pour empêcher de couler sur le parquet l'eau qui tombe goutte à goutte de ses souliers ferrés : on l'appelle Mijoras.

L'autre a un peu du marchand ou du bourgeois dans son costume : des sabots noirs, des bas de laine blancs, une veste qui n'a point été taillée par la ménagère, et un chapeau quelconque, de ces chapeaux que le mendiant ne ramasserait pas, mais qu'un bourgeois du pays portera dix ans par la raison qu'il l'a toujours porté, et que c'est son chapeau : on l'appelle Puzol.

Puzol est un ancien huissier. Il a été forcé de vendre son

Étude à la suite de quelque cruauté légale trop peu légale. Depuis quinze ans, il vit de petits prêts usuraires, surtout il vit de ses recouvrements. C'est l'usage: un homme d'affaires de la montagne a toujours quelque chose à recouvrer; quelquefois même, après un demi-siècle de recouvrements, un de ses fils continue la récolte en dépit de la prescription trentenaire. M. Molinier a fait de Puzol son homme de paille moyennant de faibles primes, pour les prêts d'argent politique, pour les réméré, pour toutes les affaires gênantes ou compromettantes.

Mijoras est un cultivateur obéré ; M. Molinier lui a prêté une forte somme en stipulant des conditions de remboursements impossibles, et il en a fait son courtier, son aide de camp, son espion électoral.

La force d'un candidat est dans le nombre de ces courtiers électoraux dont le dévouement douteux s'entretient par la dénonciation mutuelle. Après avoir agi pendant les premières semaines avec répugnance, le zèle de la nécessité finit par les atteindre: ils marchent dans leur abjection assez convenablement. Si quelque réaction haineuse se manifeste, s'ils paraissent vouloir tromper leur patron ou se faire racheter de leur esclavage par un autre faiseur politique, on leur rappelle que la question d'argent peut les écraser dans les vingt-quatre heures : ils se soumettent bien vite, et leur zèle prend le mors aux dents.

Mijoras avait subi les épreuves ordinaires; sous l'apparence de la résignation, il dévorait le frein.

Cet Olivier-le-Daim et ce Tristan-l'Hermite causent en attendant le maître, retenu dans la pièce voisine, une chambre à coucher de parade, par des visites d'affaires ou d'amis importants.

— Oh Puzol ! si vous aviez tous les papiers et la fortune qui sont dans le bureau derrière vous, vous n'auriez plus besoin de faire des recouvrements.

— Oui, il y a là-dedans des papiers qui intéressent beaucoup de monde, et peut-être vous.

— Moi? Je n'en ai point de gêne. M. Molinier est un brave homme, on trouve toujours son compte à le bien servir.

— Vous, Mijoras, vous lui faites dépenser son argent un peu de ci un peu de là ; moi, je lui fais gagner des électeurs et des écus.

— Sainte-Vierge ! j'use plus mes souliers que lui son argent. Vous le savez bien, vous qui charpotez toutes ses affaires.

— Toutes, non ; mais quelques-unes.

— Et les meilleures, quoique pas une ne soit mauvaise. Ah ! M. Molinier s'y entend : c'est un homme ! C'est le premier homme du pays pour les affaires.

— Pardié ! Il a tout dans la main : et l'esprit, et l'argent, et l'administration.

— Dites, Puzol ! Pensez-vous que nous réussirons avec madame de Saint-Didier ?

— Je ne sais pas ; madame de Saint-Didier a une grande influence électorale ; mais je ne dois rien dire.

— Et une jolie fille, et une grande fortune.

— Une jolie fille ! je l'ignore.....

— M. Molinier le sait bien, lui ! Tenez, Puzol, si vous pouviez répondre de la chose, moi je répondrais de l'élection.

— Quelle chose !

— Vous ne savez pas ? J'en saurais donc plus que vous alors ?

— La chose des vingt-cinq mille que nous doit la comtesse ?

— Vingt-cinq mille ! Vingt-cinq mille francs ! Bessaigne! la malheureuse ne pourra pas payer.

— Chut, Mijoras; n'en dites rien.

— Ne craignez pas, Puzol ; mais ce que je connais vaudrait peut-être mieux pour lui que vos vingt-cinq mille.

— Madame de Saint-Didier nous en doit encore d'autres.

— Hoya !

— Mijoras, éclairez-moi donc de la chose que vous savez.

— La chose que je sais, c'est que notre candidat serait bien content d'épouser la demoiselle de la comtesse.

— Il veut épouser la demoiselle ? la demoiselle de Saint-Didier ? Oh !...

Le petit homme relève son chapeau et lui inflige un équilibre miraculeux qui laisse à découvert toute une partie de sa tête et de son front. C'est chez lui l'équivalent d'un cri de surprise.

Mijoras s'associe à son étonnement par un sourire où perce l'inquiétude que l'on éprouve quand on vient de commettre une grave étourderie. Il écoute la voix de M. Molinier, et, rassuré par un éclat de rire de cette voix, il se décide à passer pour un confident qui a trahi sans mauvaise intention le secret de son maître :

— Ne dites jamais rien de cela, Puzol ! Si M. Molinier le savait !

— Pas de danger ! Ah ! il veut épouser la demoiselle de Saint-Didier ? Eh bien.....

Ici, l'usurier prend son chapeau par le bord à poignée, et faisant un profond salut :

— Eh bien ! il l'épousera, Mijoras, car il tient la comtesse de tous les côtés : elle doit vingt cinq mille francs à Fayolle, le marchand de dentelles, qui ne se soutient que par les fonds de M. Molinier ; dix-huit mille à Guigonet, que l'on fera marcher ferme à l'échéance de carême prenant ; neuf mille à moi pour un billet passé à mon ordre. Tout cela sans les hypothèques, je suppose : et le réméré peut-être ! Prrrout ! la comtesse est tombée dans la congère au delà de sa tête. Ah ! ah ! ah !

Le courtier d'affaires rit tout bas d'un rire apoplectique qui lui fait monter le sang aux joues, avec des larmes de béatitude dans les yeux.

Le courtier électoral rit moins franchement.

— Ah ça Mijoras, vous voilà tout *patète !* est-ce que vous

avez peur que je répète cela à personne? Voyez-vous quand on me confie un secret, cela entre là, dit-il en se frappant le cœur solennellement, cela n'en sort plus.

— A la bonne heure.

— C'est M. Molinier qui vous a instruit de son projet de mariage?

— Non; mais je l'ai compris très-bien, de ses paroles et d'autre part.

— Ah! vous ne l'avez que deviné. Mijoras! vous garderez bien ce que je vous ai raconté des vingt-cinq mille, et du reste! Ah Bogri! s'il s'en doutait seulement!

— N'ayez peur: nous ne sommes pas pour lui faire tort, ni vous ni moi.

Tous deux sont devenus sérieux.

Le cultivateur assied ses deux épaules sur le chambranle de la cheminée; il allonge insolemment ses jambes au risque de mouiller le parquet; sa canne tapotte le velours d'un fauteuil avec un grossier dédain; ce n'est plus le même homme: il pense! Il pense que M. Molinier a enfoncé l'ongle du lion sur son domaine paternel; que lui, pauvre campagnard, est écrasé par l'argent du candidat; que la comtesse de Saint-Didier va subir la même domination; que le compère Puzol, si joyeux tout à l'heure, s'enrichit par le brigandage judiciaire: un ancien huissier, un usurier, un escroc mauvais et railleur! Il le regarde à la dérobée, et son regard exprime la fierté haineuse de l'homme qui cultive la terre, qui a des bœufs, des chevaux, des moutons, près de l'homme de la ville qui n'a rien, et qui pourtant arrive à détruire le cultivateur par des services d'argent presque nuls, et par les mille piéges du papier timbré.

Puzol pense aussi, en se chauffant les mains qu'il promène sur ses tibias, moins pour les garantir contre le feu trop vif que pour obéir à sa distraction méditative; il pense qu'il a livré des secrets réels et compromettants en échange d'un prétendu secret qui se trouve n'être qu'une

conjecture ridicule. Sa finesse ordinaire a été en défaut: Mijoras peut lui nuire près de M. Molinier, et lui ne peut pas.....

Arrivé là sur le chemin des réflexions fâcheuses, son esprit fait tout à coup volte-face. Le torse du bonhomme se redresse, la tabatière crie sur ses gonds, le nez aspire le tabac lentement, le chapeau revient à son équilibre miraculeux.

— Hô! Mijoras! Croyez-vous être en mesure des six mille à Pâques? M Molinier me transportera peut-être bien sa créance sur vous.

— Je ne vous engage pas à y compter pour Pâques.

— Diable, diable, il faudra voir. Enfin! si vous n'êtes pas en mesure, nous prorogerons l'échéance de trois mois ou de six mois: avec vous, il n'y a pas de danger!

— Pour le sûr.

— En tout cas, ce n'est pas à un de nos amis que M. Molinier voudrait faire de la peine.

— Je l'espère bien.

— Pour mon compte, Mijoras, vous devez être certain que je ne m'y prêterai sous aucun prétexte. Nous sommes amis, nous travaillons ensemble son élection, il faut qu'il nous soutienne l'un et l'autre dans nos petits besoins; nous avons du mal assez!

— Grand merci, Puzol.

Mais on n'entend plus de bruit dans la pièce voisine; les visiteurs se sont levés, le maître ne tardera pas à venir.

Puzol, à titre de citadin, est un peu plus observateur que Mijoras. Il sait qu'en certains cas on dépiste la méfiance d'une personne attendue en préparant une conversation bénévole.

Mijoras le laisse faire. Son compère lui parle des électeurs du Puy, des électeurs de Saint-Paulieu, de Fay le-Froid, de Polignac; il le met au courant des propos de ville; il lui jette sous les pieds des questions étourdissantes par

leur nombre, en ne laissant de l'une à l'autre que la place d'un oui ou d'un non. Le but de cette manœuvre n'est pas seulement de masquer la conversation précédente par un bavardage nouveau à l'intention du candidat, mais de secouer l'intelligence du campagnard pour lui faire perdre son aplomb pendant dix minutes ; la précision du langage toujours rapide de M. Molinier fera le reste, et Mijoras, eût-il le désir d'être indiscret, il n'en aura pas le temps.

Cette habile prévoyance n'était pas nécessaire. Le paysan montagnard sait qu'il ne peut lutter d'égal à égal contre l'homme de la ville : dans toutes les circonstances délicates, il a pour système de s'abstenir; quelquefois il aurait intérêt à parler, mais la parole de l'avocat, de l'avoué, de l'huissier, du bourgeois, lui fait chaque jour tant de mal malgré ses plus subtiles précautions, qu'il arrive à redouter sa propre parole. Se taire, c'est facile et sans inconvénient : Mijoras se taira autant que sa position pitoyable lui permettra l'exercice de la dernière des libertés : la liberté du silence.

M. Molinier a reconduit les visiteurs. On lui a dit trois ou quatre fois : « Rentrez, rentrez donc, il ne fait pas chaud ; » mais en même temps qu'on l'invitait à rentrer, on le retenait par le bouton de son habit pour lui conter de ces riens importants qui font en province le post-scriptum de toutes les visites intimes.

Au dernier « rentrez donc, il ne fait pas chaud, » il se décide à sentir qu'il fait très-froid : et puis, ajoute-t-il, j'ai laissé dans mon cabinet un honnête garçon qui y *sèche* depuis deux heures.

La plaisanterie reçoit l'hommage d'un gros rire bourgeoisement flatteur ; le plus tenace y trouve l'occasion d'un nouveau supplément à l'interminable post-scriptum :

— Qui est-ce ? qui est-ce donc ?

— C'est Mijoras.

— Ah ! ce pauvre Mijoras, notre meilleur rabatteur élec-

toral. Allez-y bien vite. Et comment vont nos affaires à Bessamorel, au Bessamorel de Mijoras ?

— Je n'en sais rien, je ne l'ai pas vu encore : il arrivait une minute avant vous.

— Il fallait donc nous le dire! nous serions restés moins longtemps. Et le notaire de Bessamorel s'apprivoise-t-il un peu?

— C'est un homme adroit, il ne se prononcera qu'au dernier moment.

— J'ai peur que vous ayez eu tort en le faisant nommer suppléant du juge de paix.

— Du tout, cela l'a compromis ; il sait bien que ce que l'on fait on peut aussi le défaire.

— Ah! vous êtes un habile homme. Allons, rentrez, rentrez, il ne fait pas chaud.

M. Molinier rentre définitivement.

En passant de la chambre à coucher dans son cabinet, il ne manque pas de laisser la porte ouverte, au plus large ! afin que le campagnard aperçoive les rideaux de soie, les meubles d'acajou, les fauteuils, le beau tapis neuf, et en ressente l'aristocratique influence.

— Tiens ! vous êtes là, Puzol ! Y a-t-il longtemps?

— Non, monsieur Molinier, il y a dix minutes.

— Eh bien, mes braves, qu'est-ce que vous disiez d'intéressant ?

Les braves sont debout, le chapeau à la main, radieux dans leur modestie. Ils regardent l'un et l'autre l'intérieur de la chambre à coucher avec une admiration béate.

— Hoya ! monsieur Molinier, s'écrie Puzol en exagérant encore une admiration qu'il sait bien être agréable au maître, vous avez fait mettre un tapis sur le plancher ! Hô... le beau tapis !

— Oui, répond légèrement M. Molinier, c'est nécessaire par un froid de loup comme celui qui nous arrive.

— Cela vient de Paris ?

— Cela vient de Paris, précisément.

— Il a dû coûter gros ; mais c'est une belle pièce !

Puzol fait l'inspection du mobilier en clignant les yeux, et il se tient penché comme s'il regardait à travers la vitre d'une lanterne magique.

Mijoras pousse plusieurs *hoya* aussi enthousiastes que respectueux, mais on les entend à peine : il affecte de parler bas comme s'il entrait dans une église.

M. Molinier pique le feu, fait tomber les cendres de la grille, balaye le devant de la cheminée, accumule dans la fournaise quatre, cinq, six morceaux de charbon neuf, bravement, généreusement, en homme riche, qui ne ménage rien ! et qui sait qu'on le voit.

Les deux compaings électoraux ont contemplé suffisamment les meubles de la chambre à coucher ; ils attendent néanmoins qu'on les appelle, car ils sentent bien, les rusés montagnards, que le propriétaire de ces meubles s'offenserait d'une admiration médiocre.

M. Molinier se lève, et, planté en compas devant la grille il les regarde en souriant.

Voilà donc un jeune homme de trente ans, dont l'habileté est devenue proverbiale dans le pays, qui fait poser son acajou, et qui pose lui-même devant deux inférieurs, sans comprendre qu'il joue un rôle ridicule, puisque son intention est niaise à force d'être évidente !

On a vu son secrétaire, son tapis, ses glaces, sa gigantesque pendule, son lit de soie bleue, son édredon rose ; il faut maintenant qu'on voie sa toque de velours vert à gland d'argent, son beau visage bordé d'une haie de favoris noirs admirablement taillée, sa belle cravate ornée d'une épingle à feuillage d'or, sa haute taille de joli garçon un peu commun, ses bottes luisantes, sa chaîne de montre ! Comment ne se doute-t-il pas que son attitude et son sourire satisfait lui donnent aussi l'apparence d'un meuble compris dans l'exposition générale ? Il aurait même pu craindre un instant quelque compliment personnel, car les regards serviles des deux spectateurs allaient et venaient de ses bottes à

sa toque de velours, de sa toque de velours à sa chaîne d'or...

Puzol met fin à cette scène de prétendue habileté en rappelant au candidat une affaire pressante dont il doit l'entretenir.

M. Molinier le tire à l'écart, lui donne des explications à demi-mot, et le congédie.

— A nous deux, Mijoras! Asseyez-vous; approchez-vous du feu.

— Je n'ai pas froid monsieur Molinier.

— Pascal vous a servi à déjeuner, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur Molinier, à dîner.

— C'est vrai, vous dînez tous à midi dans la campagne.

— J'ai dîné avec votre fermier de la Chaffade, à la cuisine.

— J'avais dit à Pascal de vous servir dans la salle à manger; cet imbécile n'en fait jamais d'autres ! Au moins avez-vous bien dîné ?

— Oui, oui, monsieur Molinier.

— Bon; c'est l'essentiel. Écoutez-moi. Vous passez à cinquante pas de Carbonnet en retournant chez vous; vous entrerez.

— Chez les Carbonnet ?

— Oui. Je soupçonne le meunier Lauriol et le petit Faure de Saint-Jeures d'être allés clandestinement le soir chez Carbonnet, il y a trois jours. Je veux en être certain. Vous parlerez le moins que vous pourrez de nos affaires; mais vous ferez en sorte de savoir la vérité d'une manière précise. Avant de rendre un service administratif à ces deux drôles qui me le demandent, il faut que je sois édifié sur leur conduite. S'ils sont allés chez Carbonnet, ils me le payeront.

— C'est que nous ne sommes pas bons amis avec les Carbonnet! Le père est un vieux malhonnête; et le fils est tant fier!

— Le fils sera trop heureux de vous voir pour vous faire cinquante questions sur mes projets électoraux. Il paraît que le jeune monsieur travaille sérieusement au profit de mon adversaire. C'est un sot. Il n'a rien à y gagner, et il en sera puni tôt ou tard.

— Mais, monsieur Molinier.....

— Mijoras, ne me parlez pas de la difficulté de parvenir chez Carbonnet, vous trouverez dix prétextes pour un. Maintenant, dites-moi comment vont les choses, à Bessamorel.

— C'est là. On se retient. Chacun attend la nomination du maire.

— Ils l'attendront jusqu'à l'élection prochaine : la mairie appartiendra à qui la gagnera. Et les deux Riou, que font-ils ?

— Ils ont toujours peur que leur oncle, le médecin, ne soit poursuivi pour l'affaire de sa servante.

— A la bonne heure ! Un peu de peur ne gâte rien : *Initium sapientiæ timor Domini.* Dites que l'on vous en a parlé au Puy, et que l'oncle sera probablement arrêté cette semaine ou l'autre.

— Il sera arrêté

— Cela dépend. Dites-le toujours.

— Bon ! bon ! j'ai compris.

— Vous êtes plein d'intelligence. C'est tout. N'avez-vous rien à m'apprendre ?

— Rien, monsieur Molinier.

— Ne manquez donc pas de voir le petit Carbonnet au passage.

— J'y serai avant deux heures.

— Bonjour, Mijoras.

— Bien le bonjour, monsieur Molinier.

— Cela va bien chez vous ?

— Oui, monsieur Molinier, excepté ma femme. Je vous remercie.

— Allons, bonjour.

Le candidat, resté seul, ne s'épargne pas les félicitations mentales ; tout en plongeant le pic entre les charbons, il se promène dans le labyrinthe de billets à ordre, d'obligations, d'échéances, de marchés de grains à terme, où s'est perdu Mijoras, à la suite de quelques autres, et il s'incline devant sa propre habileté ; il prend déjà, même, renversé sur son fauteuil, la physionomie dédaigneuse d'un député qui impose les longues épreuves de l'antichambre à la masse des solliciteurs.

CHAPITRE VI.

Mesdames de Saint-Didier sont de retour au Puy.

La comtesse, fidèle à sa renommée de maîtresse femme, a fait l'inspection générale dès le surlendemain de son arrivée.

Henry, le concierge aux cheveux blancs et au visage rose humecté d'un perpétuel sourire, a suivi madame la comtesse dans l'écurie, dans la petite grange, dans la basse-cour. dans toutes les pièces du rez-de-chaussée dont il avait la garde pendant l'absence de sa maîtresse. Madame lui a dit après la visite du salon, de la salle à manger, de l'office, de la bibliothèque : « c'est bien » et il a souri. La visite de l'écurie, de la petite grange et de la basse-cour lui a été moins favorable ; Madame l'a semoncé : il a souri encore; le tas d'avoine germait, le seigle sentait le *moui*, le poulailler exhalait une odeur fétide ; Madame a un peu crié : il a toujours souri. Revenu dans sa loge de concierge : un antre nébuleux refusant la lumière de deux fenêtres grillées qui donnent sur la rue, il a repris hardiment chacune des réprimandes de la comtesse, et il y a répondu de la bonne manière ! tout en allant de son meuble de bois brun plein de hardes et de vaisselle éclopée à la cage peuplée de serins criards qui lui donnaient la réplique.

C'est ensuite le tour de la cuisinière.

Guillot, la cuisinière, est une grosse fille d'une modestie virginale. Son âge apparent flotte dans une probabilité de quarante à soixante ans. Elle porte le bonnet blanc des béates : son visage gras est aussi blanc que son bonnet; quand on s'arrête pour lui parler, elle devient confuse : c'est la statue de la Pudeur offensée ! Millon, quand, par hasard, elle est de bonne humeur, l'appelle *Roussignol*, parce qu'elle chante du matin au soir, en cuisinant, en balayant, en filant, en tricotant ; elle chante des ballades, des bourrées, des complaintes, des romances imitées de made moiselle Marguerite ! Le tout, d'une petite voix flûtière qui fait penser à une serinette en proie à l'exaltation. La bonne fille est convaincue qu'elle chante très-bien ! Un soir, madame de Saint-Didier l'a appelée au salon et lui a dit : « Guillot, chantez-nous donc *Robert disait à Claire* ». Guillot a rougi, ses yeux se sont baissés plus que jamais, et elle a chanté *Robert disait à Claire* en pur fausset, avec les intonations saccadées et les finales traînantes de la complainte. Ce n'était point risible, c'était étrange ! Madame la marquise de Pilleri, madame la comtesse de Rochenielle, mesdames de Blavoiseau et de Corneuil l'ont complimentée !.....

Voilà pourquoi les rares Parisiens qui explorent, l'été, les montagnes de la Haute-Loire et de l'Ardèche, entendent, à leur grande surprise, de jeunes denteleuses chanter une romance du Petit-Chaperon rouge au pied du Mézinc ou du Gerbier-de-Jonc : Guillot ne s'est pas contentée de gémir vingt fois par jour le *Robert disait à Claire*, elle l'a semé tout là-haut là-haut, entre les rocs neigeux d'un village où elle a reçu le jour, et il a poussé plus tenace que le lichen.

Madame de Saint-Didier entre cavalièrement dans la cuisine, où le merle en blanc bonnet chante à plein gosier.

— Guillot, en voilà assez de *Robert disait à Claire*; voyons où vous en êtes avec le boulanger, le boucher, l'épicier.

— Ah! Madame, c'est bien facile, je n'ai pris en votre absence pour moi et pour Henry qu'au plus juste de vos ordres.

— Mais Marianette vous a apporté souvent des produits de la basse-cour de Cabriac, vous les avez vendus ?

— Oui, Madame, tout est écrit ; je vas faire voir à Madame.

Guillot sort d'un tiroir un cahier malpropre, elle plante ses lunettes de corne à cheval sur le bout de son nez ..

— C'est bien ! c'est bien ! c'est bien ! vous expliquerez cela à Millon.

Madame de Saint-Didier, ramenant sur le devant sa robe de soie qu'elle tient à pleine main, se dirige vers les fourneaux, passe devant le front de la batterie de cuisine, ouvre les buffets de l'office, s'approche prudemment du cabinet de l'évier, et ne trouvant rien à reprendre dans le service de Guillot, elle cherche des araignées dans les angles des portes et des fenêtres, car il ne faut pas sortir sans laisser derrière soi une parole de maître ! La toile d'araignée est trouvée. Guillot subit la mercuriale en abattant les deux stores de ses yeux jusque sur ses joues, et la comtesse rentre chez elle, persuadée qu'elle a fait l'inspection de sa maison en femme exceptionnelle qui, au besoin, gouvernerait une province.

Elle est à peine rentrée dans sa chambre par une porte, que sa fille arrive par l'autre en fredonnant. Marguerite contrefait la voix de Guillot : *Robert*, etc.

— Il paraît, ma belle, que tu es aise d'être revenue au Puy ?

— Oui, maman, je suis très-contente.

La gaieté de la jeune fille la plus sérieuse ne peut se passer d'une teinte d'espièglerie. Les grands yeux noirs de Marguerite rient sous l'arc de leurs sourcils ; elle ne se retourne pas pour fermer la porte, elle la pousse d'une petite secousse de sa personne, en arrière, et se replace droite, mutine, les mains dans les poches de son tablier de foulard.

— Marguerite, ne fais donc pas cela, c'est mal.

Marguerite rouvre la porte, et la ferme de son pied, encore en arrière, avec une gaucherie enfantine qui, cette fois, fait sourire sa mère.

— Bon ! l'enfant va venir m'embrasser.

Marguerite lui saute au cou.

— Maman, je suis contente, contente ! J'ai été ce matin à la messe ; j'avais pris mon gros manchon. J'ai passé sous la voûte qui est toujours bien noire ; j'ai retrouvé les deux pauvres à la seconde entrée de la cathédrale : ils m'ont reconnue ! Je leur ai donné à chacun une piécette blanche. Le cloître est encore plus désolé ; il y a tant de ronces et de si hautes, que la neige n'a pu les recouvrir. J'ai fait ma prière à l'autel que tu sais : oh ! j'ai bien prié va ! Le vent fait toujours tinter les vitraux, les chapelles sont toujours sombres, la cathédrale est toujours belle ! Mademoiselle de Lagarde entendait la messe avec son frère le commandant. Ils m'ont guettée en dehors pour savoir de vos nouvelles ; le commandant a essayé de me faire un joli compliment, mais il n'a pas pu ; il faisait si froid ! ce sera pour un autre jour. Maman, qu'il est drôle ! Ils viendront sans doute tout à l'heure, suivis de mesdames de Pillery, de Rochenielle, de Malifaux, et cætera, et cætera, et cætera : je les reverrai avec presqu'autant de plaisir que la cathédrale, et que le cloître, et que les vieux pauvres.

— Marguerite...

— Maman, je suis contente, il ne faut pas me gronder.

— Tu est trop enfant.

— Non. Et puis Millon m'a dit que Flore, tu sais, la petite Badioux, qui m'a connue au Sacré-Cœur, viendrait me voir aussi aujourd'hui : elle me dira les nouvelles !

— C'est une petite bavarde.

— Elle est bien gentille, là ! quand on ne l'a pas vue depuis longtemps.

— Et quand on ne la voit pas souvent. Mais prends donc arde, tu vas me faire couper.

L'espiègle avait posé la main sur une épaule de sa mère, et le menton sur l'autre; dans cette position, elle la regardait couper avec des ciseaux les poils de sa barbe dans une glace.

— Maman, pourquoi coupez-vous votre barbe?

— Laisse-moi tranquille.

— Cela n'est pas laid ; moi, je voudrais bien en avoir.

— Oui, ce serait joli, à ton âge.

— Ah ! voici Millon qui vient ; toujours aussi peu agréable.

Millon annonce mademoiselle Flore Badioux.

— Faites-la entrer dans ma chambre, répond Marguerite, j'y vais.

Madame de Saint-Didier recommande à sa fille de se méfier du caquetage de cette jeune basse-ville, et elle continue la coupe de ses baliveaux.

Mademoiselle Flore Badioux s'est parée comme une châsse, pour se présenter chez Marguerite. Elle ne se dissimule pas qu'il y a entre elles une grande distance sociale, et qu'elle est reçue uniquement au nom des souvenirs du Sacré-Cœur, car les enfants du Sacré-Cœur se distinguent par deux points de conduite exceptionnels : ils ne se tutoient pas, et ils se font toujours amitié dans le monde ; son amour-propre accepte sans murmurer. Pour ne lui laisser, d'ailleurs, aucun doute, on ne lui a jamais offert l'entrée du salon ; madame de Saint-Didier lui dit bonjour quelquefois en la rencontrant sur l'escalier, mais sans causer, sans s'arrêter même, afin qu'il demeure bien entendu que Flore vient voir Marguerite, qu'elle ne fait pas une visite à mademoiselle de Saint-Didier, encore moins à madame la comtesse.

La nuance est trop vive pour échapper à mademoiselle Badioux ; c'est précisément parce qu'elle saisit bien cette nuance, que la jeune personne, fille d'un riche négociant, ne vient jamais voir Marguerite qu'en toilette resplendissante. La neige ne la retient point, ni la bise, ni le verglas;

elle met des socques, des sabots, des pantoufles de lisière, elle mettrait des bottes de postillon, pourvu qu'elle arrive ! pourvu que les marchands de la basse-ville se penchent sur le seuil de leurs boutiques et disent : « Voilà mademoiselle Badioux qui va faire une visite ou qui vient de faire une visite aux dames de Saint-Didier. »

Du reste, Marguerite est douce et bonne. Elle compense les procédés aristocratiques de sa mère par un accueil toujours amical, dont un peu de retenue hausse le prix. Elle sait n'avoir rien à craindre de la légèreté de Flore : celle-ci a compris qu'un propos malicieux, qu'une réflexion inconséquente, fâcheraient madame de Saint-Didier ; et tout en se parant de ses visites à la noble maison, elle n'a jamais dit un mot qui pût blesser l'oreille de la comtesse en remontant de la basse-ville à la haute ville. Aussi bien elle aime réellement mademoiselle de Saint-Didier.

Marguerite la trouve dans sa chambre, attendant son arrivée.

Les deux amies s'embrassent.

— Asseyez-vous Flore, approchez-vous du feu.

— Merci, il ne fait pas froid : je n'ai jamais froid quand je viens vous voir.

— Chère Flore ! Et comment va votre père, votre mère, votre famille ?

— Tout le monde va bien. Et madame de Saint-Didier ?

— Bien aussi. Elle est dans sa chambre ; mais elle va descendre au salon.

— Elle vous appellera ?

— Oh ! plus tard : ma mère sait que je suis avec vous, et que je m'y plais.

Le cœur de Flore bondit de plaisir. Elle n'avait pas vu Marguerite depuis six mois. Le caractère peut changer beaucoup en six mois !

— Serai-je reçue avec froideur ou avec amitié, se disait-elle pendant les cinq minutes d'attente? Si sa mère ne la laissait pas venir ! Si Millon ne l'avertissait pas de suite !

Ah ! que j'ai eu tort de ne pas l'appeler mademoiselle Millon ! Peut-être est-elle à sa toilette : je serai venue trop tôt...

Mais une porte à la voix bien connue s'était fermée : la porte de la chambre de madame la comtesse ; une autre tout près s'était ouverte, celle du vestibule : Marguerite avait paru, riante ; elle avait embrassé Flore ; elle lui avait parlé de son père, de sa mère, de sa famille : — Bonne, bonne Marguerite ! La jeune basse-ville pleure de joie au fond de son cœur...

Vraiment, si la noblesse n'est qu'un préjugé, c'est un préjugé d'une bien grande puissance !

Quoique Flore ait dit qu'elle ne sentait jamais le froid près de Marguerite, elle n'ôte pas moins ses gants, elle ne se fourre pas moins dans la cheminée pour chauffer ce qu'elle appelle ironiquement ses menottes.

Les deux belles filles tisonnent, chuchotent, bouclent leurs cheveux, emplissent de frais éclats de rire la chambrette, égayée par les rideaux de mousseline, les meubles au teint clair, le lit blanc et le feu vif.

Cependant la neige envieuse frappe les fenêtres que fait gémir la bise, et l'hiver gronde dans le tuyau de la cheminée.

Flore a écarté un rideau : elle regarde dehors : Le vieil hôtel de Saint-Didier domine toute la ville, mais où est-elle donc, la ville ? Le vent l'aurait-il emportée ? C'est probablement la masse de taupinières blanches que l'on devine là-bas : la neige s'engouffre dans les ruelles, les angles des toits se perdent dans la brume floconneuse, la rafale emporte des nuages de fumée ; on entend clamer des enfants qui se cramponnent aux rampes de fer des perrons ; on voit des malheureux qui montent patiemment en tournant le dos à la bise étouffante...

— Oh ! mon Dieu ! que je suis heureuse, s'écrie Flore d'être arrivée avant la neige ! Il fait un temps affreux.

Cela veut dire : oh ! mon Dieu, que je suis heureuse !

je ne pourrai pas m'en aller avant une ou deux heures !

— Voyons, Marguerite, causons.

— Ah bien oui, causons, causons un peu.

— Pourquoi riez-vous donc ?

— Ma bonne, je ris de vous entendre dire causons, comme si nous n'avions rien dit encore.

— Ah ! vous êtes bien dans votre droit : depuis une demi-heure je ne cesse de babiller. C'est qu'aussi je ne vous avais pas vue depuis six mois ; six mois !

Marguerite, tout en égarant des coups de pincettes dans les tisons, tend une main à son amie avec la nonchalance d'un gentil camarade qui donne à la fois son amitié et sa protection.

L'heureuse fille du négoce pose dans la main d'ivoire sa menotte écarlate toute frémissante.

— Ma grosse Flore, vous m'avez raconté toute l'histoire de la basse-ville à dater de mon départ du Puy ; vous m'avez dit les projets de mariage, les morts, les intrigues électorales, les jolis faits de M. Molinier qui se porte candidat à la députation...

— Les jolis faits de M. Molinier ! Je vous trouve bien indulgente. Est-ce que sa candidature est de votre goût ? ou sa personne ?

— Pas plus l'une que l'autre.

— Ah bien ! une autrefois je ne me gênerai pas pour dire de lui tout ce que j'en pense. Votre mère le reçoit, assez fréquemment, cela m'inquiète.

— Pourquoi ? C'est un monsieur qui entend très-bien les affaires, et qui lui donne de bons avis, assure-t-elle.

— C'est un être bien dangereux allez ! que madame de Saint-Didier y prenne garde, et vous-même.

— Moi, je ne le vois presque jamais ; que voulez-vous qu'il me fasse d'ailleurs ?

— Hô le vilain ! si vous connaissiez son habileté et son ambition, et comme son argent brûle ! Ecoutez : la première fois que j'ai appris ses fréquentes visites à Cabriac,

le cœur m'a battu sans que je pusse m'en rendre raison. J'en ai parlé à mon père.

— Que vous a-t-il dit ?

— Ce qu'il m'a dit ? ce qu'il m'a dit, dam ! Il m'a dit ce qu'il dit toujours « mets ta langue au fourreau ; nous avons besoin de tout le monde ; ce sont les plus méchants qu'il faut saluer le plus bas » ; mais que je suis donc folle ! J'oubliais de vous rapporter que j'ai vu plusieurs fois M. Paul de Carbonnet, cette saison. Tiens, tiens ! cela vous fait rougir !

— Par exemple !

— Oh ! ne soyez pas fâchée, Marguerite, je ne veux pas savoir vos secrets malgré vous, si vous en avez.

— Je n'ai pas du tout de secrets, je vous assure ! Et où l'avez-vous donc vu ?

— Chez nous. Il venait acheter une fois des gants, du drap, de la porcelaine ; une fois des verres, du papier, de la couleur, nous tenons tant de choses ! ma chère, j'étais là tandis qu'on l'a servi : il a été pour moi d'une politesse ! Je suis sûre que c'est à cause de l'amitié qui nous lie. Je lui ai dit . « Y a-t-il longtemps, monsieur, que vous n'avez vu mademoiselle de Saint-Didier ?» Tant pis, vous me gronderez si vous voulez, mais il faut que je vous apprenne que lui aussi est devenu plus rouge qu'une cerise quand j'ai prononcé votre nom. Hoù ! quelle sensitive vous êtes donc, Marguerite, vous voilà rougissante de nouveau !

— Taisez-vous, Flore. Si maman savait que vous m'entretenez de M. Paul, elle ne me le pardonnerait pas.

— Ah ! moi qui pensais que c'était un projet de votre mère !

— Non. Maman, dont la vivacité me rend parfois bien timide, m'a même froissée il y a quelques jours à propos de M. Paul. Heureusement il m'occupe peu, et je ne l'occupe pas du tout.

— Vous ne l'occupez pas du tout ? c'est bon, c'est bon ! Quand je lui ai demandé de vos nouvelles d'abord, il m'a

fait sa réponse sans s'occuper plus des marchandises que lui offrait ma mère. Il n'en finissait pas de parler de vous ; ma mère n'en finissait pas de le presser d'acheter ; le pauvre monsieur n'écoutait guère et il disait toujours : oui Madame. Je crois qu'on lui aurait fait acheter tout le magasin.

— Oh ! que c'est joli ! qu'est-ce qu'il achetait donc ?

— Je ne sais plus : des flacons, des crayons, des aiguilles si ma mère l'eût voulu ! moi, je disais de vous tout le bien possible, et sans me forcer je vous promets ! Aussi, en s'en allant, il m'a fait un salut. Ah le beau salut ! Et il m'a dit un *adieu mademoiselle*, avec un regard et un sourire ! Voyez-vous, ma mie, il m'aurait baisé la main s'il avait osé, pour l'éloge que j'avais fait de vous. Ma mère, que tout cela ne regardait pas, m'a appelée bavarde. Moi j'étais enchantée de voir qu'il vous aimait. Il est si bien, ce jeune homme ! si beau, si grave, si distingué ; et puis c'est votre ami d'enfance ! Bon ! voilà que cela vous attriste ?

— Oui.

— Est-ce que vous seriez fâchée qu'il vous aimât ?

— Peut-être.

— Dès que vous ne l'aimez pas, que vous importe ?...

— Taisez-vous, Flore ; j'entends venir quelqu'un.

C'est Millon, attristée par le tablier blanc, et par les boucles de cheveux qui larmoient le long de ses joues.

— Que me voulez-vous, Millon ?

— Mademoiselle, il y a des visites au salon, tant et plus : madame vous demande.

— Avez-vous dit à maman qu'il neigeait *tant et plus* ?

— Il ne neige plus du tout, mademoiselle.

— J'y vais, dans un instant.

Millon sort, en se permettant un air maussade à l'adresse de Flore, que son *tant et plus* a fait rire.

Les deux amies sont un peu embarrassées. L'une craint d'avoir été trop légère en dénonçant l'amour de M. de Carbonnet, l'autre se reproche une facilité compromettante

qu'elle n'eût point eue en présence de sa mère. N'oublions pas que, pour la jeune marchande, élevée dès le berceau sous la férule de l'économie emmanchée de proverbes criards, le devoir n'est souvent qu'un importun qui rappelle les ennuis de la maison, tandis que la jeune fille élevée dans l'intelligence et la piété, le seul sentiment maternel, reflet de la divine prévoyance, est une pierre de touche religieuse: l'oreille et le regard de la mère sont toujours là, semblables au parapet d'un pont que l'on traverserait dans les ténèbres.

Mademoiselle de Saint-Didier a été soupçonnée par sa mère à propos de M. Paul; ce soupçon était peut-être prématuré plutôt qu'injuste : il faut en tenir compte! Les émotions qui rougissent le front ne sont déja plus innocentes; on les cache, on les regrette : elles contiennent donc le mal plus ou moins.

Marguerite écoutait ces avertissements de son honneur sans prendre garde au babil de Flore. Elle ne pouvait pas en vouloir raisonnablement à la petite plébéienne, dont le bavardage irréfléchi constatait trop l'infériorité devant une noble demoiselle que la pensée du devoir venait d'ennoblir encore; elle ne pouvait pas non plus lui pardonner tout à fait.

De sorte qu'il y avait gêne mutuelle, sinon méfiance. Marguerite n'osait pas se retirer; c'eût été dire à Flore : Allez-vous-en. Flore ne savait pas placer la conversation sur le chemin facile qui mène à une honorable sortie...

Millon vint à propos pour trancher la difficulté. Son *tant et plus* lui tenait au cœur; aussi prononça-t-elle : — Madame vous demande ! d'un ton sec qui inclinait vers l'insolence.

Madame de Saint-Didier, en pareil cas, eût fait à sa femme de chambre quelque foudroyante réplique; Marguerite lui répondit doucement :

— J'ai entendu.

Et comme elle ne s'en allait pas :

— Ne vous ai-je pas dit : J'ai entendu?

Millon sortit les yeux baissés.

Le mot proverbial de ratapenne expira sur les lèvres de l'élégante marchande, qui n'osa pas le prononcer ; il lui eût importé peu de laisser voir à Millon la doublure de son élégance ; pour tout au monde elle ne se fût point trahie devant Marguerite !

— Flore, il faut que j'aille au salon. Adieu, ma bonne.

— Adieu, Marguerite ; vous ne m'en voulez pas ?

— Enfant !

— Mais vous ne direz pas : au contraire !

— Je vous embrasserai, ce qui vaut mieux.

Les deux amies s'embrassent et mademoiselle de Saint-Didier demeure seule.

Seule, non ! L'amour de Paul est là, causeur aux séductions dangereuses, comme l'amour de tous les absents. Il fallait bien se rappeler ce que Flore avait dit de M Paul, et mettre l'opinion de l'indiscrète amie en face d'une foule d'aimables riens commis par M. Paul à Cabriac ; il fallait bien l'entendre parler, l'entendre chanter, l'entendre monter l'escalier du château, ce M. Paul ! Et le voir, avec ses yeux bleus si doux, avec son sourire si triste, avec son front si blanc et si fier, couronné de cheveux blonds.

Les minutes passent, nombreuses. Le salon est oublié. Millon, qui transmet une troisième fois l'ordre maternel, est à peine entendue. Flore est partie, mais en laissant après elle M. Paul, et M. Paul ne veut pas s'en aller ; il ne s'en ira à coup sûr que devant madame la comtesse en personne.

La voici ! Majestueuse dans sa robe de soie vert-pomme, altière sous les fleurs de son bonnet.

— Marguerite !

Elle n'en dit pas plus ; Marguerite saute sur sa chaise.

— Maman ?

— Vous êtes attendue au salon depuis une heure, mademoiselle ; je vous ai fait appeler trois fois.

— Maman, Flore vient de partir.

— Il y a vingt minutes qu'elle est partie.

— Je vous assure...

— Vous ne m'avez pas entendue entrer ; à quoi ou à qui pensiez-vous donc ?

— A personne.

— Vous mentez. Mais venez au salon. M. de Brébeau va vous faire son compliment ordinaire, et il aura raison pour la première fois : vous êtes en vérité fraîche comme une rose.

— C'est le feu.

— Je ne vous le demande pas.

Marguerite pleurerait de bon cœur. Elle est accoutumée aux vertes leçons de sa mère, mais elle n'est point accoutumée à les mériter.

— Ah ! monsieur Paul ! monsieur Paul ! se dit-elle, je ne fais que rougir et mentir à cause de vous. Qui me retient donc de tout raconter à ma mère ? Tout ! Il n'y a rien qu'un enfantillage de Flore. Je n'ai fait aucun mal, et cependant je mens et je rougis, et je me tairai. Quelle chose étonnante ! Nous tâcherons de comprendre cela ce soir, quand nous serons seule.

Non, encore une fois, Marguerite, vous ne serez plus jamais seule ! Celui qui est entré dans votre cœur avec l'appui de la négligence maternelle, y demeurera en dépit de vos efforts. Vous souvenez-vous de ce flacon de cristal saturé de musc que vous vouliez épurer ? L'eau bouillante mêlée à la cendre n'a point réussi à vaincre l'arome ennemi : le musc est encore au flacon ! Votre cœur est aussi un flacon de pur cristal, et le voilà saturé d'un fluide plus pénétrant mille fois que l'arome du musc.

Mais ne vous accusez pas, le tort vient de votre mère. Elle devait vous retenir dans la solitude attachante des travaux et des joies domestiques ; elle devait emplir toutes vos heures d'occupations variées et agréables ; elle devait savoir qu'il est imprudent d'offrir à un jeune homme, à un ami

d'enfance, plus que le fauteuil d'une courte visite dans l'intérieur de la famille ; elle devait prévoir que M. de Carbonnet, en pénétrant dans votre intimité, pénétrerait dans votre cœur : que vous l'aimeriez et qu'il vous aimerait. Son coup d'œil de femme supérieure a négligé les détails, il n'a vu que les deux points culminants, l'autorité et la docilité ; vous êtes docile, cela suffit ; plus tard, sans doute, elle aggravera sa faute encore lorsqu'elle oubliera que l'on ne dit point aux maladies de l'âme, pas plus qu'aux flots de la mer :

— Obéissez !

Je suis bien sûr que la maladie dont je viens d'effleurer le diagnostique laisse tout le monde parfaitement tranquille dans le salon de madame de Saint-Didier, quoique l'entrée de Marguerite y produise une espèce de sensation : il y avait si longtemps qu'on attendait !

M. de Brébeau se précipite pour placer son immuable compliment :

— Eh bonjour, ma belle demoiselle ; il n'est pas besoin de vous demander des nouvelles de votre santé : vous êtes toujours fraîche comme une rose !

Un observateur ou un psychologue demanderait en vertu de quelle faculté exceptionnelle ce M. de Brébeau a pu dire la même fadaise vingt fois par jour pendant trente ans, sans que l'expression galante de sa main, de ses yeux, de sa tête, de sa voix, se soit le moindrement altérée.

Mais il n'y a ni observateurs ni psychologues dans le salon.

Il n'y a que des messieurs âgés et des dames de très-loin sur le retour. Ce sont les gardiens fidèles des vieux *us* de la politesse. La jeune société, un peu plus libre, viendra dans quelques jours, sans hâte ni règle.

Marguerite, qui s'est froissée contre l'épigramme qu'avait prévue sa mère, éprouve une cuisante émotion. Elle se laisse prendre la main par ce perroquet complimenteur poudré à blanc, vif, leste, radieux, qui, près de toutes les

dames jeunes ou autres, est en possession du droit de galanterie. Malheureusement, M. de Brébeau se trouve entravé dans son galant essor par la tristesse trop visible de mademoiselle de Saint-Didier. Ne pouvant plus être aimable, il est solennellement bête; dépouillé du sourire qui rayonne d'habitude à ses lèvres, aux pointes de ses coudes, aux basques de son habit, au bout de sa caudette blanche enrubannée de velours noir, il cesse d'être lui-même, il n'est plus reconnaissable! et pour un peu on lui demanderait s'il n'est pas malade, en le voyant présenter en silence cette pâle demoiselle de l'air d'un sous-préfet qui présente un drapeau neuf à la garde nationale assemblée.

C'est fini; il la ramène près de sa mère.

— Mademoiselle...

Impossible d'ajouter immédiatement : vous êtes fraîche comme une rose. Il retrouve un salut très-bien tortillé, un salut de sexagénaire en fleur, et en complimentant madame la comtesse sur les grâces de Marguerite, il parvient à placer chez la mère la béotie qu'il destinait à la fille.

Dans les visites de loisir, on se met à l'aise : on cause, on s'enquiert des propos et des événements. Dans les visites d'étiquette, on se tient : c'est-à-dire que l'on échange des révérences dignes de madame de Sévigné et des saluts à la première position ; que le fauteuil est un siége magistral où l'on pose, où l'on *parle* le menuet; que la conversation est un rendez-vous de banalités atroces qui font semblant de ne se pas reconnaître, quoiqu'elles se soient rencontrées déjà dix mille fois.

Mesdames de Saint Didier ont payé d'un mot poli chaque formule, chaque révérence, chaque salut, et la grande visite menuet étant finie, le salon s'était rapidement vidé.

Marguerite, que les hardiesses de Flore ont mise sur une voie toute nouvelle, s'attend à un examen terrible, dont la proportion se fait monstrueuse dans son innocence troublée :

— Maman va me parler de M. Paul ; que lui dirai-je ? Une faute est en moi, je la cherche, je ne la trouve pas ! Comment l'avouer ?

Elle tremble.

Du tout ! madame de Saint-Didier ne pense plus ni à M. Paul, ni à Flore, ni à sa fille surprise dans une rêverie profonde.

Écoutez donc ! c'est une maîtresse femme, qui dirige de grosses affaires, qui surveille tout, qui commande à tous. On ne peut pas mettre en pratique des qualités viriles et de petites vertus bourgeoises ! N'a-t-elle pas parlé ferme à sa fille ? Ne lui a t-elle pas fait peur? Que veut-on de plus. Puisque son autorité est sauve, son but est atteint et l'ordre rétabli.

— Marguerite.

Sa voix n'est pas fâchée ?

— Maman.

— Vois donc l'heure, ma fille.

Ma fille ! est-ce un piége ?

— Quatre heures, maman.

— Déjà nuit. Ils m'ont fatiguée. Tu bâilles aussi, toi ?

Marguerite renaît.

— Eh bien, ma mignonne, ta Flore a-t-elle beaucoup d'histoires cette année ?

— Ah ! oui, maman, et de fort drôles.

— Dis-les-moi vite.

Marguerite chiffonne gaîment des historiettes jusqu'à l'heure du dîner. Elle en raconterait jusqu'à demain ! La comtesse rit aux larmes.

Mais de Paul, pas un mot : le cœur de la mère n'avait rien senti, rien compris, rien deviné !

CHAPITRE VII

Mijoras regagne pédestrement son domaine de Sabattier. La nuit vient à cinq heures; il est deux heures et demie, les Carbonnet le retiendront plus ou moins : il faut aller bon pas.

C'est fort heureusement jour du marché au Puy; la neige des chemins est battue, le voyageur pédestre ne risque pas de se perdre ni de couler dans quelque bas-fond.

Jusqu'au village de Brives, on suit la route départementale; là on entre dans les chemins communaux qui grimpent vers la montagne.

Mais il faut bien dire une fois ce que c'est que la montagne.

Quand vous quittez les plaines de Montbrison, par exemple, pour entrer dans le département de la Haute-Loire, vous rencontrez d'abord et coup sur coup deux à trois petites côtes d'environ une lieue chacune. La moindre de ces côtes réclame impérieusement à la diligence ou au piéton trois heures sinon quatre. Vous êtes à Monistrol et vous demandez où se trouve Yssingeaux. « Yssingeaux? c'est dans la montagne. » A Yssingeaux, vous renouvelez votre question en l'honneur de Tence, Montfaucon, Aroles, Saint-Agrèves, etc. Même réponse : « C'est dans la mon-

tagne. » D'étape en étape, de rocher en rocher. vous parvenez sur ses sommets inhabitables et pourtant habités, où la neige fond à peine en juin pour revenir au tour de l'Assomption, ce n'est pas encore la montagne ! Elle est plus loin, là-haut, à Mézillac, à Saint-Martin : des villages qui ont l'audace d'exister depuis des siècles, comme pour témoigner à leur propre insu de la merveilleuse puissance de l'homme. Ainsi dans les Cévennes, chaque étape de Balkans, du premier au cinquième, a la prétention d'être le rez-de-chaussée, et il en est des montagnes comme du bonheur de la chanson de Béranger, que l'on poursuit au delà des nuages.

Je ne sais pas si Mijoras, en quittant Brives, croit aller dans la montagne, mais il n'arrive à Carbonnet qu'après une heure et demie d'ascension très-pénible, le front trempé de sueur, les pieds blanchis de neige et de gel.

Carbonnet est un simple pavillon qui s'autorise de quatre tourelles à ses hanches pour prendre le titre de château. Le domaine est de cinquante hectares au plus en terres arables, et cent hectares en pays herme, c'est-à-dire en savards coupés de ravins profonds, et sillonnés par un torrent dont les débordements périodiques ont mis à découvert une mine de cuivre. Les bâtiments de la ferme sont délabrés; dans la basse-cour se pavane, au milieu de la volaille, un énorme cygne gris qui se refuse opiniâtrement à voguer sur la fange de la pièce d'eau. Le seul témoignage d'aristocratie que l'on découvre en entrant au Carbonnet est un *rosny* au tronc séculaire raccommodé à l'intérieur par une bâtisse de briques. Peut-être est-ce un fait spécial aux Cévennes, peut-être est-ce un fait imaginaire, toujours y affirme-t-on que, dès le commencement du règne de Henri IV. Sully envoya à chacune des nobles familles qui avaient défendu les intérêts de son maître un jeune hêtre de nouvelle espèce qui promettait de devenir un colosse de végétation, et qui a tenu parole.

Vous pensez si le père Carbonnet est fier de son rosny !

L'insupportable brave homme en fait les honneurs avec un zèle féroce ! Et quand un visiteur étranger a le malheur de jeter un coup d'œil sur le vieux solitaire de la basse-cour, l'histoire de l'arbre, et de son développement, et de ses accidents, et de ses maladies, le prend au collet pour une heure, pour deux heures, pour vingt-quatre heures si M. de Carbonnet fils ne venait délivrer la victime.

On entre dans la basse-cour par une porte charretière à deux battants que l'on accuserait volontiers d'être contemporaine du rosny, tant de fois elle a été ressemelée et reclouée, ce qui ne l'empêche pas de livrer passage au vent par quelques échancrures où le loup a plus d'une fois glissé son museau la nuit.

Mijoras ne parvient à ouvrir la porte qu'en opposant à l'effort du vent l'effort de ses reins. Quand il a poussé suffisamment, il lâche la demi-porte, qui se ferme avec colère ; les clous grincent, les ais gémissent, un dogue accourt furieux. Mais l'émissaire de M. Molinier ne s'est pas plutôt retourné pour faire face au dogue, qu'il trouve debout tout près de lui le père Carbonnet.

Le vieux gentilhomme montagnard a conservé le costume et les mœurs de l'ancien temps. Sa veste et sa culotte courte sont tissées de laine brune écrue, des guêtres de peau de veau serrent jusqu'aux genoux ses jambes chétives, sa figure palotte est abritée sous un capel de la plus large dimension, et l'on est tout surpris d'entendre sortir une voix mâle de dessous cet auvent ou ce parapluie de feutre.

— Ah ! c'est toi, mon beau monsieur.

— Oui, monsieur de Carbonnet.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Pour ne laisser aucun doute sur le caractère désobligeant de cette question, le vieillard tourne le dos à Mijoras et se dirige vers la porte de la cuisine, où apparaît Girofla, un autre personnage d'assez piètre mine, qui rectifie l'accueil blessant du maître par un petit coup de tête amical.

— Monsieur de Carbonnet, je voudrais parler à M. Paul.

— Il est là.

— Hô ! monsieur de Carbonnet ! Votre rosni à l'air de se bien porter, — aussi bien que vous.

— Fais-lui ton compliment.

Mijoras n'obtient pas un mot de plus, malgré son appel à la faiblesse du maussade gentilhomme, si content dès qu'on lui parle du hêtre historique.

Le diplomate électoral ne paraît pas rebuté ; il entre même avec l'assurance d'un homme que dirigerait une bonne intention.

— Girofla ! Je voudrais voir M. Paul, faites-moi le plaisir d'aller le prévenir.

Girofla ôte de sa bouche sa pipe courte et noire, non pas pour répondre, mais pour cracher, et il va prévenir M. Paul.

Girofla, quoique rien de son extérieur ne l'indique, est le frère puîné du père Carbonnet. Il a cinquante-cinq ans, et il ressemble beaucoup à sa pipe: petit, trapu, silencieux, coiffé comme elle d'un bonnet malpropre qu'on pourrait prendre pour du cuivre dépoli.

Après avoir usé ses quinze mille francs de *légitime* en loisirs de cabaret et en voyages qui ne lui ont formé ni l'esprit ni le cœur, il est revenu un soir au toit paternel qu'occupait son frère aîné :

— Frère, je n'ai plus rien.

— Que veux-tu ?

— Vous servir, et vivre.

— Je ne suis pas riche. Travailleras-tu ?

— Oui. Je ferai au mieux de mes bras.

— Prends le lit qu'a laissé notre père, porte-le dans le cabinet près de la cuisine, établis-toi là ; demain tu commenceras ta tâche à la culture.

— Il est bien tard : me permettez-vous de coucher pour une fois dans la chambre de notre mère ?

— Non, jamais ! Va au foin pour cette nuit.

Il n'y a pas eu d'autre explication. Le frère puîné du vieux gentilhomme couche près de la cuisine depuis trente ans.

Girofla n'exerce qu'une autorité tacite sur les domestiques; il mange avec eux, il est habillé comme eux, mais il fume par privilége, et il ne parle qu'à la dernière extrémité: c'est son aristocratie. Dans les grandes occasions, si l'on donne une fête ou un dîner de chasse à Carbonnet, il se lave un peu, il endosse une ancienne veste de son frère, il prend place au bas bout de la table, parmi les inconnus — quelquefois étonnés de l'y voir.

Son neveu Paul le protége de loin en loin contre la dureté naturelle du père Carbonnet. Cela suffit à Girofla pour être persuadé que son neveu l'aime bien. Il l'aime aussi de tout son cœur, et il le manifeste curieusement : — C'est lui qui panse le cheval de Paul, qui cire les bottes de Paul, qui brosse les habits de Paul. N'en faites point de reproche à M. de Carbonnet fils ; son oncle ne se consolerait pas d'être remplacé dans cette fonction.

Quand le jeune homme va partir pour le Puy, ou pour Yssingeaux, Girofla le regarde joyeusement, il montre du doigt ses bottes brillantes, il présente à la dernière minute le chapeau de soie, avec la considération attentive que mérite un objet rare et fragile ; le dernier coup de brosse au col de l'habit lui appartient, et aussi le plaisir de faire avancer le bidet au poil noir, non moins brillant que les bottes.

On ne sera pas fâché de savoir d'où lui vient le nom de Girofla ? — Son nom autrefois était Louis. Dans ses voyages, il avait vu les ruines d'un château fort, et au front de ces ruines, des touffes de giroflées en fleur. Le parfum et l'effet poétique d'une plante que ne connaissaient pas les Cévennes lui causèrent une telle impression, qu'il habita un village près des ruines plusieurs mois de suite, jusqu'au terme de la floraison, pour recueillir de la graine. La graine perdue d'abord se retrouva un beau jour de mai

au fond d'une caisse. A l'instant même, une échelle est dressée le long des murs du château ; chaque fissure reçoit une poignée de terre et une pincée de graine. L'année suivante, le manoir de Carbonnet n'avait pas une boutonnière qui ne fût fleurie. Tous les campagnards en furent émerveillés, et ils baptisèrent le jardinier aérien du nom de Girofla.

Le voici qui revient de la cuisine.

Il fait un geste imperceptible dans la direction d'une porte qu'il laisse entr'ouverte.

Mijoras comprend. Il pousse la porte, suit un corridor étroit tapissé de cartes géographiques, et arrive à une autre porte que M. de Carbonnet fils vient lui ouvrir en le saluant froidement de la main.

Nous ne sommes plus chez M. Molinier ! Le riche intrigant s'entoure de luxe et de bien-être ; sa personne affecte d'être comme le soleil d'un firmament étoilé de pendules, de tableaux, de statuettes, de fauteuils, etc. Ici, tout est au contraire d'une simplicité rigide : — une boiserie de sapin que l'on doit toujours peindre l'année prochaine, couvre les murs du bas en haut ; les solives se cachent à peine sous un plafond de volige ; deux tisons grelottent dans la cheminée à chambranle de bois ; les meubles sont en frêne dépouillé peu à peu de son vernis, le sol est carrelé de briques : rien absolument ne satisfait les regards, qu'un ratelier garni de plusieurs fusils de chasse et surmonté d'une planche couverte d'instruments de mathématiques, avec un saint Paul en plâtre au milieu qui, grâce aux sédiments de la fumée, a pris une apparence de statuette de bois. Ce serait plus que de la simplicité, ce serait de l'indigence, si la belle mine du jeune gentilhomme n'était pas là pour tout excuser. C'est un type blond dont la douceur féminine s'est fortifiée sous l'oppression du climat ; le ciel de Paris en eût fait un joli garçon languissant et fade, les ouragans de la montagne en ont fait un jeune homme vigoureux sans effacer sa délicatesse native.

Placez M. Molinier dans le même milieu, l'infériorité des objets s'assimilera l'infériorité du parvenu : vous n'aurez qu'un bourgeois montagnard mal réussi. Paul, tout au rebours, fait contraste à son entourage, et tire de ce contraste un bénéfice de grâce et de distinction.

Il reçoit Mijoras dans une pièce pauvrement décorée ; mais l'élégance naturelle que respire toute sa personne absorbe seule l'attention ; on ne peut pas se permettre la critique de son mobilier, ni de ses sabots, ni de sa veste en drap vert à boutons désargentés, puisqu'il ne s'en préoccupe nullement et semble ne pas élever même ces futilités à la hauteur de son dédain.

— Asseyez-vous, dit le gentilhomme en montrant un fauteuil de paille. Cet asseyez-vous veut dire : vous êtes un paysan, je suis le vicomte de Carbonnet, ma veste et mes sabots de même que les guêtres de mon père importent peu ; je vous reçois, je vous accueille, donc je vous honore : que votre amour-propre soit satisfait ; maintenant parlez :

— Monsieur Paul, vous savez que je suis l'homme de M. Molinier.

— Oui, Monsieur.

— Monsieur le vicomte de Carbonnet, vous savez que son argent et son papier timbré m'azzonglent la tête et le ventre !

— Oui, Mijoras. Je vous ai plaint bien souvent. Quand l'autorité était aux mains de la noblesse, les plus riches cultivateurs nous affectionnaient, nous protégions d'amitié les plus humbles. Aujourd'hui.....

— Bessaigne ! mon grand-père souvent me l'a dit.

— Aujourd'hui nous sommes accablés tous par des misérables fort habiles, qui ne croient ni à Dieu ni à l'Église, mais qui gagnent beaucoup d'argent je ne sais comment, ou plutôt je sais bien comment.

— Ah ! je me sens plus malheureux que pas un autre !

— Que voulez-vous que j'y fasse ?

— Je vais avoir une échéance de six mille : si vous pou-

viez m'aider à me débourbailler, je serais bien à vous de cœur pour les élections et n'importe.

— Mijoras, je ne le puis pas, je suis moi-même embarrassé par suite des travaux que j'ai fait faire à ma mine de cuivre il y a deux ans.

— Votre mine de cuivre ! si cela réussissait, ce serait une grande affaire pour vous.

— Sans doute.

— Cela se vend cher, du cuivre ?

— Oui, mais voyons, Mijoras, vous n'êtes pas venu pour me parler de ma mine de cuivre, ni pour m'emprunter de l'argent, vous savez que je n'en ai pas ; ni pour médire de M. Molinier, vous savez qu'il me répugne d'entendre parler de lui ; que me voulez-vous ?

— Ah ! monsieur Paul ! Je voulais vous dire que vous aviez bien tort de compter sur le meunier Lauriol et sur le petit Faure de Saint-Jeures : ils vous trompent tous deux.

— Je ne les connais pas même.

— Hoya ! On m'avait dit.....

— Assez, M. Mijoras, je vous invite à garder vos facéties électorales pour le cabaret ; vous me ferez bien la grâce de reconnaître que nous ne pouvons pas avoir ensemble une conversation de cabaret ?

— Monsieur le vicomte, ne nous fâchons pas. Je me disais : puisque tu passes devant le château de Carbonnet à ton retour.....

— A ton retour tu entreras dire un petit bonsoir à M. Paul ; tu feras près de lui les petites commissions de M. Molinier, tu bavarderas, tu mentiras, M. Paul est un imbécile, tu lui attraperas toujours quelque chose, et tu le reporteras à son ennemi.

— Monsieur le vicomte, je ne prétends pas du tout que vous soyez l'ennemi de M. Molinier.

— Je suis l'ennemi de tous ceux qui font de leur intelligence ou de leur fortune un usage mauvais.

— Monsieur le vicomte.....

— Mijoras, la nuit va venir ; la neige commence à tomber : il ne faut pas vous mettre en retard, mon garçon.

Le jeune homme s'est levé et s'est dirigé vers la porte.

Bien plus que les exclamations de l'insolence, cette politesse ironique nuancée d'un sentiment impérieux qui aboutit à le mettre galamment à la porte, bouleverse l'orgueil du campagnard. Il devient rouge vif, il balbutie, il tire son mouchoir, il ôte son capel, il perd la tête en un mot, et n'ose regarder la porte que M. Paul va ouvrir avec un calme parfait et qui lui dira tout à l'heure d'elle-même en s'ouvrant : « Sortez ! M. le vicomte de Carbonnet vous chasse. »

On dirait que le grincement du pène a agi mécaniquement sur le pauvre Mijoras ! Il retombe assis avant que la porte ne s'ouvre, et il dit à la hâte :

— Monsieur Paul, Monsieur Paul ! *Escoutez-mi,* je venais pour vous rendre un grand service.

M. Paul s'arrête. Sa main quitte le pène ; il revient s'asseoir paisiblement, et il dit sans accepter ni refuser l'excuse de Mijoras :

— Expliquez-vous donc.

Cette simple parole ne contient qu'une lueur de bienveillance ; Mijoras y trouve assez d'encouragement pour se remettre tout à fait Il se remue sur son fauteuil, il cherche une pose commode, une pose de confident empressé, et quand il l'a trouvée......

CHAPITRE VIII

— Monsieur de Carbonnel, dit Mijoras avec un accent douloureux, j'ai beau être dévoué à M. Molinier, il ne me ruinera pas moins. Je lui dois de l'argent, de l'argent, de l'argent! Il m'a fait signer plus de papiers qu'il n'en faut pour perdre dix honnêtes gens. Depuis longtemps déjà j'en ai fini de comprendre. Je suis le cheval sous le maître et vais tout à son plaisir, guère au mien! Mais voici ce que je sais à nouveau de ce soir, je pense que cela vous intéresse fort : Madame de Saint-Didier est prise comme moi : elle doit à des galopians du Puy qui sont aussi tombés dans le purgatoire de l'homme aux écus et qui ne marchent qu'à son ordre, plus de soixante mille francs sur billets! Sans compter les hypothèques. Tout arrive à paiement cet hiver : Madame de Saint-Didier est perdue, de même sa demoiselle.

— Mademoiselle Marguerite?

— Oui, oui, la demoiselle Marguerite est perdue avec sa mère, car je vous promets! bien que la chose paraisse impossible, qu'il veut épouser la demoiselle, et qu'il l'épousera prochainement, de bon gré ou de mal gré. Monsieur Paul! je ne fais pas de patricages; je puis vous dire la date des billets, les noms, les sommes, les échéances! Quant au

5.

mariage : il empoigne ! et il est empoigné ! et il empoignera ! L'affaire marche en dessous, je vous l'assure et si madame de Saint-Didier regardait devant ses pas en femme sage, elle y verrait le trou de mort que notre enterreur a creusé, de sa plume, de son encre, de son papier, pour elle et sa fille.

Paul n'écoute plus. Ce qu'il s'était dit mainte fois comme une des appréhensions ridicules qu'imagine l'amour pour sa propre torture et dont il est dupe à peine un instant, on vient de le lui dire en face, durement, carrément, sans faire même une réserve en faveur de l'improbabilité. Cela n'est donc plus douteux : les fréquentes visites du candidat aux dames de Saint-Didier, ses services d'argent que l'on croyait être de peu d'importance, n'avaient pas pour but unique une conquête électorale féconde : il voulait épouser Marguerite ! Il l'épousera prochainement ! La noble et pure jeune fille est comprise dans ses fallacieuses hypothèques ! Le misérable a mis le feu à la fortune de Saint-Didier pour recueillir au milieu des cendres un mariage qui étanche la soif de son orgueil plébéien, un mariage qui purifie dans l'avenir les souillures de son nom !

Mijoras, en remarquant la pâleur du jeune vicomte, s'arrête stupéfait. Il s'attendait à une explosion de colère, il voit une douleur morne, un abattement voisin des larmes.

Mijoras ne comprend pas.

Pour nous autres, les civilisés du quatrième ciel, ou du quatrième dessous, selon le technique du théâtre, l'amour est une maladie qui fait galoper l'âme en des milliers de chemins tapissés de mousse ou macadamisés de silex, bordés de ronces vénéneuses ou d'aubépines en fleurs ; pour le montagnard, pour l'homme quel qu'il soit, nègre ou blanc, dont l'intelligence se tient encore sur le premier plan des idées, l'amour ne peut être qu'un désir de possession, une gourmandise sensuelle tout au plus, une fougue animale allant devant elle avec une ardeur proportionnée au tempérament de l'individu.

Mijoras sait bien que M. Paul aime la demoiselle Marguerite, tout le monde en jase dans la paroisse ; qu'ainsi il désire l'épouser pour posséder un bon domaine, un beau château et une belle femme. Voici qu'un rival né dans le peuple et enrichi par ses méfaits personnels superposés aux méfaits de deux générations précédentes, se pose devant le gentilhomme et a l'audace de vouloir épouser mêmement la demoiselle Marguerite.... Parbleu ! il n'y a qu'une manière d'entrer dans cette situation : on s'emporte, on s'exclame, on frappe sur la table, on crie « ah sautalèbre ! ah galapian ! ah grrrédin ! » On éprouve le même sentiment, un peu plus vif peut être, que s'il s'agissait d'une métanchée de terre en litige ou d'une élection au conseil municipal. M. Paul est d'ailleurs un jeune montagnard du bon sang, sa fierté ombrageuse ne le prouvait que trop la minute d'avant ; rien n'est perdu pour lui : son patrimoine est là, son château, son nom, son titre, il peut lutter encore avec succès ! Et au lieu de se préparer à la lutte, il demeure anéanti ! l'eau coule sur son visage ! on dirait qu'il va pleurer !

Mijoras ne comprend pas. Mijoras ne peut pas comprendre. Aussi ne cherche-t-il pas. Il accepte le chagrin de M. Paul à titre de phénomène bizarre, tel qu'on en rencontre quelquefois au détour d'un événement fâcheux dans le monde inconnu des gens riches. Après être resté un demi-quart d'heure les mains sur les genoux, le corps droit, les yeux perdus dans le vague de l'hébètement, comme un sphinx de granit qui rêve au pied d'un obélisque, il revient à la vie par un long soupir, et hasarde un mot de compatissance :

— Je vous ai fait de la peine, monsieur Paul ?

Le gentilhomme se réveille. Il passe sa main sur son front, et la retirant mouillée, il sourit à sa douleur avec une naïveté qui ressemble à du courage.

— Je vous remercie, Mijoras, pour les renseignements que vous m'avez donnés Puisque vous avez confiance

en ma discrétion, ajoutez-y quelques détails plus précis.

Mijoras ne se le fait pas dire deux fois. Il livre les confidences de Puzol, aggravées de ses conjectures et des observations minutieuses qu'il a colligées depuis plusieurs mois.

De toutes les miettes de réflexion inachevées que M. Molinier a laissées se perdre dans ses causeries avec un homme sans conséquence, le campagnard est parvenu à constituer un ensemble d'une vérité complète. Le candidat lui avait fait travailler les électeurs de la comtesse d'une certaine manière exceptionnelle par sa prudence amicale; le candidat lui avait fait porter du gibier chez la dame ; le candidat l'avait laissé parler avec admiration de la demoiselle Marguerite ; il avait accueilli par un sourire glorieux la prévision de son mariage avec la jeune fille noble ; ensuite il lui avait imposé silence ; plus tard, la lumière devenant trop vive, le candidat avait défendu à Mijoras d'aller à Cabriac, où il faisait causer le fermier en buvant pinte, quoique cela rapportât toujours quelque bon indice sur les prétentions matrimoniales de M. Paul, qu'il détestait fortement, assurait-il...

Dans l'esprit d'un habitant de la ville, ces menus faits n'eussent laissé qu'une légère empreinte ; dans l'esprit d'un campagnard qui étudie le bourgeois et observe ses moindres actes avec curiosité, ils avaient dû se fixer, s'accumuler, se coordonner, et atteindre la forme du positif, alors qu'ils n'étaient peut-être encore qu'à l'état indécis dans la pensée de leur auteur principal.

Mijoras, que M. Molinier prenait pour un lourdeau, connaissait donc ses affaires et ses projets mieux que lui-même! Plus d'une fois, il s'était senti le regret d'en savoir tant et de voir si loin: cela lui imposait une discrétion incessante; il n'en avait rien dit ni à sa femme ni à ses proches. Et voilà que dans un seul jour il se trahit deux fois : près de Puzol, pour le plaisir de compléter ses renseignements, et près de M. Carbonnet, avec lequel il s'était promis d'être circonspect !

Cela tient à ceci, que son instinct de prudence extrême fourvoyé par une position fausse et malheureuse, avait dû ployer devant un autre instinct, celui de la vieille impuissance civile toujours prête à s'abriter sous le protectorat du gentilhomme. Les rudesses de M. Molinier, on pouvait s'y faire; la bastonnade du commissaire de police après boire, on n'y perdait rien; être mis à la porte sans bruit par M. le vicomte de Carbonnet, c'était assourdissant comme une malédiction paternelle: le plus brave eût imité Mijoras, il n'eût rien retenu ni rien ménagé pour se soustraire à un pareil affront!

Mais nous ne sommes pas plutôt hors d'un grand embarras, que nous regrettons le plus petit sacrifice qu'il a fallu lui faire. Mijoras, placé entre les reproches de sa maladresse et le chagrin qu'il a causé à M. Paul, ne sait plus quelle contenance tenir: il vient de s'exposer à perdre la miséricorde de M. Molinier sans l'espoir d'une compensation! Pour un homme qui s'était promis d'être habile, la position ne laissait pas que d'être désagréable.

Le jeune homme le tranquillisa.

— Ne regrettez pas votre confidence, Mijoras, elle ne vous causera aucun préjudice.

— Ah! monsieur Paul, vous pouvez me perdre. Si M. Molinier savait la sottise que j'ai faite!

— Il ne la saura pas.

— Vous me le promettez pour le sûr?

— J'y engage ma parole.

Cette parole, donnée sans attestation, avec un signe de politesse de la tête et de la main rassura complétement Mijoras.

— Grand merci, M. de Carbonnet! maintenant je n'ai plus peur; je vous demande bien pardon.

— Bonsoir, Mijoras.

Et il le reconduit jusque dans la cuisine, où se tient Girofla, fumant, les coudes sur la table, avec un pot d'étain et deux verres devant lui.

— Girofla !....

Girofla répond à son neveu en montrant la pinte et les deux verres. Un signe retient Mijoras, qui s'assied et sourit au vin qu'on lui verse.

Celui-ci pense qu'il sera plus heureux près de Girofla que près de M. Paul et qu'en multipliant ses questions il obtiendra quelque monosyllabe instructif.

— Hô Girofla? *Vô sabé pas* s'il y a longtemps que Faure de Saint-Jeures est venu?

— Paul te l'a pas dit?

— Cela m'est sorti de l'esprit, je ne le lui ai pas demandé.

— Revire, te le dira.

— Bogri! vous n'êtes pas un Jean-sans-biais! Faure me le répétait avant-hier encore. Vous avez bu ensemble avant-hier?

— Non.

— Ainsi, on ne l'a pas invité?

— Bois, bois, bois donc!

— Holà! ne me versez pas tant. A votre santé.

Girofla trinque et avale d'un coup. Le vin le ranime: il se dresse, ses yeux brillent d'une lueur mélancolique, il frappe la table fièrement de son verre vide; mais fatigué d'un tel effort, il retombe aussitôt, paresseux, dans les bras de sa pipe.

— Girofla! votre neveu devrait se méfier d'Auriol et de Faure plus qu'il ne le fait.

— Tu le lui as dit?

— Oui.

— C'est bon.

— Il est trop confiant, votre neveu; dans les affaires d'élection, il faut bien de la prudence.

— Dans tout.

— Ce n'est pas là ce qui vous manque, la prudence. Je voudrais bien vous ressembler Girofla, et savoir tenir aussi ma langue au fourreau.

— Fume.

— Cela n'y ferait pas grand chose. Vous fumez donc tout le jour?

— Je bois aussi.

— Mais vous ne parlez guère.

— Pourquoi parlerais-je plus?

— Pour vous intéresser aux affaires de M. Paul et le servir. Je vous le répète, le petit Faure et Auriol méritent qu'on les soigne.

— Soigne-les.

— Si l'on ne m'aide pas!...

Girofla secoue les cendres de sa pipe dans le creux de sa main en fixant la fenêtre :

— Il sibère, vois! Les chemins vont se perdre : gare-à-gare!

— Vous avez raison ; il ne reste que peu de jour, il faut partir.

Mijoras vide son verre. Il se retire fâché sans donner *l'adiousias* à l'impassible fumeur, sans même se retourner vers lui.

Girofla, qui avait remarqué l'altération des traits de son neveu, met sa pipe dans sa poche et se dirige vers le cabinet, dont il ouvre doucement la porte.

Il trouve Paul, la tête appuyée sur la main, pleurant!

— Ah!...

Ce cri poussé par Girofla opère sur lui-même comme le coup de tam-tam au théâtre : il n'est plus reconnaissable.

Ses regards, éteints ou usés depuis bien longtemps par l'abus de la pipe, se sont rallumés au feu de la colère ; sa physionomie, semblable à ces lacs fangeux de la forêt Noire qu'aucun souffle ne ride jamais, s'est réveillée d'un seul bond, plus éclatante que l'orgue d'une église frappé tout à coup pendant son sommeil de la nuit ; l'immonde bonnet est tombé de lui même pour saluer cette noble tête de gentilhomme qui apparaissait inattendue.. .

On entend encore la voix de Mijoras dans la cour.

— Mijoras!

L'oncle de Paul a prononcé ce nom avec un accent ter-

rible. Il se jette sur un râtelier pour y prendre un fusil, et il va s'élancer sur les pas de l'homme qui a fait pleurer son neveu.

Paul le retient par un mot :

— Mijoras m'a rendu un service.

La crosse du fusil résonne à terre, Girofla s'arrête, imitant, replié sur lui-même, le cheval qui rencontre un obstacle infranchissable au milieu de son galop.

— Un triste service, il est vrai ; mais mon chagrin ne vient pas de lui.

— De qui, donc ?

— Replace mon fusil, Girofla, je vais te le dire. Aussi bien à quel autre qu'à toi pourrais-je le dire ?

Girofla va remettre le fusil au râtelier ; il ramasse son bonnet, et s'en coiffe si pacifiquement que ce bonnet fait penser à un éteignoir.

— Mon bon Girofla, connais-tu mademoiselle Marguerite de Saint-Didier ?

— Oui.

— Eh bien, je l'aime.

— Ah !

— Et je viens d'apprendre qu'un autre plus riche et plus habile que moi l'épousera bientôt.

— Bogri !

— Tu es comme Mijoras, tu ne me comprends pas.

— Mon brave enfant, tu en trouveras de belles et de riches à ton choix.

— J'étais sûr que tu allais me dire cela.

Paul cache sa tête dans ses mains et laisse couler ses larmes.

Girofla a passé derrière le fauteuil de son neveu ; il appuie la blonde tête sur sa poitrine, et ne prononce pas une syllabe, mais il pleure tout bas et ses gémissements répondent aux sanglots de Paul.

Paul lui parle de Marguerite ; il lui raconte leurs entrevues à Cabriac, l'espoir qu'elle lui avait donné fréquem-

ment par des demi-mots d'une suave délicatesse, les romances qu'elle chantait pour lui seul, le vieux pauvre qu'elle préférait à tout autre sans le dire parce qu'on l'appelait Paul; son cœur parcourt, avec Girofla en laisse, somptueux labyrinthe des souvenirs.

Girofla suit docilement. Il ne sait pas ce que tout cela veut dire : Paul lui parle en une langue étrangère ! Mais Paul ne pleure plus, donc Paul n'a plus de chagrin : c'est bon.

Puisqu'il n'a plus de chagrin et puisqu'il paraît désirer que Girofla reste près de lui, on peut fumer une pipe tout en l'écoutant.

Paul est affaissé dans son fauteuil; il continue son monologue sans prendre garde à ce qui se passe autour de lui.

Girofla s'est assis sur le siége qu'occupait Mijoras. Il tire sa pipe de sa poche, il la bourre de tabac, il l'allume à la sourdine, et il fume en regardant son neveu, ce qui est absolument la même chose que s'il écoutait, puisqu'il ne comprend pas.

D'abord Girofla fume très-vite; sa pipe et ses yeux, également affairés, emboîtent le pas des agitations de Paul. Bientôt la pipe revient à ses allures normales, les regards se réfugient dans leur vide habituel, la bouche rentre dans l'ornière de ses grimaces pénibles, et le neveu verse ses afflictions dans le sein d'un oncle qui est à deux cents lieues de lui et de son amour.

Les domestiques, revenant des champs avec la nuit, ont appelé dix fois Girofla. Girofla n'a pas entendu. L'un d'eux entre dans le cabinet de Paul, une lumière à la main. Celui-ci est plongé dans une sombre rêverie ; l'autre fume indolemment.

Girofla suit le domestique dans la cuisine.

— Que faisiez-vous donc, Girofla ?

— Nous causions.

— Je n'ai point entendu vos paroles ?

— C'était fini.

— Et que pouviez vous dire d'avant, que je vous trouve agroumillés pire que nos deux bœufs chacun dans leur coin de l'étable ?

Girofla se retourne, s'approche du domestique, et, exaspéré par sa propre importance, il lui fait cette hautaine réponse en l'accompagnant d'un geste supérieur :

— Des affaires !

Tandis que Girofla causait affaires avec son neveu, Mijoras, traversant la cour, avait rencontré M. de Carbonnet.

— Voyons se dit-il, si j'aurai meilleur compte du père que du fils et de l'autre.

— Bonsoir, monsieur de Carbonnet.

— Bonsoir.

— Monsieur de Carbonnet, pouvez-vous me dire quel jour Faure de Saint-Jeures et le petit Auriol sont venus ici? Votre fils ne se le rappelle pas bien.

— Quand des gens comme toi et comme eux sont sortis de ma maison, je la fais balayer.

— Vous êtes toujours bien dur, monsieur de Carbonnet; votre fils a de la bonté pour moi, mieux que vous.

— Va-t-en, beau parleur ; la sibère commence, tu n'as que le temps de retourner chez toi.

— Je vous suis bien obligé.

— Bien obligé? Puisses-tu perdre ta route et voir devant tes pas le vieux Molinier qui *treve* toutes les nuits.

— Hoya! vous le croyez, monsieur de Carbonnet ?

— Plus d'un l'a reconnu, le Procureur ! avec ses bagues d'oreilles et le col de sa houppelande relevé. Il s'arrête à chaque borne des domaines, il la frappe de sa canne pour la faire reculer comme de son vivant. S'il se met sur ton chemin et que le vent emporte son chapeau, il te fera courir après jusqu'au fond de la vallée. Va! et que la trêve du père te pousse dans la tourmente pour te punir d'honorer le fils.

La porte se ferme violemment sur les talons de Mijoras, qui s'éloigne avec inquiétude. Une neige fine lui fouette le visage en tourbillonnant. Les chemins sont blancs et ni-

velés ; le son d'une cloche de village, que l'on tinte pour guider les voyageurs, passe devant lui et va se perdre dans les gorges lointaines des montagnes. Il craint de s'égarer; il craint surtout la *treve*, mot patois qui veut dire apparition ou revenant; et, l'esprit plein de trouble, il avance presque au hasard, récitant à haute voix le *Pater* et les dix *Ave Maria* du Chapelet, qu'il compte un à un aux dix boutons de sa veste.

CHAPITRE IX

La femme de Mijoras est au lit, dans une grande salle dont l'étendue est dissimulée par un tas de faguettes de pin.

Son fils Jacques, enfant de quatorze à quinze ans, travaille ou s'amuse dans une pièce à côté : il fend un morceau de bois à coups de hachette.

— Jacques !....

La mère appelle plusieurs fois. Elle essaye de crier : sa voix s'éteint dans l'enrouement. Elle attend que le morceau de bois soit fendu.

— Jacques! Jacques !

— Mère.

— Tu as pris le hatchou ?

— Oui.

— Qu'en fais-tu ?

— Je taille un loqueteau pour la porte de l'étable.

— Ah !...

La malade tousse avec un effort d'épuisement. Un mouton de l'étable, excité par cette toux, lui fait écho. Le catarrhe du mouton riposte coup pour coup au catarrhe de la malade, et il ne se tait que le dernier.

— Jacques!

— Mère.
— Tu ne vas pas voir si ton père revient.
— La sibère est trop forte.
— Que fais-tu donc ?
— Je taille un loqueteau pour la porte de l'étable.
— Ah !...

Les deux toux recommencent, elles durent quelques minutes comme l'autre fois, et elles finissent de même.

Dès que le mouton a cessé :

— Jacques !
— Mère.
— Donne-moi de la tisane.

L'enfant aiguise son loqueteau et ne répond pas.

— Donne-moi de la tisane, que je te dis !
— Il n'y en a plus.
— Il y en avait ce soir encore un bon peu.
— Elle est tombée dans les cendres.
— Ah...

La malade gémit ; sa plainte suit pas à pas le mouvement sourd du balancier de l'horloge.

— L'enfant siffle une bourrée, moins par insouciance que pour se donner un air d'ouvrier et de jeune homme.

— Jacques !
— Hò ?
— Quelle heure il est ?
— Je ne le sais pas.
— Vas voir.
— Neuf heures moins le quart.
— Ah !... Ce sont déjà les loups que l'on entend ?
— Peut-être bien.
— Tu as fermé toutes les portes ?
— Oui, oui, dormez.

La malade se retourne péniblement. Elle essaye de dormir; une nouvelle toux la réveille au moment où l'horlogé sonne.

— Jacques ! quelle heure sonne ? quelle heure sonne que je te dis?

— Neuf heures.

— Il faut te coucher.

— Bientôt.

— Tout de suite.

— Bientôt.

— J'ai dit tout de suite! m'entends-tu, Jacques? Ton père ne reviendra pas ce soir. Il sera demeuré au Puy, à boire sans doute. Regarde si ta sœur ne s'est point dérangée dans son berceau : il fera froid cette nuit.

Jacques a quitté le hatchou et s'est approché du berceau :

— Va bien, va bien.

— Fais ta prière.

Il se met à genoux près d'une chaise, et prie à voix basse. Sa mère prie aussi.

Les chuchotements de la malade et de Jacques, la respiration de l'enfant au berceau, le bruit languissant de l'horloge, se fondent en un seul murmure : on croirait entendre passer l'eau éternelle sous les arches d'un pont, la nuit.

La prière est faite. L'enfant est déshabillé. La lampe est éteinte.

Chaque fois que l'horloge déchire le silence par ses cris monotones, comme autant d horloges dont on aurait déprisonné le ressort, la malade et le mouton toussent à la suite, quelques agneaux bêlent, et les deux enfants remuent dans leur sommeil.

CHAPITRE X

Dans le jour, lorsque l'on suit une route tracée, la neige ne fait que fatiguer la vue par sa blancheur éclatante ou par le tourbillonnement que la marche du voyageur lui-même occasionne. Le soir, l'effet est tout autre : la trace de la route disparaît, les distances ne sont plus appréciables, ni les vides, ni les hauteurs, ni les choses. Vous vous êtes maintenu quelque temps en rapport avec des objets ou des points qui étaient des guides relatifs. Un coup de vent vous fouette le visage, vous vous arrêtez, vous vous détournez de deux ou trois pas ; quand vous voulez reprendre votre marche et vous remettre dans la direction quittée un instant, le rapport si difficilement maintenu de vous aux choses extérieures vient de se détruire ; avant de faire un seul pas, vous cherchez à le rétablir et à vous faire une idée quelconque de position et de distance, la probabilité de l'erreur vous effraye ; le vertige s'empare de vous, vous êtes perdu.

L'état cérébral inaccoutumé qu'on nomme le vertige, et qui nous atteint dans le navire, dans la voiture, sur la galerie d'un clocher, n'est donc pas autre chose que l'altération ou la suppression du rapport de notre individu avec

les objets extérieurs en fait de distance, de taille, de volume, de forme.

Mijoras était on ne peut mieux disposé pour le vertige. Le père Carbonnet l'avait voué à la trêve du vieux Molinier, en étendant les bras, en écarquillant ses prunelles, en saccadant ses paroles comme une sorcière d'Écosse! Il y avait bien de quoi mettre le désordre dans un esprit superstitieux, déjà secoué rudement par le dédain théâtral de M. Paul. La nuit venait, la bise faisait *bronziner* la neige autour des arbres, le chemin n'était plus visible; on pouvait se perdre, en admettant surtout l'influence du vieux Molinier, dont la *trêve* errait dans les champs, en frappant chaque borne du fer de sa canne.

Mijoras récite à haute voix le *Pater* et les dix *Ave Maria*; il recommence, il recommence encore ; il y met un soin extrême, persuadé qu'il lui arrivera malheur s'il se trompe d'un *Ave*. Le chapelet finit par absorber toute son attention ; il se repose sur sa prière et néglige de se rendre compte de la position relative des sucs et des éminences que l'on distingue suffisamment. Arrivé au coin d'un bois qu'il connaît très-bien : « Bon ! se dit-il, voici le bois du Vézinet, dans une demi-heure je serai chez moi ; reposons-nous un peu. »

Son feutre lui presse trop la tête ; il y porte la main pour le relever.

Un coup de vent soulève le feutre et l'emporte !

Bonté de Dieu ! n'est-ce pas la trêve qui fait rouler son capel dans la neige ? M. de Carbonnet a prédit quelque chose comme cela. « S'il se met sur ton chemin et que le vent emporte son chapeau, il te fera courir après jusqu'au fond de la vallée. » Ce n'est pas encore le chapeau du vieux Molinier, c'est celui de Mijoras : va-t-il rouler bien loin ? et la trêve du père vêtu de sa houppelande grise, au col retroussé, n'attend-elle pas le serviteur du fils là-bas au fond de la vallée pour le lui remettre ?

Mais le vaste capel décrit une spirale ; il s'arrête à trente

pas de là, retenu debout par un obstacle, et présentant une masse noire visible au milieu de la neige.

Cette masse noire paraît énorme à Mijoras. Il ne se décide que difficilement à aller chercher ce qui pourrait bien n'être pas son capel.

Le capel se laisse prendre, la *trève* n'apparaît pas, et le superstitieux campagnard ne regagne pas moins en courant l'angle du bois de Vézinet.

Il va partir, quand tout à coup un éblouissement lui fait voir la neige bleuâtre, et il se sent désorienté. Le suc d'Antreüil est bien là, avec sa tête blanche dominant tous les autres sucs ; mais l'a-t-on derrière soi un peu à droite ou derrrière soi un peu à gauche en allant de ce coin de bois à Sabattier ? Le château de Carbonnet est trop loin pour qu'on puisse l'apercevoir ; le village de Croï a disparu, à l'exception des fortes montagnes que l'on entrevoit dans l'obscurité douteuse à deux ou trois lieues, de quelque côté que l'on se tourne, tout est plane, tout est nu, tout est blanc : une mer de neige aux flots immobiles ! Comment ressaisir les mille figures géométriques échappées qui constataient la position du bois de Vézinet par rapport à tant de montagnes et d'éminences que le trouble cérébral a uniformisées ? Pourquoi, partant du sommet d'un carré tracé dans l'infini, suivre une ligne plutôt que l'autre ?

Mijoras essaye de s'orienter. Plus son esprit travaille, plus le vertige s'accroît : le cœur se serre, le tremblement tinte aux genoux, la sueur monte picotante... Perdu !

L'homme de la ville, en pareille situation, ne résiste pas au besoin de pleurer. L'homme de la montagne prie. La prière est un nuage de larmes qui, au lieu de tomber à terre, monte vers Dieu.

En général, nous ne nous adressons à Dieu sérieusement que lorsque nous sommes tout à fait sûrs de ne pouvoir plus rien tirer ni de nous ni de personne.

Avant de prier, il faut crier :

— A moi !...

— A mon aide !...

— Je suis perdu !...

— Hô !... hô !... hô !...

— Monsieur de Carbonnet !...

Rien, que les vagues clameurs du vent qui passe dans le bois de Vézinet, et le faible hurlement d'un loup qui rôde autour de quelque ferme.

Mijoras se découvre. Il fait le signe de la croix. Il récite le *De profundis* lentement. Il remet son capel. Il part, insoucieux.

A sa place, vous n'eussiez point récité le *De profundis*, vous ne fussiez parti qu'après bonne réflexion, et vous ne vous seriez pas retrouvé pour cela.

Le pieux campagnard a récité le *De profundis* ; il a eu le tort de partir au hasard, en se disant : « je n'ai plus besoin de chercher ma route, puisque j'ai fait ma prière, cela ne me regarde plus, » et il ne s'est pas moins perdu, parce que le chrétien en général, ceci est bon à dire, n'a pas le droit de donner sa démission en face d'une grande épreuve, et parce que la prière, qui a déjà pour résultat de fortifier et d'éclairer l'intelligence en la tranquillisant, ne nous dispense pas de faire de notre mieux, tant qu'il reste quelque chose à faire.

Il va devant lui, l'épaule contre le vent, jusqu'à l'extrémité du bois : ce bois représente un carré de quelques centaines de mètres ; nouvel angle, nouvelle incertitude, nouvelle résignation bénévole.

Marcher contre le vent et la neige, cela fatigue beaucoup ; sans y réfléchir, et ne sachant pas où l'on est ni où l'on va, on tourne le dos au vent : c'est au moins du bien-être de gagné.

Notre homme chemine ainsi pendant plusieurs heures, s'arrêtant après une chute dans un fossé, ou devant un îlot de roches que la neige dissimule, ou sur la pente d'un ravin qu'il croit avec surprise n'avoir jamais vu.

A chaque station, il recommence inutilement ses appels

désolés. Le son d'une cloche l'attire tantôt d'un côté tantôt de l'autre comme un mirage déplacé par le vent. Quelquefois il lui semble reconnaître un champ, un herme, une vallée! L'espérance lui dicte une illusion topographique très-exacte. Le voilà retrouvé! Saint-Jeures est à dix minutes de ces touffes de genièvre.

— Hô! hô de Saint-Jeures!

Saint-Jeures ne répond pas; Saint-Jeures ne paraît pas. D'autres illusions se succèdent et d'autres désespoirs. Qu'il doit être tard! et que nous serions heureux de retrouver le bois de Vézinet pour y attendre le jour à l'abri d'un sapin! Au pied d'un sapin, il y a de la mousse, on peut s'asseoir tranquille, c'est un refuge contre la neige. Hors du bois la sibère, les accidents de la marche, les fossés pleins où l'on tombe, le froid, la mouillure, la soif, la faim. Oh mon Dieu! pas le moindre signe d'habitation! Pas une voix qui réponde! La solitude périlleuse avec les plaintes du loup et de la cloche. — La cloche! On ne l'entend plus même; elle cesse de tinter à neuf heures, il en est dix peut être.....

— Ah! Bonne sainte Vierge! qu'est-ce que je viens de sentir? C'est l'odeur de la fumée: je suis près d'une maison. Hô hô! Y a t-il quelqu'un par ici? On ne répond pas, cherchons: je viens de sentir encore la fumée. Bogri! point d'arbre, ni de mur, ni de haie. Je serais donc au delà de Saint-Jeures, dans la montagne? Ce n'est plus mon pays. Bah! bah! Enfin! voici un monceau de neige: cela doit être la maison. Oui: il y a de la lumière! Que le bon Dieu est bon! Reposons-nous d'abord.

Il ôte son capel, il récite une prière avec une loyale gratitude, et il va frapper la porte, de son bâton.

— Ouvrez-moi. J'ai perdu mon chemin Je suis un ami.

Point de réponse.

— Ah! Bogri! vous ne me laisserez pas dehors à cette heure! Il neige tant et plus; je succombe de froid et de faim.

Rien ne bouge à l'intérieur.

— Je ne suis pas de craindre. Faites la bienvenue à Mijoras du Sabattier, un brave homme qui vous le rendra, et le bon Dieu aussi.

On parle à voix basse. Quelqu'un s'approche. Les verrous sont tirés. La porte s'ouvre.

Une paysanne âgée et laide regarde Mijoras à la lumière d'une lanterne. Elle ne lui dit rien ; elle rentre, elle pose la lanterne sur la table qui occupe le milieu de la pièce, et elle va s'asseoir près du feu.

— Ah ! bien grand merci ma brave femme.

Mijoras ferme la porte.

A qui donc a-t-il affaire ? La pièce n'est éclairée que par la lanterne aux parois jaspées de trous, et par un feu discret. On y voit à peine. La paysanne lui tourne le dos sans plus s'occuper de lui.

— Hô! la bonne femme ! Vous êtes seule ici ?

Elle ne répond pas.

— Je ne reconnais point cette maison. Sans doute je suis dans la montagne, du côte de Fay le-froid.

Même silence.

— Vous me permettez bien de me chauffer. Bogri ! il ne fait pas chaud dehors

En faisant le tour de la table pour gagner le feu, il heurte un homme assis qu'il n'avait pas vu.

— Je vous demande bien pardon : quand on arrive d'abord, on ne voit pas clair.

Mijoras s'assied près de la cheminée.

La femme se lève et va pousser les verrous.

L'homme ne dit rien. Son feutre lui couvre les yeux ; il a les bras croisés, ses jambes sont étendues négligemment; un fusil est à demi caché entre le dos de sa chaise et le sien. Dort-il, ou pense-t-il à mal ?

Allons-y de prudence se dit Mijoras, et il interpelle l'homme bien poliment

— Vous ne me connaissez pas, monsieur ?

— Si.

— Ah ! C'est vous qui m'avez fait ouvrir quand j'ai dit mon nom.

— Oui.

— Bien obligé. J'étais perdu depuis la première fin du jour. Je suis parti du Puy à trois heures : j'avais une commission de M. Molinier. Vous connaissez M. Molinier?

— Un voleur, et un fils de voleur.

— Le bon Dieu témoignerait qu'il ne m'en a pas donné.

— C'est donc à plaisir que vous buissonnez le pays pour lui rabattre des électeurs ?

— On ne fait pas toujours comme l'on voudrait.

— Il vole de la droite, il vous paye de la gauche, et vous ruinez ensemble les braves gens qui ne vous sont point dociles.

— Je vois que vous connaissez bien M. Molinier, mais que vous me connaissez peu ; si vous me connaissiez bien, je vous connaîtrais de même

L'homme relève son feutre sans daigner y mettre la main : en appuyant le bord par derrière sur le canon de son fusil. Il offre ainsi au raccoleur électoral son visage tout entier, avec un regard fauve qui ne promet rien de bon.

— Guillaume!...

— Ah ! tu me reconnais ?

— Guillaume Arsac, je ne vous ai jamais fait de mal.

— L'ami de l'ennemi, n'est-ce pas l'ennemi ?

— Seigneur ! Vous ne voulez pas me faire repentir d'avoir évité la mort par la neige de cette nuit !

— Je ne suis point allé me mettre devant tes pas.

Le Réfractaire s'est levé, il avance trainant son fusil sur la crosse.

— Guillaume, mon ami...

Guillaume se retient à la table qu'il a ébranlée en se levant Une bouteille tombe et se brise à terre, une autre,

restée près d'un verre seul, indique qu'il faudra compter avec la colère et l'ivresse.

— C'est le diable qui t'amène ici. Ah ! ah !

— Mon Dieu que je suis donc à plaindre, s'écrie Mijoras d'une voix lamentable ! La *trève* m'a perdu dans la neige, et quand je me réjouis d'avoir trouvé un gîte, voilà que je rencontre un homme injuste qui en veut à mes jours.

— La *trève* savait ce qu'elle faisait, mon pétiou ! Ce n'est pas pour rien qu'elle t'a envoyé vers moi.

— Hô ! la brave femme !...

La brave femme n'est plus là, elle s'est retirée par une petite porte que l'on aperçoit entrouverte derrière le Réfractaire.

— Il n'y a ici ni femme, ni homme, ni secours : tu vas être jugé.

— Guillaume ! Au nom de votre mère qui est une bien honnête personne, écoutez-moi.

— Ma mère ? Ah ma mère ! Ton voleur de Molinier le vieux la mise sur la paille ; ton voleur de Molinier le jeune m'a fait poursuivre par la maréchaussée comme un loup dans la plaine. Ma mère ! ma mère !

Il jette son feutre sur la table. La bouteille et le verre se cassent aux pieds de Mijoras. Encore une bouffée d'ivresse, et à voir cette figure sauvage, ces longs cheveux gris qui se dispersent en mèches grasses, ce fusil qu'une main violente tient par le milieu, on comprend qu'un acte agressif sinon criminel va s'accomplir.

La femme crie derrière la porte, sans intervenir autrement :

— Holà ! grand Bergouillard ! vous casserez donc toutes mes bouteilles ?

— C'est bon, vieille folle ! tes bouteilles sont vides, il n'y a pas malheur.

Elle arrive pour ramasser les éclats et dit avec une fureur de cabaretière, en s'arrêtant devant Guillaume :

— Cela fait deux ! Encore autant, il ne m'en restera plus.

Mijoras voit que ce peu de mots de la femme a suffi pour apaiser un instant la fougue de son ennemi ; il se hâte d'en profiter.

— Guillaume, vous pensez que je suis le serviteur fidèle de Molinier, et vous vous trompez. J'ai autant de haine contre lui que vous ; et si vous saviez le mal qu'il m'a fait avec son peu d'argent prêté à l'usure et ses papiers de timbre, vous me trouveriez plus digne de pitié que vous-même.

Le réfractaire garde son attitude irritée, mais il attend.

— Vous devez penser, Guillaume, que je le lui rends de tout mon cœur, quand je puis.

— Toi ?

— Moi. Et d'aujourd'hui encore ! Si la *trêve* du père m'a perdu, c'est que je sortais de rendre un grand service à un brave gentilhomme qui n'est pas l'ami de Molinier. Dieu le sait !

La crosse du fusil résonne sur la dalle. L'œil a beau demeurer farouche, il est évident que la haine vient de mettre l'arme au pied. Mijoras le sent si bien, qu'il parle avec une assurance affectée, qu'il crie, qu'il gesticule, qu'il agite son bâton comme pour proclamer que la querelle est finie.

— Oui, c'est M. Paul de Carbonnet.

— M. de Carbonnet ?

— M. de Carbonnet, je vous répète.

— Peut-être que tu en as menti.

Guillaume, en faisant cette injurieuse objection, s'est rapproché de Mijoras et le regarde narquoisement, la tête penchée d'un air de défi.

— M. Paul en avait des larmes ! Je savais par votre frère André qu'il portait une amitié grande aux dames de Saint-Didier ; je lui ai appris que le Molinard travaillait à leur perte. Ah ! ah ! Je lui ai dit la manière, les choses, l'argent et les billets, ah ! ah ! Et que la demoiselle Marguerite même, une personne si belle et si respectable ! serait peut-être perdue avec sa mère.

— La demoiselle Marguerite ?

— Hélas ! oui, mon Dieu ! Il ne craint pas de vouloir l'épouser par force ; mais ce ne serait jamais possible ! Bessaigne ! M. Paul de Carbonnet était bien triste ; j'ai eu aussi une bien forte peine ! Il m'a pris la main et il m'a dit :

— Mijoras, je vous ai une vive reconnaissance pour le service que vous m'avez rendu en m'apprenant tous les desseins de mon ennemi.

— La demoiselle Marguerite !... Mon frère André n'a pas voulu me le dire devant sa femme. Je vois clair maintenant.

La colère de Guillaume recule jusqu'au fond de son cœur et s'y resserre, et s'y accroupit, et s'y pelotonne, comme la couleuvre dans son trou. Il est dégrisé ! Son fusil glisse à terre et y demeure ; son feutre a repris sa place ; ses yeux sont redevenus froids ; son visage est retourné dans ses ténèbres. Il brûle en dedans.

Quelque chose d'assez semblable à une protestation du tempérament s'échappe néanmoins. Guillaume tire de la poche de son pantalon un petit sac de cuir fermé en bourse par une ficelle. Il l'ouvre, il en renverse le contenu sur la table : ce sont des balles de plomb. Il les examine, il les replace ensuite dans le sac bien pacifiquement : on dirait qu'il pense à toute autre chose ! Mais après avoir serré la ficelle, au lieu de remettre le sac dans sa poche, il le prend dans sa main crispée et il en assène un si formidable coup sur la table, que le tiroir plein de cuillères d'étain se détache, et la poussière s'élève de toutes les fentes du vieux meuble.

Un cri féroce de « Molinier ! Molinier ! » va réveiller les bestiaux qui dorment dans une espèce de cave ; Mijoras se fait petit au coin du feu ; quelques vagissements souterrains répondent à ce cri sur un ton maladif.

C'est fini.

Le réfractaire serre son sac de balles, aveint une monstrueuse pipe, l'emplit d'une poignée de matières sèches qui

pourraient bien être du tabac, l'allume d'une braise, fait signe à Mijoras de lui céder sa place et va fumer sournoisement sous la cheminée.

Au bout d'un quart d'heure, quand son piteux compagnon, auquel on a servi du pain, du vin, des œufs, du fromage, est un peu revenu à la sécurité :

— Mijoras, je vous prie, donnez-moi quelques renseignements sur l'affaire des dames de Saint-Dizier.

Mijoras débite une deuxième édition très-embellie de l'histoire racontée à M. Paul.

Le réfractaire l'écoute, en fumant, sans donner le moindre signe d'impatience. Il ne l'interrompt pas une seule fois, il ne lui fait pas une seule question, il ne participe à ses indigrations de complaisance par aucun geste même! Un autre narrateur pourrait croire qu'on ne l'écoute pas, mais Mijoras est montagnard, il sait bien que Guillaume ne perd pas une de ses paroles, et que le volcan, tout à l'heure en éruption, gronde encore sous la fumée!

Pauvre Mijoras ! quand il n'a plus rien à dire de M. Molinier, de M. Paul et des dames de Saint-Didier, il parle de lui, tout aussi longuement :

— Je suis un homme bien malheureux ! je dois de l'argent au Molinier, il faut que je lui obéisse en beaucoup de choses, ou il me ruinerait ; ma femme en est toute malade ! Ce matin encore, son Puzol m'a fait des menaces pour une échéance de six mille ; je lui attrape un bon secret, je cours le porter à M. de Carbonnet ; et parce que je ne commence pas par là, il manque de me mettre à la porte ! Son père me dit adieu en me vouant à la *trève !* La *trève* m'égare dans les neiges ! J'arrive ici mort de froid, et alors que je viens de rendre service à des personnes que Guillaume aime bien, tellement que si le Molinier le savait je serais perdu, Guillaume se rencontre qui veut m'escarbouillir ! Je ne sais pas quand le bon Dieu entendra ma plainte ; mais si sa justice ne me vient point à l'aide prochainement, je crains bien de faire un malheur sur moi...

La femme n'est plus là, Guillaume n'y est guère davantage puisqu'il s'abstient complétement ; pourquoi Mijoras ne s'arrête-t il pas ? Pourquoi va-t-il toujours, toujours, toujours, dans sa loquacité obéissante ?

C'est que les spirales de fumée, qui s'échappent de la pipe tantôt doucement, tantôt par bourrasques, lui disent toutes les impressions du réfractaire. Vous le croiriez seul et libre ! La pipe de Guillaume est son interlocuteur et son maître : il avance, recule ou bifurque, selon les indications de la fumée.

. . . .

Elle monte enfin plus régulièrement indolente. Les anneaux bleus flottent sans se briser ; ils ne jaillissent plus turbulents du cratère ; leur nombre décroît, et leur densité s'affaiblit : le fourneau arrive enfin à ne battre que deux ou trois pulsations vaporeuses à la minute.

Mijoras obéit à la pipe plus qu'il ne le croit : il s'endort.

La fatigue et les émotions de cette longue journée alourdissent son repos : la nuit a cessé quand il se réveille.

— Hoya! Il fait jour? hé! la bonne femme! qu'est devenu Guillaume ?

— Parti.

— Parti ? Alors j'en vas faire autant.

— A votre plaisir.

— Dites-moi ce que je vous dois ?

— Rien ; c'est payé.

— Ah ! Guillaume est un bon garçon. Mais faites-moi savoir où je suis ?

— Vous comprenez que notre Guillaume n'aime pas que l'on japille ?

— Bien, bien : je ne pense pas être un enfant.

Elle ouvre la porte. Le temps est clair. Il gèle.

— Allez droit au rocher que vous voyez là-bas ; la route de Saint-Jeures passe devant ; votre domaine est de l'autre côté, cela vous regarde. Suivez le riou, il coule vers Saint-Jeures, vous y serez avant l'*Angelus*.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Le vrai vent et la vraie neige de l'hiver sont venus. Le Mézinc a soufflé ses tempêtes pendant toute une semaine, et Girofla a pu enfin placer sa grande phrase, sa phrase de Noël ! La plus longue qui sorte de sa bouche du premier au dernier de l'an :

— Le château de Carbonnet ne se plaindra pas de la froidure ; il est dans le coton jusqu'aux genoux.

Girofla n'abuse pas de cette plaisanterie dont il est l'auteur : quand son frère, son neveu et les domestiques lui en ont complaisamment donné quittance par un — ah oui ! — triste coton ! — il replie sa phrase et la met de côté pour l'année suivante.

Voilà trente fois que la longue phrase va et vient devant Paul sans obtenir un mot de réponse !

Depuis que les confidences de Mijoras lui ont présenté la lumière en plein visage, Paul ne dit plus rien à personne. Il se retire tout le jour dans la chambre de feu sa mère, où aucun autre que lui n'entre jamais. Là, il peut, sans obstacle, se rassasier de sa douleur.

C'est une grande chambre dans laquelle on n'a laissé que le lit à baldaquin de couleur brune, une armoire de chêne, le fauteuil de la défunte, un crucifix et une pendule. Aussitôt que la pieuse dame eût rendu le dernier soupir, M. de

Carbonnet, son mari, arrêta la pendule, qui marque toujours quatre heures depuis dix-huit ans. Avec l'heure demeurée immobile, le globe de la pendule enferme un autre souvenir encore : le chapelet à grains de coco usé que madame de Carbonnet serrait dans ses mains au moment de sa mort.

Cette chambre est assez éloignée de la pièce où mourut la grand'mère de Paul, dont j'ai parlé déjà, pour que le père et le fils puissent faire, chacun en liberté, leurs dévotions filiales.

A de certains anniversaires ou a de certains jours mauvais, le vieux gentilhomme monte sans bruit un petit escalier noir, et va épancher ses afflictions dans le sein maternel, comme aujourd'hui son fils, prisonnier de la neige, va confier ses peines de cœur à sa pauvre mère morte.

Depuis une semaine, après le dîner de midi, on les voit disparaître tous deux pour plusieurs heures, car le vieillard subit le contre coup du chagrin de son fils.

Les domestiques ne se demandent point où ils sont : ils le devinent et se taisent.

Girofla n'ose pas fumer ou n'a pas envie de fumer ; il ne sait plus que devenir.

Le vieux petit manoir avec ses deux chambres mortuaires, où l'on croit entendre gémir les deux Carbonnet et les ombres de leurs deux mères, rappelle un cloître des temps passés enseveli sous la neige des Alpes, où se promèneraient d'austères trappistes.

Mais personne n'adresse une question à Paul, pas même son père ! Celui-ci est toujours impassible, il n'a fait qu'ajouter un mot à la quotité régulière de mots qu'il dépense chaque journée : au lieu de répondre un bonsoir bref au bonsoir de son fils, il dit :

— Bonsoir, « mon enfant ».

Paul n'est-il pas un homme ? Il a du chagrin et il se tait. Sans doute le silence lui vaut mieux que l'épanchement ; on doit l'attendre et le plaindre : le chagrin d'un homme ne se violente pas.

Qu'y pourraient d'ailleurs ce vieillard, ce Girofla, ces valets, si Paul et sa défunte mère n'y peuvent rien ?

Le mal vient du dehors nécessairement, et le dehors est inabordable !

Il faut prier Dieu d'envoyer son vent d'Auvergne que l'on espère pour la nouvelle lune d'après demain ; alors les coursières redeviendront libres ; la douleur de Paul fondra avec la neige.

Vous demandez ce que fait le jeune gentilhomme en cette chambre sépulcrale toute l'après-dîner, sans feu ?

Il marche; il se poste à la fenêtre et il regarde flotter la neige ; il s'arrête près de la cheminée et il écoute siffler le vent ; il s'assied dans le fauteuil de sa mère et il pense à Marguerite.

— Marguerite, se dit-il, a entendu la messe ce matin dans l'église pleine de monde; elle reçoit beaucoup de visites. M. Molinier a dû l'aller voir. Cet homme est jeune, riche, habile, puissant, beau ; il plaira peut-être à Marguerite, il dominera madame de Saint Didier pour le moins. Comment lutter ? avec quelles ressources ? Il n'est même pas possible de parvenir jusqu'au Puy, la neige monte toujours. Ah ! si je pouvais aller seulement au Puy ! Je..... je verrais Marguerite.

C'est l'histoire de tous ceux qui aiment. Ou bien voir leur Marguerite, ou bien souffrir les mille tortures de l'absence.

Paul est un peu moins malheureux que les malheureux de la foule romanesque.

Quand il a pleuré, il peut prier.

La prière est son refuge contre la fureur du Mézinc qui jette la neige à poignées sur les vitres, contre la prédiction de mijoras qui lui déchire le cœur, contre l'indifférence de Marguerite, qu'il voit riante et parée, tandis que lui se désespère en sa prison.

Lorsque l'étreinte de la douleur est trop vive, il soulève le globe de la pendule, il prend le chapelet, il appuie sa

tête brûlante sur le chevet du lit et la funèbre couronne d'amour se détache de son front épine par épine, à mesure que le talisman religieux s'égrène.

Ainsi se sont écoulés huit grands jours de prière et de pleurs.

Et le vent d'Auvergne est venu.

Et les domestiques que l'on n'entendait plus rien dire, s'appellent gaiement :

— Hô ! Dzan-Pierrot !

— Hô !

— Le vent tourne à l'Auvergne.

— Ah ! ah !...

Et Girofla a fait avancer le bidet noir de Paul.

Et M. de Carbonnet, et Girofla, et les domestiques ont crié tous ensemble à Paul : Bon voyage ! bon voyage !

CHAPITRE II

Les nobles dames de la haute ville ont chacune leurs protégées. Ces protégées sont de vieilles demoiselles, toutes de bonne maison, à ce qu'elles prétendent, et qui vivotent d'un petit revenu dans une humble chambrette. Elles ont besoin d'être aidées : on leur fait leur provision de bois ; on leur envoie des fleurs et des fruits dans la saison, une pièce de gibier quelquefois, un chapeau presque pas porté et qui n'allait pas bien, un manchon qu'il fallait changer de main et d'air pour le délivrer des mites. C'est peu, mais cela permet à cette fidèle arrière-garde de l'aristocratie de tenir son rang ! Les dames protectrices ne donnent d'ailleurs qu'avec une certaine délicatesse qui va jusqu'à simuler la brusquerie amicale pour ne pas laisser le temps à l'amour-propre de sentir le poids du cadeau.

Mais de formidables griefs s'élèveraient peut-être si je n'expliquais qu'il ne s'agit point ici de cette portion modeste et fière de la noblesse de la haute ville que la fortune a délaissée, et qui, bien ou mal vêtue, bien ou mal meublée sous son toit héréditaire, n'entend rien accepter des plus riches que des relations d'égalité.

Il s'agit d'une classe pour ainsi dire parasite, sans germe

et sans racine, qui naît de l'aristocratie et s'en nourrit, comme la mousse au pied du vieux chêne. Personne ne demande d'où sont venues ces bonnes filles dont l'humilité cinquantenaire porte la particule aussi innocemment que le suisse de l'église porte l'épée. Il est nécessaire qu'elles soient ainsi pour remplir leur utile fonction; on les accepte de confiance, sans autre garantie que leur uniforme moral de demoiselles respectables et besoigneuses, cultivant avec soin le carlin, les bouvreuils, le tricot, l'hortensia et la flagornerie intime.

C'est par elles que, du fond de son fauteuil, une grande dame sait ce qui se dit et ce qui se fait partout, même chez elle. On pourrait appeler ces laborieuses personnes des *utilités* sociales, car elles sont réellement fort utiles. Elles possèdent la formule de toutes les tisanes, et de toutes les confitures, y compris la confiture de brou de noix, qui leur est due ! Elles savent les premières le retour des absents, les humiliations du préfet, l'arrivée d'un prédicateur, les mariages projetés ou rompus et les visites à faire; elles sont un *en cas* pour la partie de boston ; elles peuvent préparer un dîner luxueux, veiller un malade, diriger un baptême, organiser un trousseau, arranger savamment une malle de départ. Toutes ces choses et bien d'autres ne leur ont point été apprises, elles les savent par vocation.

Madame de Saint-Didier a fixé le dévouement de trois ou quatre fonctionnaires de cet ordre ; mais son *utilité* de prédilection est mademoiselle de Cabalier, qui, depuis une heure, se tient dans un coin du petit salon, près de Marguerite, et travaille à une tapisserie.

Le travail de la tapisserie inspire de l'horreur à madame de Saint-Didier; pour cela précisément, la comtesse a voulu avoir deux beaux tapis de pied faits de sa main. Elle y emploie une aiguillée de laine de temps en temps ; mademoiselle de Cabalier se charge du reste !

La maîtresse-femme n'est pas moins l'auteur du tapis, et elle se laisse dire : « Comment, au milieu de tous vos

embarras, pouvez-vous encore trouver le temps et la patience que réclame un travail de tapisserie ? »

Mademoiselle de Cabalier, de son propre aveu, n'aura guère que rempli le fond et cousu les franges. Quelqu'un se permet-il d'hésiter à la croire ; sa grande figure douce et pâle s'anime d'un sentiment douloureux ! ses bésicles descendent tout en bas de la pente de son nez ! Elle prend le ciel à témoin !...

Le nom de ce vieil agnelet est aussi élastique que son caractère.

Devant les étrangers en visite, c'est, pour la comtesse, mademoiselle de Cabalier.

Devant les simples connaissances, c'est ma grosse Cabalier.

Devant les intimes, c'est *Cavalier.*

Si la gaieté de Marguerite ose recourir une fois par hasard à cette dernière appellation, madame de Saint-Didier lance à sa fille un regard de capitaine avec un : Eh bien ! que lui envierait une maîtresse de pension rappelant une élève à l'ordre.

L'Utilité ne manque jamais de répondre : laissez-la dire ! en riant d'un rire maternellement nazillard.

Mais en l'absence de sa mère, Marguerite se rattrape ! Elle n'appelle pas seulement la bonne fille *Cavalier,* elle prononce ce petit nom d'une grosse voix ! ce qui fait ressortir davantage encore la différence de l'épithète militaire avec l'extérieur piteux de la protégée.

La comtesse va de sa tapisserie au filet de Marguerite, s'associant par une judicieuse critique au travail de mademoiselle de Cabalier, et prenant un instant le filet, pour relever quelques mailles défectueuses, manœuvre qui l'autorise à croire qu'elle est de moitié dans les deux opérations! Elle se chauffe debout; elle se promène de long et de large; elle regarde le thermomètre et apporte vite une bûche au feu.

On sonne du dehors : un visiteur probablement.

Cavalier laisse passer une minute en marmottant cet habile monologue.

— Là. . voilà une fleur bien commencée. Cela n'est pas plus difficile, le commencement, mais c'est plus ennuyeux : on ne voit pas encore l'effet du travail. L'aiguillée est de bonne longueur, laine rouge, pas un nœud ! Vous aimez la laine rouge, madame de Saint-Didier ? Eh bien ! à votre tour !

— Vous voulez que je travaille, Cavalier ?

— Oui, oui, il faut bien s'occuper un peu les doigts, ça repose l'esprit.

Le métier à tapisserie n'est pas plutôt devant la comtesse, que le pas de Millon se fait entendre.

— Madame la comtesse veut-elle recevoir M Paul de Carbonnet ?

— Ah ! M. Paul de Carbonnet. Que lui avez-vous dit ?

— Je lui ai dit que Madame se tenait dans le petit salon, et qu'elle était un peu fatiguée.

— Je suis un peu *souffrante*, mais je ne suis pas du tout *fatiguée.*

— Il attend en bas.

— *Il?*... Faites entrer M. de Carbonnet.

La comtesse a eu le plaisir de donner un coup de férule à Millon. Marguerite en a profité pour se remettre de son trouble. Lorsque sa mère la regarde, elle ramasse deux ou trois mailles tombées, en faisant cette grime des sourcils et de la bouche qu'autorise un travail minutieux et qui raye en tous sens le miroir de la physionomie.

Il faudrait un amour maternel de haute école pour deviner que chaque pas du jeune homme que l'on entend venir retentit dans le cœur de Marguerite.

La femme de chambre ouvre la porte, et annonce :

— M. Paul de Carbonnet.

CHAPITRE

L'amour, en ses plus grandes affaires utilise volontiers les petites gens ; aussi Paul, fidèle à la tradition des amoureux se garde-t-il de n'accorder à mademoiselle de Cabalier qu'un geste protecteur ; quand il a salué les dames, il s'incline devant la bonne fille avec une politesse où se mêlent en une mesure égale l'amabilité et le respect.

Mademoiselle de Cabalier paraît souffrir de n'avoir point assez de place pour faire sa révérence.

Mesdames de Saint-Didier interrompent leur travail, ce qui est un témoignage de déférence pour le visiteur ; elles ne le quittent pas et restent à leur place, ce qui indique l'absence de la rigide étiquette. Marguerite examine son filet, penche la tête et laisse glisser sur le jeune homme un regard mollement rêveur. Elle semble dire : Voilà mon ennemi ; il ne me vient de lui que du mal ; mais il n'y a point de sa faute, il souffre peut être plus que moi.

La comtesse vient innocemment en aide à l'innocence de ce pardon :

— Je vous trouve changé, monsieur Paul, depuis un mois que je ne vous ai vu ; est-ce que vous avez été malade ?

— Non, Madame ; je ne me savais point changé au point que l'on pût s'en apercevoir.

— Oh ! c'est très-peu de chose, ne vous en alarmez pas.

— Et M. le comte deCarbonnet? donnez-nous de ses nouvelles.

— Je vous rends grâce, madame la comtesse, mon père a pris l'habitude de se bien porter.

— Excellente habitude que je lui envie. Mais les chemins doivent être bien mauvais; quelque grave affaire sans doute vous a fait venir au Puy ?

— Non... oui, Madame, une affaire assez pressante en effet.

— Vous n'en paraissez pas bien sûr.

— J'hésitais, madame la comtesse, à vous offrir l'hommage de ma visite par occasion. Il me faut convenir que je suis venu au Puy pour prendre des lettres de Saint-Étienne que j'attendais impatiemment.

Le mot de Saint-Étienne fait peur à madame de Saint-Didier ; elle voit venir la question de la mine de cuivre du Carbonnet ; il faudra écouter et s'y intéresser, deux choses difficiles pour un esprit fiévreux qu'un quart d'heure de tapisserie a lassé déjà. Madame de Saint-Didier se lève, préoccupée, en se frappant le front du doigt :

— Excusez-moi, monsieur Paul, j'ai oublié, c'est très-pressant.

Paul s'incline avec une froideur qui dissimule sa joie.

La comtesse sort.

Certes ! la comtesse est une mère trop ombrageuse pour laisser un jeune homme avec sa fille. Mais Cavalier est là ! Cavalier causera, verra, entendra. Et c'est si ennuyeux de rester une demi-heure à la même place, devant un métier à tapisserie.

Marguerite s'étonne, et ouvre ses beaux yeux tout grands. Pourquoi sa mère, qui lui a fait tant de reproches injustes au sujet de Paul, sort-elle au moment où elle devrait rester? Sa présence ne lui était pas désagréable, non plus que sa surveillance ; peut-être en aurait-elle besoin !

Madame de Saint-Didier sourit aux grands yeux étonnés de sa fille qui la dispensent de toute inquiétude, et elle laisse l'amour suivre son chemin librement, sous la garde de Cavalier que le lecteur connaît, ou plutôt sous la garde de sa propre innocence, le plus dangereux de tous les gardiens, parce qu'il est confiant et désarmé, ce que mademoiselle de Saint-Didier ne sait pas.

La conversation suit un cours indifférent pendant quelques minutes. Mademoiselle de Cabalier, enhardie par la bienveillance de Paul et de Marguerite, multiplie ses questions et ses observations. Bientôt sa parole nazillarde fatigue les deux jeunes gens qui se font, presque sans le vouloir, une causerie à part. Ils rappellent leurs promenades à Cabriac, ils s'arrêtent de préférence sur les souvenirs intimes ; on prononce les noms d'André, de Mathieu, de Mariannette : Marguerite pense à la visite nocturne de Guillaume, aux soupçons de sa mère, et à M. Molinier que Flore lui a rendu si effrayant !

Paul arrive aussi à M. Molinier par un détour de la même voie.

Ils deviennent sérieux l'un et l'autre ; ils laissent tomber dans le silence les plus sobres banalités de leur gardien ; ils disent de ces choses décousues, obscures, incomplètes, que l'étranger ne peut jamais comprendre, parce que ce sont la plupart du temps des fractions détachées d'un tout qui se tient au plus profond de l'esprit ou du cœur, des étincelles magnétiques, des notes envolées d'une symphonie.

L'excellente Cabalier a été si touchée de la politesse de M. le vicomte de Carbonnet qu'elle prend en bonne part tout ce qui vient de lui.

— Une vieille fille, se dit-elle, cela ennuie toujours les jeunes gens. Ils ne s'aperçoivent pas qu'ils causent sans moi et que cela me donne envie de bâiller. Ma foi, je vais partir, et je les laisserai tout seuls. M. de Carbonnet est un gentilhomme très-poli, très-bien élevé, incapable de man-

quer de respect à une demoiselle; on peut les laisser babiller de leurs petites affaires, ces petits oiseaux. Moi, je suis là depuis une heure, attelée à la tapisserie : je finirais par prendre la migraine! Allons-nous-en faire un petit tour chez madame de Goyer.

— Eh bien ! eh bien ! Cavalier, vous vous en allez ?

— Oui, mademoiselle, j'ai promis à madame de Goyer d'aller la voir cette après-midi.

— Ah ! attendez un peu.

Marguerite cherche dans une boîte de palissandre, à travers les étuis, les écheveaux de fil, les pelotons de soie, les gants, les ciseaux, les bouts de dentelle. Elle trouve enfin la carte de visite qu'elle cherchait.

— Tenez, ma bonne Cabalier, remettez cela en passant à ma mère, qui est dans son cabinet: c'est la carte de M. de Puyneuf, qu'elle attendait, j'ai oublié de la lui donner.

— Oui, mademoiselle. — Mademoiselle... M. le vicomte ..

Paul lui rend son salut en faisant un pas vers elle, et il pousse la reconnaissance jusqu'à ne point s'asseoir avant qu'elle ait fermé la porte.

Quand la porte est fermée :

— Mademoiselle Marguerite, j'étais impatient de vous voir seule.

Marguerite rougit jusqu'au fin ourlet de ses oreilles.

— Monsieur. ...

— J'ai vu, il y a huit jours, chez moi. un des hommes de M. Molinier. Il m'a fait des confidences qui intéressent votre mère et vous-même, et qui m'ont mis au désespoir. La neige est venue dès le lendemain ; j'ai dû attendre : madame de Saint-Didier m'en a fait compliment : elle a eu raison, je devais être méconnaissable, tant j'ai souffert.

— M. Paul, ne ferais-je pas bien d'appeler ma mère ?

— Non, votre mère s'irriterait et me haïrait, elle ne veut pas que l'on sache ses affaires.

— Mais je n'y puis rien.

— Encore faut-il que vous sachiez la vérité, puis qu'aussi bien vous êtes à peu près le but ou le prix d'une catastrophe qui menace.

— Monsieur Paul, on vous a trompé. Une catastrophe dont je serais le prix ? Je ne vous comprends pas.

— Marguerite ! croyez-vous que mes joues se soient creusées pour rien en moins d'une semaine ?

— Ah ! ma mère est ruinée.

— Ce serait peu, la misère dompterait son orgueil, et j'aurais le bonheur de lui faire accepter un refuge pour sa fille au château de Carbonnet.

Marguerite reste indécise entre deux émotions qui la tirent en sens contraire. Paul a manqué de respect à madame de Saint-Didier, et il laisse entrevoir son amour qui se tient timide derrière sa générosité. Marguerite finit par pencher du côté où veut tomber le cœur.

— Un refuge ! Je n'y entrerais pas ainsi.

— Oh ! je le sais bien : orgueil de tous côtés ! Cela est indifférent puisque je n'ai plus le moindre espoir. Il s'agit de vous, non de moi.

— Mais parlez donc vite.

— Votre mère doit une somme considérable : plus de cent mille francs. Elle pense avoir plusieurs créanciers : quatre, cinq, six, sept, huit ; elle se trompe, ses créanciers sont tous les auxiliaires de M. Molinier qui seul fournit l'argent. Son but est de multiplier les embarras de votre mère, et de la mettre brusquement d'ici à peu dans l'obligation d'opter entre une ruine éclatante ou votre mariage avec lui.

— L'insolent ! Et vous craignez ce ridicule mariage ?

— Je le crains tant que depuis huit jours je le pleure.

— Monsieur Paul, vous n'êtes pas raisonnable, ou bien vous voulez me faire de la peine. Voyons, tout ce que vous m'avez dit des créanciers de ma mère est-il bien vrai ?

— Très-vrai. Marguerite, ne me demandez pas de

preuves : j'ai été instruit providentiellement ; je suis sûr, sûr ! Mon Dieu ! j'ai peu de souci de la ruine, je la prévoyais ; seulement j'espérais avoir le temps d'y parer. Mais une ruine combinée savamment par un homme d'affaires habile et riche, pour aboutir à un coup de théâtre en offrant sa propre fortune ! que faire ?

— Oui, que faire ?

— Ah ! votre tranquillité me dit assez que la résignation vous sera facile.

— C'est-à-dire que vous voulez que je pleure ? Oh ! Paul, c'est bien plus aisé que la résignation. Je n'aurais qu'à ne pas me retenir ; cela m'arrive souvent à cause de vous.

— A cause de moi ?

— Oui. Ma mère nous fait à tous deux l'injure d'une grande défiance : Dieu sait pourtant que nous ne la méritons pas. Notre amitié, qu'elle avait toujours paru approuver, l'offense aujourd'hui.

— Quelle femme !

— N'en dites aucun mal : plaignez-la, au contraire. Toutes ces affaires malheureuses doivent bien la tourmenter.

— C'est vrai.

— Mais pourquoi voulez-vous que je trouve le moyen de déjouer les projets de ce méchant homme ? Je n'ai aucune influence sur l'esprit de ma mère, vous le savez ; je ne suis pas un avocat, je suis une jeune fille ignorante de toutes choses ; n'est-ce pas plutôt à vous de me conseiller ? Paul, ne vous désespérez pas, je vous en prie. Ma mère va venir ! soyez calme, au moins devant elle. Voyons, qu'est-ce que vous avez résolu ? Vous avez eu le temps de réfléchir, vous ?

— Pendant huit jours, nous avons été ensevelis dans la neige. Cette neige qui ne me permettait pas de franchir la cour m'a fait perdre l'esprit : j'ai passé tout le temps à pleurer et à prier.

— Vous avez eu raison de prier ; je prierai aussi : Dieu nous aidera, j'espère.

— Dans quelques jours, j'irai à Saint-Étienne. Si l'affaire de ma mine de cuivre que l'on a eu le tort de railler, s'engage enfin, j'aurai là un point d'appui sérieux, sinon des ressources immédiates. J'offrirai alors à madame de Saint-Didier de la délivrer, ou bien par mes fonds, ou bien par mon crédit. Cela ne vous inspire pas de confiance, Marguerite ?

— Cela m'attriste. Il ne vous viendra de moi que des peines.

— Oh ! j'aurais bon espoir sans cette rivalité.

— Taisez-vous, Paul : vous me faites honte pour ma mère et pour moi.

— Votre mère sera entraînée, dominée, écrasée. Elle sera d'autant plus faible qu'elle est plus impérieuse ; les bons avis qu'elle pourra recevoir l'irriteront, et elle perdra la tête.

— Vous m'impatientez, entendez-vous ? Mais comment se fait-il que maman ne vienne pas ? Est-ce que Cabalier ne lui aurait pas remis la carte de M. de Puyneuf ?

— J'entends marcher ; la voici.

Non, ce n'est pas madame de Saint-Didier ; c'est Millon, dont l'esprit sournois rencontre si aisément le mal que l'on dirait qu'il vient à elle sans qu'elle le cherche. Millon n'a de haine contre personne, cependant elle se rend toujours désagréable à quelqu'un, et ne le faisant pas précisément à dessein, elle croit n'avoir jamais à le regretter.

Quand M. de Carbonnet est venu, elle lui a dit que la comtesse était fatiguée, expression de la plus basse ville qui signifie *souffrante* ; ainsi elle indiquait à la comtesse un prétexte pour ne pas recevoir le jeune homme.

Cette fois-ci, elle ouvre la porte vivement, et elle introduit la visite en même temps qu'elle l'annonce :

— M. Molinier !

CHAPITRE IV

Le vicomte de Carbonnet fait un imperceptible mouvement de colère qui déchire son gant.

Mademoiselle de Saint-Didier lisse ses noirs sourcils du bout de ses doigts.

Ils poussent un soupir et échangent un regard.

C'est tout ce que le nom de Molinier, éclatant au milieu d'eux comme un coup de foudre, obtient de leur émotion.

Des gens moins bien nés ou d'un esprit moins bien cultivé, n'eussent pu retenir les premiers élans de la nature. Dans les classes inférieures, où l'on se comprime peu parce que l'on ne tient pas à atteindre la perfection des sentiments et des formes, la colère et la haine font aisément explosion ; dans les classes élevées, au contraire, où l'éducation se fait par les sentiments nobles, on arrive peu à peu au plus haut de la dignité, de la perfection extérieure, de l'estime de soi-même, et l'on écarte les émotions grossières comme un domestique indiscret, par un geste.

M. Molinier entre avec un certain embarras. Il fait à mademoiselle de Saint-Didier un très beau salut, dans lequel il y a un peu de tout : de la galanterie, de la supériorité,

de l'élégance, du comme-il-faut; malheureusement, c'est étudié, et cela donne envie de dire: Voilà un salut d'une parfaite exécution.

— Mademoiselle, je suis fâché de vous déranger: j'avais demandé madame la comtesse.

— Vous ne me dérangez pas, Monsieur: je vais faire appeler ma mère.

Marguerite tire le ruban d'une sonnette.

M. Molinier salue Paul, qui est demeuré assis.

Paul se lève à demi et rend le salut avec une stricte politesse.

Le nouveau venu a déjà mis la main sur le dossier d'un fauteuil, et il hésite.

— Asseyez-vous, Monsieur, lui dit mademoiselle de Saint-Didier sans froideur ni obligeance.

Il s'assied et cherche une pose conforme à l'ordonnance civile sur la distinction.

On lui a fait un accueil irréprochable; mais on ne lui parle pas. Belle misère! Un homme d'esprit n'a point à se plaindre qu'on ne lui oppose que le silence: il se fait un jeu, en pareil cas, de dompter les hauteurs de l'aristocratie.

— Eh bien! mademoiselle? comment vous défendez-vous contre ce froid si pénétrant?

— Monsieur, nous faisons beaucoup de feu, et nous nous chauffons.

— C'est juste. M. de Carbonnet doit souffrir de l'hiver plus que nous encore: son château se tient bravement sur les hauteurs.

— Oui, Monsieur.

— Vous avez été aujourd'hui plus brave que votre château: vous êtes venu au Puy par un temps et par des chemins dangereux.

— Les chemins sont très-mauvais en effet.

— Vous ne pensez pas retourner ce soir?

— Pardon.

— Ho ! c'est imprudent ; Mademoiselle, vous devriez interdire cette résolution à M. le vicomte ; je suis sûr qu'un ordre de votre bouche le trouverait plein d'obéissance.

— Je ne donne des ordres qu'à mes domestiques Monsieur, et il me paraît qu'ils n'en tiennent pas beaucoup de compte.

Marguerite sonne de nouveau.

— Mademoiselle ! n'ayez pas plus d'impatience que moi, je vous en prie ; je me réjouis d'attendre. Il est vrai que je me suis jeté tout à l'improviste au travers de votre entretien : M. de Carbonnet, j'en suis sûr, en trouve ainsi le partage moins agréable.

Paul détourne la tête sans répondre. Millon arrive enfin. Marguerite, que l'esprit agressif de l'importun visiteur a tout à la fois troublée et offensée, fait passer son déplaisir dans l'ordre un peu sec qu'elle donne à Millon :

— Dites à ma mère de venir.

M. Molinier se lève.

— Pardon, Mademoiselle, je préfère aller vers madame la comtesse : j'ai à lui parler d'affaires, et je ne veux pas vous déranger davantage.

Il salue en souriant : mais il ne sort pas sans commettre la maladresse habituelle aux gens qui ne savent le monde que par un tardif apprentissage : arrivé près de la porte, il s'arrête incertain, et c'est la femme de chambre qui passe honorablement la première.

On ne daigne pas sourire derrière lui à sa maladresse.

— Monsieur Paul, il faut vous en aller.

— Marguerite ! à peine vous ai-je vue un instant.

— Les chemins sont dangereux, a-t-il dit, et il a raison.

— Moins dangereux que les chemins où il va !

— Peut-être Je crains qu'il n'indispose ma mère contre nous, et qu'elle ne prenne pas la peine de vous le dissimuler. Il est tard : partez.

— Marguerite...

— Monsieur Paul, partez, je vous en prie.

— Je pars : adieu, mademoiselle.

— Vous êtes fâché ? Qu'ai-je donc dit qui puisse vous déplaire ?

— Vous avez dit *monsieur*.

— Adieu Paul. Faites comme moi : priez, et prenez bien garde aux mauvais chemins.

— Adieu, Marguerite.

Ils se séparent, heureux !

Comme le sable d'or que l'on verse sur le papier noirci, l'amour a versé quelques douces paroles sur les inquiétudes de l'avenir, et les inquiétudes sont oubliées.

Marguerite reste les yeux fixés sur son filet, sans le voir, pendant bien longtemps. Le chagrin de Paul et sa générosité lui délectent le cœur : elle se berce dans cette joie pure et discrète qu'éprouve une jeune fille quand elle aime honnêtement et quand elle vient de découvrir qu'elle est aimée.

M Molinier qui était là tout à l'heure, et qui est encore si près d'elle, préparant peut-être la réalisation de ses odieux projets, ne peut pas même répandre un peu d'ombre sur les vives couleurs du bien-être qu'elle ressent.

CHAPITRE V

Comment le tête-à-tête de Marguerite et de Paul a-t-il été troublé par M Molinier que l'on n'attendait pas plutôt que par madame de Saint-Didier qui était attendue ?

C'était encore un tour de Millon.

Millon avait vu mademoiselle de Cabalier venir à elle, sa carte de visite à la main ; l'occasion était bonne pour se détendre un peu l'esprit : entre femmes de chambre on ne se gêne pas, et l'on ne peut pas prendre au sérieux la particule.

— Vous vous en allez, mademoiselle Cabalier ?

— Oui, Millon, mais je voudrais voir madame la comtesse pour lui remettre cette carte de visite. Est-elle dans son cabinet.

— Non, elle vient de descendre.

— Ah ! où est-elle ?

— Je ne le sais pas. Elle roule par là.

— Ma foi ! mademoiselle Marguerite m'a prié de lui remettre cette carte, mais qu'elle lui parvienne de vous ou de moi, c'est bien la même chose : vous la lui remettrez dès qu'elle remontera.

— De qui est cette carte?

— Elle est de M. de Puyneuf.

— Hoya! je les croyais fâchés.

— Je n'en sais rien, remettez-la toujours à madame; mademoiselle Marguerite la lui envoie.

— Oui, oui, bonsoir, mademoiselle Cabalier.

Millon froissait et injuriait un rideau de mousseline, sous prétexte d'en rajuster la tringle.

Tout en ne rajustant pas la tringle, elle se parle à elle-même.

— Voilà M. de Carbonnet seul avec la demoiselle! Si madame de Saint-Didier le savait, elle ferait un beau bruit! Ce n'est pas moi qui irai le lui apprendre, toujours. Quand je lui ai fait connaître qu'un homme avait sauté le mur à Cabriac, la nuit, elle ne m'en a point su de gré: à la fin de tout c'est à moi que l'on cherchait *rempogne*! Faites vos affaires, madame la comtesse, j'ai assez de mal après ce rideau; sans compter que j'ai manqué de faire un beau parterre tout à l'heure, en me tournant sur cette table pour parler à la Cabalier.

Madame de Saint-Didier revint dans son cabinet. Elle avait congédié un fournisseur, elle avait secoué Guillot, elle avait stimulé Eugène à propos du cheval. Sa fille, Cabalier et M. Paul étaient oubliés! Millon la laissa passer et ne remit point la carte, qui lui eut appris le départ de mademoiselle Cabalier.

Quand la tringle du rideau fut rajustée, Millon entra dans le cabinet de madame pour s'acquitter de sa commission. Madame était déjà envolée.

— Bessaigne! on me grondera. La demoiselle est seule avec M. de Carbonnet depuis un bon moment, et cela n'est point du goût de Madame. Aussi pourquoi n'est-elle pas restée? Ah! cette femme: quelle tête! Elle ne peut pas se tenir en place, faut-il que je lui coure après?

L'arrivée de M. Molinier fit faire à la bouche de la femme de chambre une contorsion que l'on eût pu prendre pour un

sourire. Il demandait madame la comtesse, elle le jeta dans les pieds de Paul et de Marguerite, en se félicitant d'avoir réparé jusqu'à un certain point son oubli, et d'avoir même été au delà de son devoir.

Nous avons vu M. Molinier faire chatoyer son esprit de conseiller général un peu faquin, avec autant de grâce que le tambour-major fait chatoyer ses brandebourgs, son kolbac et sa canne. Suivons-le dans le cabinet de madame de Saint-Didier.

Ce cabinet contient plusieurs cartonniers, un bureau à cylindre, un autre bureau couvert de dossiers, de lettres, de journaux, de brochures affectant le désordre que l'on remarque sur le bureau des hommes d'affaires accablés d'occupations; un fauteuil à fonds de cuir, et deux simples chaises de paille.

La comtesse lit un journal; elle a des lunettes.

Millon paraît d'abord.

— Monsieur Molinier demande s'il peut voir Madame.

— Qui ?

— Monsieur Molinier.

— Ah ! oui. Et elle ôte prestement ses lunettes pour les glisser dans sa poche.

Le brillant homme d'affaires s'incline, après avoir décrit, au moyen de quelques petits pas, une courbe empruntée aux plus élégantes traditions du théâtre.

La comtesse aime ces grands airs, dont elle constate la vassalité en les acceptant sans façon.

— Bonjour, monsieur Molinier; comment cela va-t-il ?

— Très-bien. La santé de madame la comtesse est toujours bonne ?

— Pas mal. Asseyez-vous. M'apportez-vous des nouvelles de Riom ?

— Oui, madame la comtesse.

— Eh bien ?

— Eh bien ! nous avons gagné notre procès

— Ah !...

Monsieur Molinier s'étend sur sa chaise, met une main dans la poche de son pantalon, penche la tête, sourit, fait l'œil en coulisse, prend enfin une attitude de familiarité joyeuse.

— Mais, madame, nous avons été admirablement servis.

— Contez moi donc cela.

— D'abord, j'ai obtenu l'abstention du parquet, ce qui était le point capital ; ensuite, j'ai fait venir l'affaire pendant le congé d'un président de chambre qui nous eût été hostile. Le reste n'allait pas absolument tout seul ; nous avions pour nous les conseillers légitimistes ; les autres...

— Les autres?

— Les autres étaient mes amis politiques : ils ont fait comme moi : ils se sont courbés respectueusement devant les intérêts de madame la comtesse.

— Oh ! je serais bien injuste si j'oubliais le service que vous m'avez rendu. Mais l'arrêt, l'arrêt ! que dit-il ?

— L'arrêt n'est pas tout à fait ce que j'eusse voulu. Le voici ; vous avez vendu la ferme de Monbarjos par adjudication publique à quinze ou vingt paysans. Ils ont payé entre les mains de votre avoué, ce drôle, que vous ne connaissiez pas ou à peine, et auquel vous n'aviez pas donné procuration pour toucher ; l'avoué a gardé une bonne partie de l'argent, et il a fait faillite. Le tribunal de première instance a vu dans les lettres écrites par vous à l'avoué le fait : absurde ! de la procuration tacite, et il a reconnu que vos débiteurs avaient payé légalement. La Cour vient de décider le contraire, c'est-à-dire que, sans avoir égard à votre correspondance personnelle et aux sommes diverses que vous aviez reçues des mains de votre avoué, elle renvoie les parties purement et simplement à l'exécution du contrat.

— Alors il faut que les paysans payent une deuxième fois.

— Nécessairement ! Mais vous avez reçu des à comptes par l'intermédiaire de l'avoué failli ; que deviennent-ils ?

à qui les attribuera-t-on ? Est-ce un marc-le-franc au profit de tous, ou une libération au profit exclusif de quelques-uns, au profit de ceux dont les versements correspondent à la date de ces à-comptes ?

— Je comprends. La Cour aurait dû fixer ce point : cela ne lui aurait pas coûté davantage. En ne le fixant pas.....

— En ne le fixant pas, elle vous expose à avoir autant de procès que vous avez de débiteurs, et à retomber sous la férule du tribunal de première instance, qui peut rendre l'affaire interminable, non-seulement ! mais qui peut encore trouver le moyen de rétablir son premier jugement sur toutes les questions accessoires.

— Ah ça, je ne tiendrais donc rien ?

— Si fait ! Vous tenez le gain de votre procès : c'est énorme ! Vos adversaires sont dans l'épouvante : leur dette est à peu près exigible et ils ne peuvent pas payer ! Il faut bien vite offrir une prorogation de deux ou trois ans, à la condition de leur aquiescement entier, définitif, absolu, à l'arrêt de la cour de Riom. Ainsi vous sauvez l'appel, vous sauvez les procès ultérieurs, vous sauvez tout !

— Oui, répond la comtesse préoccupée, je sauve tout, mais je ne touche rien. Les quarante mille francs qui me sont dus à Montbarjos eussent acquitté d'autres dettes de quarante mille francs.

— Oh ! madame la comtesse ne s'embarasse pas sérieusement de si peu. Vous donnez du temps d'un côté vous en prenez de l'autre

— Ce n'est peut-être pas aussi facile.

— Madame la comtesse, j'ai pris l'affaire en mauvais état, je l'ai conduite à bien, je ne veux plus la quitter qu'à son dernier terme. Vous donnerez votre procuration à un pauvre diable fort habile en matière de transaction et qui m'est dévoué ; il ira à Montbarjos, il verra vos débiteurs, et il en obtiendra un acquiescement avec règlement.

— Allons, bien, bien. Dites-moi ? pourrai-je faire le transport de ces règlements privés ?

— Parfaitement. Pourquoi donc pas ?

— Mais mon privilége de vendeur suivra-t il les règlements et les transports ?

— Sans le moindre doute. Diantre ! Madame la comtesse, je ne vous savais pas si forte ! Vous allez au joint de l'affaire en jurisconsulte consommé

— C'est si simple ! je crains seulement qu'il me soit difficile de trouver des gens qui comprennent la solidité de ces transports.

— Il faut espérer que cela se trouvera.

— Oui, mais pas avant mes échéances de février.

— Vos échéances de février? Mon Dieu ! il n'est pas impossible de les libérer avec vos créances mêmes de Montbarjos.

— Ce serait un coup de maître que vous feriez là : j'y trouverais au moins du répit.

— Nous y travaillerons, madame, soyez tranquille. C'est un plaisir de s'occuper de vos affaires ! Vous saisissez les choses avec une si merveilleuse intelligence que l'on prendrait goût à la partie pour le seul plaisir d'être votre partenaire.

— Monsieur Molinier, il y a des moments où je ne suis pas sans crainte.

— Madame ! que pouvez-vous craindre ? Votre nom seul est un crédit et une hypothèque.

— Mes embarras sont grands et le crédit s'use.

— Le zèle de ceux que vous honorez de votre sympathie sera plus grand que vos embarras. Je ne regrette que les préoccupations laborieuses qui résultent pour vous de ces misères. Au lieu de disputer d'honorables débris à un naufrage, votre rôle naturel serait de gouverner une grande fortune librement, souverainement.

— Je voudrais seulement arriver à une solution nette, dans l'intérêt de ma fille, qui ne se doute pas plus, la pauvre enfant ! de mes peines que de mon mérite ; car je ne lui dis rien de mes affaires : elle ne sait même pas que j'ai un procès ! A quoi bon !

— Ah ! Mademoiselle votre fille ne savait pas même que vous aviez un procès? Alors, je ne me reproche plus de lui avoir soustrait une bonne nouvelle par inadvertance.

— Vous l'avez donc vue ?

— Oui, madame, on m'a introduit d'abord auprès de mademoiselle votre fille.

— Et vous vous êtes enfui à l'aspect de ma vieille Cabalier?

— Non, elle n'y était pas. Mais je me suis heurté contre M. de Carbonnet.

— Heurté ? vous aurait-il été désagréable.

— Ho, Madame ! M. de Carbonnet sait vivre : sa désobligeance ne pourrait en aucun cas franchir les limites que la civilité impose. Peut-être avais-je un peu l'air d'un homme qui vient parler procès ! La causerie intime et légère du salon m'eût repoussé durement vers votre cabinet de travail qu'elle eût été dans son droit le plus légitime, et je m'en réjouirais plutôt que de m'en plaindre. Mais, madame la comtesse, je vous ai retenue bien longtemps : veuillez m'excuser.

M. Molinier se lève cérémonieusement, la comtesse l'accompagne jusqu'à la porte extérieure du vestibule.

Et elle se précipite dans le petit salon, où elle trouve sa fille seule.

CHAPITRE VI

L'état naturel de la supériorité est peut-être bien une disposition à agir vite sans le concours de la réflexion : ce ne serait pas en effet être supérieur que de faire précéder ses actes comme tout le monde, d'un examen lent et méticuleux.

Donc, madame de Saint-Didier, qui pense être une femme supérieure, doit en exercer les prérogatives. Lorsque son esprit s'échauffe. elle va devant elle sans réfléchir, à l'égal de Dieu, dont la conception et l'acte sont tout un.

— M. Molinier n'a pu lui faire gagner son procès en première instance, mais il vient de le lui faire gagner en appel ; c'est un homme très-riche, c'est un homme d'une position forte, que l'avenir fortifiera encore ; c'est un homme d'esprit : au besoin, c'est un homme aimable. Et à la minute même où ce Monsieur vient modestement lui apprendre une si heureuse nouvelle, Mademoiselle Marguerite et M. de Carbonnet le rudoient, sans doute parce que l'on a interrompu leurs petits propos de petits esprits. Ils étaient seuls : ils avaient renvoyé Cavalier ! Ah !...

Madame de Saint-Didier s'arrête au milieu du salon, pâle, terrible !

La physionomie de Marguerite a la douce placidité d'un beau clair de lune.

— Qu'avez-vous donc, maman ?

— Vous avez fait une insulte à M. Molinier.

— Non, ma mère !

— Si ce n'est vous, c'est M. de Carbonnet.

— Pas plus lui que moi.

— Vous devenez habile au mensonge !

— Ma mère! vous m'accusez toujours dans la colère... j'ai peur pour vous que vous ne finissiez par me frapper.

La comtesse rougit ; elle s'assied et reprend après une pause :

— Vous avez renvoyé mademoiselle de Cabalier ?

— Je n'ai pu la retenir.

— Y a-t-il longtemps qu'elle est partie ?

— Elle est partie presque aussitôt que vous.

— Une heure ! Ainsi, vous êtes restée seule avec M. de Carbonnet pendant une heure.

— M. Molinier est venu.

— Mais vous lui avez fait bientôt quitter la place ?

— Je l'ai reçu avec politesse, M. Paul ne lui a rien dit de fâcheux.

— Savez-vous ce que venait faire cet homme qui ne vous inspire que du dédain ? Il venait m'apprendre le gain d'un procès très-important ; et si j'ai gagné mon procès c'est grâce à son intervention et au zèle de ses amis.

— Maman, je vous assure que j'en suis bien aise !

— Vous m'appelez « maman » trop tôt ! je ne vous ai pas pardonné encore ni votre conduite envers M. Molinier, ni la hardiesse dont vous vous êtes rendue coupable en éloignant mademoiselle de Cabalier.

— Ma mère, je vous répète que je ne l'ai pas éloignée ; si vous m'accordiez la permission de vous dire quelques mots.

— Parlez.

— Je dirais d'abord que ce M. Molinier me trouvant seule

avec M. le vicomte de Carbonnet, s'est permis des railleries impertinentes : il a cru être spirituel, il a été grossier; je vous prierai, ma mère, de lui en faire un reproche très-ferme à la première occasion. Je ne sais pas quel bénéfice il se réserve dans vos affaires, mais le bénéfice de l'insolence envers moi serait déjà de trop.

— Ah cela, mais ! c'est la guerre que vous me déclarez ?

— Oh non ! Dieu le sait ! je ne suis pas belliqueuse. Je devine une partie de vos peines, ma mère, et je m'attriste souvent de n'en pouvoir rien prendre. Mais quand je vois la paix de notre intérieur troublée à cause de moi qui n'ai fait aucun mal, cela me désole !

— Bon...! et mademoiselle de Cabalier.

— Mademoiselle de Cabalier allait sortir : je l'ai priée de passer dans votre cabinet et de vous remettre la carte de M. de Puyneuf, afin que vous comprissiez que je restais seule.

— M. de Puyneuf a envoyé sa carte ?

— Oui, ma mère.

— Comment se fait-il que Cavalier ne me l'ait pas remise ?

— Je ne sais pas, je vous attendais avec un peu d'impatience, sachant que l'amitié de M. Paul a cessé de vous plaire.

— M. Paul ! M. Paul ! ne m'en parle plus. Ah ! M. de Puyneuf a envoyé sa carte ? M. de Puyneuf s'est décidé enfin à faire le premier pas ? Il m'en coûtait d'être mal avec lui ; c'est un bon garçon, un peu orgueilleux, un peu bête, et d'un entêtement !.... C'est ce matin qu'il l'a envoyée ?

— Oui, maman.

— C'est un petit procès d'amour-propre; mais je ne suis pas fâchée de l'avoir gagné aussi.

— L'autre est celui que vous aviez perdu d'abord si injustement ?

— Oui, je n'aurais jamais dû le perdre. Enfin il est gagné;

il ne s'agit plus que d'éviter l'appel par une transaction. Je ne serai jamais tranquille.

— Cette transaction, vous ne pouvez la diriger vous-même ?

— Non, M. Molinier s'en chargera.

— Toujours M. Molinier.

— Marguerite ?... Va-t'en.

— Maman...

— Va-t'en.

Marguerite obéit. Avant d'ouvrir la porte, elle se tourne suppliante vers sa mère. Sa mère ne la rappelle pas.

La comtesse reste seule.

Elle passe la main dans ses cheveux par un geste masculin, oubliant qu'elle est coiffée en papillottes: Ses bras se croisent d'eux-mêmes. Son esprit s'égare dans les méandres d'une transaction avec les paysans de Montbarjos.

Bientôt le jour baisse et le feu s'éteint. On entend soupirer la bise émolliente qui, depuis deux jours fait fondre la neige.

En dehors, Eugène tire après lui le cheval pour l'aller faire boire ; les sabots du vieux palefrenier résonnent sur le pavé de la cour ; le cheval glisse et s'arrête ; chaque fois, Eugène lui crie : *hue !*

Quand Millon entre dans le petit salon, elle trouve madame de Saint Didier endormie.

— Hoya ! Madame qui dort...

CHAPITRE VII

Paul est retourné au Carbonnet, ou plutôt, son cheval l'a ramené au Carbonnet; pour lui, il pensait à Marguerite. La neige fondue a transformé les sentiers en ruisseaux; le cheval se tire comme il peut des congères et des tourbières, cela le regarde. Un autre sonderait les chemins, presserait sa monture, s'inquiéterait de l'arrivée prochaine de la nuit, ou donnerait au moins un coup d'œil à ce décor représentant un effet de neige fondue : des vallons et des montagnes que le vent tiède a lappés capricieusement, des sucs, blancs du sommet et noirs de la base, tout pareils aux pains de sucre décoiffés par l'épicier ; un concert d'eaux murmurantes, des bandes de corbeaux animant le paysage par leurs criailleries, quelque voix de paysan ivre envoyant les clameurs d'une complainte à l'écho des montagnes qui l'hiver ne répond pas.

Paul n'entend rien ni ne voit rien. Il pense à Marguerite; pour la première fois, elle n'a pas fermé l'oreille à ses paroles d'amour si discrètes, et elle lui a laissé comprendre qu'elle l'aimait. — Qu'importe la comtesse ! qu'importe M. Molinier et les confidences de Mijoras ! Marguerite l'aime : Dieu fera le reste.

Il arrive au Carbonnet la tête haute, radieux.

Girofla a compris tout de suite que son neveu n'était plus *malade*.

Le petit homme empoigne son bonnet, il l'élève avec enthousiasme :

— Ah !...

Un seul regard de père en a appris tout autant au vieux gentilhomme.

— Ah! ah ! monsieur mon fils ? il paraît que nous sommes contents ?

— Oui, mon père; je vous prie de me pardonner la peine que je vous ai faite; la neige m'empêchait de sortir au moment où je le désirais le plus.

— Bien, bien, mon enfant, on ne fait pas toujours ce que l'on voudrait. Il y a de bon feu dans ton cabinet, va te chauffer.

Les domestiques font précéder leur « bonsoir, monsieur Paul », d'une exclamation à la manière de Girofla ; mais cette exclamation est contenue par le respect.

Le château lui-même est plus gai que la veille. Le bois pétille dans l'âtre, le souper chante dans la marmite ; le chien va de l'un à l'autre en aboyant le museau en l'air, et les bœufs lui répondent d'une voix claire dans l'étable. Les heures passent. Le souper, toujours silencieux a été bavard ; les domestiques placés à un bout de la longue table, tandis que les maîtres occupent l'autre bout, ont dit entre eux leurs mots les plus drôles, extraits des plus vieux almanachs, et M. de Carbonnet père a ri.

Paul s'est retiré dans son cabinet.

Tout le monde est au lit à l'exception de Girofla. Il ira tirer les verroux de la grande porte quand il aura fumé sa pipe.

Mais un homme, qui a traversé la cour sans être entendu, entre dans la cuisine et arrive près de Girofla avant que celui-ci ait eu le temps de se lever,

Cet homme, vêtu en paysan, est de haute taille ; son feutre lui couvre le front ; il a un fusil.

— Je veux parler à M. de Carbonnet, le fils.

Girofla court se mettre en travers du corridor qui mène au cabinet de son neveu.

L'homme le suit d'un pas lent, et évidemment amical.

— Je ne lui veux point de mal ; il sera bien aise de me voir.

Girofla livre passage après un peu d'hésitation. Bah ! Paul chante une chanson de la ville, le château est en fête, le dogue lui-même n'a pas averti !...

Le jeune gentilhomme tourne le dos à la porte, et il chante toujours. Il s'écoute chanter complaisamment, car il chante très-bien. Sa voix qui est entrée dans une fine note du haut, ne peut pas se résoudre à en sortir, quand la crosse d'un fusil résonnant à terre coupe la note par le milieu.

— Qui êtes-vous ? et que voulez-vous ?

— Je ne m'attendais pas, monsieur le vicomte Paul de Carbonnet, à vous entendre chanter si joliment ! Il paraît que la ruine de la comtesse de Saint-Didier ne vous importe point, non plus que le mariage de la demoiselle Marguerite avec le Molinier ?

— Monsieur, encore une fois, qui êtes-vous et que voulez vous ?

— Je veux vous servir, si vous le méritez, je suis Guillaume le Réfractaire.

— Guillaume !..

Personne au château de Carbonnet n'avait encore vu Guillaume, mais tous le connaissaient par les mille récits exagérés de l'opinion publique.

Paul se trouvant tout à coup en face de cet homme redouté, seul, la nuit, ne put retenir un mouvement de crainte. Il se remit aussitôt, et affectant la politesse la plus digne :

— Asseyez-vous.

Le Réfractaire passe une épaule sous la bretelle de son fusil et s'assied.

— Monsieur de Carbonnet, vous avez vu Mijoras, il y a huit jours.

— Oui.

— Je suis l'ennemi de Molinier ; son grand-père a dépouillé le mien ; lui me le paiera tantôt, je l'espère.

— Ainsi c'est votre haine contre M. Molinier qui vous pousse vers moi ?

— Mieux que cela. André Arsac est mon frère. Nous sommes en redevance auprès de mademoiselle de Saint-Didier ! ses larmes, si elle en verse, feront du sang.

— Vous êtes en redevance auprès de Marguerite ?

— Oui. Le petit Mathieu de mon frère a été pris d'un mal de mort il y a deux ans. J'aime cet enfant comme mon fusil ! la demoiselle Marguerite lui a donné des soins de mère ; elle l'a remonté du plus bas dans la vie. Une nuit, je l'ai vue, on ne m'attendait pas. Mon visage ne lui a pas fait peur ni mon nom ! Elle m'a dit : « Bonsoir, Guillaume ». Elle m'a fait entendre des paroles de bonté et de sagesse, et de sa main de dame elle a mis dans la mienne un chapelet bénit. Ah ! Ah ! si jamais le Molinier lui fait violence, je vous promets qu'on ne le portera pas en terre avec des cheveux blancs ! Ce que je vous dis là ne paraît pas vous déplaire, monsieur de Carbonnet, c'est très-bien ; mais à mon tour, je vous demande de m'éclairer sur vos intentions. Il se peut que je me trompe en pensant que vous avez de l'amour pour la demoiselle Marguerite.

— Guillaume, mademoiselle Marguerite est une dame, je ne dois parler d'elle qu'avec discrétion Il me suffira de vous dire que je l'ai vue cette après-midi.

— Bon, je comprends : Alors que voulez-vous faire contre le Molinier ?

— Ce que je veux faire ? Je ne le sais pas encore.

— Ah ! vous attendez la noce ?

— Mon brave, mes projets ne peuvent être du même caractère que les vôtres. M. Molinier est un habile homme, et il a enveloppé la comtesse si étroitement !

— Je sais tout cela. Vous avez, je suppose, un peu mieux que des chansons pour lui faire desserrer les ongles ?

— Guillaume, ne prenez pas ce ton, je vous prie. Ce que vous m'avez dit du petit Mathieu me porte à la bienveillance; il ne faut pas en abuser.

— M. de Carbonnet, je m'explique comme un sauvage ! Mais quand l'heure sera venue, j'agirai comme un homme ! Vous, êtes-vous un homme? ou un simple vicomte ?

— L'un et l'autre.

— Peccaire ! ce sera donc comme madame de Saint-Didier, qui est une femme et un homme tout ensemble, et ne fait rien de bien.

— Encore ! j'ai peur que nous ne puissions pas nous comprendre.

— Bogri ! nous sommes ici trois : M. le vicomte, Guillaume et ce fusil ! vous êtes un jeune noble et parlez tout de miel ; Guillaume est un réfractaire : il boit, il sacre, il brâme, il cogne, il cause frayeur au monde ; ce fusil n'a point de gentillesse, sa bouche dit une parole à la fois sans plus ! sa parole est bonne ; elle tue : Le meilleur de nous trois, c'est le fusil.

— Guillaume ; avec de la prudence, de l'activité, et la protection de Dieu on se tire des plus grands embarras ; avec un coup de fusil, on assassine un homme et l'on ne fait qu'ajouter un crime à ses embarras.

— On assassine ? Ah ! on assassine. Mais on assassine de même avec des écritures et du papier timbré ; on ruine une famille; on fait de l'aîné un réfractaire; on envoie une bonne vieille femme mourir de pauvreté sur la fiente de l'étable ; et les gendarmes ne disent rien, ni la justice, ni le roi ; et vous prétendez que mon fusil doit se taire ? Il n'y a que trop longtemps qu'il se tait ! j'avais renoncé à me venger ; mais le Molinier s'avance dans un chemin où je ferais feu sur lui contre le salut de mon âme.

Guillaume s'est levé tout en parlant, il flatte le canon de son fusil, il en essaie la batterie à plusieurs reprises, il le fait pivoter à terre sur la crosse, il le brandit à la fin en grinçant des dents.

Paul cherche une réponse qui soit à la portée de Guillaume, et il pense l'avoir trouvée.

— Mon ami, nous ne devons pas faire ce que le bon Dieu défend.

— Ah ! Diammino ! riposte le Réfractaire du ton le plus narquois : *Acoui esté zouste !* ma vieille mère Martetoune me l'a dit beaucoup de fois. Eh bien ! Monsieur de Carbonnet, il ne faut pas nous fâcher de si peu. Vous resterez bien tranquille à chanter de belles chansons dans votre château, tandis qu'un autre épousera mademoiselle Marguerite. Moi, si le Molinier passe devant le canon de mon fusil, je laisserai parler mon fusil ; ce sera au mieux de vos affaires ! On m'arrêtera on me mènera devant les jurés : Nous vous verrons peut-être parmi, et vous condamnerez Guillaume à l'échafaud. *Adiouchias !*

— Guillaume ! Guillaume ! vous ne me quitterez pas ainsi.

— Demeurez près de votre feu, Monsieur le vicomte, le froid vous ferait peut être venir un rhume.....

Paul se rassied ; il n'oppose à ce sarcasme qu'un regard plein de tristesse bienveillante.

Le Réfractaire traverse la cuisine sans prendre garde aux empressements de Girofla, qui reste les yeux béants et la pipe à la main près de la porte quand il est sorti.

Girofla ne serait pas fâché de savoir quelque chose. Il se dirige vers son neveu. Son bonnet couleur de rouille et sa physionomie de même nuance apparaissent dans le cabinet discrètement, comme la tête d'un chien qui se montre à l'entrée d'un salon en poussant la porte sans bruit.

— Girofla ! ferme bien tout et va te coucher.

La tête se secoue pour indiquer le visiteur qui vient de sortir.

— Fais ce que je te dis, Girofla, et laisse-moi.

La tête se retire.

Paul qui était sorti pour quelques heures des réalités de la situation, n'y rentre qu'à regret, traîné, poussé, violenté par

Guillaume. Il donne un soupir aux illusions fleuries dont les avœu de Marguerite avaient paré son amour ; son orgueil même que le Réfractaire a secoué cavalièrement lui dit de se mettre à l'œuvre.

Il allume une lampe, il se place à son bureau, il compulse les mémoires, les plans, les études géologiques, les rapports des ingénieurs, les correspondances avec les négociants de Saint-Étienne, tout le travail qui s'est fait pendant deux années autour de sa mine de cuivre sous le feu des quolibets de l'opinion publique. Distrait de cette grande affaire par les mille petits riens si entraînants de l'amour, il éprouve aujourd'hui un plaisir d'artiste à l'examiner ; il en redresse l'édifice abattu, il en vérifie de nouveau les moindres détails, il en mesure les faiblesses avec une précision et une netteté de vue qui l'étonnent.

— Comment, se dit-il, ai-je pu abandonner ce projet ? Il ne me faut qu'un peu d'aide et un peu de bonheur pour en faire sortir la fortune ! Je suis à deux lieues au plus du point où la Loire commence à être navigable : d'ici là, une pente incessante et presque régulière ; pour l'épuration du minerai une forêt de sapin intacte, une main-d'œuvre à vil prix ! Avec cinq à six poignées d'écus je ferai bifurquer le torrent qui me gêne... Et j'ai pu négliger cela ! C'est vraiment une honte. Demain ou après-demain je cours à Saint-Étienne renouer le fil industriel rompu.

Et il ajoute, en quittant son bureau pour se mettre au lit, les pieds glacés et la tête brûlante :

— Ce Guillaume est un animal ! il m'a dit de fort vilaines choses ; mais je l'en remercie ! En définitive il a raison : quand on a pour ennemi un Molinier et que l'on aime Marguerite, on ne doit pas s'endormir ni dans l'illusion, ni dans la lâcheté.

CHAPITRE VIII

Le Réfractaire traverse la cour du château de Carbonnet, à pas comptés, marchant et écoutant. Il prête l'oreille aux bruits du dehors : on n'entend rien que le hurlement des loups qui courent l'aventure.

Pendant les tombées de la grande neige, le loup ne peut guère sortir du bois ; les fortes gelées même l'incommodent encore beaucoup parce qu'elles se rencontrent toujours avec le vent qui soulève des nuées de blanches paillettes; mais quand la température mollit, quand arrive ce que l'on appelle dans les montagnes un *redoux*, messieurs les loups reprennent leur part de liberté : ils guettent le lapin cherchant la mousse ou le genièvre sur les îlots dont le blanc océan de neige est noirci ; ils suivent la lisière des forêts et le bord des ruisseaux, à la quête du gibier; ils cheminent le long des routes vicinales, derrière le paysan et sa vache qui reviennent du marché et qui tomberont peut-être; ils perçoivent des bruits lointains; ils sentent la chair fraîche, les goulus ! l'appétit les rend braves, l'espoir les éguillerette disent les bergers, et ils chantent ! Ils chantent tous la même note gutturale : *Hôôô.* — C'est le grand orchestre des nuits d'hiver, s'essayant au lever de la lune : chaque exécutant donne le *la* à son voisin.

César, le dogue du Carbonnet, n'aime pas cette musique. Tous ces *la* le font frémir d'inquiétude ; il se tient près de la porte de la cuisine, et le malheureux est en proie à une perplexité cruelle. Son devoir est d'aboyer haut et ferme devant l'étranger; mais s'il aboie, les loups vont l'entendre ! Il prend un tiers-parti et gronde sourdement. Son devoir encore, est de suivre l'étranger, gueule béante, jusqu'aux deux battants de la frontière; mais, ce serait se rapprocher des loups ! et si l'étranger laissait ouvert un battant de la frontière, les loups pénétreraient peut-être dans la cour, et César se laisserait bel et bien dévorer, muet de frayeur, à trois pas des bestiaux de l'étable qui n'oseraient pousser un soupir.

Le Réfractaire, arrêté au milieu de la cour, interpelle le dogue.

— Ah ! que vous êtes bien le chien de votre maître, Monsieur César de Carbonnet ! vous avez peur des loups et vous les grondez de loin, à l'abri de votre porte close.

César risque un aboiement.

— C'est cela ! et vous jappez contre moi, qui vais peut-être en tuer quelques-uns avec mon fusil.

César se rapproche un peu de Guillaume, et s'arrête la patte pendante.

— Bogri ! ce chien me fait rire. Va-t-il me répéter la leçon de son maître : *Homicide point ne seras?* Ah ! tu blâmes que l'on tue le loup, et tu as le mal de fièvre rien qu'à l'entendre, capounasse !...

César gratte la porte de la cuisine.

— Adiouchias ! Monsieur César, de même M. le vicomte. Dormez tous deux votre compliment : vous ne valez pas plus l'un que l'autre.

Guillaume est hors de la cour ; il a relevé son feutre pour prendre un peu d'air. Avant de se mettre en route, il aspire le bruit vague de la neige qui roule ou se tasse en fondant, des gouttelettes d'eau qui tombent de la bruyère, de la bise qui passe chargée de parfums résineux pris à la

fumée. Il regarde les gros nuages immobiles que l'on prendrait pour le reflet des sucs couronnés de neige; il écoute la voix des loups qui geignent là-bas à droite, là-bas à gauche, dans les vallées, dans les gorges, près des bois, et il dit en ramenant son feutre sur ses yeux : « Voilà une belle nuit. »

A cinq cents pas de là, au moment où le Réfractaire atteint la route profonde et bordée de rocs qui mène à Saint-Jeures, un campagnard, suivant cette route, s'arrête, la main au capel :

— Bonsoir, Guillaume.

— Ah ! c'est Mijoras.

— Oui, Guillaume.

— Allez-vous encore vous perdre ?

— Oh ! j'espère bien que non, par ce beau temps-là !

— Et votre maître, que fait-il ?

— M. Molinier ? Ah ! pas grand'chose.

— Je vous demande ce qu'il fait.

— Il n'y a rien de nouveau pour le sûr. Mais, dites Guillaume ! M. Molinier a des hommes mauvais qui le servent, par là-haut, vers les Estables.

— Qui ?

— Je ne sais pas les noms, mais je sais que les plus mauvais reçoivent de l'argent de lui.

— Il n'y en a qu'un, c'est Prat.

— Hoya ! celui qu'on a condamné aux galères ?

— Allons ! faites votre chemin, *dzapeyre*.

Mijoras ne veut pas s'apercevoir que le mot dzapeyre ou jappeur est une injure et il répond, mettant de nouveau sa main au capel :

— Bonsoir, Guillaume.

Puis il ajoute mentalement :

— Il descendait par le chemin du Carbonnet !

Mijoras, rencontrant Guillaume, se rappelle la nuit passée dans la neige, la scène violente dans une taverne isolée, les imprécations du père Carbonnet, la fierté de

M. Paul, et il n'éprouve pas le moindre désir de renouveler sa visite au château.

Ce serait trop tard d'ailleurs ; dans quelques minutes, tout le monde y sera endormi : il ne reste plus debout que César et Girofla.

Girofla va tirer les verroux de la grand'-porte.

Le chien n'ose le suivre : il s'assied sur le seuil de la cuisine.

Au retour et après avoir visité les autres portes, Girofla retrouve le chien à la même place dans une attitude suppliante.

— *Aï* peur des loups?

César en fait l'aveu en gémissant.

— *Aï* pas peur *bogri* ! *Aï* pas peur : *vène, vène.*

Il n'était pas nécessaire de dire deux fois *vène.* La porte de la cuisine n'est pas plutôt ouverte que César se précipite dans l'intérieur avec une impétuosité peu digne de son nom.

CHAPITRE IX

Paul a mis à profit le *redoux*, et aussi la dureté de Guillaume : il est allé le lendemain à Saint-Étienne, muni de ses paperasses légales, judiciaires, scientifiques. Il a renoué avec une société de capitalistes sérieux qui lui avaient fait antérieurement des propositions raisonnables, alors que l'affaire n'était encore qu'ébauchée. Aujourd'hui, et depuis près d'un an, l'acquisition conditionnelle du bois de Vissinot est réalisée, de même que l'acquisition de parcelles de terrain contiguës au bois, au domaine, au gisement, à la route de Saint-Jeures pour faciliter le transport du minerai : tout cela améliore singulièrement la question ! Les hypothèques qui grèvent la terre du Carbonnet sont antécédentes à la découverte de la mine et à l'envoi en possession ; donc, on peut aliéner l'exploitation de cette mine sans être tenu à produire une main-levée d'hypothèque, que l'on n'obtiendrait pas, puisque la maison de Carbonnet, si honorée, n'a ni argent ni crédit !

Ainsi la situation est simple et bonne ; l'amour qui avait traîtreusement absorbé les facultés actives de Paul, les lui restitue enfin. Le désir de la réussite, l'espoir, la prudence, l'habileté, la justesse d'appréciation, la chose sans nom que l'on pourrait appeler la foi, et sans laquelle l'esprit demeure myope et la main impuissante, cette chose sans nom avec toutes les forces dont elle est le levier, anime le jeune

homme au point de le rendre persuasif à l'égard des plus rebelles....

Mais, que se passait il au chef-lieu de la Haute-Loire pendant l'absence de Paul ?

Deux jeunes filles de Genève, musiciennes, cantatrices, ont été retenues au Puy par une indisposition de leur père. Ces pauvres gens vont à Paris : ils donnent des concerts chemin faisant pour alléger leurs frais de voyage. Les concerts produisent peu, le voyage coûte beaucoup, la bourse se vide nécessairement : les dépenses de séjour et l'indisposition du père en ont atteint le fond.

Les deux Genevoises sont modestes, bien nées, pieuses, car elles fuient la persécution protestante ; elles prononcent le français imparfaitement, et elles ne sont point belles. Leur premier concert dans la salle de spectacle fut remis au dimanche suivant. Personne n'y était venu. Le deuxième concert annoncé par le journal de la préfecture avec une réclame d'indigence, attira une petite partie de la basse ville. Pas une dame n'ayant voulu prêter son piano, les crincrins de la cité accompagnèrent les cantatrices, comme les coups de fouet accompagnent une toupie. Elles chantaient divinement et prononçaient mal quelques mots. Les *amateurs* ont haussé les épaules ; la jeunesse libérale, détournée de son estaminet, a bâillé bruyamment ; les hommes d'esprit, au visage rouge et gras, ont guetté les syllabes empreintes de l'accent tudesque pour se moucher en trompette à leur passage. Ces bâillades et ces mouchades arrivant à propos ne laissaient pas que d'être drôles. Cependant la plus jeune des deux Genevoises ne put résister à tant de railleries : au seuil d'une note difficile, la pauvre enfant s'arrête pour pleurer, ce qui ne la faisait point belle, il est vrai. Les hommes ricanent ; elle se retire auprès de sa sœur, qui l'embrasse en pleurant aussi ; une petite huée très-joyeuse monte de la salle vers les jeunes filles : tout le monde se lève et part en riant.

Les frais avaient dépassé la recette de 30 francs. Ceux

de l'hôtel allaient toujours. Comment sortir de là ?

Le préfet fit venir les deux sœurs à sa soirée du jeudi. Elles chantèrent beaucoup, personne ne leur adressa la parole. Un domestique leur demanda plusieurs fois si elles avaient soif ; elles le prièrent d'apporter un verre d'eau pure ; le domestique

Leur fit prendre de force un verre d'eau sucrée.

Quand on eut assez de leurs romances et de leurs grands airs, M le préfet les accompagna dans une petite pièce ou étaient servis deux couverts devant une assiette de gâteaux et une grosse tranche de pâté : Ces Allemands ont un tel appétit ! Les cantatrices auraient bien voulu refuser ; mais M. le préfet avait dit : « Mangez donc ! mangez donc ! » avec un air de protection si impérieux qu'elles n'osèrent pas ne point souper.

Le domestique leur remit 20 francs pour tout cela.

La haute ville, retirée des plaisirs publics depuis 1830, n'était point venue aux deux concerts.

Elle n'avait pas moins su ce qui s'y était passé : les bonnes vieilles filles de la petite ou de la fausse noblesse ont, du côté de la classe bourgeoise, des communications qui leur permettent de tout savoir.

Mademoiselle de Cabalier, entre autres, transbordait de la basse à la haute ville des rapports volumineux sur les deux Allemandes : « De charmantes demoiselles ! Elles entendaient la messe le dimanche et même dans la semaine, avec beaucoup de piété ; on les avait humiliées parce qu'elles étaient honnêtes, pleines de distinction et pas assez jolies Les libéraux avaient flairé leur nature aristocratique : des jeunes filles qui ont une voix d'ange, qui pleurent devant une insulte, et qu'on appelle de Fitzterlinn, cela sent la noblesse ! Oh ! s'il se fût agi de deux filles rougeaudes, chantant des gaillardises en minaudant, le sang eût parlé. On les aurait applaudies ; Seigneur ! l'argent leur fût venu de toutes les manières. »

Ces rapports exagérés avec leurs apostilles de vives excitations n'obtinrent d'abord qu'un médiocre succès; les plus beaux coups de la médisance ne portant que sur des principes, ou sur une classe entière, on ne pouvait les accueillir mieux qu'une intéressante banalité Mais la préfecture eut le tort de se mettre en cause ; la préfecture, c'est-à-dire le préfet, le monsieur qui individualise le gouvernement ! Alors les salons légitimistes coururent aux armes !

Pendant un jour entier, ce fut un incessant va-et-vient de messieurs poudrés, de dames empressées, d'antiques demoiselles affairées : on se passait le préfet de salon en salon avec des fanfares de mépris étourdissantes. C'était à qui attacherait les plus belles queues de papier dans le dos de son amour-propre, à qui découvrirait les plus cruels adjectifs pour superlativer sa vilenie, sa peuplerie, son aumônerie grossière !

Marguerite riait de cet innocent tumulte.

Madame de Saint-Didier ne riait pas ; elle se ménageait. On remarquait même que son *Cavalier* glissait des pierres sous la roue de l'indignation légitimiste. Personne ne pensa qu'au mi-chemin de la préfecture à la comtesse il y eut la nuance Molinier. On attribua cette réserve à un caprice, à des ennuis d'affaire, à une prudence de femme qui plaide, qui emprunte, qui conduit des intérêts embarrassés, et qui peut craindre l'influence de l'administration. Ce ne fut qu'un nouvel excitant pour la colère générale.

Cette colère avait bien une excuse d'une certaine valeur dans le souper qu'avaient subi les pieuses jeunes filles.

Mesdemoiselles de Fitzterlinn n'ayant pu mettre en travers du pâté protecteur de M. le Préfet qu'un refus timide, et M. le Préfet ayant poussé le pâté d'autant mieux qu'il attribuait la timidité à une pudeur d'appétit, ledit pâté avait dû ressortir son plein et entier effet. En d'autres termes, les deux Génevoises l'avaient mangé sous le regard du premier magistrat de la Haute-Loire sans trop savoir ce

qu'elles faisaient, et elles avaient failli mourir d'une indigestion.

Les libéraux disaient : Ce sont des petites goinfresses !

La noblesse répondait : Le monde de la préfecture a cru à une pudeur d'appétit, parce qu'il n'en connaît pas d'autre.

Ce que l'on pardonnait le moins en haute ville, c'était la pièce d'or donnée par un garçon de bureau ébahi de la grandesse de son bourgeois.

— L'argent, fit observer M. du Tillet en pinçant le pli de son jabot, est une chose grossière pour les artistes, surtout quand les artistes sont de jeunes filles ; on eût dû le remettre avec délicatesse ; autrement il n'y avait pas de raison pour que le bureaucrate du préfet ne leur servît aussi le pâté dans la main !

La richesse des variations s'entrevoit dans l'ampleur du thème. Chaque dame légitimiste avait une épée dans la bouche et s'en servait admirablement. A la fin du jour, il ne restait pas miette du préfet et de ses accessoires.

Mais le lendemain plus de courses, plus d'enthousiasme, plus de facéties vengeresses ; la haute ville est revenue à son austérité habituelle.

Malgré la surveillance qui s'exerce à la frontière, quelques mots des plus cruels ont franchi l'enceinte légitimiste et sont descendus à la préfecture

Les fonctionnaires donnent la riposte : une nuée de traits monte vers les manoirs.

Les manoirs gardent un dédaigneux silence.

Quelques méchants excitent le maître d'hôtel à la défiance contre les Fitzterlinn. Trop tard ! le maître d'hôtel est payé.

Il n'y a point de lutte possible : l'ennemi semble dormir, et ceux qui traversent son camp n'y voient que des dames isolées allant à l'église.

— C'est bon, dit le préfet, tout est tranquille.

Rien n'était tranquille, mais tout se faisait tranquillement.

On s'était réuni chez M. de Puyneuf. Après les premiers élans de la colère politique, une belle comtesse, madame d'Aigues-Vives, avait frappé dans ses blanches mains, et avait soufflé un *chut* sur la tempête.

La tempête s'arrêta devant cette simple motion :

— Écoutez-moi ! vous avez beaucoup de colère et beaucoup d'esprit. Mais si vous ne faites que *crier* et *injurier*, pour qui vous prendra-t-on ?

— Ma chère dame...

— Pour qui vous prendra-t-on ? Pour ? qui ? vous ? prendra-t-on ?

On avait compris. Chacun replaça son caractère sur les rails de la dignité, et bientôt une résolution fut prise sans bruit, sans vote, sans discours.

Madame d'Aigues-Vives continua donc :

— Nous donnerons un concert.

— Où ?

— Dans votre salon, monsieur du Tillet, c'est le plus commode et le plus vaste.

— Accepté.

— La souscription sera de 20 francs pour cinq billets. On trouvera trente souscripteurs. Ainsi mesdemoiselles de Fitzterlinn recevront six cents francs. Le concert aura lieu après-demain. Personne ne me contredit ?...

— Madame la comtesse, nous n'aurions garde, vous avez parlé tout d'or ! Cela vous a un peu émue : vous voilà fraîche comme une rose.

— M. de Brébeau, j'accepte votre compliment, et en retour, je vous proclame premier souscripteur pour dix billets.

— C'est bien fait, dit tout bas mademoiselle du Tillet, cela l'apprendra à nous dire toujours la même chose depuis trente ans

— Grand Dieu ! ajoute M de Puyneuf sur le même ton, si cela lui eût coûté un louis chaque fois !. .

En moins de deux heures, grâce au zèle de quelques

jeunes gens, la souscription fut remplie. Le lendemain matin, chaque souscripteur recevait cinq lettres d'invitation signées : « Baron DU TILLET », en échange de sa pièce d'or.

Ces sortes de lettres, d'après un ancien usage, s'offrent sans façon aux familles les moins riches et s'acceptent de même. Quelques-unes descendent vers la basse ville. Elles enorgueillissent un certain nombre de personnes qui se tiennent sur la lisière · des magistrats, des hommes d'affaires, des négociants mêmes, que l'on traite en clients politiques et que l'on reçoit ainsi sans scrupule, parce que la réunion est publique pour ainsi dire.

CHAPITRE X

La comtesse a souscrit et elle vient de recevoir ses cinq lettres.

Marguerite n'ose en demander une pour Flore. Elle attend. Sa mère lit les invitations, mais elle ne se prononce pas sur l'usage qu'elle veut en faire.

Marguerite n'y tient plus.

— Maman ! à qui allons-nous envoyer ces lettres ?

— Je ne sais pas : il y en a deux pour nous.

— Une pour mademoiselle Cabalier ?

— Cavalier n'irait pas.

— Maman ! si vous en envoyiez une à Flore ?

— Cela te ferait-il plaisir ?

— Oui, maman. Et une pour son père.

— Tiens, les voilà.

Marguerite embrasse sa mère, qui se laisse faire avec une certaine réserve.

— Maman, voulez-vous que je les envoie tout de suite ?

— Je le veux bien.

— Puis-je écrire un mot à Flore ?

— Tu le peux. Cela est même nécessaire. Si les Badioux ne voyaient pas ton nom ni le mien, ils ne sauraient à qui s'en prendre.

— Ah ! vous avez raison. Et l'autre lettre, la troisième ?

— Tu mettras l'adresse aussi ; et en dedans : « De la part de madame la comtesse de Saint-Didier. »

— Quelle adresse, maman ?

— M. Molinier.

— M. Molinier ?

— Oui, dépêche-toi : Millon va sortir, elle les portera.

Marguerite n'a pas rougi : elle sait se comprimer à ce point ! Elle n'a pas fait d'objection : elle a senti que discuter l'invitation de M. Molinier, c'était compromettre celle de Flore.

Mais, écrire l'adresse de cet homme, elle-même !

Il le faut bien. Marguerite déguisera son écriture.

Quand elle a fini :

— Là ! c'est très-bien déguisé. Mon Dieu ! j'aime Paul et je ne crois pas être répréhensible. Cependant, je ne puis plus faire un pas sans tomber, à cause de lui.

CHAPITRE XI

Les salons de M. du Tillet sont très-grands. Il y en a trois qui se succèdent.

Le premier, que l'on appelle salon d'attente, pièce assez étroite, ne contient que des banquettes. Le deuxième, que l'on appelle le grand salon, est richement meublé et généreusement éclairé. L'autre, contre-partie du premier, est le salon de jeu. Tous trois s'ouvrent sur une large galerie par où se fait le service.

Les dames sont réunies dans le grand salon, au nombre de trente à quarante. Quelques *habits* galants et respectables se promènent, affectant ces manières de chez soi qui sont l'apanage des cheveux blancs bien conservés. Les jeunes gens lorgnent les tables de jeu et laissent gronder leur sérieuse indolence par les douairières.

Dans le salon d'attente, se tiennent provisoirement tous ceux qui éprouvent l'espèce de timidité inévitable même pour les gens du meilleur monde de la province, au premier aspect d'un salon tapissé de dames silencieuses. Ces toilettes élégantes, ces coiffures ouvragées, ces éventails déployant leurs ailes, ces boas de cygne rampant sur les fauteuils, cela jette aux yeux de la poudre aristocratique, et plus d'un n'échappe au prestige qu'après avoir décou-

vert sa propre femme dans les plates-bandes de moire et de velours.

Tout doucement, on se hasardera, on entrera l'un après l'autre, en clignant les yeux ; chacun ira saluer les dames de son intimité, et les plus hésitants se dandineront, enflés d'importance, dans ce sanctuaire où ils n'osaient pas mettre les pieds d'abord.

Madame de Saint-Didier et sa fille sont fort regardées.

Marguerite est habituée à cet hommage. Elle sait qu'elle est belle et elle prend soin de sa beauté comme d'un objet qu'elle aurait reçu de Dieu en cadeau.

Sa chevelure noire n'a aucun ornement, qu'un lis dissimulé dans la profondeur des nattes. Et puis une robe blanche, d'organdi, tout uniment.

Mais nul ne prend garde à la toilette de Marguerite ; on est exclusivement occupé de ce noble et gracieux visage qui rayonne sans orgueil au-dessus de tous les autres. A l'exception du compliment stéréotypé de M. de Brébeau, mademoiselle de Saint-Didier n'a pas une parole flatteuse à entendre ; sa froideur tient la flatterie à distance. Seulement, les hommes murmurent : « qu'elle est belle ! » et les femmes : « qu'elle est grande ! »

Madame de Saint-Didier n'est pas restée plus de cinq minutes assise près de sa fille : elle a déjà changé de place trois ou quatre fois ; personne ne doute que la fière comtesse ne traverse ainsi le salon pour faire voir sa robe de soie grise à petits bouquets bleus et ses magnifiques cheveux blonds parés hardiment d'une rose. Ce n'est point par convenance qu'elle s'assied de temps en temps près de Marguerite, c'est pour ajouter à la beauté de sa fille le reflet de sa propre beauté. Si elle osait, elle s'écrierait :

— Vous l'admirez aujourd'hui ! Je vous suis une preuve que vous l'admirerez encore dans trente ans.

Paul, revenu de Saint-Étienne dans l'après-midi, n'a pas voulu manquer l'occasion de voir Marguerite. Il arrivait au concert un des premiers, et il reçut la plupart des dames.

Son caractère posé, son éducation forte, sinon brillante, l'ancienneté de sa famille, l'avenir politique que lui réservé sa popularité dans la classe marchande et dans la classe agricole, ses jeunes vingt-sept ans qu'il aggrave par un excellent esprit de conduite, ont fixé sur lui une considération affectueuse que les jeunes gens n'obtiennent jamais. Dès que l'on a su qu'il arrivait de Saint-Étienne, on l'a fort questionné à propos de sa grande affaire de mine. Il l'a annoncée comme une affaire à peu près finie, puisqu'il y avait eu engagement et échange de signatures. Cela est devenu l'objet principal des conversations, au moins dans le salon d'attente et dans le salon de jeu, où Paul s'égaye en compagnie de la jeunesse dorée de la haute ville, — sans néanmoins perdre de vue Marguerite!

M. Molinier vient d'arriver en même temps que mademoiselle Flore Badioux et son père, qui se rangent, et devant les quels il passe, sans paraître les apercevoir.

Flore s'est pincé la lèvre ; M. Badioux s'est étonné de l'injure faite à son habit noir, à son pantalon noir, à son gilet noir, à ses bas de soie noire et à sa cravate blanche ; il ne peut pas comprendre que l'on passe devant lui dédaigneusement, alors qu'il est très-bien vêtu ; à moins qu'on ne le trouve ridicule par ses gants noirs, ainsi que sa fille l'en avait menacé!

Cette circonstance ajoute au trouble de l'honnête marchand. Si un Molinier le méprise, que ne feront pas les messieurs de la haute ville ?

Le voilà derrière sa fille, qui le traîne jusqu'à l'une des deux entrées parallèles du grand salon. Il ne veut pas aller plus loin.

— C'est trop vite, Flore! Tout à l'heure; attendons un peu : quelqu'un entrera en même temps que nous ; ce sera plus facile.

Flore ne peut pas faire la leçon à son père devant le monde; elle ne peut pas non plus rester seule au milieu des hommes, ayant devant elle toutes les dames qui la regardent.

Marguerite l'aperçoit. Un coup d'œil vers Paul et un coup d'œil vers Flore suffisent. M. le vicomte de Carbonnet s'avance avec empressement ; il offre son bras à la jeune marchande et il la conduit près de mademoiselle de Saint-Didier, qui lui dit un « bonsoir, Flore » dont elle est loin de savoir le prix.

M. Badioux est délivré d'une terrible angoisse. Sa fille est parvenue dans le grand salon sans lui ; elle a une bonne place ; M. le vicomte de Carbonnet lui a présenté la main ; on l'a reçue au parfait : tout s'est bien passé : Nous pouvons ôter nos gants, prendre une prise de tabac et nous frotter les mains sans remords. Le frottement exagéré des mains est le principal exercice de ce négociant aussi estimable que casanier.

— Voyons! se dit-il, voyons ce qui se passe ici. Diable ! Les deux chanteuses ont aussi une bonne place. Les dames causent avec elles. Mais on voit qu'il y a de la protection. Ho ! ho ! il y a de la protection. C'est bien juste : des étrangères qui font le rossignolet afin de vivre ! Elles ne pourront jamais chanter pour six cents francs tout en un soir ! Pas moins, elles sont gentilles, ces petiounes. Ah ! voici M. Molinier. Il n'est point encore entré dans le grand salon : c'est un beau Monsieur ! Que peut-il donc attendre? Personne ne lui parle à notre entour malgré sa grosse chaîne d'or !

M. Molinier se décide enfin. Ses connaissances de la basse ville, en bien petit nombre d'ailleurs, affectent de se perdre dans la foule et de ne pas le voir ! Il va faire un profond salut à M. du Tillet, qui le lui rend un peu de côté, sans interrompre sa conversation. Il se dirige vers mademoiselle du Tillet, que l'on entend causer, debout, avec quelques amis.

— Mademoiselle...

La demoiselle répond à son salut par une révérence de cour.

Il s'attendait à un accueil bénévole qui lui permît un mot

de félicitation sur la pensée charitable du concert. Il ne trouve que les hautes rigueurs de la politesse. Embarrassé pour un instant, et ne sachant que dire ni que faire, il répète machinalement la salutation.

Mademoiselle du Tillet répète sa révérence de cour, face à face, tête levée.

M. Molinier voit bien qu'il faut battre en retraite, mais il est si naturel de saluer quand on se retire, qu'il salue encore un peu.

Troisième révérence de cour tout aussi mirifique !

Le conseiller général s'en va furieux! Peut-être cette petite scène a-t-elle passé inaperçue ; mais il se persuade que tout le monde l'examinait ; il se voit faisant trois inclinaisons profondes et successives, et recevant en échange trois révérences de menuet dans le vide du salon, entouré de cent personnes qui devaient se dire : Est-ce que ça ne finira pas bientôt ?

Le malheureux entre tout étourdi dans le salon de jeu ; les jeunes gens rient, bâillent, discutent, font une bouillotte ; il recommence ses salamalecs, auxquels personne ne prend garde, et il se laisse tomber sur le seul siége qui soit vacant ; c'est une chauffeuse de fantaisie à l'usage de mademoiselle du Tillet ! Il s'y enfonce éperdument ; il a le courage de vouloir y paraître à l'aise, les genoux et les coudes à la hauteur du menton !

Cette prodigieuse situation ne lui est même pas révélée par la présence de M. Badioux, qui l'a suivi jusque dans le salon de jeu, et qui le contemple avec un air étonné plutôt que vengeur. Il ne faut rien moins que les épigrammes à demi-voix de la table de bouillotte pour lui ouvrir les yeux.

— Messieurs, *je me carre...*

— Ah ! vous vous carrez ! Moi aussi, je me carre, sur mon fauteuil et les genoux en l'air.

— *Dix fiches à la carre !* Il y a des fauteuils bien extraordinaires en ce monde.

— *Je tiens*. Oui : les chauffeuses, par exemple.

— *Tiens aussi*. Vous n'aimez pas les chauffeuses, et pourquoi ?

— Pourquoi ? *Passe, passè*. On y a trop l'air de prendre un bain de siége.

Cette image photographique de la position de M. Molinier met le feu aux poudres : l'explosion de rires a lieu immédiatement.

M. Molinier s'arrache aux profondeurs de son bain de siège et se sauve.

M. Badioux, tenant sa prise entre le pouce et l'index, éclate de rire aussi, quoiqu'il ne saisisse pas parfaitement la plaisanterie du bain.

On rit plus fort à la table de bouillotte, surtout lorsque le bonhomme se frotte les mains vigoureusement, dans la persuasion où il est que ces messieurs et lui s'amusent aux dépens de M. Molinier.

Le père de Flore, plus libre, regarde les gravures, consulte du doigt un vieux baromètre, offre du tabac à ses voisins, et s'installe définitivement près de la porte ouverte du grand salon. De là, il regarde sa fille, mademoiselle de Saint-Didier et le vicomte de Carbonnet, devant lesquels il s'incline de loin ; il regarde beaucoup les deux cantatrices, et l'on voit qu'un travail difficile se fait dans son esprit. M. Badioux cherche les causes de la prééminence des artistes sur lui, négociant honorable ! Il ne les trouve pas. L'ennui commence à l'atteindre, et le salon d'attente lui semble plus agréable que le salon de jeu; mais l'idée de traverser seul cette grande pièce l'effraye? si quelque personne venait à entreprendre ce voyage, il irait par derrière. .

Enfin, on ouvre le piano : le concert va commencer.

Tout le monde envahit le grand salon, M. Badioux s'y laisse entraîner, sans lâcher pour cela sa prise de tabac.

Après quelques minutes de désordre, chacun s'est fait une place debout ou assis.

M. Molinier est derrière le fauteuil de madame de Saint-Didier.

Paul est près de Marguerite.

Flore a placé son père devant elle.

M. Molinier, en politique supérieur, veut tirer quelque avantage des humiliations qu'il a ressenties. Éclairé par l'irréprochable insolence de mademoiselle du Tillet, il avait pris son temps pour aborder madame de Saint-Didier. Réclamer d'elle une bonne parole en présence de ses orgueilleux amis de la haute ville, c'eût été la mettre dans l'embarras et s'exposer à un accueil contraint. Il a donc saisi le moment du passage de la comtesse entre deux groupes, pour la remercier sans témoins de l'envoi du billet de concert, et il s'est bien gardé de la retenir. Le voilà maintenant placé derrière elle comme par hasard. Certain de l'intéresser par sa discrétion, il attend respectueusement qu'elle se tourne vers lui. Lorsque enfin elle lui parle, il répond si bas qu'on le croirait ému par l'éclat aristocratique de la société qui l'entoure. La comtesse, bonne personne au fond, ne peut pas refuser de venir en aide à un homme intelligent que le prestige de la noblesse de la haute ville fait tomber à genoux ! C'est d'ailleurs son invité, son protégé : il doit lui être permis à ce titre de lever la tête.

— Vous ne paraissez pas vous amuser, Monsieur ?

— Pas encore, Madame la comtesse. Je ne suis pas bien sûr d'en avoir le droit.

— Vous êtes beaucoup trop modeste, et vous oubliez que vous êtes ici par le fait de mon invitation.

— Précisément pour cela, je m'efface tant que je le puis ; on pourrait oublier que Madame la comtesse est un peu solidaire des petits chagrins que souffrirait ici mon amour-propre.

— Oh ! vous n'avez pas besoin de moi pour le défendre.

— Peut-être. Je rachète le tort de ma simple bourgeoisie par une certaine fortune et par l'intelligence que l'on ne

me conteste pas: ce sont là des torts nouveaux aux yeux de beaucoup de personnes

La noble dame ne voit pas que l'esprit souple de son protégé s'avance en rampant ; que d'humble et fin il est devenu douloureusement observateur ; qu'il va se faire mielleux pour excuser ses plaintes illégitimes, et qu'il arrive à la hardiesse quand elle le croit perdu dans la confusion.

— Allons, lui répond-elle sans déguiser sa disposition sympathique, vous nous faites toujours en haute ville plus mauvais que nous ne le sommes.

— Pardon. Après vous, Madame, qui avez une élévation d'esprit exceptionnelle, et qui par une habile expérience êtes parvenue à trouver la mesure exacte des principes, des hommes et des choses, après vous, personne ici n'hésiterait à me faire une injure gratuite.

— Vous vous exagérez...

— Je m'abstiens, je me tais, je me retire humblement dans l'ombre ; et cependant, je rencontre à chaque pas ces indices de malveillance superbe et puérile sur lesquels on ne saurait se méprendre. Je n'en ai aucun souci. Ce sont là des enfantillages dont le temps me ferait satisfaction prompte, si j'avais avec la haute ville des relations suivies; mais on ne me connaît pas; on me juge mal ; je ne puis pas plaider ici...

— Ne parlez pas de cela, dit en riant madame de Saint-Didier.

— Vous êtes pour moi la cour suprême, Madame. Je sais que vous ne me condamnerez pas ; et ma foi, je prends mon parti gaiement de la fatuité de tels grands messieurs ou de telles grandes dames ; ils sont tous les inférieurs de la comtesse de Saint-Didier, et l'invitation seule que j'ai reçue me fait au moins leur égal...

De nombreux *chut ! silence donc !* interrompent M. Molinier, qui n'avait pas entendu le prélude du piano. Des regards impérieux se sont dirigés sur lui. Il se tait, en pre-

nant son interlocutrice à témoin, par un sourire, de l'affectation que l'on a mise à lui imposer silence.

La comtesse s'est retournée à demi, elle a fixé quelques jeunes gens avec une hauteur dans laquelle éclatait sa protestation, comme si l'ordre donné à M. Molinier l'avait atteinte, — et les murmures se sont arrêtés.

L'une des deux cantatrices, l'aînée, qui possède un admirable contralto, chante des paroles allemandes sur de la musique allemande, quelque chose de très-large et de très-inspiré. On écoute suffisamment, on applaudit ferme, par vengeance politique; on félicite la jeune étrangère en termes superficiels ; — et à l'instant même la conversation bourdonne de nouveau.

C'est le tour de la plus jeune : une frêle créature au visage pudique et au teint bilieux ; sa bouche est proéminente, ses dents mal rangées, son nez masculin ; mais elle fredonne allègrement une chansonnette française; on l'applaudit de toute autre manière, avec conscience, avec foi, et le tumulte des chuchotements approbateurs lui apprend, à sa grande surprise, qu'elle a plu davantage que son aînée.

Voilà pour la première partie du concert, qu'un intermède d'une heure interrompra un peu plus tard, afin que la soirée soit à peu près remplie.

On trouvera que cela n'a pas été long ; mais il ne faut point oublier que le concert est un prétexte politique! N'eût-on entendu qu'un petit air de valse, le préfet et les libéraux auraient déjà reçu leur leçon de courtoisie et d'humanité.

Pour être dans le vrai, avouons que le montagnard en général n'aime pas la musique. La société de la haute ville est d'une parfaite distinction; elle suit les modes parisiennes du plus près et elle les accepte avec un goût remarquable; elle pratique à la fois l'élégance et la simplicité; son langage pur du moindre accent, ses formes, ses habitudes semblent lui être un héritage de l'autre siècle; en un

mot, elle est d'une aristocratie naturelle et sans tache. Mais à cause de tout cela peut-être, cette société n'a point l'aptitude artistique. Quand un amateur étranger du plus beau talent se met au piano pour obéir aux instances universelles, on ne l'écoute au delà de cinq minutes qu'avec une peine infinie! — Du côté du peuple, l'inaptitude musicale a d'autres symptômes : les campagnards écoutent le bruit de l'instrument avec une profonde surprise. Vous pourriez fondre en un duo incestueux la *Prière de Moïse* et une polka, qu'ils écouteraient de même pendant trois heures!

C'est du moins ce que M. Onslow, le frère du célèbre compositeur et très-habile harpiste, pour son compte, s'efforce de faire comprendre à M. de Brébeau. Il lui définit avec une chaleur des plus originales la supériorité du contralto de la jeune Allemande. M. de Brébeau consent à tout, pourvu qu'on lui permette d'ajouter que cette aimable personne est fraîche comme une rose! Et il quitte M. Onslow pour aller le lui dire.

Paul a de nombreuses amitiés qu'il lui importe d'entretenir; il n'est resté près de Marguerite que le temps indispensable à ses confidences minéralogiques, industrielles et hypothécaires.

Marguerite n'a pu s'abstenir de les transmettre à sa voisine Flore, qui lui disait :

— Je me suis fait un devoir d'écouter, parce que vous avez en moi une amie bonne et sûre, qui peut-être vous sera une amie utile.

Quant à M. Molinier, il entreprend la deuxième partie de son concert diplomatique. Il charme madame de Saint-Didier par ses flatteries; il imite la bassesse caressante de l'angora se frottant à la robe de sa maîtresse. Le caractère de cette malheureuse femme a la fluidité de l'eau. Il y jette un à un les cailloux qui doivent un jour le faire déborder; il lui fait pressentir adroitement la pitié protectrice, sinon dédaigneuse, que la noblesse de la haute ville réserve aux fortunes amies qui croulent; il la dispose à la sympathie

pour lui et à l'irritabilité contre tous ceux dont l'influence ou les prétentions pourraient faire obstacle à ses desseins sur Marguerite.

Aimerait-il donc Marguerite sérieusement ?

Pas le moins du monde ! M. Molinier est candidat politique dans la montagne ; par conséquent, il n'aime personne ; mais toutes les facultés de son cœur, desservies par les facultés de son intelligence, dressent à la députation un trône d'amour dépravé : Mademoiselle de Saint-Didier est le baldaquin ou le marchepied du trône !

Bref, cet homme a en lui le démon de l'intrigue qui instrumentalise tout ! Son arrondissement est un échiquier politique ; les mairies, les justices de paix, les places vacantes figurent les cases ; la masse des électeurs figure les pions ; les magistrats, les fonctionnaires, les personnages importants, hommes ou femmes, figurent les pièces blanches ou noires, qu'il pousse, qu'il retient, qu'il embarrasse, qu'il brise parfois !

C'est affreux, mais vrai ; c'est immoral, mais grand ! Et il n'y a point d'exagération. Le système représentatif, pratiqué raisonnablement dans tout le surplus de la France, a fait surgir dans les montagnes des personnalités prodigieuses, auxquelles Louis XI, pas plus que ses deux compères, n'eussent pu rien reprendre. L'observateur étranger, partagé entre l'indignation et l'admiration, y découvre jusqu'à quel point de force miraculeuse l'esprit de l'homme est apte à s'élever lorsque, s'affranchissant de toutes les faiblesses naturelles, il marche dans une seule voie, armé pour un seul but. — Une folie grandiose, que les philosophes locaux caractérisent ainsi :

— En notre pays exceptionnel, quand un candidat arrive, il est le galérien de la députation ! Quand il échoue, il en est le forçat libéré !

Mesdemoiselles de Fitzterlinn chantent encore un duo, qu'on trouve long, et l'intermède se fait de lui-même. Tout le monde questionnait des yeux M. du Tillet ; il lui a suffi

d'un mouvement de la main ; on a compris que cela voulait dire : « C'est fini, vous avez un congé d'une heure. »

M. Onslow crie en vain :

— Doucement, Mesdames ! doucement, Messieurs ! votre impatience désoblige ces jeunes étrangères ; nous avons l'air d'une troupe d'écoliers qui sortent de classe.

Personne ne tient compte de sa paternelle exhortation. En quelques secondes, les fauteuils sont rangés, et le salon reprend l'aspect qu'il avait avant la première partie du concert.

Mais les Messieurs sont devenus plus braves ; les Demoiselles, de leur côté, n'entendent pas être toujours assises : il faut bien qu'elles disent un mot aux cantatrices et qu'elles se fassent voir un peu.

Se faire voir un peu ! L'esprit de la plus pudique jeune fille a donc une petite tache de péché originel que la meilleure éducation religieuse ne peut effacer ? — Oui, sans doute. Ce n'est pas de la coquetterie, ce n'est pas de la vanité, ce n'est même pas le désir de plaire : c'est un sentiment fort délicat, qui se refuse à toute espèce de nom et que le scalpel de la psychologie peut seul découvrir.

On arrive par la pratique de la piété, par le désir du perfectionnement de son caractère, par la constante affection filiale envers Dieu, à un état de pureté de cœur qui occasionne une juste estime de soi-même. Dès que ce mot, l'estime de soi-même, est prononcé, l'orgueil se laisse entrevoir réclamant son tribut souverain, ne fût-ce qu'une obole : il mêle ses reflets à la pureté de l'auréole religieuse, et il fait naître chez la jeune fille le sentiment indéfinissable dont nous cherchons le mot, dans une coquetterie qui se parfumerait d'innocence ; il la pousse, il l'enhardit, il l'excite à se faire voir un peu ! — Et il a délicieusement raison pour aujourd'hui : Mesdemoiselles de la haute ville réunies au concert sont toutes d'une grâce charmante !

Le monde frivole fait pire que s'abuser lorsqu'il accepte pour le plus beau produit extérieur de la vertu chrétienne

tant de jeunes visages féminins défleuris par une profonde humilité ! C'est le résultat exceptionnel de la compression de beaucoup de vices ; c'est la suite de l'écrasement de beaucoup d'habitudes mauvaises qu'une tardive éducation religieuse a vaincues jour par jour en dépit d'opiniâtres révoltes. Mais la jeune fille heureusement née, dont le cœur, depuis le berceau jusqu'à l'adolescence, a été nourri des sucs savoureux et vivifiants que contient le christianisme ; la jeune fille qui s'est développée paisiblement dans les voies poétiques du bien, doit atteindre à son propre insu le sommet de la beauté humaine, car ce sublime idéal ne peut être que l'expression de toutes les vertus douces, aimées et pratiquées sans effort.

CHAPITRE XII

Mademoiselle de Saint-Didier est une de ces jolies fleurs que la culture religieuse a fait épanouir ; elle aime d'un amour chaste et tendre, qui n'est qu'une déviation de l'amour de Dieu, et elle se montre aussi gaiement innocente que la plus innocente parmi ses compagnes.

Mademoiselle de Garrail a pris son bras et l'entraîne vers mademoiselle du Clausier et mademoiselle de Grazac: elles se disent des futilités à l'oreille; elles rient; elles se donnent des coups d'éventail sur les mains, et puis elles se promènent deux à deux. D'autres suivent, donnant le bras à un frère, à une mère, à une amie. Petit à petit, toutes les jeunes filles sont debout. Les hommes, s'effaçant sur leur passage, ont fini par occuper le milieu du salon, comme ils feraient pour obéir aux propulsions d'une valse; leurs filles, leurs nièces, leurs sœurs passent devant eux : ils regardent le défilé.

La plupart des dames sont restées assises : la naïveté virginale seule leur permettrait de se faire voir aussi innocemment.

Mademoiselle du Tillet s'approche de madame de Saint-Didier.

— Voyez donc, comtesse, que ces enfants sont jolies.

— Charmantes, je me le disais.

— C'est une petite procession ; on regrette de ne pas voir flotter en tête notre bannière de la sainte Vierge brodée d'or et de perles.

— Ma bonne Tillet, laissez-moi rire et ne vous fâchez pas ! Mais l'honneur de porter la bannière vous appartiendrait.

— Oui, à titre de doyenne des demoiselles. Méchante !

— Oh ! c'est une plaisanterie d'amitié.

— Toujours ; je connais cela. Il y a vingt ans qu'on me la fait, d'amitié, cette plaisanterie. Mais qu'elle est donc belle, votre Marguerite ! Elle a la tête de plus que toutes ses compagnes ! On dirait un jeune capitaine.

— Pauvre Marguerite ! Il s'en faut qu'elle ait rien d'un capitaine.

— Ah ! vous voudriez peut-être qu'elle fût comme vous ? Moi, je l'aime autant comme elle est. Tenez ! la voilà qui nous rit : elle devine que nous causons d'elle et que nous en disons du bien.

— Elle n'est pourtant pas orgueilleuse.

— Attendez, je vais la punir par une grimace : — Hum ! — Bon ! elle ne rit plus ; elle marche fièrement sans tourner la tête : Ah ! elle me regarde, elle veut me faire voir qu'elle n'est pas fâchée : c'est une bien bonne enfant.

— Elle est loin d'être parfaite.

— Et nous donc !

— Tillet, remarquez-vous les deux Allemandes ? Quel air d'étonnement !

— Ah ! si toutes les filles de l'Allemagne leur ressemblent, elles ont de quoi être saisies d'admiration en voyant défiler notre petit régiment.

Ce petit régiment est admirable, en effet.

Derrière mesdemoiselles du Clausier et de Grazac, vient M le vicomte du Sably, donnant le bras à sa sœur Hermine. M. du Sably est un jeune homme de vingt-deux ans, d'une taille chétive, l'œil gris clair, le teint pâle, les che

veux rouges : un de ces visages souffreteux et fiers qui ne rient jamais. Un jour, les indolences de la province l'ont lassé, il s'est fait soldat ! il s'est engagé dans un régiment de cavalerie que l'on transbordait en Afrique. Là, M. le vicomte a donné tant et de si grands coups de sabre, que l'on n'a pu faire autrement que de le nommer brigadier, puis maréchal-des-logis, puis maréchal-des-logis chef, puis officier. Ça été long, il lui a fallu sabrer quatre ans.

A chacune de ses promotions : « Ce n'est pas cela, disait-il, que je viens chercher ici, c'est la croix ! » La croix lui est enfin arrivée cet automne, et il est venu bien vite la faire voir à son grand-père, et à sa sœur Herminie, qui se montre aussi radieuse qu'elle peut l'être au bras du petit officier de chasseurs à grande moustache. Mademoiselle Herminie est blonde, sa peau a la blancheur de l'ivoire terni, son regard glisse toujours de côté avec lenteur, son sourire est d'une tristesse affectueuse ; elle est de ces natures faibles et tendres auxquelles la protection est indispensable. L'uniforme et la décoration de son frère lui vont très-bien.

On remarque aussi beaucoup les trois demoiselles de Saint-Vial : deux jeunes nièces donnant chacune le bras à leur grand'tante. Mademoiselle de Saint-Vial, un peu vieille, un peu bossue, un peu goutteuse, a hérité de son neveu quatre enfants et quelques dettes, il y a de cela une douzaine d'années. Avec ses cent cinquante louis de rente viagère, et avec l'aide de Dieu, elle a élevé les quatre enfants. Des deux garçons, l'un est prêtre depuis six mois ; l'autre est sorti de Saint-Cyr sous-lieutenant ; les filles ne tarderont pas à se placer aussi, soyez-en sûr. En attendant, ces belles personnes au visage riant et rose défilent à la parade et se tiennent de leur mieux pour honorer la bonne dame qui craint d'ennuyer ses petites nièces, alors que les petites nièces se parent de leur vieille tante avec un pieux orgueil.

Flore débuche un peu plus loin, en compagnie du papa Badioux prisant force tabac ; mais le plaisir de se faire voir

ne paraît pas l'occuper; elle insinue encore à son père quelque leçon importante :

— Quand on est reçu dans le grand monde, il faut s'y conduire honnêtement.

— Ma fille, tu me martyrises avec ton grand monde...

— Ne parlez pas si haut et écoutez-moi bien. Monsieur le vicomte de Carbonnet nous a fait honneur en venant m'offrir sa main pour me présenter ; vous ne pouvez pas lui aller dire merci, c'est clair, mais vous devez au moins lui montrer un peu d'intérêt en lui parlant de son affaire de mine dont tout le monde s'est occupé ce soir. Vous seriez presque le seul à ne lui en avoir rien dit.

— Que veux-tu que je lui dise? Je n'entends rien aux mines, moi!

— Mais vous entendez très-bien les affaires, puisque vous êtes négociant. Complimentez-le d'abord. C'est un jeune homme très-bon et très-poli : il ne vous fera certainement pas de la science minéralogique : il ne causera avec vous que de la partie industrielle de son exploitation.

— Oh ! comme cela, je serais homme à lui donner quelques bons conseils.

— Sans doute, et il vous en saurait très-bon gré. Allons!

— Tout à l'heure. Tu me tourmentes comme...

— Chut ! Mademoiselle de Saint-Didier vient de s'asseoir. Conduisez-moi près d'elle. M. de Carbonnet est précisément seul derrière Marguerite.

— Où donc ? Je ne le vois pas.

— Sous le rideau de la fenêtre. Il est accoudé ; il bâille ; on voit qu'il s'ennuie : vous êtes certain d'être le bien reçu.

— Le diable t'emporte !

— Mon père !...

M. Badioux s'exécute, mais ce n'est pas sans de longs tâtonnements.

Il aspire une fusée de tabac ; il passe une première fois

devant M. de Carbonnet, les mains derrière le dos, sérieux, préoccupé, en affectant de ne pas l'apercevoir ; il y passe une deuxième fois, une troisième fois, mouchant, prisant, regardant l'heure à sa montre, toujours sans apercevoir M de Carbonnet ! Un jeune homme le croise rapidement dans son sillon et lui dit : « Bonsoir, monsieur Badioux, vous vous amusez donc à monter la garde ? » La petite levrette de M. du Tillet le suit pas à pas, heureuse d'avoir découvert un homme raisonnable en dehors des agitations! Flore le persécute du regard ; bientôt l'anxiété s'ajoute au malaise du bon négociant : plusieurs messieurs se lèvent coup sur coup pour aller dans le salon de jeu ; il pense que l'on se dirige vers Paul et qu'on va le lui prendre ! Un dernier regard de sa fille le cingle au plus vif ; il se décide à aborder M. de Carbonnet et à lui offrir du tabac.

— Eh bien ! monsieur le vicomte, je me suis laissé dire que nous avions fait à Saint-Étienne une excellente opération ? Je vous en fais mon compliment bien sincère.

Paul puise dans la boîte à tabac ; M Badioux se glisse sous le rideau ; Flore darde ses petits yeux gris sur ces deux hommes avec une étrange expression. Elle les reporte ensuite à l'autre bout du salon sur M. Molinier, en pinçant sa lèvre en signe de menace.

Marguerite, étonnée, lui dit :

— Quel usage faites-vous de vos jolis yeux, Flore ? Vous semblez jouer la comédie.

Flore répond en souriant :

— Je creuse une mine.

— Vous creusez...

— Oui. Ne vous occupez pas de cela, Marguerite. Je suis plus forte que vous par mon expérience, et je vois plus loin.

Marguerite penche timidement la tête.

— Quittez cette attitude déplaisante : votre mère et M. Molinier vous regardent.

Marguerite obéit.

Une fois sous le rideau, et la prise à la main, M. Badioux est un homme! d'autant que Paul, attrapé par une politesse à brûle-pourpoint, n'y répond qu'en balbutiant.

Le père de Flore sait les affaires! Il a devant lui un jeune homme inexpérimenté. Des gants blancs, mais point de fortune. De la science, mais point d'habileté pratique. On peut y aller rondement.

Marguerite voudrait bien s'expliquer le mot de Flore : « Je creuse une mine! » Elle n'ose pas lui faire une question; elle sent que l'esprit de son amie a plus de portée que le sien : loin de souffrir de se voir protégée sans y rien comprendre, elle éprouve un sentiment de gratitude timide, et elle observe avec le sourire de la curiosité innocente ces deux hommes si dissemblants qui font de la causerie intime sous les rideaux.

— Flore? votre père est très animé, de quoi parle-t-il donc à Paul, à monsieur Paul?

— Probablement il le remercie de m'avoir pris la main à mon arrivée et de m'avoir placée près de vous.

— Ah! Paul lui dit aussi bien des choses. C'est singulier.

— Monsieur Paul ne paraît pas se fatiguer de la conversation de mon père.

— Ils sont fort occupés tous deux. Flore? Est-ce qu'ils creusent aussi une mine?

— Non, Marguerite. Ne vous amusez pas de moi. J'ai eu tort de vous dire cela. Tenez, on nous présente des rafraîchissements. Bien : à vous l'orgeat, à moi la groseille : chacune son goût et sa couleur.

— Est-ce une épigramme?

— Contre moi.

— Je n'y crois pas. Mais voici que votre père écoute en faisant la moue. Dieu, quelle moue! Paul ne s'en aperçoit pas. Je vais lui faire signe qu'il est bien ennuyeux.

— Marguerite, laissez-les, je vous en prie; si mon père voyait que vous l'examinez ainsi, il ne saurait plus que dire.

— Ils n'en finissent pas. Moi, cela m'intéresse ! Je voudrais savoir de quoi ils parlent. Parlent-ils de nous?

— Non.

— Bien sûr ?

— Bien sûr. Mais que vous avez donc de l'amour-propre ! C'est peut-être de quelque autre dame qu'ils s'entretiennent.

— Ah !

— Ou du concert.

— Pour cela non. Voyez-vous, Paul explique son affaire de mine.

— Ma chère, tournez-vous vite et ne les regardez plus : le Molinier vient de notre côté.

— Vous me faites peur ; ce monsieur ne me parlera pas ici, j'espère.

— Il y pense, mais il n'ose. Voyez, qu'il se promène superbement ! Ah ! bon ! c'est à M. de Blanval, le juge, qu'il en voulait. M. de Blanval a fait une pirouette pour lui échapper. A l'exception de madame votre mère, personne ne lui aura dit un mot, personne !

— N'a-t-il pas causé un peu avec les cantatrices ?

— Il a essayé. Ces demoiselles l'avaient vu sans doute à la préfecture : j'ai remarqué qu'elles lui répondaient de très-haut.

— Que de choses vous découvrez, dont je ne me doute pas.

— Ah ! ne me faites pas de reproche, Marguerite ; je déteste M. Molinier pour l'amour de vous.

— Merci, bonne Flore ; mais le concert va recommencer, ou plutôt va finir ; j'en suis bien aise pour ce pauvre M. Badioux ; Paul le laisse libre enfin. Ce n'est pas dommage, il l'a retenu plus d'une demi-heure dans sa mine.

Flore se rit à elle-même. Une pensée l'occupe, à laquelle l'observation de son amie répond évidemment.

Marguerite, impatientée, prend son parti et s'accommode de son ignorance Elle ne veut plus se mettre en peine ni de Paul, ni de M. Badioux, ni de M. Molinier. Elle

est dans le bruit d'une fête, elle veut y prendre du plaisir !

— Bon ! M. de Brébeau me fixe; vous allez voir, Flore, je vais l'attirer adroitement..

— Ah ! mon Dieu ! et par où ?

— Par où ? par un de mes regards.

— Et pourquoi ?

— Pour qu'il me dise que je suis fraîche comme une rose.

Fraîche comme une rose! ce serait plutôt blanche comme un lis.

— Du tout. M. de Brébeau ne connaît pas les lis, il ne connaît que les roses. Vous allez voir cela. Mais ne soyez pas inquiète, il vous fera le même compliment absolument! Et si le vôtre vous va mieux, je ne pourrai pas en vouloir à M. de Brébeau, il n'en sait qu'un.

— Et le dit-il souvent ?

— Tous les jours, tant qu'il peut, depuis... depuis que maman était petite.

— N'en plaisantons pas, Marguerite: vous savez qu'il est défendu de se moquer des défauts de nature.

— Ho ! ho! ho ! des défauts de nature ! Le voilà qui vient. Si vous riez, Flore, je me sauve; je vous laisse seule, exposée à toute son audace !

Marguerite avait bien deviné. M. de Brébeau se précipite dans le piége. Il se met de moitié dans la gaieté folle des deux enfants, et il leur décoche son double trait complimenteur, que ces demoiselles reçoivent les yeux baissés en se poussant imperceptiblement du coude et en froissant leurs mouchoirs.

Elles sont bien heureuses !

Mais le concert est terminé. Dix heures sonnent. Les mamans pressent le départ. On a consulté le temps : il fait un beau froid ; le ciel bleu est plein d'étoiles.

Les dames s'enroulent de leurs boas, se cachent sous leurs pelisses, dont elles baissent le capuchon ; se gantent, se pelotonnent en gloussant à l'idée du froid, s'enfouissent

les mains jusqu'aux coudes dans leurs manchons. Ainsi masquées, elles viennent toutes donner une miette de révérence aux deux cantatrices que monsieur et mademoiselle du Tillet ont placées entre eux comme si elles étaient leurs filles.

Les hommes, affublés de leurs par-dessus plus ou moins disgracieux, remplissent le même devoir, et bientôt la porte blasonnée se ferme avec un bruit éclatant sur les derniers boas et les derniers manteaux de la foule.

Des groupes passent en riant sous les noirs arceaux; d'autres longent la cathédrale et tournent le cloître; on voit des masses informes descendre lentement les escaliers séculaires et se perdre dans l'ombre des ruelles, des impasses, des portes voûtées; on entend tinter les plaintives sonnettes et résonner les marteaux de fer dont les coups sont répercutés par les ogives du vieux monument.

Puis tout redevient morne dans la haute ville.

Les invités de la basse ville suivent ensemble la rue échelonnée de la cathédrale, exaltent la complaisance de monsieur et de mademoiselle du Tillet, le mérite des deux Genevoises, le bon goût, la distinction de tout le monde !

M. Molinier, qui descendait un peu en arrière, les atteint : on se tait, on s'écarte, on le laisse passer comme un inconnu, lui qu'hier on saluait avec prévenance.

Paul est devant Il regagne son hôtel de la *Croix-d'Or*, faisant compagnie à M. Badioux et à sa fille, qui le conjurent de ne pas se détourner davantage, et n'en finissent pas de le remercier.

— Que M. le vicomte de Carbonnet est aimable, dit Flore, quand il est parti.

— Oui, oui, mais il a sur les bras une grosse affaire.

— Laquelle donc ?

— Son affaire de mine.

— Ah ! tout le monde prétendait ce soir que c'était une affaire infaillible.

— Peut-être ; en tout cas, il lui faut de l'argent bien vite, et il n'en a pas.

— Pauvre jeune homme.

— Ta mère et toi, vous me gronderez peut-être. Il n'y a cependant pas de ma faute. Je vais t'expliquer cela...

— Ah ! bien non ; plus tard, mon petit père ! Laissez-moi pour aujourd'hui dans la musique : vous savez d'ailleurs que je n'entends rien aux questions d'argent.

— Bon, bon, ma fille ; enveloppe-toi bien et prends garde au rhume.

CHAPITRE XIII

M. Molinier possède au plus haut point l'habileté de l'époque. La marche de son esprit n'est entravée par les sollicitations d'aucun sentiment; il n'aime personne, il ne hait personne; sa bienveillance, comme sa colère, ne sont autre-chose que des témoignages de sa force, placés en bonne voie pour produire le meilleur effet ou le meilleur profit.

Il y a quelques jours, on l'a froissé vivement chez M. du Tillet; ça lui a été d'un bon conseil : il a joué plus serré près de madame de Saint-Didier; il a étudié M. de Carbonnet avec plus de soin.

MM. de la préfecture se sont moqués de lui en ne manquant pas d'exagérer ses humiliations. Il en a ri; mais chaque soir, enfermé dans son cabinet, il a revu toutes les combinaisons qui doivent abattre la fortune de la comtesse et réduire son orgueil à merci.

Ce matin, dès le jour, Pascal allumait son feu, montait sa tasse de chocolat, nettoyait sa belle pipe, et plaçait l'élégant pot à tabac sur le bureau, près de la bougie allumée en présence du soleil levant.

M. Molinier ne fume jamais que seul, et lorsque son intelligence, errant dans les abstractions électorales ou

diplomatiques, éprouve le besoin de se débarrasser tout à fait de sa propre matière, ce que l'on ne peut obtenir qu'en rejetant la volonté animale dans une occupation mécanique. La solitude spirituelle se fait alors. L'intelligence se coupe pour ainsi dire en deux : une moitié monte, comme l'aigle, dans l'éther lumineux : l'autre moitié s'arrête plus bas dans la fumée. Mais cette séparation a un inconvénient : le *demi-être* qui pense oublie le *demi-être* qui fume ; celui-ci fume mal, et le fourneau de la pipe s'éteint à chaque instant. Si l'on recourt aux allumettes, l'opération se complique ; il faut être *deux* !

Voilà pourquoi la bougie brille à neuf heures du matin, chez M. Molinier.

Tout le monde connaît ce détail au Puy, et la niaiserie bourgeoise en fait le plus grand honneur au Machiavel de la députation.

— Quel homme ! Il est extraordinaire en toutes choses. Le matin, dès huit heures, on le trouve près de son feu, bien emmitouflé dans sa douillette de soie ; il travaille en fumant, lui qui ne fume jamais ni dans la rue, ni dans le monde ! Sa tasse de chocolat est près de lui ; il avale une gorgée de chocolat, il pousse une goulée de fumée, et comme sa pipe s'éteint peut-être plus de trente fois par heure, et que les allumettes n'en finiraient pas, il a sur son bureau une bougie allumée en plein jour.

— En plein jour ?

— En plein jour. Je le tiens de son domestique Pascal.

— Monsieur ! c'est un homme bien extraordinaire.

— Et travailleur !

— Et habile !

— Oh ! mais oui ! oh ! mais oui !

Quand M. Molinier recueille ces petits propos de la bouche de l'un de ses flatteurs, il sourit en prince, puis il donne l'explication psychologique que l'on vient de lire en se servant négligemment de termes prétentieux qui causent à l'auditeur une stupide admiration.

Mais nous sommes dans le cabinet de travail, le chocolat est bu, la bougie brille, la lèvre aspire en vain la fumée. Écoutons les murmures de l'esprit, isolé dans les hauteurs...

— « Les hypothèques qui frappent la terre de Cabriac s'élèvent à 60,000 fr.

Je dis 60,000 fr.

Les dettes par billets s'élèvent à 64,000 fr., savoir : 18,000 à Guigonet, c'est-à dire à *moi*, échus ; 9,000 à Puzol, encore *moi*, échéance 10 février ; 25,000 à cet imbécile de Fayolle, toujours *moi*, échéance 15 février ; 12,000 à Brégot, pire que moi : usurier et bête : il n'attendra pas une heure, échéance 1er mars, dans six semaines.

Je dis 64,000 francs.

Dettes accessoires : un millier d'écus à peine. Cette femme a de l'ordre !

Total général avec ces mille écus : 127,000 francs.

Voilà pour le passif.

L'actif, quel est-il ?

La terre de Cabriac. Sa valeur réelle importe peu ; ce qui importe, c'est le chiffre que donnerait la vente par expropriation, au comptant : 120,000 fr. au plus.

Affaire Montbarjos. Affaire sûre ; mais j'y ai mis la main : les paysans ne veulent pas payer, malgré leur acquiescement à l'arrêt de la Cour de Riom. On croit qu'il y a matière à plaider beaucoup et longtemps. Laissons le croire. Cette créance de 40,000 francs, dépréciée encore par la vente judiciaire au comptant, produirait 5 à 6,000 francs.

Quelques bribes de terre insignifiantes, et la maison de la haute ville.

C'est tout.

Total ma foi, total égal au passif : 127,000 francs.

La liquidation close, il ne reste plus à l'infortunée comtesse que .. sa maison pour pleurer.

Mais ne plaisantons pas.

Si je pousse, quand va venir l'époque de mes échéances,

Puzol et Fayolle, si même je ne rembourse pas cet immonde Brégot, les créanciers hypothécaires, qui, à titre d'amis de la comtesse, attendent patiemment ou impatiemment, pousseront aussi : je ne suis plus maître de rien.

Si je laisse renouveler les billets à leur échéance, j'ouvre la voie à l'intervention étrangère, je desserre le poumon du malade : absurde.

Il ne suffit donc pas de tenir l'ensemble au moyen des principaux détails ; il faut tenir à la fois les détails et l'ensemble :

Voyons si ma main est assez large.

— J'achète à réméré : un réméré de trois mois, 100,000 francs : c'est un prix d'une loyauté éclatante, pour un réméré : mes adversaires eux-mêmes le proclameront.

— Je me charge d'éteindre la dette de 64,000 francs par billets : tous ces billets m'appartiennent indirectement, à l'exception de celui de Brégot, qui s'élève à 12,000. Ce n'est pas douze mille francs à verser : Brégot prendra un effet de moi à 5 pour cent si je le veux ; je connais certaines de ses affaires : il me craint !

Restent les 60,000 francs de créances hypothécaires, dont je dois solder 36,000 pour atteindre les 100,000 francs de mon réméré : *mais !....*

Mais l'hypothèque est un peu douteuse à cause des créances qui résultent des dettes du feu comte, consenties par madame de Saint-Didier à la légère et pas du tout judiciairement. Sa fille a là aussi un droit trop oublié. Chacun des billets, chacun des miens, des propres miens occultes, signifie audit Molinier, acquéreur, le *veto* de son opposition.....

Ainsi, je ne paie pas, j'attends ; et les créanciers hypothécaires font comme moi, ils attendent jusqu'à la solution définitive de l'incident. Hélas, mon Dieu ! je ne puis même pas payer le billet Brégot ni mes propres billets ! Chacun de ces quatre chiffons de papier me fait une opposition qui paralyse mon remboursement, et il se trouve que mes 100,000 francs sont un mat de cocagne enduit d'une couche

de savon judiciaire : grimpez, mes petioux ! grimpez ferme : c'est haut !

Bref, la vente à réméré laisse les choses *en l'état.* Les trois mois, les quatre mois, si l'on veut, passent à la muette d'abord sur les hypothèques en alarmes : un peu d'huissier, un peu d'avoué, un peu de frais, éloignent les amis qui ont de l'argent, qui n'en auraient pas assez, qui, en eussent-ils assez, ne voudraient pas l'aventurer en cette galère. Et Cabriac m'appartient.

Oui, c'est cela Oh ! je sais bien que la comtesse ne l'entend pas ainsi ! Elle m'expliquait les choses hier avec une simplicité touchante :

— « Sur 100,000 francs, disait-elle, 64 000 pour les billets et 30,000 au besoin pour une moitié des hypothèques ; mais on n'en demandera pas le remboursement, j'en suis sûre, j'ai la parole de M. de Savigny et de l'autre. Le réméré ne m'aura donc fourni que 64,000 fr. je le rachèterai avant trois mois par les 40,000 de Montbarjos, par 10,000 fr. de bois coupé et par un nouvel emprunt de 15,000 fr., pour le cas où M. Molinier refuserait un billet de moi en paiement. »

— Bien grand merci ! J'ai donné ma promesse néanmoins : et je la tiendrai : pourvu.... Dame ! les affaires sont les affaires ; pourvu qu'aucune difficulté grave ne survienne qui compromette mes capitaux.

Allons ! je tiens la propriété, je tiens la femme, je tiens la fille, je tiens tout saprebleu !

Voyons maintenant ce que ça me coûtera et ce que ça me vaudra. Voyons la réalité en me supposant propriétaire et maître après le mariage.

Sur 64,000 fr. de billets, en effacer cinq, que mes indignes acolytes m'ont fait gagner en trop par leurs renouvellements usuraires depuis trois ans. Soit 59,000 francs.

Sur 60,000 francs d'hypothèques, réduction de 10,000 fr. à l'aide d'un épouvantail : le procès en contestation de leur légalité, soit 50,000 fr.

Total 109,000 francs, mettons *cent dix mille*

La terre de Cabriac que l'on estime 120,000 fr., parce que la vente à la suite d'expropriation ne produirait guère plus, vaut 180,000 fr. Je la connais.

Les créances Montbarjos, 40,000 fr. Oui, oui, ils les payeront les 40,000 fr. très-bien, non pas à la comtesse, j'y ai déjà mis bon ordre, mais à moi : l'affaire est infaillible.

La maison de la haute ville, 20,000 fr.

Quelques bribes de terres, ou de vignes, ou de bois, 5,000 fr.

Total général : 245,000 fr.

Prix d'acquisition : 110,000 fr.

Différence en boni : 135,000 fr.

Eh bien ! ce n'est pas si mauvais. Notre petite Marguerite est encore une femme de cent trente-cinq mille francs, non compris ses grâces personnelles et mobilières, avec l'influence de son nom.

Et puis elle est vraiment gentille ! un peu fade ; mais c'est une brune pas mal virile : il y a là de l'étoffe, de la séve, du montant ; je la formerai.

Les obstacles extérieurs ?..

Rallumons notre pipe d'abord, et laissons la un peu se fumer.... »

M. Molinier se promène, une main dans la poche de son gilet.

Il se sourit ; il se regarde en dedans. Il sourit aussi à la naïveté de la comtesse qui le prend pour un ami, pour un imbécile d'une certaine capacité, pour un brave enfant du peuple, tout heureux qu'une dame de la noblesse l'élève jusqu'à elle ou descende jusqu'à lui.

La pipe s'éteint et l'esprit parle :

— « Les enfants du peuple : ah ! vous êtes très-heureuse, madame, qu'il s'en trouve un, jeune, riche, joli garçon et assez adroit pour vous sauver malgré vous ! La grosse femme se voit déjà délivrée de ses dettes jusqu'à la dernière

en vendant un peu plus tard quelques arpents de terre de Cabriac. Tout lui vient en aide ! Il ne lui faut que 64,000 fr. ? On en met 180,000 à sa disposition Elle eût accepté un réméré de 70,000 francs ? On lui en a offert presque le double. Excellent Molinier ! Que n'as tu une ou deux particules devant ton nom, madame la comtesse t'accorderait sa fille avec joie, et tu aurais la mère par-dessus le marché. Ah ! ah ! nous ne sommes qu'un petit bourgeois, comtesse ! mais nous y voyons de loin ! »

Le petit bourgeois s'assied ; il remonte un à un tous les gradins de sa vaste combinaison.

« Tout va bien, se dit-il ; passons au Carbonnet.

Sa fortune est pardieu en convalescence. Les Stéphanois lui ont consenti un bon traité : abandon de la mine de cuivre moyennant une somme de cent mille francs, outre la réserve d'un quart dans les produits. Mais d'abord, on n'escompte pas un traité comme un billet à ordre ; ensuite, les cent mille francs ne seront versés, en plusieurs fois, qu'après la réalisation légale de l'affaire, qui doit prendre la forme de la commandite. Et les frais, et les démarches, les autorisations à obtenir, les pièces à enregistrer, tout cela incombe à Carbonnet. Il a besoin de 12,000 fr. pour faire radier certaine hypothèque ; de somme égale pour des travaux préparatoires qu'on lui a imposés ; et, ceci n'est pas le moins important, de deux grands mois pour réaliser tous ses actes.

D'une part, je l'entraverai jusqu'au printemps par les lenteurs bureaucratiques de la préfecture ; d'autre part, il ne trouvera pas les 24,000 fr.

Non il ne les trouvera pas. Il se gardera bien de les chercher à Saint-Étienne, ce serait compromettre son affaire ; ici, on ira au bureau des hypothèques ; on y verra une dartre chronique de 40,000 francs ! Carbonnet aura beau dire que cette lourde hypothèque est attribuée au service d'une rente viagère de 2,000 francs, éteinte déjà pour moitié, qu'elle n'est pas susceptible de remboursement, qu'ainsi

elle n'a aucun poids, etc. ; on lui objectera deux autres hypothèques de chacune dix mille francs. Il expliquera que son emprunt aboutit à éteindre l'une des deux qui le serre de trop près : Peine inutile ! on ne l'écoutera plus, on trouvera que la question est fort embrouillée, on verra que le domaine de Carbonnet est grevé, en définitive, de soixante mille francs d'hypothèques, qu'il n'en vaut pas davantage, que la plus-value de la mine est une conjecture en dehors, qu'ainsi un prêt de vingt mille francs en de telles circonstances serait éminemment bouffon. Oh ! je connais les gîtes aux écus. Le Puy n'a pas de fonds disponibles ; en eût-il, Carbonnet n'y mordrait rien.

— Cependant !... »

M. Molinier souffle sur sa bougie et ôte sa douillette de soie.

— « Cependant j'ai besoin d'arriver vite ! Le jeune gaillard s'est fortifié tout à coup. Un nouveau bienfait de la Providence peut lui survenir ; car, si vieille ganache que soit la Providence, elle a parfois l'esprit plus retord que le mien ; je suis obligé de le reconnaître.. .

— Prenons donc l'avance, et allons aujourd'hui même enlever le réméré à ma belle comtesse. »

Il a passé un habit et s'apprête à glisser sa manche dans le manteau bleu à long col.

Quand un doigt mal exercé frappe à la porte.

— Diable ! Qui vient si tôt ? Au fait, je ne puis pas visiter madame de Saint-Didier dès neuf heures du matin ; je lui serais suspect ; à quoi pensais-je donc ? Entrez ! entrez ! entrez donc sapristi !

CHAPITRE XIV.

— Bonjour monsieur Molinier.

— Ah ! c'est vous, seigneur Mijoras ; je suis bien aise de vous voir.

— Monsieur Molinier, j'aurais pu venir au jour du premier de l'an, mais il n'y a rien de nouveau.

— Vous auriez en effet dû venir le premier janvier, ne fût-ce que pour payer votre billet de quatre cents francs.

— Le premier janvier ?

— Oui.

— Je croyais que c'était le 1er mars.

— Le premier mars, c'est l'autre. Mais il n'y a pas grand mal si vous apportez de l'argent, comme je le suppose.

— Je n'en ai pas, monsieur Molinier.

— Nous ferons alors protester le billet.

— Hoya !

— Ça fait qu'il y aura quelque chose de nouveau.

— Monsieur Molinier, j'ai bien rempli vos commissions l'autre jour. J'ai fait courir le bruit sur l'oncle des Riou, que l'on arrêtera sans doute prochainement.

— Et vous avez vu Carbonnet?

— Je l'ai vu.

— Et il ne vous a rien dit de Lauriol et de Faure ?

— Il se méfie trop ; je n'ai pu rien savoir,

— Ni de lui, ni de son père, ni de Girofla, ni des domestiques ?

— J'ai gratté la langue de tout le monde au château de Carbonnet ; rien : ils ne parlent pas.

— Il fallait faire parler le chien, imbécile ! Voyons, entrerez-vous, et fermerez-vous la porte ?

Mijoras ferme la porte.

M. Molinier, assis près du feu, le regarde avec une dureté méprisante.

— Et aujourd'hui ? vous ne savez rien de nouveau de Carbonnet !

— Pas grand'chose.

— Il a vendu sa mine de cuivre. Il y fait faire des travaux, il cherche vingt-cinq mille francs.

— Hoya !

— Gardez vos *hoya* pour une meilleure occasion : cela ne prend pas avec moi ! Ainsi, je paye vos dettes, je vous donne mon argent, je vous mets dans la confidence de mes affaires, et vous ne pouvez pas même m'instruire des choses qui se passent à votre porte ? Vous comprenez que je ne suis pas assez stupide pour laisser mes fonds dans les mains d'un homme qui ne me rend aucun service et qui penche en secret du côté de mes ennemis !

— Monsieur Molinier, je vous promets que cela n'est pas.

— Monsieur Mijoras, vous dites cela tout juste comme on le dit quand on ment.

Le pauvre diable ne peut soutenir le regard sardonique de son seigneur et maître : il détourne la tête comme un chien auquel on présente un verre de vin.

Le maître satisfait de l'avoir écrasé, ne le pousse pas davantage ; mais il sait que même écrasé, le paysan conserve toute sa finesse ; il devine que celui-ci guette l'indulgence sur son visage et en découvrira la moindre lueur ; ne voulant pas même lui permettre ce petit succès, il se tient impassible.

Mijoras campe résolûment son feutre sur sa tête : on voit qu'il vient de prendre une grave résolution.

— Je sais bien autre chose sur Carbonnet que son affaire de mine !

— Ah ! Quoi ?

— Je ne pouvais pas le croire, et je n'ose pas le dire.

— Des amourettes ?

— Oh non ! on ne lui en connaît point.

— Allons, dites ce que c'est.

Mijoras s'avance de trois pas, le dos voûté, l'œil sombre, la lèvre tordue ? il reste appuyé sur son bâton :

— Guillaume Arsac va souvent le soir au Carbonnet.

— Guillaume va le soir au Carbonnet !

Mijoras répond *oui* par un petit coup de son feutre.

— En êtes-vous sûr, Mijoras ?

Même petit coup de feutre.

— Comment le savez-vous ?

— Je l'ai vu sortir deux fois, le soir, tard.

— Avez-vous pu savoir ce qu'il y allait faire ?

— Bogrri ! ce ne sont pas là des jeux d'enfants. Avec Guillaume, il faut y aller de prudence.

— C'est juste.

— Il s'est caché la nuit, beaucoup de fois, et plus d'une fois depuis le redoux, chez la cabaretière d'au delà Saint-Jeures.

— Au delà de Saint-Jeures ? sur la route de Tence ?

— Non.

— Je voulais dire sur la route de Fay-le-Froid : la taverne Anjulbeaud.

— L'autre, pas si loin.

— Je vois cela d'ici ; mais cela est indifférent. Et.....

— Et ?

— Que vous a dit cette femme ?

— Elle m'a dit....

Mijoras se gratte la tête en signe d'hésitation, et il continue sur un ton plus bas.

— Elle m'a dit, pas tout droit, de loin ! de très-loin ! que Guillaume n'aimait pas M. Molinier; que M. Paul de Carbonnet ne l'aimait guère davantage; que la maison de Saint-Didier avait sa part là dedans peut-être bien, et qu'il y avait à craindre que cela ne finît mal.

— Et ?

— C'est tout ce que j'ai pu savoir, avec beaucoup, beaucoup de peine !

— Vous avez vu sortir Guillaume du Carbonnet? C'est bien fort.

— Oui.

— Vous êtes sûr que c'était lui ?

— C'était lui pour le sûr : j'ai croisé son chemin, il faisait clair de lune.

— Vous ne lui avez pas parlé ?

— Je n'aurais eu garde. J'ai fait mine de ne point le reconnaître.

— Merci, n'en dites rien.

Un geste énergique de Mijoras fait comprendre que la recommandation n'était pas nécessaire.

M. Molinier, après avoir longtemps regardé le feu, tisonné, réfléchi sans prendre garde à son interlocuteur qui est toujours là, debout, plié sur son bâton, M. Molinier reprend :

— A la bonne heure, voilà du zèle ! mais pourquoi ne me disiez-vous pas cela dès votre arrivée?

— Quand on porte une chose lourde, on va doucement.

— Très-bien ! Et on la dépose avec prudence. Dites-moi, Mijoras, connaissez-vous un peu le personnel de tous ces gredins qui se tiennent là-haut, autour des Estables ?

— J'en connais quelques-uns.

— Que pensez-vous de Lagarrigue, Prat, Loiseau, Chabrion ?

— Ce sont de mauvais hommes.

— Mais, le plus mauvais?

— Je ne le sais pas guère.

— Est-ce que Guillaume leur fait peur à tous ?

— Oh ! non ; il y en a un là qui le vaut bien.

— Lequel ?

— Prat, l'ancien maître d'école.

— Vous le connaissez ?

— Non ; mais on m'a dit qu'il était de bon service pour ses amis.

— Savez-vous bien que si Carbonnet allait mettre à mes trousses tous ces messieurs-là, j'aurais fort à faire ?

M. Molinier s'irrite, ou du moins il simule l'irritation.

Mijoras ne dit rien.

— Qu'il y prenne garde, le petit Monsieur ! Il n'est pas tout à fait le seigneur du pays.

Mijoras écoute de son air le plus bête.

— J'ai appris qu'il nourrissait de coupables intentions à mon égard ; Dieu sait cependant que je ne lui fais aucun mal. Je ne le connais pas, je ne m'occupe pas de lui. Je n'ai provoqué sa haine en rien, en rien !

Mijoras ouvre de grands yeux.

— Je suis bon diable ; mais je n'ai pas envie de me laisser assassiner !

Mijoras pousse un gros soupir, et comme il s'est redressé d'un cran à mesure que la colère de M. Molinier montait d'une exclamation, il se trouve debout en face de la dernière, aussi droit et aussi tranquille qu'un arbre auquel un homme exaspéré raconterait ses affaires.

M. Molinier se calme sous l'influence magnétique de cet inerte auditeur qui a laissé passer le mot *assassinat* sans le voir ni l'entendre.

— Vous avez raison, Mijoras, tout cela ne vous regarde pas. Comment va votre femme ?

— Toujours de même, M. Molinier, pas bien : mes embarras d'argent la tourmentent.

— Dites-lui de se rassurer : je ne suis pas si terrible que j'en ai l'air.

— Ah ! vous êtes bien bon.

— Descendez, mon brave, Pascal vous servira un coup de vieux vin.

— Grand merci, monsieur Molinier, j'ai à voir plusieurs personnes.

— Oh ! Et qui donc?

— Le charron, le bourrelier et les grainetiers, qui me doivent de petites choses.

— Bien, bien, bonjour. Et !.. .

Il dresse son doigt devant sa bouche.

— Pas de danger, répond le malheureux du même accent que s'il promettait le silence du dévouement, tandis qu'il ne fait qu'obéir à la nécessité.

Resté seul, M. Molinier, se promène à grands pas. Il cause mentalement avec le nouveau fait que vient de lui révéler Mijoras.

— C'est bien clair : Mijoras ne m'aurait rien dit si je ne l'avais pas secoué. Possible qu'il exagère : le fond est vrai ! Guillaume Arsac m'en veut depuis longtemps; cette cabaretière, dont j'ai affecté ne pas savoir le nom, m'en veut aussi; son neveu me gênait fort aux élections du Conseil général, on l'a condamné à je ne sais quoi pour délit de braconnage. La maison de Saint-Didier est là-dedans? dit il. Elle ne peut y être que par Carbonnet. Polisson ! je l'atteindrai. Et Guillaume ! Je les atteindrai tous deux ; j'ai le bras plus long et plus ferme qu'ils ne le croient.

Quelqu'un frappe à la porte. C'est Puzol, le courtier électoral pour les affaires d'argent.

— Ne vous asseyez pas, Puzol ! je vais sortir.

— Oui, monsieur Molinier, on voit que vous avez besoin de faire de la promenade.

— Eh bien?.... dit le maître sans s'arrêter à la spirituelle réflexion de son agent, et en continuant de marcher dans le fond de son cabinet.

— Eh bien ! je viens de voir Fayolle, le marchand de dentelles, et Guigonet. Fayolle est allé chez madame de

Saint-Didier, hier, la prévenir du grand besoin que lui faisaient ses vingt-cinq mille échus.

— Eh ?

— Et elle lui a dit de revenir après-demain.

— Bon, je vois : elle m'attend. Il n'y retournera pas. Et qu'a-t-elle dit à Guigonet ?

— Guigonet ? Ah saprelotte ! Elle lui a fait une peur de tous les diables.

— Comment cela ?

— Elle lui a répondu que son billet n'était pas à terme. Guigonet voulait s'expliquer. Pas moyen : madame la comtesse s'est avancée sur lui et lui a fait avec son bras : *Sortez !* comme à la comédie. Guigonet jure qu'il n'y retournera plus de sa vie.

— Soit : ce ne sera probablement pas nécessaire.

— Monsieur Molinier ? Mijoras est ici : je viens de l'apercevoir sur le boulevard.

— Je l'ai vu.

— Il allait si bon pas que je n'ai pu le joindre.

— Ne le joignez pas, laissez-le au contraire : ses affaires sont pressantes.

— Bien, bien, monsieur Molinier ; vous n'avez plus rien à me commander ?

— Non, adieu. Dites à Pascal de servir mon déjeuner rapidement.

CHAPITRE XV.

Après déjeuner, M. Molinier monte chez la comtesse.

Il la trouve dans son cabinet, seule et impatiente.

— Je vous attendais, fut le premier mot de la comtesse.

L'habile homme n'avait pas besoin de ce mot révélateur: les inquiétudes de madame de Saint-Didier venaient de lui, provoquées par les manœuvres de ses agents. Il n'affecte pas moins de ressentir une vive contrariété lorsque la bonne dame lui dit :

— J'ai des nouvelles de Montbarjos : les misérables ne veulent pas entendre raison : on ne pourra pas leur arracher un centime ; il faudra les actionner tous l'un après l'autre.

M. Molinier se caresse la barbe et répond :

— C'est fâcheux ; mais ce n'est pas définitif, et c'est une chose secondaire.

— Secondaire ! que de fois on m'a dit cela. Depuis la mort de mon mari, j'use mon courage et ma fortune dans des difficultés secondaires. Les choses secondaires me ruineront et me tueront.

— Madame, il ne faut pas vous désespérer ainsi.

— Vous avez raison, c'est bien inutile. Enfin, apportez-vous votre projet de réméré ?

Le renard prend sa voix la plus douce et sa pose la plus finement sympathique.

— En vérité, madame la comtesse, j'hésite. Le reméré est une affaire délicate, et bien que celui-ci ne puisse que faire honneur à mon caractère, j'aurais voulu qu'il fût accepté par vous en toute liberté d'esprit, tranquillement, agréablement, presque gaiement.

— Je l'accepterai bravement, et avec confiance; cela vous est égal?

M. Molinier rit un peu, tire des papiers de sa poche, les donne et dit en se levant :

Examinez tout à loisir, comtesse; gardez le réméré deux, trois jours : consultez vos amis...

— Non! non! Ce sont de ces affaires que l'on doit terminer rapidement. Asseyez-vous, Monsieur, je vais lire, et nous signerons.

Il se rassied avec une obéissance polie.

Madame de Saint-Didier, après avoir lu :

— C'est un acte sous-seing privé en double. Vous vous engagez à éteindre mes dettes sur billets et mes créances hypothécaires au besoin jusqu'à concurrence de cent mille francs, en toute sécurité et légalité bien entendu. Moi, je m'engage à remboursement avant le 15 avril. Le coût de l'enregistrement sera au besoin supporté par vous. Rien n'est oublié. Mais dites-moi? vous promettez de ne pas mettre cela à l'enregistrement.

— Par exemple! à moins de faits extraordinaires, qui ne se produiront pas, qui ne peuvent pas se produire. Et encore...

— Signons donc.

L'acte est signé. M. Molinier se retire, mais seulement après avoir réconforté l'esprit de sa victime par quelques illusions d'apparence raisonnable qu'il a enduites de sa plus mielleuse politesse.

Marguerite le rencontre dans le vestibule. L'innocente enfant, dominée par le sentiment qu'éprouve la faiblesse en

présence d'un ennemi redoutable qu'elle espère adoucir, lui fait une révérence presque aimable.

– C'est encore cela de pris, se dit-il en s'éloignant. Je t'en prendrai bien d'autres, petite brunette.

Arrivé dans la rue, et quand la porte s'est fermée sur lui, il traîne le bout de sa canne dans les sculptures séculaires qui décorent la porte du manoir de Saint-Didier :

– Ceci est à moi !

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER.

Madame de Saint-Didier est un peu tranquille enfin. Elle sent bien que la vente à réméré qu'elle vient de consentir est une affaire grave, qui pourrait être blâmée par sa fille, par ses amis, par toute personne naturellement prudente ou hostile au candidat libéral. Ce qui causerait quelque regret à une femme ordinaire produit chez elle un sentiment tout autre. Elle entend déjà la censure universelle, et elle va au-devant de la lutte en se complaisant dans une estime ridicule au profit de M. Molinier, qu'elle appelle son libérateur.

Marguerite apprend un matin de sa mère, sans autre détail, que M. Molinier allait se mettre à découvert de cent mille francs à leur profit, par pure obligeance. La gratuité de l'obligeance l'étonnait ; la comtesse l'a interrompue par un mot sec ; elle a eu le courage d'insister, la comtesse lui a fait observer judicieusement que madame de Saint-Didier et *sa fille* pouvaient être l'objet des plus aimables empressements d'un jeune homme riche et distingué, sans que ce jeune homme obéît à l'amour du lucre. Marguerite est devenue pâle. Sa mère, qui souffre plus volontiers la dispute que la contradiction du silence ou des larmes, lui a jeté au visage son imprécation habituelle : « Va-t'en. » La pauvre enfant s'en est allée à l'église, d'où elle ne

sort presque plus depuis quelques jours; heureuse d'échapper ainsi aux fréquentes visites de leur libérateur.

Comme elle priait bien pieusement aux pieds de la statue de Notre-Dame-du-Puy, le front dans la main, Flore a passé tout près d'elle et lui a dit, sans être entendue de Millon qui fait toujours sentinelle: « Priez! moi j'agis. » Marguerite ne pouvait pas comprendre; mais elle a prié avec plus de ferveur encore, et au retour de l'église, en passant sous les arceaux du cloître où se tiennent accroupis beaucoup de vieux pauvres, elle a donné une pièce à chacun.

M. Molinier n'est pas homme à s'endormir sur une probabilité de succès. Il répète sans cesse à ses amis un axiome terrible dans la bouche des méchants: « Tout ce que l'on fait, on doit le bien faire, même le mal! » Et il ne craint pas d'ajouter: « Le mal bien fait n'est peut-être pas trop désagréable à Dieu! » En vertu de cet axiome, l'affaire Saint-Didier, ainsi qu'il la nomme, est menée d'autant plus correctement qu'elle a plus de complication, et que le but est plus proche.

Fayolle, Guigonet et Brégot ont rassuré Madame la comtesse avec toute la platitude possible, en ne manquant pas de faire l'éloge de M. Molinier. L'ingénieur du département a pris les ordres de Madame la comtesse pour des travaux de vicinalité cotoyant le domaine de Cabriac. Un avoué est venu presque sérieusement lui offrir d'acheter à bon prix les créances de Montbarjos, qu'elle n'a plus envie de vendre.

La comtesse ne s'est jamais sentie si heureuse. M. Molinier, tout en s'excusant d'être importun, la visite au moins une fois chaque jour à propos de quelque affaire. L'intimité s'est établie peu à peu, point à point; le maître drôle s'est fait honneur de sa fortune, de son influence acquise par des services rendus, de son habileté toujours loyale, de ses ennemis, dont il neutralise l'hostilité à force de patience et d'adresse, de son ambition même qui cherche moins les grandeurs qu'elle ne les reçoit de la main de la Providence! chemin

faisant, il a laissé tomber, à l'intention de celui-ci et de celui-là, de ces petites malices qui sont comme des silex aigus enfoncés sur la route où passeront ses adversaires. Tous les amis de la comtesse à partir de Carbonnet jusqu'à l'inoffensif M. de Brébeau, se trouvent réfutés par avance dans leurs objections, qu'elle écoutera à peine

La bonne femme a l'innocence de ne pas comprendre que le mérite d'un tel homme ait pu lui être si longtemps voilé par les prétentions aristocratiques ! Elle accuse la haute ville tout entière et sa fille d'abord, d'injustice, d'envie. Et elle explique sa conversion exceptionnelle par la nature forte de son intelligence, qui, exercée sur le terrain laborieux des affaires, lui permet de voir et d'apprécier ce que la plèbe des petits esprits ne peut ni apprécier ni voir.

De cette disposition intérieure à des effets pratiques, il y a loin encore, M. Molinier le sait bien. Il sait bien qu'entre la conscience aveuglée de la femme, qui dit vaguement : « Vous méritez ma fille », et la fière comtesse qui dit : « Je vous la donne », il y a un abîme ! Mais on ne peut pas tout faire à la fois : les matériaux du pont qui doit recouvrir l'abîme sont assemblés de longue main, et d'invisibles manœuvres les posent déjà.

Le bien-être de madame de Saint-Didier n'aura pas duré plus de huit jours.

Après huit jours, on commence à savoir dans la haute ville que le château de Cabriac est vendu à réméré. La réputation de l'acquéreur provisoire est en butte aux plus vives attaques : une dénonciation furibonde a été faite anonymement contre lui au sujet de cet acte abusif ; — c'était porter un défi à son honneur ! Il y a vu un prétexte suffisant pour faire enregistrer l'acte.

Les partisans de Carbonnet, dont l'amour ne se dissimule plus, le servent chaudement : ils exagèrent les beaux résultats de la vente de sa mine de cuivre, ils exagèrent son honorabilité, sa popularité, les promesses de son avenir

politique ! Madame de Saint-Didier en a la tête rompue, et la douleur résignée de Marguerite l'exaspère.

Dans la basse ville aussi, le réméré fait un bruit infernal. On dispute sur le prix et les conditions de l'acte ; on s'explique déjà que les cent mille francs promis pourraient bien n'être pas versés : les créances hypothécaires n'ayant qu'un droit douteux, des oppositions au paiement vont être faites, assure-t-on, entre les mains de M. Molinier par les créances sur billets : les choses resteront là et le domaine de Cabriac sera mangé en frais. On parle de Guillaume, du vicomte de Carbonnet, de deux mariages face à face, d'un coup de fusil ou de couteau promis à M. Molinier, qui n'ose presque plus sortir. Ces bruits, dont le but est de faire pressentir à la comtesse sa position désespérée, remontent vers elle sous la direction de leur propre auteur. La comtesse passe pour chercher cent mille francs afin de désintéresser M. Molinier,...... qui s'y prête de bonne grâce, sachant bien qu elle ne les trouvera pas.

Tout s'use Bientôt la discussion des créances, des billets, du réméré, s'efface ou se réfugie dans le vestibule du tribunal. Il ne reste plus sur la place publique, où les petits bourgeois promènent leurs sabots dans la neige fondue, que le fusil et les prétendues menaces de Guillaume.

CHAPITRE II.

Les montagnes qui encadrent le bassin du Puy sont couvertes de neige, mais le soleil est bien pur et le ciel bien bleu. Le boulevard Saint-Louis, qui fait l'orgueil de la basse ville, balaye le seuil de ses magasins, de ses cafés, de ses maisons bourgeoises, et tasse la neige jaunie dans le ruisseau qui la fait fondre. Les flâneurs remontent et descendent la promenade du boulevard : après chaque double tour, ils s'arrêtent un instant à l'entrée de la place de la Préfecture, regardant la blanche nappe de neige. C'est là que se forment naturellement les groupes ; c'est là que l'on vient digérer la lecture du journal, que l'on fait de l'élection, de la politique, du gouvernement administratif ou militaire, et de la médisance : une espèce de *puerta del sol* un peu frileuse, dont les habitués portent de gros vieux chapeaux en place de bérets, d'amples redingotes ou de lourdes vestes en place de la ceinture de couleur, et d'énormes sabots en place d'espadrilles.

Approchons-nous de l'un de ces groupes.

— Vous ne l'avez jamais vu, Guillaume Arsac ?

— Non, mais j'ai entendu parler de lui dans la montagne par des personnes qui l'ont vu très souvent.

— Ho ! Vigouroux, qu'est-ce que l'on vous a dit ?

— On m'a dit des choses qu'il ne fait pas bon de redire.

— Hoya! c'est un hôme mauvais.

— S'il trouvait M. Molinier à sa belle, il ne le manquerait pas.

— Et pourquoi n'est-il pas mis en arrestation depuis des années que l'on en parle?

— Va le prendre, toi, Bergougneux, tu feras une belle journée.

Le groupe éclate de rire aux dépens de Bergougneux, qui répond sans s'émouvoir:

— Je ne suis pas de la maréchaussée.

— Quand tu en serais! Guillaume a un bon fusil, de bons pistolets, une bonne coutelière!

— Et un bon chien que vous ne dites pas.

— Un chien? *dise Mouseu* Mouillard ? il a un chien ?

— Tellement! quand il entre dans une ferme, la nuit, pour y prendre son besoin ou son plaisir, il mène après lui son chien qui est plus haut que ça! Pas de danger que personne ne bouge. Et si quelqu'un approche du dehors, le chien fait la garde mieux qu'un homme, que dix hommes!

— On prétend que celui qui le capera mort ou vif aura quinze louis d'or.

— M. Molinier est riche! il en donnerait bien trente si, comme on le prétend, Guillaume lui a fait savoir qu'il avait fondu une balle pour lui.

— Ho, Mosseu Mouillard! peut-être que d'autres en donneraient davantage pour le faire échapper.

— D'autres qui?

— D'autres par là haut.

— Dans la haute ville?

— Oui: on dit que la comtesse de Saint-Didier le protége.

— On dit, on dit; toi, Gerphagnon: tu parles trop, parle tout seul.

Le petit Gerphagnon paraît très-embarrassé; il se renfrogne sous son vieux chapeau, il se recoquille sous sa

houppelande, et quand il a pivoté sur ses sabots en piétinant, de manière à ne plus faire face à ses timides auditeurs, il s'en va.

On est plus hardi dans l'autre groupe ; il y a un clerc d'huissier aux cheveux gris, le père Lebigre, patriote et grand parleur, que l'on écoute en riant et en le laissant se compromettre.

— Votre comtesse de Saint-Didier, votre Carbonnet, vos chanoines et toute la haute ville, c'est de la clique ! M. Molinier saura ce qu'il en coûte pour se fourrer dans ce monde-là ; il leur a prêté de l'argent à tous, et ils le feraient pendre s'ils le pouvaient.

— Avec ça que c'est un homme à se laisser faire.

— C'est un homme qui vaut mieux que toute la noblesse ensemble! il est du peuple comme nous, et le fils de ses œuvres!

— Alors ! pourquoi veut-il épouser une demoiselle de la noblesse, ah ?

— Il a tort : c'est une bêtise qu'il fait ; la première fois qu'il viendra à l'étude, je ne me gênerai pas pour le lui dire. Je sais bien que c'est une affaire d'élection ; mais saprelotte ! les principes avant tout.

— Père Lebigre, vous êtes encore jeune, mais vous mourrez avant de voir cette noce.

— Et pourquoi ça, voyons ! parce qu'on ne l'appelle pas *de* Molinier? parce qu'il n'a pas une particule devant son nom?

— Ho-hé ! prêtez-lui la vôtre, père Lebigre !

Un rire formidable accueille cette plaisanterie lancée d'un peu loin.

Le père Lebigre s'agite devant un grand gaillard agréablement tranquille, qui vient d'ajouter :

— Il garde sa particule pour épouser la comtesse, pendant que son Molinier épousera la demoiselle.

— Vous êtes des imbéciles, clame le vieux clerc d'huissier au milieu de la jubilation universelle. Vous ne savez pas raisonner ! Vous ne comprenez pas que la mère de Saint-Didier n'a pas le sou, le vicomte de Carbonnet *item !*

Et vous avez l'air de les soutenir au moment où ils s'entendent avec ce voleur de Guillaume pour faire un mauvais coup.

Tout le monde murmure à la fois :

— Nous ne les soutenons pas, nous ne les soutenons pas.

— Vous faites bien ; il ne manquerait plus que cela ! Ma parole d'honneur je me mangerais les poings quand je vois des marchands, des ouvriers, des enfants du peuple, *bestiasses*, faire cause commune avec ceux de la haute ville. J'aime encore mieux Guillaume Arsac.

Un homme mal peigné, point rasé, de mine peu engageante, vient de prendre place dans le cercle qui enveloppe le père Lebigre ; sans sortir les mains de dessous sa blouse bleue :

— Tu as raison, dit-il, Guillaume Arsac *valé* mieux que toi.

Le clerc d'huissier a reconnu la voix d'un pauvre diable dont il a saisi les nippes l'été dernier : il voudrait bien être dans son étude. Il essaye néanmoins de faire bonne contenance ; mais son courage ne va pas jusqu'à lui permettre de se retourner tout à fait, et c'est de côté qu'il regarde le nouveau venu en lui répondant :

— Il vaut mieux que moi, pas tant !

— Si. C'est un hôme brrrave ! Il a du cœur et il a du mal. Toit, tu *est* un lâche; tu n'as pas de cœur et tu manges de bons morceaux.

— C'est possible. Cela ne veut pas dire que si un homme s'entend avec un autre pour tirer un coup de fusil à un citoyen paisible, ça soit une bonne chose. La loi est là. Il ne peut y avoir deux opinions là-dessus Mais puisque je parle de la loi, cela me fait penser que je reste ici à dire des bêtises, et que j'ai du travail à mon étude.

— Il est beau, ton travail, brigand !

Le père Lebigre s'esquive, suivi des ricanements de ceux auxquels il prétendait faire la leçon politique.

Un troisième groupe, composé de menus bourgeois à gants fourrés et à cannes, s'occupe aussi de la nouvelle du jour, mais avec des formes plus recherchées.

Il y a dans les Cévennes un bourgeois exactement pareil à ceux de la Champagne, de la Touraine, de la Picardie. Type de causeur fade que l'on rencontre partout en France, comme le barbier ou le moineau franc.

— Monsieur Martin, je ne partage pas votre opinion. La comtesse est une femme de beaucoup d'esprit, c'est vrai, et cependant il lui manque cette... cette... tranchons le mot ! cette rouerie qui est indispensable pour débrouiller les affaires.

— Je comprends; vous avez peut-être raison, monsieur Maurin, mais il y a loin de là à soudoyer un... un Gillaume, sapristi ! soyons raisonnables !

— Oh ! j'abonde dans votre sens, mon cher Monsieur ! vous pensez bien que je suis à mille piques d'un pareil soupçon Et vous de même à coup sûr, monsieur Vérac.

— Moi ! je vais plus loin ! Je me refuse complétement à croire que le vicomte de Carbonnet, qui est un jeune homme posé, puisse être en rapport avec un tel misérable ! car, entre nous, ce Guillaume est un franc vaurien.

— Peuh ! vous savez comme va le monde ! Le populaire est enclin à l'exagération. Pas moins, il paraît que c'est un homme très-déterminé ; il a été vu hier, en plein jour, près de Glavenas.

— Et pourquoi ne l'a-t-on pas a-a-arreté, là, sù ù-ùr place ?

C'est M. Solar, un rentier à boucles d'oreilles, d'une vivacité bégayante, qui fulmine cette question.

— Ah pourquoi ? sans doute parce qu'il ne s'est pas laissé prendre ; mais on assure que le préfet va agir vigoureusement.

— Monsieur Maurin ! est ce que vous pensez que le vicomte de Carbonnet pourrait bien être atteint ?

— Le vicomte de Carbonnet ? Je pense qu'on le laissera

parfaitement tranquille. Le pauvre garçon ne s'occupe guère de M. Molinier, pas plus que de Guillaume et de la comtesse pour le quart d'heure.... Il cherche des écus, monsieur Marti ! des écus !

— Oui, oui, oui ; je me le suis laissé dire.

— Il n'en trouvera pas, le malheureux ! notre pays n'a pas d'argent D'ailleurs, le domaine de Carbonnet est criblé d'hypothèques.

— Pourtant, s'il a vendu sa mine de cuivre ?

— Sa mi.. . mine de cuivre et mille mi.... mines de cuivre, n'empêcheront pas les hypothèques !

— Monsieur Solar, insinue en minaudant l'agréable M. Marti, vous ne paraissez pas croire à cette mine de cuivre.

— Prrrrt !

Il faut bien y croire, puisqu'elle est vendue cent mille francs.

— S-aprebleu ! si elle est vendue ? Pourquoi cherche-t-il de l'a-a-rgent, enfin ?

— Ne vous emportez pas monsieur Solar, et écoutez-moi bien.

— Voulez vous que je vous dise ? Tout cela n'a pas le sens commun.

— Écoutez-moi donc, diable d'homme : il s'emporte comme une soupe au lait ! Le vicomte cherche trente mille francs, parce que, avant de mettre ses acquéreurs en possession, il lui faut rembourser de suite une ancienne hypothèque de douze à quinze mille ; le surplus doit être versé immédiatement par lui dans l'exploitation, ainsi. ..

— Mais c'est la bou-ou-teille à l'encre !

— Non.

— Vous imaginez-vous qu'il puisse les trou-ou-ver ces trente mille francs ?

— Oh ! pour ça non. C'est un malheur, un grand malheur, car on prétend que, s'il ne réalise pas d'ici à huitaine, l'affaire manque. Mais il ne trouvera pas trente mille francs ici.

— T-rouverait pas t-rrente mille liards !

La conversation de ces honnêtes bourgeois est interrompue par les poussées d'un groupe voisin qui fait place en riant à un cheval et à un homme assez bien assortis dans leur mutuel ridicule.

Le cheval est couleur de neige fondante, blanc-jaune. Il courbe la tête ; il glisse à chaque pas sur les pavés pointus, et à chaque glissade il semble attendre un ordre de son cavalier pour rebrousser chemin.

Le cavalier a un manteau ; sous ce manteau on devine une belle toilette toute de noir. Il a un beau chapeau neuf, doublé d'un bonnet de soie; il a des souliers dans ses sabots, et des bas de laine grise que le cahotement du cheval a déjà découverts jusqu'à la jarretière. Il n'a pas moins un visage riant, et les quolibets des badauds n'obtiennent de lui que le tacite bonjour d'un signe de tête. On voit qu'absorbé par la difficulté de sa situation, il ne peut ni comprendre ni entendre les railleries qu'on lui décoche de toute part.

— Monsieur Badioux ! Vous avez oublié votre cravache.

— Monsieur Badioux ! Vous ressemblez à Lafayette sur son cheval blanc.

— Monsieur Badioux ! Cette cavale va vous jouer un mauvais tour, pendez vous à la crinière.

— Hue! Coco ! hardi ! *Zou !*

Mais la foule se range pour livrer passage à d'autres cavaliers ; ceux-là vont d'un meilleur pas, et l'on n'a garde de les plaisanter ; c'est une brigade de gendarmerie. Elle atteint le cheval blanc, qu'elle entraîne dans son sillage, si bien que, pendant une cinquantaine de pas M. Badioux se trouve incorporé dans la brigade de gendarmerie.

Les spectateurs poussent une huée joyeuse.

— Mais, où va-t-il donc ?

— Est-ce qu'on l'emmène ?

— Il est capable de ne plus pouvoir quitter la gendarmerie !

— *Paoure hôme !* cela dépendra de son *chival* mieux que de lui. Il n'ira pas bien loin.

En effet, le cheval blanc, fatigué bientôt de cette vive allure, se laisse distancer sans y mettre le moindre amour-propre. Arrivé à l'angle de la place de la Préfecture, vis-à-vis la ligne tortueuse de chaumières que de belles maisons doivent remplacer un jour, il se décide, après de longues hésitations, à obéir aux efforts de M. Badioux, tirant la bride à pleines mains, et il s'engage dans les neiges de la route de Toiliac, qui, vue de la place de la Préfecture, représente une diagonale tracée au flanc de la montagne.

Les groupes suivent longtemps des yeux, les gendarmes d'un côté, le cheval blanc de l'autre, et ils se disent :

— Où va donc cette brigade de gendarmerie ? Ce n'est pas l'heure de sa tournée. Elle continue. Elle suit la route de Brives. Où diable peut-elle aller ? Il y a quelque chose !

— Et M. Badioux à cheval !...

— Voyez ! il tire à gauche ; il va dans la montagne.

— Ne se pourrait-il pas faire que M. Badioux allât prendre Guillaume ?

Cette saillie excite le rire, d'autant mieux qu'au même moment le grotesque cavalier passe devant un petit bois de sapins, qui met en relief le cheval blanc avec sa paisible allure.

— Ah ! bien, dit M. Marti, en plaçant sa canne sous son bras et en tirant son mouchoir de poche, si Guillaume n'est poursuivi que par celui-là, on n'est pas près de l'attraper.

Le groupe de bourgeois remonte le boulevard derrière cette conclusion.

Le peuple, n'ayant plus la présence des bourgeois et les phrases du père Lebigre pour le stimuler, oublie M. Badioux et les gendarmes. Il continue de se chauffer au soleil, morose comme les plantes du jardin dans l'hiver.

CHAPITRE III.

Fay-le-Froid est un village, bâti sur un des plateaux élevés qui entourent le mont Mezinc.

A titre de chef-lieu de canton, il possède une brigade de gendarmerie.

On ne peut pas se figurer le sort de cette pauvre brigade, perdue au milieu d'une population à demi sauvage, qui ne voit dans le gendarme que l'insupportable répresseur des moindres peccadilles.

Ce que le Code pénal appelle violence, crime ou délit n'a pas du tout le même caractère dans l'esprit des peuplades de la haute montagne. On se querelle après boire, pour rien, pour un écot de quinze centimes en litige, pour un verre cassé, pour une *triffole* dérobée à la gamelle ; dès les premières poussées de la dispute, le vocable des injures est épuisé, et la colère n'ayant point à son service la soupape des idées et des paroles, il est de toute nécessité que la main frappe, après la main le bâton, après le bâton les bouteilles, ensuite le couteau.

L'habitude qu'a le montagnard de frapper du bâton ou du couteau pour un motif frivole lui a sans doute acquis un instinct qui tient en bride l'effort de la colère, car le bâton ne casse jamais rien d'important, et le couteau ne fait

guère que de tirer un peu de sang. Dès qu'une voix accusatrice crie dans la mêlée : « Ah ! tu m'as saigné, *gridin !* » tout est fini, le calme se fait aussitôt.

S'il n'existait pas un Code pénal, les choses se passeraient le mieux du monde. La maîtresse de la taverne accourrait en distribuant à tort et à travers des grossièretés criardes ; les amis de l'homme au couteau et de l'homme au sang diraient : « Allons, allons, tenez-vous, la mère, *feza* pas tant de bruit pour si *pô.* » On chercherait la blessure, on y mettrait une poignée de son avec une *fronde* de linge par-dessus, ornée de deux bouts de ficelle, le coupable sortirait penaud de son coin, on lui ferait payer pinte, et la rancune du blessé n'irait pas au delà de deux ou trois bogrri, dont le dernier se noierait dans un verre de vin.

Mais la loi doit suivre son cours sans tenir compte du manque d'unité dans l'esprit de la population générale, et la gendarmerie, apprenant qu'un coup de couteau a été donné, accourt en force. Les femmes crient : « Voilà la maréchaussée ! » Tout le monde se sauve ; il ne reste que le blessé et la tavernière, qui répondent à peu près invariablement aux interpellations de l'organe de la loi : « *Sabe pas.* » De temps à autre, cependant, la loi en apprend davantage, et le délinquant subit trois mois de prison.

D'où il résulte :

Que le gendarme inspire une haine profonde ;

Qu'il ne se hasarde jamais seul dans le village de Fay-le-Froid ;

Qu'il rentre à la caserne dès les premières ombres du soir ;

Que la caserne est disposée de manière à pouvoir soutenir un siége ;

Et que sous aucun prétexte, personne n'en sort la nuit.

La nuit est venue, l'horloge de Fay-le-Froid, dont les ressorts sont dégelés depuis une semaine, vient de tinter huit heures, la sonnerie des voyageurs s'est lamentée pendant cinq minutes ; le vent en a dispersé les appels inutiles

dans toutes les vallées d'alentour; les loups y ont répondu de loin, et il n'y a plus un œil ouvert sur cette nature grandiose, si ce n'est celui de la lune, qui regarde couler l'eau des torrents, qui voit la bise furieuse poudroyer aux sommets des sucs, pour aller se perdre en gémissements lugubres dans les forêts de sapins.

C'est l'heure de la liberté pour les loups et pour les *contumax* des montagnes de la Haute-Loire et de l'Ardèche.

Fay-le-Froid leur appartient, mais ils ne désirent pas le moindrement en abuser; sans doute, ils pensent que les infortunés habitants de ce chef-lieu de canton ne sont eux-mêmes que des contumax volontaires.

Les voilà une dizaine réunis dans la grande salle du cabaret de Viézac, à l'extrémité du village. C'était jour de marché, ils n'ont pas quitté leur gîte; les parents et les amis sont venus les y voir. La brigade n'en a rien su; elle avait bien assez de faire le service de la foire aux bestiaux!

On a bu pendant le jour; les têtes sont montées. Cela ne veut pas dire que l'on parle beaucoup; cela veut dire, au contraire, que l'on parle peu, que l'on se regarde en dessous, que l'on se demande du tabac insolemment, que l'on tape de formidables coups sur l'épaule du dormeur, sans le réveiller; et que l'on crie: A boire! d'un ton qui annonce que l'on ne veut pas crier deux fois.

Les fusils et les bâtons sont rangés dans un cabinet faisant suite à une autre pièce sans feu, qu'éclaire une lampe posée sur une table.

Guillaume fume sa pipe dans le coin de la cheminée. Il est triste. Quand un buveur l'appelle, il le regarde avec distraction, et ses yeux se détournent de lui aussitôt pour reprendre leur fixité mélancolique; par moments, il les tient fermés, par moments il précipite le jeu de ses paupières, rappelant ainsi l'aigle captif du Jardin des Plantes qui se tient de longues heures immobile devant la foule curieuse, sans la voir ni l'entendre.

Gros-Bisson dort épaté sur une table, la tête perdue entre ses bras. Il a été condamné, en 1828, à six ans de fers, pour une jambe de garde-champêtre cassée avec préméditation et guet-apens. On lui a dit que le roi Louis-Philippe l'avait gracié en 1830, mais il n'a pas pensé que la grâce fût bonne ; en tout cas, il n'a pas voulu s'exposer à y aller voir ; et il est demeuré vagabond plus que batteur en grange dans la montagne.

En face de lui dort également sur la table Jacques Loiseau. Il faisait l'état de messager de Tence à Aubenas très-paisiblement. Un rival en messageries lui est venu, les commissions devenaient moins nombreuses, cela l'a irrité : il a voulu punir son concurrent par une bonne leçon de coups de trique ; il s'est trompé, il a frappé trop dur ou trop longtemps : l'homme est mort sur place. Loiseau a été condamné à être *gigottiné,* expression que la langue rebelle des montagnards substitue à l'autre sans y entendre malice. Depuis cinq ou six ans, l'assassin continue honnêtement son état de messager, non plus de Tence à Aubenas, mais d'un lieu à un autre, sans poste fixe. Il porte des paquets, des paperasses, de l'argent, avec fidélité, et ne commet pas d'autres délits que de nombreux vols de poules ou de moutons quand cela se rencontre. C'est un grand niais, riant toujours en découvrant ses dents jaunes et ses gencives de chair fraîche. Il a le sommeil moins lourd que Gros-Bisson, qui ronfle comme un bœuf ! Toutes les dix minutes, Loiseau est réveillé par le ronflement de son camarade ; il lève la tête et écoute sans quitter sa position de dormeur accroupi ; il se dresse ensuite tout à fait ; il regarde Gros-Bisson et lui applique un coup de poing sur la tête ; Gros-Bisson ne ronfle plus. Loiseau beugle un ricanement en cherchant des yeux quelque approbateur ; personne ne le remarque ; il regarde de nouveau le sommeil de son vis-à-vis, il lui applique un second coup de poing et il se recouche sur la table après avoir murmuré : « *Esté oune cape doure !* »

Un autre, M. Chabriou, est assis près de la lampe. C'est un petit homme habillé de gros drap noir. Il a ajouté à son principal titre de réfractaire, des vols à main armée, des coups et blessures, des tentatives d'incendie. On l'appelle M. Chabriou, parce que sachant lire, ou a peu près, il fait l'entendu et parle politique. Le *Journal de la Préfecture* lui est tombé sous la main : le voilà depuis trois quarts d'heure essayant de lire à haute voix près de Lagarrigue, qui l'écoute avec une attention profonde, sans se lasser de ne pas le comprendre. Cette attachante situation s'aggrave d'une circonstance pittoresque : Chabriou est coiffé d'un feutre neuf à longs poils ; s'approche-t-il un peu trop de la lumière ? le feutre brûle ; s'éloigne-t-il ? il ne voit pas assez ; se penche-t-il ? l'ombre du feutre couvre le journal. Chabriou déplace la lampe, Chabriou s'allonge, se courbe, se dresse ; mais il ne pense jamais à ôter son feutre, et son impassible auditeur n'y pense pas davantage.

A l'entrée de la taverne, dans le vide laissé entre le haut bout de la table et le mur, se promène le contumax Pipolot : un homme de plus de soixante ans, horriblement goîtreux, dont on ne pourrait pas dire au juste les méfaits ; d'abord, on n'est pas curieux dans la montagne, et puis Pipolot, ayant l'esprit dérangé, il ne peut entretenir personne de ses anciens griefs contre le tribunal ou le jury ; il les a oubliés lui-même ; il ne sait plus pourquoi il craint d'être arrêté ; il regarde la bouche ouverte ceux qui le lui demandent ! Mais, dès qu'on lui parle des gendarmes, l'exaltation de la folie éclate dans ses yeux ! Il se livre à un bavardage guttural incompréhensible et il brandit son bâton, sans jamais manquer d'atteindre derrière lui une tête, un feutre on un objet qui tombe brisé. Presque toujours il reçoit en échange de son coup de bâton un coup de pied au bas des reins ; il se retourne alors, apaisé, et il répond au coup de pied : *Bogrrrri !* comme il dirait : « A la bonne heure, voilà une raison. » Ce malheureux vieillard est ivre probablement, et ne sachant que faire de

son ivresse, il la promène de long en large, avec un zèle fébrile imité de l'ours vaguant dans sa fosse.

Dans le fond se tient un personnage plus intéressant que tous les autres : c'est Prat. Condamné aux galères par contumace en 1825, pour meurtre dans un cabaret, on ne s'occupait guère de lui ; mais il fut poursuivi et pris il y a cinq ans pour avoir tué un gendarme. M. Molinier, qui s'essayait au barreau, le défendit ; ne pouvant le sauver d'une condamnation capitale, il l'aida, prétend-t-on, à *se* sauver, afin d'avoir un homme à lui dans la bande des contumax. — Prat avait été instituteur primaire ; mais sa rude nature lui rendait difficile l'éducation des enfants : il les assommait ! Son école se vida. Il se fit mégissier, il se fit brasseur, il se fit tisserand ; ses capacités d'instituteur se perdirent peu à peu : l'instinct sauvage reprit tout ce que lui avait ôté la civilisation. Prat n'est plus maintenant qu'un robuste vaurien plein d'orgueil, ne croyant ni à Dieu ni à diable. Guillaume le gêne ! Brave, loyal, alerte, et d'une vigueur peu commune, tous ses compagnons de misère le respectent : il fait obstacle à la domination de Prat. Celui ci, sachant que M. Molinier est haï de Guillaume, se plaît à en dire du bien, modérément toutefois, et s'il lui arrive d'en dire un peu trop, il tempère bien vite cette imprudence par l'aveu de son ingratitude envers son protecteur qui ne lui donne çà et là un peu d'argent que pour retenir dans sa dépendance, lui Prat, sa trique, son couteau, son fusil !

Ce que le lecteur sait de Guillaume et du caractère de ces gens-là me dispense de le préparer davantage aux événements qui se succéderont et dans lesquels Prat jouera un rôle principal.

Il occupe donc le fond de la grande salle du cabaret.

Ivre comme tous ses camarades, à l'exception de Guillaume, le vin a dû opérer sur lui différemment. Au lieu d'abrutir son intelligence, le vin l'a en quelque sorte allégée. Les uns dorment, les autres n'en valent guère

mieux. Il n'y a d'éveillés, pour ainsi dire, que la marche incessante du vieux fou Pipolot, le ronflement de Gros-Bisson et la lecture bourdonneuse de Chabriou.

Prat est monté sur un escabeau. Sans se soucier qu'on l'écoute pourvu qu'on ne l'interrompe pas, il chante, ou plutôt il crie, d'une voix plus aigre que le vin qu'il a bu, la populaire complainte de *Martin,* l'aubergiste de Peyrabylle, meurtrier de profession pendant trente ans, et exécuté récemment dans le voisinage de Privas.

Voilà une demi heure que dure ce travail auquel ne résisterait pas le plus intrépide marchand de chansons. La complainte a trente couplets, mais les couplets ne se sont pas succédés régulièrement : la charrue s'est mise plusieurs fois devant les bœufs ; il a fallu retourner, redresser, rectifier ; l'anarchie s'est faite au sein de cette population de couplets ; néanmoins, cela ne s'arrête pas : le ci-devant maître d'école, juché sur son escabeau, crie toujours ; Gros-Bisson ronfle toujours la même note de contre-basse ; Chabriou mâchonne toujours sa lecture, assis aux pieds de Prat que l'on croirait entendre, grâce à ce voisinage, chanter sa complainte, la nuit, debout sur la vasque d'une fontaine qui l'accompagnerait de son insipide murmure.

Enfin, il a fini.

Il saute à bas de son escabeau.

— A boire !

Le tavernier sort d'une petite pièce où dorment sa femme et ses enfants, sous la garde de l'usage qui veut que l'on respecte la femme et les filles du tavernier à condition qu'elles n'auront pas peur.

Il pose une bouteille sur la table.

— Vous l'avez bien gagnée, Prat ; la complainte, elle est longue

— On ne te demande pas ton avis, cabaretier !

Prat se verse à boire. Le bruit du vin tombant dans le verre réveille les endormis ! Gros-Bisson et Loiseau

se secouent, s'étirent, baillent et allongent le bras dans la direction des verres.

Chabriou met le *Journal de la Préfecture* dans sa poche, son auditeur fait un reniflement comme s'il s'éveillait aussi ; il n'y a que Guillaume qui s'abstienne, et le fou Pipolot qui continue de marcher de long en large.

— Oh ! *chimple!* oh ! Pipolot ?

Gare à gare ! les gendarmes !

Pipolot agite son bras à défaut de bâton. Quelques mots sans suite clapottent dans son gosier.

— Viens boire, vieille gorge du diable !

Le goîtreux répond le *bogrri* qu'on attendait, et il obéit à l'invitation de Prat.

— Et toi, Guillaume, continue Prat, tu ne viens pas boire ?

— Non.

— Tu n'as pas soif ? Qu'est-ce que tu fais là ? Arrive-tu, grande folasse ?

Guillaume se tait et ne fait pas un mouvement.

— Est-ce parce que Molinier est mon ami que tu ne veux pas boire ?

— Molinier n'est l'ami de personne.

— Alors viens boire.

— Non.

— Eh bien ! à la santé de Molinier ! c'est un brave *hôme* ! un *hôme* juste !

Prat se retourne, tenant à la main un verre rempli, et il ajoute d'un ton de bienveillance, en le présentant à Guillaume :

— Bois-moi ça, faignard.

Guillaume se lève, sans prendre garde au bras tendu vers lui ; il s'éloigne et le fait tomber par mégarde.

Prat le suit des yeux en lui montrant le poing.

Guillaume s'est assis dans l'autre coin de la cheminée ; il y a repris son attitude de fumeur indolent.

Pendant deux ou trois minutes, personne ne dit rien ;

Gros-Bisson s'apprête à dormir, Chabriou tire le journal de sa poche.

Prat le lui arrache vivement.

— On ne lit pas !

Et à Gros-Bisson en lui portant un gros coup de poing;

— On ne dort pas.

Tous deux acceptent, sans autre résistance qu'une injure de camarade, suivie de cette objection fort naturelle :

— Alors on boit ?

— Oui, on boit à la santé de M. Molinier.

Guillaume quitte le coin du feu et va remplacer Pipolot dans sa promenade de long en large.

Prat passe de l'autre côté de la table ; il s'assied sur le banc, les jambes en dehors ; ainsi, en cas de lutte, il a le vide de huit à dix pieds laissé entre la table et le mur faisant face au feu, et il s'est rapproché de son adversaire, qui ne daigne pas paraître se soucier de lui.

— Allons, vous *ostres*, à la santé de M. Molinier, le conseiller général ! Ses ennemis sont des chiens ! Et buvez chapeau bas. Chapeau bas, que j'ai dit !

Le petit Chabrion seul ne s'était pas séparé de son feutre neuf ; son voisin Lagarrigue le lui ôte sans difficulté.

Mais Guillaume n'a pas ôté le sien.

Prat se lève, va le lui jeter à terre et revient à sa place.

Le Réfractaire est pâle de fureur ; cependant, il semble indécis, ses dents grincent, ses yeux dansent dans leur orbite ; mais il évite de regarder Prat, dont l'orgueil et l'ivresse interprètent faussement cette hésitation.

— Je t'ai découvert la tête, capounasse !

Le mot capounasse n'est pas plutôt sorti de la bouche de Prat qu'une bourrade dans les côtes et une taloche en pleine joue l'ont renversé sur le banc ; un coup de pied lui arrive avant qu'il n'ait eu le temps de se mettre d'aplomb, et il roule jusqu'à la muraille.

Guillaume ramasse son feutre, s'en couvre la tête et

reprend sa promenade silencieuse, tout en ne perdant pas de vue son ennemi.

Les camarades n'interviennent pas, ce serait dangereux autant qu'inutile. Ils savent bien d'ailleurs qu'une sourde haine anime ces deux hommes; qu'ils devaient se mesurer sérieusement tôt ou tard, que l'heure est venue et que tout ce que l'on placerait entre eux serait écrasé. La seule chose bonne à faire pour l'un et pour l'autre est d'élargir le champ de bataille en tirant la table et les bancs près du feu. C'est ce qu'ils font. Ensuite, ils regardent.

Prat s'est relevé. L'humiliation de sa double chute l'a exaspéré. Il va se jeter sur son adversaire ; mais le voyant appuyé sur ses jarrets, le coude en avant, prêt à la parade ou à l'attaque, il éprouve la défaillance que cause le sentiment de l'infériorité. Sa tête s'égare, les fougues de la colère le saisissent, et, au lieu d'accepter un pugilat loyal, il cherche des yeux et des mains un objet dont il puisse se faire une arme. Un escabeau était près de lui ; il le prend par le pied, brandit au-dessus de sa tête cette masse de bois façonnée à coups de hache, et la lance :

Mais le vieux Pipolot, qui se trouvait le plus rapproché de Guillaume, a eu peur de recevoir quelque éclaboussure d'escabeau ; il a crié en élevant les bras :

— *Zetta point ! Zetta point !*

Cela a suffi pour détourner l'énorme projectile de sa voie. C'est le pauvre goitreux qui est atteint et qui tombe en poussant une clameur lamentable.

On le traîne près du manteau de la cheminée, on l'assied par terre, les reins au mur, et on le laisse avec cette réflexion consolante :

— *Aï pas peur ! A coui este pas grand'soze !*

Pipolot continue de gémir, jusqu'au moment où Gros-Bisson lui fait ce que l'on fait au chien qui ne veut pas se taire.

— *Houssy ! Houssy !*

Et un bon coup de pied n'importe où.

Pipolot s'apaise. Encore deux ou trois humbles gémissements, il s'endort.

— Lâche ! crie Guillaume à Prat, tu veux donc me tüer ?

Tüer, pour les montagnards, signifie quelquefois assassiner.

— Oui, je veux te *tüer*, gredin ! Il y a trop longtemps que tu fais le maître.

Il tire de la poche de son pantalon le long couteau aiguisé en forme de poignard que portent sur eux tous les paysans; il l'ouvre avec prestesse et il se précipite sur Guillaume en bondissant comme un chat.

Guillaume évite le coup, qui va se perdre en une large déchirure dans l'épaisseur de ses vêtements. Après une lutte corps à corps, pendant laquelle on n'entendait rien que les clous de souliers râclant les dalles, il parvient à saisir au poignet le bras armé du couteau ; il serre, il tord, les muscles se détendent, le couteau tombe.

Le couteau une fois écarté, ce ne pouvait plus être qu'une affaire de dents cassées, de têtes fêlées, de côtes enfoncées, de chairs lacérées par les éclats de bouteilles.

Les témoins avaient recouvré la parole. Réfugiés tous entre la table et le mur, près de la cheminée, ils intervenaient pour leur agrément, par des acclamations à voix basse. Chaque fois que l'un des deux tauraux mugissant prenait un avantage momentané sur l'autre, soit en lui courbant les reins sur la table, soit en lui heurtant la tête contre le mur, ou en lui faisant faire à l'improviste deux ou trois tours de valse tandis que ses souliers ferrés décrivaient à terre des cercles de feu, un *hoya*, un *bogri*, un *bigro*, un *foustra*, frémissaient dans le sauvage parterre et un coup de coude accompagné d'un *taiza-ty* ou d'un *bouza point* les réprimait aussitôt.

On voyait de temps en temps s'entrouvrir la porte du cabinet où se tenait le tavernier, dont le museau blême ne faisait que paraître et disparaître.

Guillaume s'efforçait toujours d'étreindre Prat solidement pour le réduire à l'immobilité du vaincu ; Prat s'efforçait toujours de faire prendre à l'un des bras de son adversaire une fausse position : on pèse alors et l'on vous casse le bras d'une homme très-aisément.

A force de se secouer, de se relever, ils glissent, ils tombent.

Guillaume, plus leste, a bientôt repris le dessus.

Mais en roulant à terre, Prat a rencontré son couteau sous sa main.

On entend la voix de Guillaume :

— Ah ! brigand ! tu m'as saigné

Les camarades poussent une exclamation d'inquiétude, sans quitter leur place pour cela.

Le réfractaire n'est blessé qu'au bras gauche et légèrement ; son sang n'a pas moins coulé. On l'a saigné ; il a le droit de tuer son adversaire.

Le couteau est tombé une deuxième fois ; Guillaume l'a saisi ! Prat fait un dernier effort : l'épaule appuyée sur le sol, la tête fourrée sous l'aisselle de son ennemi, il pousse en hurlant ; il ne parvient qu'à le soulever, et il retombe.

Guillaume, que l'on avait pu croire muet, parle ! A chaque nouvel avantage qu'il prend :

— Tu m'as saigné !

— Laisse-moi ! crie le malheureux dont le bras droit est en partie engagé, dont le bras gauche se sent près d'être retenu.

— Tu m'as saigné !

— Guillaume....

— Tu m'as saigné !

Prat comprend qu'il est perdu. Sa résistance a cessé. Il ne se débat que machinalement.

Guillaume l'enserre sous son genou, il brandit son couteau et crie encore une fois avec l'accent de la haine :

— Tu m'as saigné ! tu m'as saigné !

Personne n'intervenait. La porte de la chambre du tavernier et de sa fille s'était vérouillée dès la première exclamation : Tu m'as saigné !

Mais un des enfants, un petit garçon, s'est éveillé : il entend deux voix, seules, l'une suppliante, l'autre pleine de sang. Le dernier cri lui a fait comprendre qu'on va tuer un homme. Il a peur. Il se met à pleurer. Il appelle sa mère avec cette note bêlante qui va au cœur parce qu'elle est tout animale, toute naturelle.

En effet, quand les petits montagnards bêlent cette note la nuit : *Meyre!* (ma mère !) ils font penser à de pauvres agneaux perdu dans les bois.

— *Meyre ! Meyre !*

La voix de l'enfant est pour le réfractaire ce qu'est le tintement d'une sonnette pour le voleur nocturne. Les traits de Guillaume sont devenus fixes ; il regarde la porte de la chambre, il écoute l'enfant que l'on tâche d'apaiser ; son bras tombe et son genoux ne serre plus.

Il se relève en prononçant tout bas le nom de *Mathieu!*

Puis regardant Prat qui pousse un soupir à pleins poumons, sans oser encore se relever, il jette le couteau, et, comme un homme moulu de fatigue, il s'en va lentement, le dos voûté, la tête basse.

Prat s'est décidé à se mettre debout. A voir son effarement, on dirait un âne qui vient de se vautrer dans la poussière.

Les camarades pensent bien que tout n'est pas fini ; ils attendent.

Partout ailleurs que dans la montagne, les amis se donneraient beaucoup de mouvement ; le cabaretier accourrait, des paroles de conciliation ou de récrimination interviendraient ; ce serait un affreux tumulte.

Ici, l'homme a quelque chose de la neige et du basalte. Même quand son esprit est secoué rudement, il marche pas à pas, comme à regret, et il n'accorde à l'activité que ce qui est indispensable.

Pipolot dort; Gros-Bisson a la bouche ouverte ; Loiseau regarde de côté en mâchant du tabac ; Chabriou se tient les bras croisés sur le ventre avec une grimace importante. La tête du cabaretier fait encore une autre apparition, ce qui permet d'entendre le lourd berceau battre sa mesure pour apaiser l'enfant. Prat a ramassé son couteau, qu'il essuie sur sa jambe ; il souffle, il crache blanc, il passe la main dans sa crinière, mais pas un mot !

Guillaume n'est plus là. Quelqu'un a indiqué par un coup d'œil la seconde pièce, celle q'une lampe éclaire et où il n'y a pas de feu. La porte est restée ouverte ; Prat entre et la ferme derrière lui.

Ne pensez pas que l'on se demande avec alarme dans la chambre des buveurs ce qui va se passer dans l'autre pièce !

On a bien autre chose à faire! une table à remettre en place, un banc à relever, des éclats de bouteille à éviter, le feu à ranimer et le fou Pipolot à réveiller, pour être un de plus.

Tout cela s'exécute tant bien que mal, et...

— A boire ! à boire !

Le tavernier apporte le vin ; il s'en retourne insoucieux comme il est venu.

Laissons les buveurs causer ou fumer autour de l'âtre, et suivons Prat dans la seconde pièce.

CHAPITRE IV.

Guillaume est assis, les coudes sur la table, la tête cachée dans ses mains.

Prat s'arrête en face de lui. Il le regarde. Son orgueil murmure encore. Le sauvage ne serait point fâché de subir une injure ou un geste de mépris : la lutte recommencerait.

Rien. On dirait que Guillaume ne l'a pas entendu venir.

— Guillaume ?

Guillaume reste la tête cachée dans ses mains. Sa respiration étouffée indique une vive souffrance. Quelques gouttes de sang ont coulé de son bras gauche sur la table.

Prat est tout surpris : on ne souffre pas à ce point pour une égratignure.

Cependant d'autres gouttes continuent de tomber sur la table une à une.

Prat se penche : ce sont des larmes qui se mêlent au sang.

— Guillaume ?

La voix du sauvage est bienveillante cette fois.

— Que me veux-tu ?

— Tu pleures? toi, un homme?

— Oui.

— Guillaume, pourquoi ne m'as-tu pas saigné?

— Parce que.... Parce que je pleure.

— Ah?

Guillaume s'est essuyé le visage.

Prat, qui le regarde faire avec curiosité, arrête ses yeux sur la déchirure de la manche d'où suinte un peu de sang.

Le Réfractaire fait un mouvement dédaigneux dans la direction de sa blessure.

Tous deux sont assis face à face.

L'un, Guillaume, se tient la tête haute, les regards allant et venant en l'air.

L'autre est courbé sur la table. Son haleine de bœuf siffle régulière, il attend sans impatience.

Cela pourrait ainsi durer toujours. Prat, qui sent venir le sommeil, se secoue et pousse un vigoureux reniflement.

Guillaume y répond en se croisant les bras.

Nouvelle pose. Nouvelle menace du sommeil.

Prat se fâche, non point contre Guillaume, mais contre le sommeil. Il pousse un juron.

Le Réfractaire s'est préparé à parler comme Prat s'est préparé à écouter. Leurs mêmes esprits suivaient en silence les mêmes chemins.

— Tu veux que je te dise pourquoi je pleure?

Un animal humain ne dit pas *oui*; il pousse un ruminement et il étaye sa tête sur ses deux coudes : c'est une affirmation bien plus éloquente!

— Molinier est un brigand, tu le connais: tu vaux mieux que lui! Tu sais que son père a ruiné le mien?

— C'est vieux.

— Oui, c'est vieux. Nos péchés, à nous autres, sont vieux aussi: les hommes de la justice ne les oublient pas.

— C'est vrai.

— Mais tu ne connais pas la demoiselle Marguerite de Saint-Didier ?

— Je l'ai vue. Une bien belle fille !

— Quand mon petit Matthieu a été malade, en danger de mort, cette demoiselle a passé beaucoup de nuits près de son berceau. Plusieurs fois j'arrivai, de prudence, on ne m'attendait pas: on ne nous attend jamais nous autres, sinon les gendarmes ! La demoiselle me disait : « bonsoir Guillaume », et n'avait point de crainte. C'est elle qui m'a donné ce chapelet. C'est elle qui a sauvé la vie à mon petit Matthieu.

— *Estè oune brave fille !*

— Oui, mais la jeune demoiselle a un grand amour pour un jeune Monsieur de la noblesse ; le vicomte de Carbonnet.

— Oh ! oh !

— Le Molinier s'est entrepris des affaires de la dame de Saint-Didier, qui n'étaient pas tant bonnes ! Il a doucement creusé la fosse du bien de cette dame. Prochainement il épousera de violence la demoiselle, qui pleure aussi, bessaigne ! comme moi.

Guillaume s'arrête et laisse couler de grosses larmes.

— Tue-le !

— Je ne le puis pas.

— *Perqoé ?*

— J'ai vu hier mon confesseur, le curé de Glavenas, qui m'a donné le baptême. Je lui ai dit toute ma colère ! Il a compris que le jour approchait de la mort de mon ennemi. Il m'a parlé longtemps du bon Dieu et de mon devoir. De suite nous sommes entrés dans l'église. Il m'a entendu en confession. Après que je lui eus bien promis de ne point mettre à mort M. Molinier, il m'a donné l'absolution et j'ai communié par-dessus ma parole.

— Tu ne le tueras pas, ce brigand ?

— Non, ni lui, ni personne, jamais.

— Il épousera donc la demoiselle de ton petit Mathieu, ce sale bergougnard.

— M. le curé de Glavenas fera des prières.

— A *coui* ne servira de rien.

— Peut-être. Le fusil du bon Dieu tire juste, et il n'éclate point dans sa main.

Guillaume ôte sa veste, tire d'une poche de côté une *fronde* de linge dont il fait deux tours sur sa blessure en tenant un bout de la fronde entre ses dents.

Prat lui tend une épingle de l'air le plus généreux ; cela veut dire :

« Nous ne nous en voulons plus ! »

Avant de remettre sa veste, Guillaume en tire encore une petite bourse de cuir.

— Tu ne paieras rien ! lui crie Prat.

— Pourquoi ?

— Tu ne paieras rien, que je te dis !

— Bon, bon ! à ton plaisir.

Prat a le visage tout rouge. Il fait sa plus dure grimace. La table a reçu de lui un gros coup de poing. En se levant, il renverse le banc. Est-ce le récit du Réfractaire qui l'a ému ? Éprouve-t-il le regret de l'avoir blessé, mêlé au sentiment de la reconnaissance ? ou cela n'est-il qu'une fanfaronnade sous laquelle se dérobe l'ingrat qui ne veut rien promettre ?

Guillaume ne s'en soucie guère. Il a remis sa veste, il est allé prendre son fusil dans le cabinet et il va partir.

Avant d'ouvrir la porte il se tourne vers Prat :

— Prat ? *taiza-t-y ?*

L'injonction n'était pas indispensable. Les secrets se gardent bien quand celui qui les possède est à demi muet et quand personne ne cherche à les découvrir.

Prat lève la main en proférant un grognement sourd, dont le crescendo est la plus expressive des promesses.

— *Adiouzias*, Prat.

— *Adiouzias*, Guillaume.

L'ancien maître-d'école rentre dans la grande salle du cabaret.

Tout le monde y dort, ou peu s'en faut : on l'a déjà oublié.

Chabriou, qui est le moins ami du Réfractaire, et qui voit d'ailleurs à la physionomie de Prat qu'on peut lui faire une question sans danger, lui dit :

— Et Guillaume ?

— Parti.

— Parti ?

— Parti.

— Bon vent que je lui souhaite. Boit-on encore ?

— On boit toujours.

On boit, en effet, jusqu'au lever du soleil. Mais dès que la cime blanche du Mézinc s'éclaire comme une coupole de cristal dépoli, dès que les aigrettes de sapins brillent comme des panaches d'or, chacun des buveurs, ou des voleurs, ou des malfaiteurs, s'en va de son côté, le fusil en bandoulière, sans daigner même éviter la caserne de la gendarmerie.

CHAPITRE V.

Nous avons laissé M. Badioux sur la route de Tolliac, à cheval de bon matin, tandis qu'une brigade de gendarmerie, qui l'avait entraîné dans son sillage, suivait la route de Brives.

Le marécbal-des-logis et le négociant ne se doutaient guère qu'un rapport indirect liait leurs expéditions et que l'un et l'autre instrumentaient sur le même terrain.

— Est-ce que vous venez avec nous, M. Badioux, avait dit le maréchal-des-logis en laissant le cheval blanc s'encadrer dans le peloton.

— Je ne crois pas, Rousselle. Où allez-vous donc, si matin, avec vos gendarmes ?

— Nous allons par la route de Brives.

— Moi je vais tâcher de prendre la route de Tolliac.

— Eh bien la voilà ! un à-droite-par-file, papa Badioux hup !

Le papa Badioux en était encore au : « Adieu Rousselle, bon voyage ! » que la brigade lui avait tourné le dos et ne pouvait plus le voir.

L'honnête négociant ne sortait jamais. L'exercice du cheval était pour lui sur la même ligne que le tangage du

vaisseau et il ne connaissait que de nom les routes de son arrondissement.

On l'avait muni d'excellentes indications.

— Écoutez-moi bien, mon papa : Après la descente de Tolliac, la montée de Brissac; sur la hauteur un bois de pins; au bout du bois une route à gauche, la première encore à gauche, et tout droit: vous y êtes.

Mais le pas du cheval, quoique bien tranquille, avait secoué l'indication, il n'en restait plus rien.

Seulement M. Badioux savait où il allait, c'est-à-dire où il voulait aller.

Seulement il croyait nécessaire de ne le dire à personne.

Après une assez longue promenade sur la route de Tolliac, il aperçoit dans un pré un homme dont la physionomie lui inspire confiance :

— Ho, mon brave homme.

— Ho ! ho !

— Comment appelle-t-on ce petit château qui est là-bas dans la vallée ?

— Ce n'est pas un château ; c'est le domaine du Riou.

— Ah ! et l'autre sur la montagne plus loin ?

— C'est le Masse-Boyer.

— Grand merci.

M. Badioux continue sa promenade.

Enfin, il a le bonheur de rencontrer un jeune garçon très-ouvert qui s'opiniâtre à marcher côte à côte avec le cheval, chose facile !

En cheminant ensemble, on cause du pays, des fermes, des châteaux, des villages voisins. Le discret négociant arrive par des voies détournées, à une question sur le Carbonnet. De fil en aiguille, son compaing lui apprend que pour aller au Carbonnet, il faut retourner plus d'une lieue en arrière !

Retourner, ce serait découvrir son intention et reconnaître qu'il va au Carbonnet. Le mieux est de prendre la première route venue à gauche, celle de Saint-Jeures !

M. Badioux n'ose pas ne point aller à Saint-Jeures.

Il est pourtant assez heureux pour apprendre que le domaine de Mijoras, au delà de ce grand bois, est peu éloigné du château de Carbonnet et quoique fasse le jeune garçon pour lui démontrer qu'il doit passer par Saint Jeures, alla-t-il même chez Mijoras, il ne veut rien entendre et, au risque de se perdre, il laisse Saint-Jeures de côté.

— A Saint-Jeures, pense-t-il, je ne m'appartiendrai plus. C'est un chef-lieu de canton où il y a des gens qui me connaissent. Ils me demanderaient où je vas. Ils seraient capables de vouloir me conduire à destination. Et cette petite Flore qui me disait de ne pas m'inquiéter, que le cheval irait tout seul au Carbonnet ! Mâtine ! Elle me fait faire tout ce qu'elle veut. Pourvu encore que ce jeune vicomte me reçoive bien.

Le soleil était haut. Les cloches de deux ou trois villages, sonnant l'angélus, offensaient l'amour-propre du négociant par leurs railleries.

— Midi ! ces cloches ne se tairont donc pas ! Cela fait quatre heures de marche pour deux petites lieues; j'ai froid, et je ne suis pas arrivé après tant de renseignements !

Il aperçoit deux hommes dans un champ, poussant une charrue attelée d'une paire de bœufs.

Il se dirige vers les deux hommes, bien résolu cette fois, à ne plus se contenter de renseignements, mais à se faire conduire jusqu'au château de Carbonnet même.

En le voyant venir, les hommes et les bœufs s'arrêtent.

Tous quatre regardent avec une aimable surprise ce cheval blanc si fatigué et ce monsieur si bien habillé.

Le monsieur salue du chapeau comme il saluerait dans un salon.

— Bonjour, mes amis.

Les amis ne pouvaient rendre la politesse, n'ayant point encore fini de regarder le monsieur et le cheval.

— Seriez-vous assez bons pour m'indiquer le chemin du Carbonnet ?

— Ho !...

Celui qui répond ce *ho* est un petit homme d'un aspect désagréable. Ses yeux sont cachés sous un bonnet de laine grise devenue jaune à la longue ; sa barbe courte et mal plantée est de la même teinte que le visage, que la veste, que le bonnet. Sans doute, le fond de la nature est jaune, puisque tout prend cette couleur en vieillissant.

Il tient à la main une pipe de bois, qui attend qu'on la replace dans la bouche demeurée entrebaillée.

M. Badioux attend aussi une réponse.

Hommes et bœufs sont là, immobiles, se regardant.

M. Badioux se lasse le premier.

— Est-ce que l'un de vous ne pourrait pas me conduire au château de Carbonnet ?

Le petit homme embouche vivement sa pipe pour l'empêcher de s'éteindre.

— *Vène.*

Et il passe devant le cavalier.

Le cavalier ne sait pas ce qu'il doit faire ; mais le cheval n'hésite pas, il suit le petit homme.

Arrivé au bout du champ, le cavalier dit au guide :

— Vous me conduisez donc au château de Carbonnet ?

— *Vène-vène.*

On traverse un petit bois, un pré, encore un petit bois : pas de château.

— C'est bien chez M. le vicomte de Carbonnet que vous me conduisez ?

— *Siô...*

Enfin, on entre dans une avenue de sapins. Une porte cochère toute grande ouverte se voit à l'extrémité. Un chien accourt en jappant. Le cheval va bon pas : il traverse la basse-cour et s'arrête à la porte d'une écurie, tournant la croupe aux bâtiments du château.

Le cavalier a beau tirer la bride à droite, à gauche, le cheval, dont la tête est appuyée contre la porte de l'écurie, ne bouge pas.

Une voix jeune et claire se fait entendre :

— Giroflà !... Giroflà !

M. Badioux a reconnu la voix du vicomte de Carbonnet. Il ôte son chapeau ; il voudrait bien se retourner ! l'inexorable cheval l'oblige à ne saluer que la porte de l'écurie.

— Mais descendez donc, monsieur, lui crie Paul.

— C'est ma foi vrai, se dit le bonhomme qui, rivé à son cheval depuis le matin, n'avait pas eu l'idée de descendre.

Le vicomte l'accueille par une acclamation de surprise tout amicale. Il lui donne sa main pour franchir les mauvais pas de la cour ; il le fait entrer dans la cuisine d'abord, qui, à la campagne, est toujours la pièce la plus fréquentée, parce qu'elle est la plus chaude.

M. Badioux y trouve le petit homme jaune allumant sa pipe avec un tison.

Le nom et l'histoire de Girofla ne lui étaient pas inconnus, mais il doutait que ce fût là le frère du comte de Carbonnet.

— Girofla ! dit Paul, en faisant un signe de tête du côté de la cour.

Girofla a compris. Il jette le tison et il court au cheval blanc qu'il introduit dans l'écurie. Le petit homme si laconique avec ses semblables, est très-bavard avec le cheval blanc. Il ne lui donne pas une poignée de paille, d'avoine, de foin, sans y joindre un mot qui participe de la parole et du hennissement. Le cheval répond à sa manière, par le pied, par les naseaux, par la queue : il paraît même sensible aux reproches véhéments que lui attire sa malpropreté, et son œil s'attriste en vue du coup d'étrille qu'on lui promet pour dessert.

Le vicomte et le négociant vont moins vite que Girofla et le cheval. Ils se débattent sur le terrain de la politesse, l'un offrant son dîner, l'autre le refusant : et la solution n'avance pas.

— Les affaires d'abord, si vous le voulez bien, Monsieur le vicomte; je viens pour une affaire.

— Eh bien, Monsieur, passons dans mon cabinet.

M. Badioux, invité à s'approcher du feu, n'y met pas la moindre cérémonie. Cinq heures de cheval lui ont glacé les bras et les jambes; il ne peut résister à l'attrait du feu et il se fourre dedans.

Paul lui épargne toute gêne d'ailleurs, en lui faisant raconter les mille aventures de son voyage. De vrai, M. Badioux avait vu une foule de domaines, de villages, de demeures isolées dont il s'était laissé dire les noms, non compris une foule de personnes inconnues, et le célèbre Guillaume peut-être bien !

Quand il se sent réchauffé, il se dirige vers son affaire, presque aussi doucement qu'il s'est dirigé vers le château de Carbonnet.

Paul ne sachant où il veut en venir, le laisse aller.

Il y a déjà une demi-heure que le brave homme galoppe à travers ses grandes phrases marchandes.

— Enfin, monsieur Badioux, en quoi puis-je vous être utile dans l'affaire qui vous amène ici ?

— Monsieur le vicomte, c'est une affaire d'argent.

— Diable ! les affaires d'argent ne me sont pas faciles.

— Je sais cela, Monsieur le vicomte; mais pour être un peu gêné, vous n'êtes pas moins en bonne position. Votre état de propriétaires, à vous autres, est bien plus sûr que le négoce ! Nous sommes obligés de faire de longs crédits; les avances sont lourdes; le malaise nous atteint bien souvent. Quand nous avons des capitaux à placer, c'est un autre embarras : nous craignons la faillite du banquier, de l'usinier, du notaire, et nous n'y sommes pris que trop souvent ! Savez-vous, Monsieur, que la dernière faillite de ce misérable Jourdillat, que l'on croyait si solide, m'enlève deux mille écus ?

— C'est une somme.

— Deux mille écus de moins dans une petite fortune

comme la mienne, acquise à force de privations et de travail, c'est un vide! Et si l'on a besoin de fonds du jour au lendemain, il est fort difficile de s'en procurer au Puy, l'argent y devient de plus en plus rare.

— Oui, j'en sais quelque chose.

M. de Carbonnet a dit cela d'un ton grave, qui doit éclairer M. Badioux, s'il vient pour faire un emprunt : les personnes d'une position honorable et d'un caractère généreux attendent toujours l'emprunteur !

— Mais, monsieur le vicomte, arrivons à notre affaire. Ma fille Flore, un démon d'enfant qui me conduit tout à son gré.....

— Une charmante personne, dont vous devez être fier !

— Vous êtes bien bon, monsieur de Carbonnet Ma fille n'est pas jolie, mais elle est fort instruite. Nous n'avons rien épargné pour son éducation, et s'il plaît à Dieu, quand nous l'établirons, son mari ne fera pas une mauvaise rencontre. Que voulez-vous, nous n'avions qu'une fille...

— Et l'affaire, l'affaire de Mademoiselle Flore?

— C'est juste. Ma fille m'a expliqué la situation de votre mine de cuivre, et l'état de vos hypothèques.

— Mademoiselle Flore ?

— Oui, oui, ma fille est un petit gaillard ! J'ai d'ailleurs vérifié par moi-même son dire. Je sais que vous cherchez des écus; dix mille écus, m'a-t-on dit.

— Monsieur ! vous paraissez connaître mes affaires mieux que moi-même.

— Mieux, non; mais aussi bien : vous cherchez des écus ?

— Peut-être quelqu'un de mes amis....

— Vos amis n'en ont pas trouvé.

— Monsieur....

— Vos amis n'en ont pas. Ah ! ah ! nous autres négociants, nous connaissons la place. Il ne se remue pas une pièce de douze sous, que de proche en proche on n'arrive à frapper à notre caisse !

— En vérité je ne comprends pas.....

— Vous ne comprenez pas que l'argent soit si rare dans notre pays ? Mais, mon cher monsieur, il y en a encore dans les bons coins, et je vous apporte vos dix mille écus !

— Vous m'apportez trente mille francs ?.....

— Oui, monsieur le vicomte. C'est la dot de ma petite Flore, que je tenais en réserve. Elle m'a dit : « Papa, l'affaire de ma dot n'a rien qui presse, l'affaire de M. de Carbonnet ne peut pas attendre. Placez ma dot chez lui, elle y sera en sûreté, vous serez bien tranquille et je serai bien contente. »

Le vicomte tend la main au négociant.

— Monsieur Badioux, vous me rendez un service d'ami, de frère ! Au moment où je n'espérais plus, vous m'apportez le secours qui doit relever ma fortune !

M. Badioux se laisse retenir la main, il jouit naïvement de la surprise de Paul, et il vient lui dire sous le nez, en riant d'un rire de camarade :

— Ah ! ah ! voyez-vous, mon jeune monsieur de la noblesse, qu'on peut faire quelque chose d'un marchand.

— On peut en faire un ami.

— Ho ! monsieur le vicomte, je ne prétends pas, je suis loin de prétendre ..

Le négociant retombe dans ses politesses laborieuses. Paul le quitte pour aller prévenir son père.

M. le comte de Carbonnet arrive bientôt. Il a été prévenu. Il sait tout. Son fils le présente à M. Badioux avec cette simplicité digne qui rejette la question des habits dans le domaine des plus futiles accessoires.

Le vieux gentilhomme éprouve un sentiment de vive reconnaissance. Loin d'en paraître embarrassé, il s'y complaît. En fixant ce visage souffreteux qu'un sourire protecteur égaye un moment, qu'une expression d'estime affectueuse éclaire sans le troubler, c'est M. Badioux qui ressent de l'embarras : d'autant plus d'embarras que le comte de Carbonnet, toujours sobre de paroles et d'actes, laisse

défiler les saluts nombreux du négociant, sans y répondre.

Quand le négociant a épuisé la série des inclinations et des — Monsieur le comte. ..

Le vieillard arrête ses petits yeux noirs sur la face ronde du papa Badioux.

— Monsieur, vous rendez à mon fils un service qui me touche au cœur. Je ne suis qu'un pauvre vieillard, mais monsieur, le pauvre vieillard se découvre devant vous avec bien du respect.

— Monsieur le comte....

Monsieur Badioux ne s'en tirerait jamais si Paul ne venait à son aide.

Un autre personnage attend derrière, c'est Girofla, amputé de sa pipe, car sa pipe fait partie de lui-même.

— Monsieur Badioux, je vous présente le frère de mon père, qui a voulu vous remercier aussi.

Girofla voit bien que la circonstance exige un suprême effort? On lui a dit le nom du négociant et il fait un tour de force pour lui : il ôte son bonnet! Il lui tend la main en gentilhomme, presque aussi noblement que son neveu :

— Monsieur *Badoux*!

— Monsieur *de* Girofla.

Paul les sépare, non sans peine :

— Fais préparer à dîner, Girofla. Allons, va vite, l'appétit de monsieur Badioux doit être pressé.

Girofla remis en possession de sa pipe et de son bonnet. donne deux ou trois petits coups de tête à M. Badioux avant de se retirer.

Le vieillard salue aussi de la main et sort :

— Excusez-moi, Monsieur.

On entend son pas lourd retentir sur les marches de l'escalier de bois.

Paul suit des yeux le bruit des pas de son père jusqu'au haut de l'escalier

M. Badioux a remarqué cette filiale sollicitude.

— Où va donc monsieur votre père ?

— Il va dans une chambre bien honorée, qui ne s'ouvre qu'en de rares occasions, dans la chambre de feu ma mère.

— Ho!....

— Il va lui dire, Monsieur, ce que vous faites aujourd'hui pour son enfant.

— Ho!....

Quand le bon négociant est parvenu à vaincre son émotion, on revient à l'affaire.

— Monsieur Badioux, quelle forme donnerons-nous à mon engagement ? Un acte notarié sans doute, qui vous substituera pour dix mille écus à des hypothèques inscrites encore, mais éteintes en réalité.

— Monsieur le vicomte, j'ai apporté mes dix mille écus en billets de Banque dans mon portefeuille, plus deux timbres à 35 centimes ; nous y écrirons simplement notre affaire telle qu'elle est, les époques de remboursement à votre commodité, et l'intérêt à cinq pour cent l'an; au besoin, plus tard, vous me ferez des billets à ordre que je négocierai.

— Et l'hypothèque ?

Monsieur Badioux fait un geste de mépris sublime du côté de la garantie légale

— La meilleure des hypothèques, monsieur ! c'est la chambre de votre mère.

On dit qu'un bon coup d'épée fait d'un ennemi un ami; un service bien rendu ne doit pas avoir de résultats moins surprenants.

Paul ne sait que faire pour se rendre agréable au négociant. Il se laisse diriger par son instinct de loyal jeune homme ; il parle sans façon, il rit, il glisse de bonne grâce sur la pente qui sépare le gentilhomme du marchand ; il donne à M. Badioux l'égalité !

La table est mise; Paul ne peut pas dîner une deuxième fois ; il verse à boire, il boit, il trinque, il jette à pleine main le sel de la plaisanterie sur le menu du dîner, il attire le bizarre Girofla dans la conversation et fait observer tout bas à son convive que le pauvre oncle n'ose pas fumer devant lui.

M. Badioux, flatté de cette modestie de M. *de* Girofla, exige impérieusement qu'il fume.

M. *de* Girofla, pipe à la bouche, reste en contemplation devant le monsieur qu'il trouve très-distingué et très-spirituel, puisque son neveu lui rit à tout propos.

M. Badioux ne se retient plus et il finit par se croire vraiment spirituel. Il fait des *mots* et il rit aux éclats ; il raconte des histoires de sa jeunesse, et bientôt il s'arrête court, le verre près des lèvres :

— Saprelotte ! cela doit bien vous ennuyer, monsieur Paul ?

— Mais non, mais non.

— Dam ! c'est votre faute ; vous me laissez aller la bride sur le cou. Moi, je suis un bonhomme et je me dis : puisque tu n'as rien de mauvais ni dans la tête ni dans le cœur, va comme je te pousse !

— Et vous avez parbleu raison.

— Voyez-vous ! un pommier produit des pommes. Je me mettrais en quatre pour produire des oranges, qu'il ne viendra toujours que des pommes et des mauvaises alors, parce que chacun sa nature : un arbre à fruit, suivez bien mon raisonnement....

Girofla écoute avec une grande attention, M. Badioux, charmé de cette attention, continue sa parabole au profit de Girofla, qui écoute de plus en plus.

Quand Girofla se sent surchargé d'admiration, il court à l'écurie pour payer au cheval en coups d'étrille et en coups d'éponge le plaisir incompréhensible que lui a fait le cavalier.

M. Badioux a abusé un peu du vieux bourgogne.

Le gentilhomme porte la santé de Mlle Flore, et il en fait un brillant éloge qui attendrit l'heureux père.

De Flore à Marguerite il n'y a qu'un pas.

Le vicomte et le marchand sont devenus aussi bavards l'un que l'autre.

C'est encore celui-ci qui garde le mieux sa raison, car il

rappelle le premier que leur affaire ne se fait pas, que la journée passe et que le Puy est loin.

On va dans le cabinet de Paul.

M. Badioux dicte l'acte avec une surprenante facilité. Il le lit ensuite lentement, faisant une pose après chaque article pour se le répéter en marmotant; il en écrit le double ensuite, sans prononcer une seule parole en dehors de son travail, le signe, l'offre à la signature de l'emprunteur, enferme l'un des deux actes dans son portefeuille et met le portefeuille dans sa poche. Un notaire à cravate blanche n'y eût pas mis plus de froideur !

Paul découvrant que ce négociant, un peu en goguette, pourrait bien lui être supérieur en quelque chose, redevient gentilhomme au plus tôt. Le papa Badioux, grave un instant par l'effet de l'ivresse même, aurait fini par s'oublier !

— Mon cher monsieur de Carbonnet, voilà une affaire faite. Il ne me reste plus qu'à vous tirer ma révérence et à partir.

— Je serais heureux de vous garder plus longtemps, monsieur, mais je me reprocherais les inquiétudes de votre famille.

— Ho, ma femme comptait bien que je ne reviendrais pas de bonne heure.

— Elle avait deviné toute la joie que nous causerait votre visite et le besoin que nous aurions de vous retenir.

— Monsieur...

— Monsieur Badioux, vous menacerez s'il vous plaît madame Badioux et mademoiselle votre fille d'une longue visite du vicomte de Carbonnet au premier jour : ma famille leur fait une large part dans sa reconnaissance.

— M. le vicomte, me serat-il permis de saluer monsieur votre père ?

— M. Badioux, faites-lui grâce, je vous en prie. Lorsqu'il arrive à mon père de franchir le seuil de cette chambre si pieusement honorée, son esprit en reçoit une vive secousse et nous le laissons seul tout le jour.

— Ah ! monsieur, je suis désolé....

Toutes choses sont remises en leur place. M. Badioux ne goûte que mieux les concessions précédentes du gentilhomme : il va même jusqu'à craindre d'en avoir abusé !

Girofla lui amène son cheval, en triomphe !

— Comment ! c'est là mon cheval ? s'écrie M. Badioux. Il est blanc comme de l'ivoire tant Girofla l'a bien étrillé et bien savonné.

Paul ne laisse pas au négociant le temps de gémir sur les difficultés du retour. Il le prévient que Girofla va l'escorter jusqu'à la route de Tolliac ..

Arrivé là le cavalier multiplie ses remerciments; le guide multiplie ses petits coups de tête.

Le cheval met un terme à ce dialogue insolite en emportant son homme au trot.

Mais le trot du cheval a de grands inconvénients après un dîner de plaisir ; il soulève les vapeurs du bourgogne, il frappe aux tempes, il allume des lueurs dans les yeux, il accélère où il ranime l'ivresse.

M. Badioux s'aperçoit donc qu'il est tout guilleret.

— Bah ! cela m'est bien égal.

Il fait son entrée au Puy par le faubourg de Larnas, à la nuit tombante, en chantant.

— M. Badioux ?

— Hé !... Petiou.

— Comme vous chantez !

— Bah ! cela m'est bien égal.

Les enfants ne tarderaient pas à le suivre, si, comme le matin au départ, il ne se trouvait pas tout à coup encadré dans un peloton de gendarmerie le même qui l'avait pris dans son sillage.

— Tiens ! c'est encore Rousselle !

— Tiens ! c'est encore M. Badioux ! D'où diable venez-vous donc ?

— D'où je viens? Parbleu, je viens de chez un de mes amis le vicomte de Carbonnet.

— Le vicomte de Carbonnet?

— Oui, oui, nous avons dîné ensemble, gaillardement.

— C'est drôle. Je ne croyais pas qu'on fût en gaîté dans cette maison.

— Pourquoi donc cela?

— Parce que je me suis laissé dire que l'argent y manquait à l'appel.

— Ta, ta, ta. Si l'argent manquait à l'appel du matin, je vous réponds qu'il ne manquera pas à l'appel du soir.

— Est-ce que vous auriez eu la bonhomie de porter là vos gros sous?

— Mes gros sous! Apprenez, Monsieur Rousselle, que si toute la gendarmerie du département était chargée en gros sous de la somme que j'ai portée, elle irait le pas ordinaire, entendez-vous, et même très-ordinaire.

— Ah! ça, vous lui avez donc porté cent mille francs, *paoure home?*

— Je lui ai porté ce qu'il fallait lui porter, de quoi vous faire perdre la tête, si c'était à vous, car dix mille écus et Rousselle n'ont jamais passé ensemble par la même porte.

Le maréchal-des-logis vient d'enlever un *fait* pour son rapport. Les détails lui importent peu, et M. Badioux ne lui représentant plus qu'un niais dépouillé de son *fait*, il livre passage au cheval blanc qui sent son écurie à droite, auberge de la *Tête-Noire*.

Le cavalier s'y laisse conduire, paie la location de sa monture et se sauve vers le foyer domestique.

En retrouvant la terre sous ses pieds, il retrouve autant de raison que sa femme et sa fille avaient le droit d'en exiger de lui après un si bon dîner.

Quant au récit de son voyage, cela suivra le cours des soirs, des semaines et des années qui se suivent et se ressemblent beaucoup, mais ne finissent jamais.

CHAPITRE VI.

Le soir même, le vicomte de Carbonnet arrivait au Puy sur les pas de M. Badioux et il prenait au passage la diligence faisant le service de Clermont à Saint-Étienne, pour descendre, vers le point du jour, dans cette sombre capitale de la houille et du minerai.

Le soir même, le maréchal-des-logis arrivait discrètement au rapport chez M. Molinier.

C'est un rôle très-affairé que celui de maréchal-des-logis dans un chef-lieu de département.

On est tout à côté de l'épaulette de lieutenant, on l'espère, on la voit, on la touche, et quelquefois on ne l'atteint qu'après dix ans de cauteleuse habileté. On compte sur le préfet, sur le député, sur le receveur général, sur tous les principaux fonctionnaires, bien plus que sur le capitaine qui déteste et souvent craint son maréchal-des-logis.

Rousselle, pressentant le succès de la candidature de M. Molinier, s'était donné à lui, corps et âme, mais en secret ! Tout est secret chez le maréchal-des-logis, même son propre sentiment qu'il ne laisse connaître à personne et ne connaît pas lui-même, étant exposé a en faire le sacrifice du jour au lendemain, selon la fantaisie des événements qui déplacent parfois les influences.

Il frappe deux petits coups à la porte de M. Molinier. M. Molinier ne l'a pas entendu arriver et il le reconnaît cependant.

— Entrez, Rousselle.

Rousselle entre, moitié militairement, moitié secrètement.

Il s'assied comme la statue au festin de Pierre.

Avant de rien dire il faut qu'il s'essuie le front avec son mouchoir. Le gendarme procède toujours ainsi : la sueur est une des obligations de son emploi quand il revient d'une expédition, surtout quand l'expédition n'a pas réussi.

— Nous avons eu une rude journée.

— Vous n'avez pas vu Guillaume ?

— Non. Vous n'y comptiez pas.

— C'est vrai.

— Pour le prendre, il faudra combiner la chose de loin.

— Vous avez raison.

— Oh ! si vous y tenez, monsieur Molinier, il sera pris, un peu plus tôt un peu plus tard.

— Cela ne presse pas encore. Et... vous avez fait une descente à Cabriac.

— J'y étais ce matin à dix heures ; j'ai commencé ma tournée par là.

— Eh bien ! qu'est-ce qui s'est passé ? dit M. Molinier en traînant les mots pour jouer l'indifférence.

— Voilà...

Ici, le sous-officier se lève. Il tient de la main droite son chapeau en colonne, tandis que la main gauche réprime les écarts de son sabre.

C'est un bel homme ! ses cheveux, ses moustaches et ses favoris sont blonds de la nuance alsacienne ; ses sourcils d'albinos couvrent de petits yeux gris d'une vivacité inquiète ; sa lèvre inférieure se cache crispée sous sa lèvre supérieure ; le haut du front est blanc, le surplus du visage est rissolé. Bref, la tête blonde du maréchal-des-logis, dé-

pourvue de toute expression sympathique, est une topaze brûlée, brûlée par l'ambition et par les ardeurs du mandat d'arrêt.

— Voilà: avant de commencer notre tournée ordinaire, nous sommes descendus droit au domicile du sieur André Arsac, le frère de Guillaume. J'avais posé trois hommes au dehors pour garder les issues. André n'était pas à la noce ni sa femme non plus; mais j'ai compris de suite qu'il n'y avait point de Guillaume. J'ai fait néanmoins ma perquisition. Ensuite je me suis installé pour écrire mon procès-verbal.

— Vous avez dressé un procès-verbal?

— Histoire de les faire causer. Ils n'ouvraient pas la bouche! La femme voyant que je disais un mot pour rire à son petit, m'a demandé pourquoi l'on recommençait à tourmenter son frère, qui se tenait bien tranquille. Je lui ai répondu que Guillaume avait proféré des menaces de mort contre une personne honorable du Puy. L'homme a nié énergiquement. Mais il est devenu tout penaud quand je lui ai affirmé que nous avions le témoignage d'un prêtre, le curé de Glavenas, qui était venu nous en parler.

— Cela n'est pas tout à fait vrai.

— J'entends bien. Je ne pouvais pas leur dire que le curé de Glavenas avait fait une démarche officieuse dans l'intérêt de Guillaume, plus que dans le vôtre.

— Et?...

— Et j'ai fini par prononcer votre nom, pour voir ce qu'il en serait.

— Ah! ah!

— Monsieur Molinier! ces gens-là ne vous aiment pas. Méfiez-vous.

— Qu'est-ce qu'ils ont dit?

— L'homme roulait des yeux! Je l'attendais; il n'a pas voulu venir, il n'a pas prononcé un mot. Oh! ces gens là sont fins! mais c'est la mère! une vieille qui avait l'air de dormir sous la cheminée. Elle est venue sur moi comme un loup...

— Diable !

— Ah ! elle en a dit sur votre compte ! Une folle. Pas moyen de la retenir ni de lui faire peur ! cette vieille me parlait à deux pouces du visage; son bonnet était tombé, ses cheveux gris me tapaient les oreilles: un loup, un vrai loup. Je me demandais s'il ne fallait pas la mettre en arrestation, mais j'avais l'œil sur le fils, qui se tenait debout, pas content, avec un pic-feu à la main...

— L'animal, il vous aurait tué !

— J'ai laissé passer la bourrasque et je me suis retiré. Il était temps ! D'autres étaient venus, des voisins : tout cela nous a aboyé ! un surtout, de Saint-Hostien, qui ne le portera pas en paradis.

— Eh bien ! mon cher Rousselle, c'est bon ; cela les a un peu remués : c'est tout ce que je voulais. Il ne faut pas que l'on croie, dans la haute ville, que ma patience est sans limite. Mais buvez donc un coup, Rousselle, et prenez un biscuit.

— Vous êtes bien bon, monsieur Molinier.

Le maréchal-des-logis s'essuie le front, se verse à boire sur le coin de la cheminée, casse un biscuit sans rien ôter à la sècheresse officielle de sa physionomie.

M. Molinier se promène les mains derrière le dos, absorbé par ses réflexions.

Ouvrons ici une parenthèse à ses réflexions :

— « La comtesse de Saint-Didier, après une ou deux semaines de tranquillité parfaite, est revenue à ses premières angoisses. Les créances de Montbarjos ne se fixaient pas, les dettes ne se payaient pas, et le réméré demeurait comme le seul résultat obtenu. Naturellement le bon vouloir de M. Molinier devait lui être douteux, à raison des haines et des périls dont il était l'objet, par suite des services mêmes qu'il avait voulu lui rendre. La comtesse l'excusait. Elle eût excusé jusqu'à son irritation en présence des menaces de Guillaume, agent probable du vicomte de Carbonnet. Carbonnet, Marguerite, Guillaume, tous les soucis de

madame de Saint-Didier venaient de là ! A la veille de son affranchissement définitif, les légèretés de sa fille et l'amour du vicomte, appuyé sur les violences d'un sauvage Réfractaire, la rejetaient au fond de l'abîme d'où elle allait sortir enfin. »

Ainsi M. Molinier fait parler l'esprit de la comtesse, sans erreur ni exagération et il ajoute mentalement :

— « L'heure n'est point encore venue de frapper les derniers coups. Je ne suis pas tout à fait autorisé par la situation. Ce prêtre de Glavenas, en venant me moréginer, m'a rendu un excellent service ! J'ai moins à craindre de Guillaume que je ne le pensais. Cependant il ne faut pas s'y fier. La religion est bien puissante, mais une bouteille de trop dans la tête d'un vaurien l'est davantage. C'est égal, la descente de la gendarmerie à Cabriac fera jaser les imbéciles: ma position va devenir plus intéressante, et mes orgueilleux empressements plus légitimes. Dans quelques jours, nous verrons.... »

— Vous ne buvez pas, Rousselle ?

— Merci, monsieur Molinier.

Rousselle avalait, au contraire, avalait sournoisement, de cet air goulu que la discrétion ne fait qu'abêtir.

— Dites-moi ? vous avez compris qu'il n'y avait pas lieu de dresser procès-verbal ?

— Oh! oui, certainement. Je les ai menacés pour la forme: le procès-verbal les effraye autant que le gendarme. Mais, monsieur Molinier, j'ai couché sur mon rapport un fait curieux, très-curieux !

— Lequel ?

— Imaginez-vous que ce matin, au départ, je rencontre M. Badioux. Vous le connaissez: le père Badioux.

— Oui, oui.

— Je rencontre ce particulier à cheval, se dirigeant vers la route de Tolliac. Je lui ai demandé ce qu'il allait faire par là. C'était le matin, il ne m'a rien dit. Le soir, il y a deux heures tout au plus, en rentrant avec ma brigade par

le faubourg de Larnas, est-ce que je ne rencontre pas encore le père Badioux qui revenait du côté de Tolliac !

— Du côté de Tolliac ? Par exemple !...

— Du côté de Tolliac. Ce n'était plus le matin, c'était le soir. M. Badioux avait bien dîné et il était moins serré du bouton. Je suis parvenu à savoir qu'il venait du château de Carbonnet.

— Le vieux fou.

— En le taquinant un peu, je suis arrivé à lui faire dire qu'il avait porté dix mille écus le matin au vicomte Paul de Carbonnet.

— Dix mille écus ? cela n'est pas possible.

— J'en suis sûr.

— Il vous l'a dit ?

— Il me l'a dit. Ce vieux-là est riche.

— Peut-être s'est-il vanté.

— M. Molinier ! faites profit de cela si ça vous peut servir ; mais je vous réitère que le fait est vrai. Je ne suis pas homme à me laisser tromper par un Badioux.

— Oui, cela doit être. Il n'y avait que cette ganache qui pût intervenir là. Merci, Rousselle, merci.

— Monsieur Molinier, nous sommes tenus à tout savoir et à ne rien dire : vous comprenez ?

— Bien, Rousselle ; soyez tranquille.

La bouteille étant vide et les biscuits expédiés, le maréchal-des-logis prend la pose du militaire qui attend l'ordre. M. Molinier le congédie.

Seul, près du feu que son pic de fer perce en grinçant, il donne un libre cours à l'amertume de sa surprise.

— Ce père Badioux !... Mais pourquoi ?.. C'est sa fille qui l'a entraîné. Petite sotte !... Cela change toute la situation : Carbonnet devient dangereux. Cette vieille comtesse m'appartient toujours, oui, de tête ! mais de cœur ? le cœur est dangereux chez elle ! Cœur de Badioux, cœur de Flore, cœur de Marguerite, cœur de Carbonnet ; que le diable les emporte tous !..

CHAPITRE VII

Le manoir de Saint-Didier est lugubre. La comtesse a l'esprit à la torture. L'affaire de Montbarjos, trop pressée par son impatience devient plus confuse que jamais : on plaidera ! Les billets échus se taisent ; mais d'une heure à l'autre ils peuvent devenir exigeants ! M. Molinier ne peut pas les éteindre, paralysé qu'il est par des oppositions ; ce serait plus que du zèle, ce serait du sacrifice. Toutes les voies de salut sont fermées. Impossible de se faire l'illusion d'un emprunt au milieu d'un tel désordre ; impossible de vendre le domaine de Cabriac, que le réméré tient en arrêt, que l'ensemble de la situation frappe d'un véto absolu.

Les amis intimes sont venus faire des observations politiques, sociales, morales, à propos de l'espoir offensant, quoique tacite, de M. Molinier ; mais ils ne sont pas venus offrir ni leur argent ni leur crédit. La comtesse, dont l'irritation monte toujours, les a offensés ; ils ne reviennent plus ; ils sont bien aises d'être autorisés à ne plus revenir.

Marguerite voit sa mère préoccupée, marchant à grands pas et parlant haut dans sa chambre où elle s'enferme.

Lorsque la comtesse est au salon, entre sa fille et mademoiselle de Cabalier qui leur donne une courte visite

chaque jour, elle affecte l'indifférence : elle examine la broderie de mademoiselle de Cabalier, elle essuie ses lunettes, elle rit outre mesure d'une plaisanterie de la vieille fille qu'elle a cent fois entendue ; elle se fait apporter par l'impassible Millon de grands verres d'eau pure qu'elle boit d'un seul trait.

Si Marguerite lui dit : « Maman, cela peut vous faire mal, » elle laisse tomber de côté un regard bilieux sur sa fille sans lui répondre.

Ces regards distraits et bilieux vont au cœur de la pauvre enfant, qui se demande si sa mère ne pourrait pas devenir folle !

Elle n'ose ni parler, ni pleurer, ni se plaindre. Une sérénité factice démentie par la blancheur maladive de ses joues est le seul concours que sa mère paraisse accepter, et Marguerite se tient incessamment dans cette sérénité douloureuse, comme au pilori.

On ne déjeune plus, on ne dîne plus.

La comtesse se faisait attendre si longtemps, que sa fille a dû comprendre qu'elle voulait être seule à table: elle a cessé d'y venir.

Millon, traversant la salle à manger voit le déjeuner, voit le dîner qui restent inutiles.

— Hoya ! elles ne mangent plus du tout.

On ne peut exprimer l'effet d'une parole de la comtesse appelant sa fille dans le silence de cette demeure aux vastes pièces sévèrement décorées. Les longs rideaux bruns semblent frémir quand madame de Saint-Didier prononce ce mot d'une voix vibrante :

– Marguerite !

Et quand Marguerite répond :

— Maman.....

Il y a, dans ce maman tout mouillé de larmes, une douleur craintive qui tâche d'atteindre le ton de la docilité naturelle...

La comtesse ne fait souvent qu'une question béné-

vole pour rassurer sa fille qui la croit fâchée :

— Dis-moi l'heure ? — Envoie-moi Guillot ?...

Ah ! les jours sont bien longs !

La prière du soir est toujours impatiemment attendue par Marguerite.

Car la prière du soir est un usage qui ne souffre aucune transaction. Peines, plaisirs, retentissement des fêtes joyeuses, tout se calme, tout se tait devant l'acte religieux après lequel il ne doit plus y avoir que le repos de la nuit.

Au moment de la prière, la comtesse est une autre femme. Ses regards sont paisibles, sa voix est conciliante et son visage désarmé.

Elle s'agenouille sur son prie Dieu; ses mains jointes portent sa tête rafraîchie : il n'y a plus rien du monde en elle.

Marguerite fait la prière à voix haute.

Sa mère la baise au front et lui dit :

— Bonsoir, *mon enfant.*

Marguerite dort en paix sur ce mot, ne voulant pas prévoir le lendemain, qui est à Dieu.

Mais la prière du soir est encore bien loin. Il est un peu plus de midi. Mademoiselle de Cabalier tricote son bas de soie grége dans le petit salon près de Marguerite. Madame de Saint-Didier lui a fait dire les nouvelles sans les écouter. La bonne fille allait devant, de sa voix nasillarde ; la comtesse la regardait d'un œil profond, en souriant hors de propos ; elle s'est levée au plus beau milieu d'une histoire et elle s'est retirée dans son cabinet, où quelque bruit de fenêtre qui s'ouvre, de secrétaire qui se ferme, annonce qu'elle ne reste pas inactive.

Un autre bruit de voix, murmurant dans le vestibule du petit salon, attire l'attention de Marguerite.

Elle court à la porte qu'elle entrouvre.

Elle voit une belle dame en robe de soie lilas, discutant avec Millon.

C'est Flore.

— Ah ! je savais bien que Marguerite y était.

Les deux jeunes filles s'embrassent tendrement.

— Bonne Flore !

Flore, tenant les deux mains de son amie, recule de surprise :

— Comme vous êtes pâle !

— Oui : j'ai été un peu malade.

Flore se penche pour lui dire à demi-voix :

— Savez-vous la bonne nouvelle ?

— Non, je n'en sais aucune bonne.

Un coup d'œil rapide de mademoiselle de Cabalier apprend à Marguerite qu'il s'agit d'un petit secret.

Le temps presse. La comtesse peut venir à toute minute, mademoiselle de Cabalier ne se fâchera pas puisqu'on lui a fait préalablement les plus honorables politesses.

Marguerite et Flore se retirent dans l'embrasure d'une fenêtre.

Nous n'avons pas besoin d'écouter ; nous savons le petit secret de la maison Badioux. Flore parle bas, avec une vivacité de *pensionnaire*. Elle croise ses deux mains sur l'épaule de Marguerite, elle glisse ses lèvres dans la boucle de cheveux noirs, tout près de l'oreille de son amie, et elle y dépose un mot, un chiffre...

Marguerite devient rouge d'étonnement, ses deux mains allongées et unies en signe d'admiration, ne sachant si elle doit pleurer ou rire de joie ; elle regarde Flore avec extase et elle lui saute au cou.

Flore emprunte la physionomie entendue de l'homme d'affaires ; elle compte sur ses doigts, elle met entre chaque bout de phrase un signe de tête à titre de ponctuation ; et elle termine par une petite grimace charmante embellie d'un victorieux sourire.

Mademoiselle de Cabalier tousse en tricotant.

Marguerite retrouve un souvenir de sa belle humeur passée, elle se permet ce mot qui cette fois n'est pas un épigramme, mais une câlinerie :

— Cavalier, ne vous fâchez pas, Flore me dit des choses bien intéressantes.

— Bon, bon, mademoiselle, j'ai du plaisir à vous voir contente : cela ne vous arrive pas si souvent.

La bonne vieille, tout en laissant aller le tricot, regarde les deux jeunes filles par-dessus ses lunettes, avec une sympathie maternelle.

Un tourbillon de chaude lumière les enveloppe, les boucles de cheveux de Flore, d'un blond un peu compromis, se mêlent, brillantes comme des fils d'or aux cheveux noirs de Marguerite, dont les joues pâles reflètent les couleurs purpurines de la jeune marchande ; l'une vêtue d'une robe de nuance sévère, grande, belle et digne, a le coude appuyé sur le rebord de la fenêtre et écoute ; l'autre gonflée de soie, gantée de blanc, parée de fleurs, babille sans relâche; et le soleil d'hiver qui les couvre de ses feux éclatants semble écouter et rire avec elles.

Mademoiselle Badioux sait, par les bruits de la ville, que la maison de Saint-Didier se croit perdue ; les traits altérés de son amie lui disent que le caractère de la comtesse est monté au plus haut dans l'orage; elle ne se sent point assez brave pour essayer d'agir de sa personne sur une situation aussi tendue, même en s'appuyant sur un service capital rendu à M. de Carbonnet. Marguerite, pense-t-elle, y réussira mieux : elle prendra son temps.

Flore l'embrasse encore une fois et s'enfuit.

Il est bien difficile de se tenir enfermé dans la discrétion près d'une bonne vieille tout affectueuse, qui ne demande rien, qui souffre de nos peines et se réjouit de nos moindres contentements.

Marguerite dit à son *Cavalier :*

— Cavalier ! vous ne savez pas ce qu'a fait M. Badioux ?

— Non, Mademoiselle.

— Il savait que M. de Carbonnet avait vendu sa mine de cuivre en partie à des gens de Saint-Étienne qui devaient lui verser cent mille francs très-prochainement ; mais ce pauvre garçon ne pouvait réaliser son affaire qu'en se pro-

curant d'abord trente mille francs pour lever des hypothèques, pour.... d'autres choses que je ne me rappelle pas.

— Oui, oui ; je connais bien les détails, on en a assez parlé, Dieu merci !

— Paul a fait tout au monde pour emprunter cette somme. Il n'a rien trouvé, rien ! Cela le mettait au désespoir.

— Pauvre jeune homme !

— Eh bien ! M. Badioux est allé au Carbonnet à cheval, ma bonne, à cheval ! ce qui ne lui était pas arrivé depuis quinze ans. Et il a porté lui-même à Paul les trente mille francs en billets de banque.

— Il a prêté trente mille francs à M. Paul ?....

— Mon Dieu oui, et sans que Paul les lui ait demandés. Voyez-vous ! s'il était là, je l'embrasserais.

— Ah ! M. Badioux est un bien digne homme !

— Et Flore ! Flore ! ô bonne Flore ! Cavalier ? c'était sa dot. A présent vous comprenez ? Paul va avoir cent mille francs ; c'est comme si nous les avions. Il ne prend toute cette peine que pour nous. Maman sera bien surprise.

— Prenez garde, Mademoiselle, votre mère a l'esprit malade ces jours-ci. Allez doucement, doucement, doucement.

— Du tout : je veux aller au contraire vite, vite, vite! Depuis quinze jours, la maison est si triste ! on n'ose seulement pas pleurer ici. Le Molinier ne viendra plus On attend Paul demain ou après demain. Qu'il doit être heureux ! Oh ! je sens que je l'aime comme un frère.

— Peut-être un peu plus.

— Dame ! moi je ne sais pas ; je n'ai jamais eu de frère. Je l'aime tant que je puis, parce qu'il est bon, parce qu'il aime bien maman, et moi aussi un peu.

— Un peu ? .

— Cavalier ! je n'ai pas mesuré. Il m'aime toujours plus que cent mille francs, puisqu'il va les avoir et puisqu'il nous les donnera.

— C'est égal, Mademoiselle, allez-y doucement, croyez-moi.

— Oui, je tâcherai. Mais taisez-vous, voici ma mère.

La comtesse est en proie à une douleur qu'elle décuple en la comprimant. Son teint, d'une blancheur de porcelaine, la fixité de ses traits, l'arc tendu de ses sourcils, rappellent la tranquillité menaçante de la nature, au moment d'une tempête, lorsque le ciel est noir, les feuilles des arbres immobiles et les oiseaux silencieux.

Marguerite est trop remuée par son amour et sa joie innocente pour sentir les commotions de cette électricité orageuse. Elle sourit finement, penchée sur sa broderie.

La comtesse a remarqué le sourire; elle arrête pendant plus d'une minute ses yeux ternes sur sa fille.

Elle ne parle pas encore.

Marguerite casse un fil avec ses dents.

Mademoiselle de Cabalier tricote plus vite.

— Qui donc était là, tout à l'heure?

Madame de Saint-Didier dit cela, comme le dirait une statue.

Mademoiselle de Cabalier n'ose pas répondre.

— Maman, c'était Flore.

— Ah!

— Elle venait nous apprendre quelque chose de bien consolant.

— Ah!

— M. Badioux, sachant que le vicomte avait cherché inutilement une grosse somme pour réaliser son affaire de Saint-Étienne, est allé porter cette somme au Carbonnet, avant-hier : trente mille francs!

— Trente mille francs!

Marguerite lève la tête. Elle demeure frappée de stupéfaction en voyant sa mère qui la regarde avec une indéfinissable froideur.

— Maman? n'est-ce pas une heureuse nouvelle pour nous?

— Pour nous? vous voulez dire pour lui ?

— Il me semblait....

— Puisque vous aviez assez d'influence sur les Badioux pour leur faire prêter une pareille somme, il eût été convenable de penser à moi, dans votre générosité.

— Ma mère, je n'y suis pour rien.

— Vous auriez eu tort. Quand on a en soi une force d'influence, d'autorité, de crédit, on a aussi le devoir de l'utiliser au profit de ses amis malheureux.

— Maman, M. Paul touchera dans quelques jours une somme beaucoup plus forte : il vous l'offrira, j'en suis sûre, avec bonheur.

— Vous êtes jeune, et ... sotte.

— Maman....

— Sotte ! sotte !

Marguerite laisse sa broderie, et demeure droite, les yeux baissés, confuse, dans cette attitude résignée que savent prendre les jeunes filles pour désarmer la colère.

La comtesse se promène.

Mademoiselle de Cabalier regarde Marguerite avec attendrissement.

Marguerite veille à ne point laisser monter de son cœur au visage une protestation, ni une larme.

Après plusieurs tours dans le salon, d'un angle à l'autre, madame de Saint-Didier s'apaise ; elle a mis sa main devant sa bouche pour bâiller ; Marguerite reprend sa broderie, mais elle garde une humble attitude.

La comtesse s'assied.

— Mademoiselle de Cabalier, vous n'avez pas de nouvelles ?

— Madame la comtesse, presque toutes vos amies sont malades. Ce dégel qui est venu tout à coup et le beau temps que nous avons eu pendant quelques jours, cela a fait beaucoup de mal. Mademoiselle du Tillet garde la chambre, la famille de Saint-Vial est perdue dans les rhumes: c'est de tous côtés la tisane et la migraine.

— Ils sont bien heureux d'avoir le temps d'être malades.

— Mais depuis hier le temps a changé : mon rhumatisme m'a avertie. Nous pourrions bien avoir de la neige.

— Croyez-vous ?

— Oui, Madame, le vent du midi s'est levé ; il ne nous apporte jamais que du froid ; le Mézinc commence à mettre son capel : ceux qui demeurent par là n'auront pas toutes leurs aises.

Marguerite écoute avec inquiétude, mademoiselle de Cabalier reprend :

— Mais la queue de l'hiver ne viendra pas avant quelques jours : je ne crois pas que nous ayons la grande neige tout de suite.

Marguerite, qui pense au château de Carbonnet et à Paul, se rassure.

— Cette affaire Badioux doit occuper le monde ?

— Je crois en avoir ouï parler. Cela n'est peut-être pas une affaire faite encore. M. de Carbonnet ne serait pas pour cela au bout de ses difficultés.

— Il est au Puy.

— Non, madame la comtesse, il est à Saint-Étienne, dans les embarras, comme bien d'autres. Il paraît qu'une question de mine ne marche jamais facilement : on est arrêté par une chose, par une autre, cela n'en finit pas.

La bonne fille pense qu'il est bien d'affaiblir le succès du vicomte dans l'opinion de la comtesse, portée à l'envie comme toutes les personnes malheureuses.

Marguerite entrevoit cette intention et elle s'y associe par un semblant de contrariété qui ne déplaît pas à sa mère.

Mais la conversation est interrompue par Millon.

— Madame la comtesse peut-elle recevoir M. Molinier?

La comtesse hésite. Elle ne sait pas si elle doit passer dans son cabinet. Probablement elle veut punir la joie de sa fille, qui lui est désagréable, parce que la joie d'autrui est toujours une sorte d'hostilité envers nos chagrins.

Elle répond à Millon :

— Faites entrer.

— Ici ?

— Ici.

Mademoiselle de Cabalier roule son tricot, salue et s'en va.

Marguerite, debout, attend que sa mère l'autorise à se retirer.

Sa mère ne lui dit rien.

M. Molinier entre, timide et sérieux, magnifiquement habillé, ganté et parfumé.

CHAPITRE VIII.

M. Molinier avait laissé passer vingt-quatre heures sur la confidence du maréchal-des-logis.

Il ne jugea pas à propos de contrarier le fait, mais il se réservait d'en retarder les conséquences par les taquineries administratives de la préfecture.

— Chaque jour amène son pain, se disait-il ; les hostilités prématurées en affaires n'aboutissent jamais ; avant de travailler sur l'avenir, on doit donner au présent ce qu'il exige et rendre à la Providence avec une rigoureuse exactitude : coup pour coup, dent pour dent, œil pour œil ; ainsi quoi qu'il arrive, on est sans reproche.

L'habile homme jugea convenable de faire ce que nous faisons aux échecs lorsque notre adversaire, poursuivant une combinaison avantageuse, laisse dans son jeu un vide qu'il croit négatif ; nous faisons échec au roi ! Cela oblige notre adversaire à arrêter sa combinaison.

M. Molinier, au lieu de suivre son rival à Saint-Étienne, venait faire échec au roi chez la comtesse.

L'occasion n'était peut-être pas tout à fait assez mûre ; mais avec un peu de bonheur et beaucoup d'habileté, en jouant résolûment et en poussant ferme, on peut gagner la partie.

Les gants blancs, le parfum, le jabot et l'air modeste firent légèrement rougir la comtesse. Elle avait deviné.

Frapper au cœur sa fille, sans pitié, c'était trop contraire à la pudeur du sentiment maternel. L'innocente victime attendait un signe de sa mère pour se retirer. M. Molinier avait pris un fauteuil Enfin sa mère la délivre :

— Marguerite, laissez-nous.

M. Molinier se lève vivement :

— Pardon, mademoiselle, pardon, madame la comtesse, je vous supplie d'excuser mon indiscrétion, mais je désirerais que mademoiselle Marguerite voulût bien demeurer quelques instants.

La comtesse semblait incertaine.

— Madame, je dois vous paraître bien plus embarrassé qu'inquiétant; par grâce ne me refusez pas.

Sur un geste de sa mère, Marguerite s'assied. Son légitime orgueil lui fait pressentir un outrage : La prudence voudrait cet effroi virginal qui appelle la protection; elle se tient la tête haute, dédaigneuse.

M. Molinier, timide, au contraire, implore la comtesse.

— Madame. je suis toujours un peu craintif devant vous; aujourd'hui que les difficultés se groupent opiniâtres autour de vos intérêts, la patience doit vous être moins facile, et je me sens moins assuré. Accordez-moi l'effort d'un accueil bienveillant.

La comtesse regarde sa fille; sa fille est plus fière encore ! M. Molinier obtient de la comtesse le sourire qu'il sollicitait.

— Madame, j'ai travaillé depuis longtemps et loyalement avec vous au périlleux sauvetage de votre fortune. Les déplaisirs que la Providence accumulait sur vos pas m'inspiraient l'attachement et le zèle qu'un honnête homme d'une condition moyenne ressent toujours à l'aspect d'un grand nom menacé d'une catastrophe. J'ai gagné votre procès, j'ai apaisé la colère de vos créanciers, j'ai mis à

votre disposition sous la forme inoffensive d'un réméré, une somme très-forte. J'éprouvais, en vérité j'hésite à le dire, car c'est un sentiment dont la délicatesse contredit toutes les habitudes de mon caractère, j'éprouvais une sorte de honte à me voir heureux, honoré, envié, puissant par l'influence sociale et plus encore par la fortune, alors que vous, madame, étiez en butte à de si cruelles épreuves et luttiez contre mille obstacles pour atteindre seulement la sécurité dans la médiocrité.

La comtesse écoute avec quelque complaisance : la voix de cet homme est celle qui l'a toujours flattée et consolée.

M. Molinier poursuit :

— Malheureusement ! oui, malheureusement pour moi, je suis venu vous voir bien souvent ; vous m'avez accordé l'honneur de votre confiance, un peu d'intimité s'est faite, mademoiselle votre fille passait de temps à autre au milieu de nos tristes affaires ; et il m'est arrivé ce que je n'avais pas su prévoir, ce que j'ose à peine indiquer par mon embarras.

Le sang monte au visage de Marguerite, pour descendre aussitôt et la laisser plus pâle.

La comtesse s'est décidée à être simplement polie ; elle écoute comme si sa fille n'était pas là.

M. Molinier prend un ton plus rapide :

— Madame la comtesse, pardonnez-moi si je n'ai pas la tiédeur et la correction d'un gentilhomme ; lorsque le cœur bat vite, les paroles ne peuvent point aller doucement comme celles d'un jeune vieillard. Vos dettes s'élèvent à cent mille francs : j'en ai cent cinquante mille à votre discrétion ; Mademoiselle votre fille s'imagine n'avoir point de dot, c'est une erreur ! un seul mot tombé de sa bouche vaudrait pour moi cent cinquante mille francs encore, que je mettrais à ses pieds avec bonheur et avec respect.

M. Molinier s'empresse d'ajouter :

— Ainsi, Madame la comtesse, vous conserveriez votre

terre de Cabriac et l'agrandiriez et l'embelliriez tout à votre loisir ; cette demeure où nous sommes, qui n'a point un éclat digne de vous, se transformerait et s'égayerait un peu : et ce que l'on doit toujours prévoir, la mort vous délivrant de moi, votre fortune personnelle demeurerait entière, et mademoiselle votre fille serait riche encore. Madame ! il ne dépend pas de moi d'être gentilhomme; je jetterais volontiers au vent la moitié de mon avoir pour être vicomte, l'autre moitié vous délivrerait du martyre qui vous tue.

— Monsieur, permettez-moi une question, moins étrangère à votre pressante démarche, qu'elle ne vous le paraîtra.

M. Molinier s'incline.

— Saviez-vous, Monsieur, que le vicomte de Carbonnet est sur le chemin d'une grande affaire et d'un beau résultat ?

— Oui, madame la comtesse, je connais la situation et les sentiments de M de Carbonnet.

— Ah !

— M. de Carbonnet est un jeune homme fort estimable, mais les longues et rudes leçons de l'expérience ne l'ont point façonné aux affaires. Je le dis avec moins de plaisir que de regret, et je le dis sincèrement parce qu'il ne m'en coûte pas ici d'être sincère : ce jeune homme s'est fourvoyé dans une affaire où le plus habile, j'allais ajouter le plus riche même, succomberait. Les gens de Saint-Étienne lui laisseront engager ses ressources et son crédit jusqu'au bout, et une fois entré dans le labyrinthe de la question pratique, on lui opposera d'inépuisables prétextes parfaitement légaux pour ne rien verser. La solution sera toujours prochaine et reculera toujours. Les hommes habiles qui se promettent d'exploiter son inexpérience entendront se substituer à lui après l'avoir usé, pour devenir seuls concessionnaires, et à vil prix ! Ils ne réussiront même pas, car des intérêts riverains que je connais se montreront alors ; la série des

procès civils commencera, puis les transactions et les actes administratifs avec leur odieuse lenteur. Madame, il ne sortira pas un kilogramme de cuivre de cette mine avant dix ans, à supposer que la folie humaine puisse soutenir le fardeau des illusions ruineuses pendant dix ans ! Le plus blâmable ici, ce n'est pas M. de Carbonnet, dont l'avenir va se voiler et qui séchera à la peine, mais M. Badioux, qui eût pu rendre un meilleur service à ce jeune homme en se reposant sur lui du soin d'un autre placement. Je sais que M. Paul est un ami de la maison, un ami d'enfance de mademoiselle votre fille ; j'honore cette amitié, qui lie doucement les cœurs tout en les gardant purs ; mais je dois l'éclairer, plutôt que la flatter, ainsi qu'un homme honnête le fait à propos des choses qu'il regrette, sans les craindre.

La comtesse pousse un gros soupir.

— Tout cela me paraît malheureusement bien raisonné.

— Oui, madame, oui. Un peu plus tard, s'il plaisait à M. de Carbonnet de me faire une part minime dans la sympathie qui l'unit à la maison de Saint-Didier, ma fortune, en de raisonnables limites, pourrait lui devenir un point d'appui ; car ma fortune serait aussi la vôtre, madame, et elle obéirait sans murmure à vos inspirations.

— Vos sentiments, monsieur, sont d'une incontestable générosité ; mais vous avez compris sans doute que l'hésitation était de mon devoir. Si la fortune est chose précieuse...

— Oh ! madame, votre hésitation seule est déjà un succès, car elle ne me défend pas l'espoir. Mademoiselle Marguerite peut se rassurer, d'ailleurs, je ne me rendrai pas coupable d'un grossier empressement.

— Bien, monsieur, bien.

Marguerite se lève avec une sorte de nonchalance obsédée ; ses yeux sont éteints, elle passe son mouchoir sur son visage pour en essuyer la sueur, paisiblement.

— C'est fini ? dit-elle.

Sa mère ne lui répond ni ne la regarde.

— Puisque c'est fini, vous permettrez, ma mère, que je me retire.

La comtesse, toujours sans regarder sa fille :

— Vous n'avez pas mieux à dire ?

— Non.

— Ce que vous avez dit n'est pas un obstacle grave, paraît-il ?

— Ce n'est pas du moins de *l'hésitation.*

Marguerite a prononcé ce mot avec une vaillante ironie ; elle y attache un sourire qui atteint l'amour-propre de sa mère comme la pointe d'une flèche.

Et elle s'éloigne fièrement.

M. Molinier dissimule sa rougeur sous une émotion affectée, qu'autorise son rôle de postulant matrimonial.

— Bon ; pense-t-il, le plus malaisé est fait. Si j'avais vu la mère seule, la fille eût été une cour d'appel, et ses larmes auraient compromis ma cause. C'est deux coups d'une pierre ! Laissons-leur croire que je ne veux rien presser : les billets et les hypothèques travailleront pour moi. Ces belles dames me demanderont ma main quand je le voudrai, sachant qu'elle est pleine de billets de banque, et que les créanciers ne veulent plus attendre : on pleurera peu ou prou ; nous verrons bien ! Il n'y a de grands amours et de grandes désolations que dans les livres : des bavards en papier qui ne savent rien de la vie réelle.

Délivré de la fille, la mère n'est qu'un jeu.

La pauvre femme est si malheureuse : toutes ses peines, légères ou graves, se traduisent chez elle en irritation ! Chaque fois qu'elle se retire en elle-même, elle éprouve le désespoir sombre du phthisique à ses derniers jours lorsque, regardant ses mains blanches et ses jambes décharnées qui se dessinent sous le drap de lit, il se dit d'une voix creuse : « Je suis perdu ! »

M Molinier ne se presse pas. Il sait qu'il est le médecin, et que lui seul peut rendre le calme et la vie au malade.

Ses consolations tombent goutte à goutte : ce n'est pas le bien-être de la santé revenue miraculeusement, c'est le collyre versé sur la prunelle par une main adroite : on souffre patiemment sachant qu'on guérira.

Mais une mère peut-elle bien sacrifier ainsi sa fille ?

Oui. La nature a de lugubres secrets que le vulgaire ne connaît pas. Quand on a passé beaucoup de nuits près d'un mourant adoré, la fatigue excessive énerve le cœur, et il se rencontre que la fin des douleurs du mourant est presque acceptée... dans son intérêt ! Du moins, on dormira !

Madame de Saint-Didier a besoin de repos à tout prix !

Ce mariage contient le désespoir de sa fille ! Il contient aussi la paix, la richesse, la domination, les loisirs orgueilleux : tout ce qui répond aux appels instinctifs d'un caractère ardent et d'un esprit épuisé.

M. Molinier emporte l'approbation absolue de la comtesse.

CHAPITRE IX.

Marguerite s'est retirée dans sa chambre ; une petite pièce rêvée par le poète ou l'artiste, à l'extrémité du manoir. Dans le fond, une alcôve de bois de chêne très-épais ce qui a permis d'y fouiller des sculptures passables et des moulures à n'en plus finir. On voit que cela a été doré il y a cent ou cent cinquante ans pour quelque noble aïeule du feu comte de Saint-Didier. Au midi, une fenêtre double à plein cintre, divisée par un montant de pierre qui, à la naissance des cintres, porte une tête de chérubin ; au levant, une autre fenêtre toute semblable, faisant face à la porte ; et dans l'angle, entre ces deux fenêtres, une tourelle mignonne De cette tourelle, à peine éclairée, on a permis à Marguerite de faire un oratoire, qui s'est peuplé rapidement d'emblêmes religieux : un christ en ivoire jauni, des statuettes, des vases, des fleurs, des chapelets apportés de Rome et de Jérusalem par de pieux amis.

La fenêtre du midi ouvre sur le soleil et sur la ville. L'an passé, à de certains jours de printemps, quand de tous côtés sonnait l'*Angelus*, par exemple, Marguerite faisait gémir les deux battants sur leurs gonds, et elle laissait entrer dans sa chambre les grosses touffes du lierre, l'*Angelus*, le soleil,

le parfum des fleurs, l'arôme des jardins; et l'heureuse fille saluait cette poésie d'un cri d'admiration.

Depuis le retour de la campagne, la poétique fenêtre est demeurée close.

L'autre ouvre sur une basse-cour compliquée de bâtiments inutiles; la vue se brise à la muraille d'un couvent percé de quelques ouvertures discrètes, et dans la basse-cour, déjà attristée par les bâtiments qui prennent la lumière, s'élève encore un saule pleureur d'une taille exceptionnelle. Souvent Marguerite se tient à cette fenêtre des heures entières, regardant les poules mélancoliques et offrant sa chevelure aux baisers du grand saule.

Après s'être fièrement éloignée de sa mère et de M. Molinier, elle est venue dans sa chambre.

Elle voulait se mettre en prière, elle ne l'a pas pu : son irritation ne lui a pas permis l'entrée de l'oratoire.

Elle voulait pleurer, elle ne le pouvait pas davantage : les contractions de la colère retenaient ses pleurs.

Elle a ouvert la fenêtre; le vent agitait les lianes du saule : cela lui a fait du bien. Son esprit s'est rafraîchi un peu.

Elle y est restée longtemps. D'abord elle n'entendait rien qu'au fond de son cœur la voix de sa mère opposant une bénévole hésitation à l'infamie de M. Molinier.

La voix s'est éloignée, puis éteinte, et elle a entendu Guillot lamentant sa chanson : *Robert disait à Claire.* La chanson de Guillot l'a occupée, l'a intéressée et l'a fait sourire.

Mais il faisait froid : elle a fermé la fenêtre.

Seule, détachée du vent, du saule, de Guillot, l'affliction lui est revenue plus lourde.

Elle ne pouvait ni s'asseoir, ni lire, ni travailler.

Elle se promenait, les bras croisés, comme sa mère en ses mauvais moments; ou bien elle regardait les sculptures de l'alcôve et elle en examinait les délicates proportions, usant ainsi les aspérités aiguës du chagrin.

La comtesse, tourmentée vaguement, a passé plusieurs fois dans le corridor qui sépare sa chambre de celle de sa fille

Elle s'est arrêtée et elle a frappé sans rien dire.

— Qui est là ?

— C'est moi. Venez-vous dîner, Marguerite?

— Je ne dînerai pas.

La comtesse, ne voyant dans ce refus qu'une humeur boudeuse, s'en est allée tranquille.

Millon est venue à son tour.

— Mademoiselle ne veut pas que je lui monte à dîner?

— Non.

— Mademoiselle ne veut pas que je lui monte du bois pour son feu.

— C'est inutile. Je vais me mettre au lit.

— Hoya?

En effet, il n'était que sept heures.

Marguerite est descendue, sans le vouloir, de la peine cuisante à l'inertie. Elle ne voudrait pas rester dans l'inertie.

Elle ouvre la fenêtre une dernière fois.

Il fait noir, le vent a faibli, les branches du saule se balancent doucement, des flocons de neige entrent dans la chambre.

La neige, c'est Paul !

C'est Paul qui voudra revenir imprudemment de Saint-Étienne, et peut-être roulera dans une congère à la montée du Lignon ou du Perthuis.

C'est Paul qui travaille à atteindre une somme considérable pour elle et pour sa mère.

Paul, c'est Flore, c'est M. Badioux, c'est leur généreux appui avec le bonheur envolé !

Ainsi, quelques flocons de neige arrachent Marguerite à son inertie et la forcent de parcourir de nouveau, en une seconde, le dur trajet de la réalité qu'elle avait suivi douloureusement pendant de longues heures.

La plaie s'est rouverte.

M. Molinier a demandé sa main et l'a obtenue ; obtenue sans retour, car il est demeuré quelque temps seul avec la comtesse.

La ruine est imminente; cet homme est un libérateur fatal, auquel on ne peut point échapper.

Le mariage ou la misère : impossible que la comtesse résiste !

Paul se serait perdu et n'aurait rien sauvé.

Paul ! Paul !

La fenêtre mal fermée vient de s'ouvrir. Le saule fouette les vitres, la neige tourbillonne, le vent mugit sous les arceaux du cloître et sous les voûtes, là-bas, près de la cathédrale dont les vitraux tintent comme de vieilles dents dans leurs alvéoles de plomb.

C'est l'esprit du mal qui triomphe, et l'hiver qui pousse un éclat de rire !

Il n'y a donc plus d'espoir ?

Peut-être.

Un oratoire est là. Dans l'oratoire, un Christ, une statue de la sainte Vierge, de l'obscurité et du silence.

Quand le chrétien est dépouillé de tout, quand les entraves humaines le pressent sous leurs ongles de feu, quand il ne lui reste ni un ami, ni un secours, ni une pitié, ni une lueur de salut dans les choses du monde, il lui reste encore la prière et Dieu qui l'entend !

Marguerite a prié avec foi : son cœur s'est fondu en amour et en larmes.

Ensuite, elle s'est mise au lit, non point résignée, mais confiante, et bien sûre que le bon Dieu l'aiderait et la sauverait.

CHAPITRE X.

M. Molinier en quittant la comtesse est rentré chez lui. Son domestique était sur le seuil de son cabinet, chargé d'une caisse de charbon.

— Pascal, posez là ce charbon. Maintenant, allez-vous-en. Si quelqu'un me demande, je n'y suis pas : Je suis absent, je suis malade, je suis mort, à votre plaisir, mais je n'y suis pas.

Pascal s'en va content. Il est toujours content! M. Molinier s'est assimilé l'esprit de ce boiteux, comme à la longue on s'assimile le chien, qui reflète infailliblement le caractère de son maître.

Le verrou est tiré; la robe de chambre, les pantoufles et la toque de velours remplacent la toilette du conquérant.

Après la comédie, c'est le drame qui se prépare. Et d'abord le scénario.

Certaines personnes ne comprennent ce qu'elles lisent qu'en prononçant les paroles à demi-voix. De même les agitations intérieures gênent l'exercice du raisonnement, et, cavale fougueuse, la pensée galoperait au hasard si on ne l'attachait au timon de la parole.

M. Molinier, tantôt accroupi dans son fauteuil, tantôt

penché sur le feu, qu'il maltraite à coups de pic, tantôt allant et venant dans son cabinet. M. Molinier parle. Écoutons-le :

— L'affaire marche bien. J'ai le consentement de la maman ; la petite n'a point pleuré : c'est bon signe! Carbonnet revient dans un jour ou deux : la porte lui sera fermée. Que fera-t-il ? Je le vois déjà furieux. La combinaison de Saint-Étienne eût-elle réussi et ne fût-elle pas éclopée par les malices de l'administration, il ne serait pas moins inconsolable de la perte de sa mie ! Un autre, à sa place, se garderait bien de perdre la tête. Lui fera quelque bêtise. L'esprit faible qui se voit enfermé dans une impasse est dangereux ! Il ira trouver Guillaume! Oui, son désespoir d'amoureux ne résistera pas à cette tentation. Guillaume est capable de me tuer. La descente de la gendarmerie chez son frère lui sera un prétexte. Sapristi, prenons garde ! Sans l'imbécillité de ce père Badioux, j'avais du temps devant moi, la colère de Guillaume n'était rien : elle se serait éteinte d'ailleurs dans les grandes neiges qui vont venir.

— Ce père Badioux m'a forcé d'aller vite ; et voilà qu'il m'oblige à faire un changement de front en pleine bataille. Celui-là, je l'atteindrai un jour!

— Allons! il faut que je fasse arrêter Guillaume dans les quarante-huit heures. Je sais bien que, si j'attendais jusqu'à la fin de la semaine : cela vaudrait mieux ; Carbonnet se compromettrait en allant voir Guillaume.

— Oui, mais il pourrait m'arriver préalablement un coup de fusil.

— Ce gredin une fois pincé, nous avons le témoignage de Mijoras, qui l'a vu sortir du Carbonnet ; le témoignage de la cabaretière près d'Enjulbaut, qui affirmera l'accord de Guillaume et du Carbonnet, cette nuit où Mijoras faillit être assassiné ; et peut-être même le témoignage de ce pauvre curé de Glavenas, qui frappe encore Carbonnet de côté, sinon de face.

— Il y en a de reste pour un juge d'instruction un peu matois aspirant à devenir président.

— Tout va bien.

Le jour même M. Molinier, sortant de la préfecture, demeurait une heure chez le capitaine de gendarmerie, et faisait un signe en passant au sous-officier Rousselle, qui venait le soir à l'ordre dans le cabinet de son protecteur.

Mais les démarches actives de M. Molinier, l'aspect nouveau de la maison de la comtesse, le voyage de Paul, les mouvements du capitaine de gendarmerie, l'air mystérieux de Rousselle qui croit enfin tenir son épaulette, le bavardage de Millon, de Mademoiselle de Cabalier, de Flore, aiguillonnent la haute et la basse ville.

Tout le monde se dit « il y a quelque chose. » Et quand tout le monde se dit cela la vérité cachée est bientôt découverte.

Trente personnes à la fois ont deviné que M. Molinier allait épouser Marguerite.

Ce fut une stupeur !

Pour comprendre cette stupeur, il faut se rappeler que les grandes secousses de notre première révolution n'ont point été ressenties dans les montagnes du centre de la France. Le libéralisme y a creusé son sillon, sans doute, mais avec lenteur, avançant aujourd'hui, reculant demain. La surface de l'esprit public, peut-on dire, est seule atteinte: il y a encore au fond les vieux sentiments et les vieux principes, qui dorment pour se réveiller dans l'occasion, pleins de force et de ténacité.

M. le préfet représentant officiel des idées libérales, des idées gouvernementales aussi, qui consiste à être habile et à honorer les habiles, s'intéressait vivement à la partie de M. Molinier. Un blason séculaire flétri par un parvenu: cela le réjouissait ! il fermait les yeux sur l'intrigue et la violence, pour ne voir dans le résultat obtenu que le triomphe du progrès et d'une habileté personnelle.

Mais à sa soirée du mercredi, toujours brillante, il n'y eut

personne que les fonctionnaires étrangers et quelques bourgeois douteux venus là curieusement; chacun des amis de M. Molinier, croyant son excuse exceptionnelle, s'était dit malade.

Le préfet et le triomphateur subissaient un isolement sans préméditation.

Le monde officiel voulut étudier ce phénomène dès le lendemain matin.

Madame la présidente, madame la receveuse générale, madame la contrôleuse, madame la payeuse, le peloton entier des dames fonctionnaires, n'ayant point de racines dans le pays, courut à la quête de l'opinion publique dans les magasins de la basse ville, d'ordinaire très-friands de nouvelles.

Partout des visages composés.

On affectait de ne pas savoir. On écoutait avec une surprise polie et on répondait avec une discrétion froide. Le dernier mot était invariablement, « ce mariage n'est pas encore fait! »

Les gens du commerce surtout, retenus mieux dans la sage honnêteté par leurs habitudes de travail et de modestie pratique, se sentaient affligés et offensés.

On leur eût dit que M. Molinier épousait la fille d'un marchand de Lyon, deux fois millionnaire, qu'ils n'en eussent point été jaloux.

Mais épouser mademoiselle Marguerite de Saint-Didier, la fille de cette fière comtesse, au manoir austère comme une église; une jeune personne si belle, si noble, si douce, et si grave, dont un salut ou un sourire enorgueillissait la plus riche marchande?

C'était un sacrilége social!

A part les têtes brûlées du libéralisme, la classe moyenne, bourgeois et marchands, rendait à l'héritière des comtes de Saint-Didier le pieux hommage que l'on rend à une morte.

M. Molinier pressentit les forces que son rival pourrait trouver dans cet appui éclatant de l'opinion publique.

Le silence et le malaise de ses amis ajoutaient à ses appréhensions.

Il mesura le péril en homme ferme; loin d'avancer d'un pas plus circonspect sur le chemin difficile qu'il avait préparé, son audace s'accrut et il jugea que la prudence même lui ordonnait de hâter le dénouement.

CHAPITRE XI.

Paul est resté deux jours à Saint-Étienne.

Il n'a pas perdu une minute. Ses trente mille francs en ont fait venir trente mille autres. L'engagement contracté par lui de fournir la main levée des hypothèques devait être pris au sérieux, en présence du capital effectif dont il justifiait et dont il faisait le dépôt conditionnel.

Une société s'est constituée, elle a un gérant co-propriétaire et un conseil d'administration.

Les actionnaires souscrivent leurs engagements. Un chiffre d'actions indiqué dans les statuts ne tardera pas à être atteint : c'est alors que les cent mille francs promis à Paul se verseront en deux ou trois paiements rapprochés.

Les obstacles prévus de l'administration regardent désormais la société, comprenant des hommes politiques bien en cour, et non pas le propriétaire, qui la substitue à ses droits.

Tout marche à souhait.

C'est que la ville de Saint-Étienne en Forez est une cité riche et commerçante, à l'anglaise ! on n'y a point l'esprit avocassier ; on n'y conteste pas le principal au profit des accessoires !

L'affaire que proposait M. le vicomte de Carbonnet était bonne et toutes les difficultés légales aplanies.

Affaire bonne, affaire faite.

Préparez-vous à une étourdissante surprise, bourgeois du Puy!

Paul, muni des pièces qui constituent son excellente situation, prit le matin la voiture faisant le service de Saint-Étienne à Clermont, par Yssingeaux, le Puy et Brioude.

Le soir, vers huit heures, la diligence le déposait au Puy; il courait se réchauffer en son hôtel de la *Croix d'or;* il soupait et il s'endormait très-prosaïquement pour ne se réveiller que le lendemain, très-tard.

On ne peut pas se présenter chez mesdames de Saint-Didier avant-midi. Que faire jusque-là? Errer dans la ville? Se tenir derrière un pilier de la cathédrale en attendant la messe que Marguerite peut-être ne viendra pas entendre? Aller au bureau des hypothèques? Impossible! Quand le cœur est plein d'amour, les hypothèques soulèvent des nausées.

Paul demeure au lit jusqu'à dix heures, avec ses douces pensées qu'il caresse en un demi-sommeil.

Il fait sa toilette bien doucement. Ensuite il déjeûne, pour user la matinée si longue!

Midi sonne. La main tremblante du vicomte fait tinter la sonnette du manoir. Henri, le vieux concierge, au teint rose, s'avance de son pas le plus lent, ne se doutant guère qu'un cœur amoureux bondit derrière la porte.

— Madame ne reçoit personne.

— Personne? Mais....

— Madame ne peut pas recevoir M. le vicomte de Carbonnet.

Une lueur sinistre passe sur les yeux de Paul. Il reste indécis devant le concierge qui tient la porte entre-bâillée.

Le sentiment de sa dignité personnelle lui revient : un

concierge ne peut entrer, même tacitement, dans la confidence de ses émotions.

Le vicomte prend des nouvelles de la santé de madame de Saint-Didier, et de mademoiselle Marguerite, donne sa carte et s'éloigne.

Il n'a pas fait vingt pas que M. Molinier croise son chemin.

Paul lui a rendu son salut à regret. La maison de M. de Brébeau est là : Paul monte le perron ; il paraît attendre que la porte de M. de Brébeau s'ouvre ; mais il n'a pas sonné et il ne veut que suivre son rival du coin de l'œil.

M. Molinier entre chez la comtesse !

La porte qui se referme bruyamment frappe le pauvre jeune homme d'un coup terrible : ses oreilles tintent, ses tempes palpitent, ses genoux plient.

Une femme du peuple le regardait. Son trouble s'est réprimé de lui-même.

— Ma brave femme, connaissez-vous ce Monsieur ?

— Le Monsieur qui vient d'entrer chez la comtesse ?

— Oui.

— C'est le garçon du père Molinier.

— Ah !

— Depuis quelques jours il n'en sort point. On dit qu'il va épouser la demoiselle ; pouah ! je ne puis le croire...

Paul s'éloigne encore.

Il va par la ville, au hasard, sans mesurer le temps, ni voir les personnes. Le double fait de son expulsion et de l'entrée de son rival roulent dans son esprit comme le bruit d'une voiture dans le cerveau d'un malade. Le calme nécessaire à la réflexion ne se fait pas ; il a remonté deux fois le boulevard Saint-Louis, et n'a point vu que son agitation le donnait en spectacle aux promeneurs.

Un de ses amis enfin l'a rencontré et l'a fait sortir du rêve de plomb qui l'étouffait.

Tous deux se sont mis à l'écart.

Paul a été éclairé avec précaution. Il est revenu dans sa chambre de l'hôtel ; on lui a fait du feu, le bien-être l'a tranquillisé tout à fait ; il a pu réfléchir et agir.

Les amis de la comtesse ne sont pas reçus.

Cette consigne pourra se modifier demain : il est quelques noms respectés qu'elle ne saurait atteindre.

Aujourd'hui, les interventions amicales ne mèneraient à rien.

Il vaut mieux écrire.

Une bonne lettre, expliquant avec clarté l'état de l'affaire de Saint-Étienne, la certitude infaillible d'un versement considérable à bref délai, l'emploi généreux réservé à cette somme ; une semblable lettre, courte, bien conçue, point orgueilleuse ni blessante, fera ouvrir les yeux à la comtesse.

Après trois ou quatre épreuves déchirées ou améliorées, la lettre part.

Apportée par Millon, elle revient au bout d'une demi-heure telle qu'elle était partie : le cachet n'en a point été rompu. Millon a eu le plaisir de la jeter sur la table de la cuisine de l'hôtel de la *Croix d'or*, parmi des *triffoles* qu'épluchait une servante :

— Vous remettrez cela à M. de Carbonnet.

— Est-ce pressé ?

— Je ne crois pas.

Paul descendant un peu plus tard, incertain s'il doit attendre ou suivre sa lettre pour en recueillir l'heureux effet, Paul a vu un papier abandonné sur la table de la cuisine ; il a pris ce papier.....

Le pauvre jeune homme dut encore solliciter d'humiliantes explications....

Mais la nuit approche. Les passages couverts de la cathédrale deviennent obscurs. Paul qui cherche les lieux sombres, s'est tenu longtemps dans ce quartier, le plus vieux de la ville, où les maisons de certaines ruelles semblent bâties sur des aqueducs romains. De voûte en

voûte il arrive près de la prison. La prison le fait penser à Guillaume, et dans le désordre de son esprit, le malheureux trouve un regret coupable.

— Pourquoi, se dit-il, ai-je refusé le concours de Guillaume? Il m'eût délivré de mon ennemi. Le moins mal que je puisse faire, si la comtesse ne veut pas entendre raison, serait peut-être d'aller le trouver.

Deux rues seulement aboutissent à la petite place de la prison: L'une descend de la cathédrale, c'est celle que Paul a suivie pour arriver sur la place; l'autre descend vers la basse ville en longeant un ancien édifice religieux où l'on a établi le collége qui donne son nom à la rue.

Un grand bruit monte de la rue du collége: Des enfants accourent et des femmes se sauvent. On entend le pas des chevaux mêlé à une rumeur de la foule. Plusieurs fallots de résine illuminent le haut des maisons, tandis qu'en bas, dans la masse qui arrive pressée, on ne distingue rien encore.

Paul, déjà engagé dans la rue, ne peut plus continuer et ne veut pas remonter avec le bas peuple. Il se réfugie sous une porte, au sommet d'un escalier de cinq à six marches. Quelques petites gens s'arrêtent près de lui sur les escaliers, mais ils se retirent aussitôt et le laissent seul, soit qu'ils aient reconnu M. le vicomte de Carbonnet, soit qu'ils rendent à son extérieur l'hommage ordinaire que la démocratie paye encore à l'aristocratie dans nos montagnes.

Le commissaire de police, entre deux hommes portant des fallots de résine, paraît ceint de son écharpe, et précédé d'une bande d'enfants, de filles, de vagabonds.

Une double ligne de gendarmes à cheval, longeant les maisons, et laissant le milieu vide, avance lentement, jugulaire baissée, carabine au poing.

Au centre est un homme, vêtu en campagnard, de haute taille, avec un large feutre On lui a mis les menotes, une corde entrave ses jambes et l'oblige à ne faire que de petits pas.

Il est couvert de boue, il tient sa tête basse pour éviter les regards curieux de la population qui forme la haie et se montre aux fenêtres.

Arrivé en face de la petite porte où Paul se dissimule, cet homme que deux brigades de gendarmerie et le silence de la foule escortent comme un criminel redoutable, relève la tête par hasard.

Paul reconnaît Guillaume.

Leurs yeux se sont rencontrés ; le Réfractaire a détourné les siens avec une sombre amertume.

Derrière Guillaume se pavane le maréchal-des-logis Rousselle, fier, dur, hautain, savourant déjà les gloires tant désirées de l'épaulette.

Il a vu aussi le vicomte, et il se permet en passant un signe de bravade.

Le populeux cortége monte toujours. Paul se décide à en franchir le courant. Mais sur le boulevard, dans les rues adjacentes, jusqu'au seuil de son hôtel, le nom de Guillaume Arsac, prononcé dans tous les groupes, crié par toutes les fenêtres, le suit comme un reproche ou une injure.

En d'autres circonstances, l'arrestation du réfractaire lui eût été plus ou moins indifférente ; éclairé par le signe menaçant du sous-officier Rousselle, il croit découvrir un lien entre l'arrestation de Guillaume et le projet de mariage de M. Molinier.

L'inquiétude le saisit d'abord. Guillaume, dont les dispositions vindicatives ont été révélées par une démarche inopportune du curé de Glavenas, est venu le voir au Carbonnet. Ne pourrait-on pas le compromettre à propos de cet entrevue, ne fût-ce que pour paralyser son action au dernier moment ?....

Mais à peine retiré dans sa chambre, loin du tumulte qui le fatiguait, l'inquiétude se retire bientôt derrière la colère.

Ce qu'avait prévu M. Molinier arrive. Paul est furieux ! On l'a enfermé dans une impasse d'où il ne peut sortir. Aucune ligne de conduite à peu près raisonnable ne se

présente. Rien à faire ! Et ne rien faire est impossible ! Il faut nécessairement subir la loi de l'absurde et se résoudre à faire une sottise.

— Soit ! pense Paul. Le nom de Carbonnet est déjà descendu sur la place publique avec le nom de Guillaume. Il n'est pas nécessaire d'attendre qu'une aussi laide plaisanterie se continue devant la justice. M. Molinier doit compte du zèle excessif de ses créatures et de leurs méchants propos. Il apercevra le danger, il s'excusera, il s'assouplira ; mais....

Mais voici une visite bien inattendue !

Mijoras, le prudent, le patelin Mijoras, ose venir voir Paul. C'est en partie à l'aide de renseignements fournis par lui à M. Molinier vers la fin de l'automne que Guillaume a été arrêté. Mijoras n'est pas tranquille. L'arrestation de Guillaume fait un bruit effroyable, et la responsabilité lui en revient un peu. Si cela se découvre, cela lui vaudra encore quelques ennemis; M. de Carbonnet peut-être, les taverniers et les contumax de la montagne bien sûr.

Mijoras se rappelle que M. Molinier comprenait le vicomte dans ses prétendus griefs contre Guillaume : donc, il a nui aux intérêts du vicomte ; donc il faut aller le voir, en vertu de cet étrange besoin que nous avons de rechercher maladroitement les personnes auxquelles nous venons de causer un préjudice secret pour leur être à l'excès polis et agréables.

— Parbleu ! s'écrie Paul, vous arrivez bien, vous !

— Bonjour, M. le vicomte.

— C'est ce faquin de Molinier qui vous envoie, n'est-ce pas?

— Non, monsieur de Carbonnet, je ne l'ai pas vu.

— J'entends ; vous ne voulez pas vous présenter à lui les mains vides, et vous venez ici d'abord pour savoir ce que je pense de l'arrestation de Guillaume?

— Le malheur de Guillaume ne me regarde pas. Bessaigne ! Je n'y suis pour rien.

— Eh bien ! vous direz à M. Molinier que, dans mon

opinion, Guillaume est la fleur des honnêtes gens près de lui ! Vous ajouterez que demain ! demain, entendez-vous ! votre Molinier, fût-il entouré de son préfet, de son capitaine de gendarmerie, de son ami Rousselle, et de toute la bande administrative, le vicomte de Carbonnet arrivera jusqu'à lui, et lui appliquera en plein visage le plus magnifique soufflet qu'il ait jamais reçu, et nous verrons après.

— M. le vicomte....

— Et savez-vous pourquoi je vous dis cela, seigneur Mijoras ?

— Monsieur de Carbonnet....

— Parce que je sais que vous êtes son plus vil esclave, et que vous le servez docilement, tout en ne l'aimant pas; parce que je sais que vous n'aurez garde de le prévenir de ce qui l'attend demain. Ho ! mais un homme, un domestique, un valet de ferme ne se marierait pas avec un affront sur la joue ! Après l'affront, le duel. Vous entrevoyez cela, tout campagnard que vous êtes ! Et je vous le dis, parce que je sais que si votre ignoble maître recevait un coup d'épée mortel ou une balle entre les deux yeux, vous ne seriez pas fâché du tout.

Mijoras se gratte la tête, ce qui pourrait bien être une approbation.

— Monsieur Paul, vous ne le verrez pas demain.

— Je ne le verrai pas demain ?

— Non, il se passe chez M. Molinier quelque chose, bogri ! que je ne puis pas comprendre.

— Un mensonge encore ! dites-le, il n'en sera ni plus ni moins.

Mijoras se pose en homme réfléchi, flattant son menton de la main, et il continue sans se soucier de la colère du pauvre jeune homme réduit plus que jamais à l'impuissance :

— Ce soir je me suis rendu chez M. Molinier. Pascal m'a assuré que je ne pouvais pas le voir. Bien s'en faut qu'il m'ait fait bonne grâce, lui qui d'usage aime tant la causette!

Au bout d'un temps je revire, je cloche : Pascal ouvre et me laisse entrer: je sais toujours que lui dire pour l'aviver un peu. Balin-balan, il en est venu à me confier, afin de se délivrer de moi, que son maître allait partir à sept heures et demie pour Riom, par la voiture de Saint-Étienne; qu'ainsi je ne le verrai pas ce soir non plus que demain. J'avais à faire de lui pour la chose d'un billet que je ne puis payer, bessaigne ! Je vas m'enquérir au bureau de la voiture. Sa place était bien retenue, mais on me prévint qu'il ne partirait pas du bureau et que la voiture le prendrait, sur son ordre, à la cîme de la montée de Saint-Laurent.

— Vous n'y êtes pas retourné ?

— Si bien. Et sans perdre de temps, je me suis agroumillé, la longue demi-heure ! sous une porte près de la sienne. La voiture de Saint-Étienne est partie, lui est demeuré. Je suis revenu vers Pascal, il m'a dit: « Monsieur est parti. » *Ah !* que je lui ai répondu. Je suis resté encore un bon peu, écoutant bien, japillant de même : je n'ai rien entendu de monsieur Molinier ; mais j'ai reconnu que Pascal se tourmentait fort de la neige et des mauvais chemins de notre pays de la haute montagne. Je m'en vas. Arrivé dehors, je m'appuie de l'oreille sur la porte, et tout de suite, j'entends la clochette de M. Molinier qui cloche de sa chambre !...

Mijoras s'arrête, pénétré d'une fine admiration pour son savoir-faire.

Paul attend.

— Ensuite, Mijoras ?

— C'est tout. M. Molinier veut faire croire qu'il va à Riom, et il n'y va pas, où ira-t-il ?

— C'est tout ?

Tout.

— Eh bien, qu'est-ce que cela peut me faire ?

Mijoras pousse un soupir. L'observation l'étonne. S'il osait, il répondrait:

— Je trahis M. Molinier, cela devrait déjà vous être agréable.

Ne pouvant dire cela, il ne dit rien.

Paul, qui désire être seul, congédie Mijoras un peu cavalièrement.

Une fois seul, ses pensées fiévreuses poursuivent leur voie : la colère monte, monte toujours, et il ne se couche que bien tard, sur sa détermination violente, écartant avec dépit le rapport de Mijoras qui la rend inutile sinon ridicule.

CHAPITRE XII.

Il fait jour à peine. M. Molinier, affublé d'un costume de campagnard, et prêt à partir, donne ses derniers ordres à Pascal, son domestique boiteux.

— Pascal, quoi qu'il arrive, n'oubliez pas que je suis à Riom. Si le mauvais temps m'empêchait de revenir ce soir et que quelqu'un vînt me demander : je suis à Riom ! Si par impossible, ce soir, la neige m'enfermait dans la montagne, et que madame de Saint-Didier ou tout autre envoyât prendre de mes nouvelles demain matin, demain dans la journée, demain soir, je suis à Riom, à Riom, toujours à Riom.

— Oui, monsieur Molinier.

— Et ne soyez pas en peine de moi, Pascal, nous nous reverrons ce soir : je rentrerai par la buanderie, dont j'emporte la clé.

— Mais, monsieur Molinier, il neige toujours.

— Je ne suis pas fâché qu'il neige ce matin ; cela nous vaudra du soleil à midi, et personne ne me verra partir. Vous êtes bien sûr que la rue est déserte ?

— Oui, oui. Qui s'aviserait de sortir à cette heure et par ce temps ? Au moins empaquetez-vous de votre mieux dans votre manteau.

— Vous avez raison, Pascal. Là !... Bonjour et au revoir. Je vais à Riom.... par Fay-le-Froid !

Quand une affaire importante nous échauffe l'esprit, la

froidure est un bon stimulant, et une petite course dans la neige ne fait pas de mal.

M. Molinier monte la côte de Verzillac à grands pas. Arrivé sur la hauteur il se retourne. Un tourbillon de neige cache la vue du Puy et la cathédrale seule se dessine vaguement dans l'espace.

Le fier citadin donne une minute à sa ville natale :

— Il faut y être né, ma parole d'honneur, pour consentir à y vivre. Quel pays ! et quel mal je me fais à propos de tous ces imbéciles qui ronflent là-bas, sous la neige. La comtesse dort, sa fille dort, Carbonnet dort. Oui, ce grand niais dort, j'en suis certain. Il attend l'heure des visites pour aller voir M. le comte de cela, Madame la comtesse de ceci, et les prier d'intervenir près de ma future belle-mère. Elle les repoussera aujourd'hui, demain encore. Un jour de plus elle les écouterait, et il faudrait bien croire aux cent mille francs du vicomte. — A ce soir, messieurs ! — Tout est bien difficile déjà avec ma présence même ! — Si je ne puis désarçonner les écus de Carbonnet et mettre le petit monsieur sur le flanc pendant quinze jours, je n'arriverai pas. Marchons ! il est six heures ; à sept heures Verzillac ; à huit heures Enjulbaud ; à neuf heures et demi Fay-le-Froid, j'y déjeunerai dans un coin, je sais bien où ; avant midi, je dois être chez Prat. — Le retour ? C'est dans la main de Dieu. La neige est gênante, point menaçante ; allons : « Aides-toi, le ciel t'aidera. »

Mais un large coup de vent, descendu des montagnes du Cantal, traverse le bassin du Puy et balaye devant lui les flocons de neige.

La ville apparaît tout entière, nettement dessinée et gaiement éclairée par une chaude lueur du soleil levant.

Le satanique philosophe voit là un heureux présage.

Il ôte galamment son feutre :

— Bonjour ma belle ville ! Puissiez-vous sourire à mon retour comme vous avez souri à mon départ.

Et il s'élance sur la route qui mène aux gorges tempétueuses du Mezinc.

CHAPITRE XIII.

Paul se lève de grand matin, à six heures et demie.

Une pareille heure, à la fin de février, en province, n'es point impraticable ; cependant, il n'y a pas encore un seul magasin ouvert au Puy.

Il tombe un peu de neige. Des flocons blancs voltigent sur le boulevard : cela fait frissonner. L'intérieur de la ville doit être moins froid.

Paul entre dans la ville. Au bout d'une course de dix minutes, voyant que personne ne se lève et pensant que M. Molinier fait comme tout le monde, il ne sait plus que devenir.

Monter dans la haute ville, regarder les fenêtres de la chambre de Marguerite, ce serait facile ; mais Paul n'y pense seulement pas. La neige lui mouille le visage, le froid lui mord les pieds et il a beau battre la semelle en se pelotonnant dans son manteau, son esprit, qui participe au malaise de son corps, ne veut à aucun prix aller du côté de l'amour.

Il s'en retourne même instinctivement du côté de l'hôtel, et l'amoureux transi a besoin d'un certain courage pour ne pas se dire : Je voudrais bien être dans mon lit.

Avant de regagner sa chambre où l'on a dû faire du feu, Paul se décide à une petite course encore vers la rue d'Espaly, qu'habite M. Molinier.

Un homme se laisse voir, là-bas, marchant le dos voûté contre la neige et la bise. Enfin, il y a donc un homme de levé dans la ville du Puy ?

Mais on dirait que c'est Mijoras !....

— Mijoras !

L'homme, qui avait passé vite, les yeux demi clos sous la brise, se retourne. Ses bras sont hermétiquement croisés ; son bâton montre un bout comme celui de Polichinelle, et son feutre, déjà paré d'une couronne de neige, ne laisse voir tout au plus que son menton.

— Hoya ! c'est M. Paul, de si grand matin !

— Oui. Mais vous-même, Mijoras, vous êtes bien matinal ?

— Oh ! j'étais là plus tôt que le jour. Je me promène en attendant le réveil de Pascal pour me chauffer un peu, et un peu pour l'entendre mentir : il ne tardera guère.

— J'attends aussi.

— Vous attendez le réveil de M. Molinier ?

— Oui.

— Il est parti.

— Parti ?

— Ce matin ; mais, monsieur de Carbonnet, il ne fait pas bon de causer dans la rue.

— C'est juste. Voulez-vous venir à mon hôtel, Mijoras, nous nous chaufferons ?

— Je le veux bien, monsieur le vicomte, depuis une grande heure et demie que je suis là, le feu ne me fera point de mal.

Un bon brasier de charbon, une bonne bouteille de vin et du pain blanc, cela délie la langue, surtout quand on voit filer la neige derrière les vitres.

Mijoras boit, mange, se chauffe et parle ; mais il parle si bravement aujourd'hui que Paul a dû l'inviter plusieurs fois à le prendre de moins haut.

— M. de Carbonnet ! je vous assurais hier qu'il se passait chez M. Molinier des choses que je ne pouvais comprendre. Je savais bien qu'il n'était pas parti pour Riom. Je savais mêmement qu'il ne resterait pas ici aujourd'hui. Je l'ai vu partir, mais je ne sais rien de plus.

— Dites-moi donc enfin comment vous l'avez vu partir ?

— Ce matin, dès le jour, avant six heures, je me tenais sous une porte pas bien loin de la sienne : on ne pouvait aucunement me voir. Le froid m'azonglait, bessaigne! Voilà la cathédrale qui sonne l'*Angelus*. Je n'avais pas encore dit le deuxième *Ave Maria*, que Pascal ouvre la porte, regardant d'un côté et de l'autre. Ensuite, il rentre, laissant la porte tout ouverte. Je m'écarquillais les yeux pour mieux voir. Au bout d'un petit moment, je vis sortir un grand homme habillé en campagnard : Une vieille mante bleue, un bâton, des guêtres de cuir et un capel ! un capel plus grand que le mien et tout neuf ! Je voyais bien que ce capel ne ressemblait pas à un paysan : *este trop averlou ! este trop fier !* L'homme se tenait trop bien sur son orgueil. Je reconnaissais M. Molinier sans en être certain. Mais il a viré la tête devers moi : fouistre ! je ne remuais pas ! c'était lui. « Va, va, lui dis-je, monsieur le paysan, tu n'attraperas point grand monde avec ce capel ! »

— C'est extraordinaire, et où allait-il ?

— Je l'ai suivi de loin, jusque par de là la montée de Verzillac et suis reviré dans la rue Espaly, attendant une heure plus bourgeoise pour voir Pascal. Mais le galopian me reviendra toujours dire que son maître est à Riom.

— A Riom ? supposons cela. S'il était parti pour Riom, il serait à peine de retour ce soir à huit heures?

— Ou bien l'autre nuit par la patache de Brioude.

— C'est extraordinaire ! Vous ne savez point où il est allé?

— Il ne peut pas être allé voir des messieurs ou des demoiselles, en ce vêtement.

— La neige va peut-être le faire reveuir.

— Non, *esté un hôme de cape* ! Quand il s'est résolu d'une

chose, il a le diable dans l'esprit : la neige ne l'arrêterait point, non plus que le feu. Ah bogri ! je préfère le feu et je lui laisse la neige ; il en aura tout son complément.

Mijoras a bien déjeûné et il s'est chauffé avec délices. Vers neuf heures, il quitte l'hôtel de la *Croix-d'Or* pour essayer d'obtenir un autre déjeuner de Pascal, non compris le dîner de midi que lui réserve Paul.

Paul attend, mais midi sonne, une heure, deux heures, Mijoras ne vient pas. Il est retourné chez lui, en son domaine, laissant Paul livré aux conjectures.

On ne peut pas s'imaginer ce que renferme de tristesse une situation semblable à celle qui vient de se faire pour le jeune vicomte.

Il arrive de Saint-Étienne avec un merveilleux succès d'affaires, devant lequel tous les obstacles doivent s'aplanir: la maison de Saint-Didier, relevée par lui, le domaine de Carbonnet affranchi de ses hypothèques et le château embelli, réparé, meublé ; des revenus de propriétaire agriculteur grossis par l'amélioration de sa ferme ; une large réserve dans les produits de la mine de cuivre ; un crédit désormais solide employé à l'extension des prairies et des étables ; et au milieu de cette fête d'événements providentiels, sa jeune femme heureuse doucement, son vieux père tranquille enfin, l'oncle Girofla lui-même dans l'ombre du tableau ne se lassant pas de regarder et de sentir le bonheur de la famille.

Ce n'était pas une chimère, c'était la réalité palpable, le fait matériel logiquement organisé.

De tout cela il ne reste plus rien aujourd'hui.

Madame de Saint-Didier s'enferme moins encore dans sa demeure que dans son opiniâtreté.

Guillaume, aux mains complaisantes d'un juge d'instruction politique, est une boîte de Pandore dont on fera sortir tout ce que l'on voudra.

L'intervention des amis ne pourrait que nuire : ce sont des légitimistes.

Et aussitôt le retour de M. Molinier, peut-être M. le vicomte de Carbonnet sera arrêté préventivement à titre de complice de Guillaume, sauf à être élargi après l'ordonnance de non-lieu dans vingt à vingt-cinq jours.

Il n'y a pas à se faire illusion : les choses sont ainsi.

Aucun moyen raisonnable de les améliorer ne se présente.

Aucun, si ce n'est une attaque directe contre M. Molinier, sur l'exemple d'un docteur, qui, ne comprenant plus rien à l'état de son malade, cherche une transformation de la maladie dans le hasard d'une secousse.

Et M. Molinier est absent !

Et Mijoras, informé sans doute du but de son absence, est parti pour ne pas se compromettre.

S'il faisait beau temps, on se distrairait par quelque course en ville.

Il fait un froid aigu ; la neige tombe à gros flocons ; l'esprit se resserre sous l'étreinte de cette nature désolée ; on voudrait penser, on ne peut que souffrir ; on voudrait agir, on ne peut que se chauffer.

L'amour n'a point des aîles de papillon dans la montagne !

A quatre heures, Paul est retourné chez M. Molinier : Pascal ne l'attend que le soir ou le lendemain matin.

Au moins M. Molinier souffre-t-il de la neige, c'est déjà une consolation.

Mais il se sera abrité dans quelque maison. Si seulement on pouvait être sûr qu'il tînt la campagne à l'heure présente ; un homme égaré meurt très-bien de froid par là haut, vers Saint-Jeures, Aroles, Mézillac...

Dieu lui fasse justice, se dit Paul.

Et ne sachant que faire de cette longue journée surchargée encore d'un secret qui est celui de Mijoras plutôt que le sien, il va chez M. Badioux.

Le brave négociant, tout à fait étranger aux propos de la ville, sait a peine l'arrestation de Guillaume, encore moins

sait-il l'influence que peut avoir cet événement sur la destinée de M. de Carbonnet. Il se réjouit avec une rondeur commerciale de l'aspect qu'a pris l'affaire de Saint-Étienne; il compare ses dix mille écus à un corps d'armée survenant à la fin d'une bataille pour fixer la victoire; il frappe dans la main du vicomte, et l'oblige à prendre un petit verre d'une certaine liqueur stomachique, du brou de noix, œuvre de mademoiselle Flore.

Flore affecte de ne point parler de Marguerite. Ce n'est ni le lieu, ni le moment. L'amour de M. de Carbonnet ne manquerait pas de courir la bride au col. Le papa et la maman Badioux, gens positifs et timides, en seraient grandement effarouchés.

Après cette visite d'obligation, Paul en essaye quelques autres. Il est ballotté par la colère politique de ses amis, dont la voix est haute, et les résolutions nulles.

Ainsi le jour s'achève dans l'attente.

Messieurs du Parquet et de l'instruction, persuadés que le moteur de l'affaire Guillaume est à Riom, d'où il reviendra ce soir ou cette nuit, remettent au lendemain leur perfide travail.

La neige ayant fait l'isolement pour tout le monde, on ne peut pas savoir l'opinion de la ville sur les hardiesses de M. Molinier : d'ailleurs, quand la ville a froid, elle n'a pas d'opinion.

A neuf heures il n'y a plus personne dans les rues.

Personne que Paul, qui va frapper encore une fois à la porte de son ennemi.

La porte s'ouvre, un chien hurle dans la cour. Pascal fait peine à voir.

M. Molinier n'est pas revenu.

CHAPITRE XIV

Les sombres geôliers n'existent que dans les mélodrames.

Le concierge de la prison est toujours un ancien sous-officier, vigoureux, mais point dur ; les détenus étant en général des espèces de bêtes que l'on conduit à souhait avec un peu d'adresse et de bienveillance, la dureté n'est pas nécessaire.

Le geôlier de la prison, nommé Exbrayat, est un gros bonhomme, à mine doucereuse, comme tous les geôliers.

Il est tailleur par surcroît, et il fournit aux détenus le moyen de raccommoder leurs nippes ; souvent, il les raccomode lui-même gratuitement.

Quand on lui a livré Guillaume, il l'a installé dans une chambre de huit pieds carrés ; pour meubles, un matelas et ses accessoires sur un lit de camp, deux chaises, une petite table et un crucifix de cuivre au-dessus de la porte. La fenêtre, qui ouvre sur la cour, a des barreaux de fer, bien entendu. Les murs n'ont point de vêtements. Cela est pavé de basalte et cela n'est pas gai. Mais les chambres du premier étage ont plus de confort. On y loge ceux qui peuvent les payer, pourvu que ce soient des gens raisonnables.

Une heure après avoir installé Guillaume, le geôlier est venu, avec sa lanterne et une bouteille de vin.

— Eh bien! Guillaume, comment cela va-t-il?

Guillaume, couché par terre, dans un coin de la chambre, ne répond pas.

— Avez-vous de l'argent?

Guillaume se lève sur son coude, mais n'en dit pas davantage.

— Si vous avez de l'argent, voilà une bouteille de vin, pour vous remettre : c'est dix sous. Si vous n'en avez pas, je vous la donne tout de même à crédit.

— J'en ai.

— Bon. Je vous laisse la bouteille et les deux verres sur la table, vous me paierez demain.

— Je ne puis donc pas fumer?

— Non. Je vous l'ai déjà dit en prenant votre briquet. Un peu plus tard, on vous le permettra, si vous êtes bon garçon ; peut-être demain.

Le prisonnier se recouche sur les dalles.

— Dame! cela ne dépend pas de moi, Guillaume. Il y a des règlements. En fumant le soir, on pourrait mettre le feu, de négligence ou d'intention : moi, je serais puni et je perdrais ma place.

— Quelle place!....

Exbrayat ne peut pas répondre :

— Ma place est toujours meilleure que la vôtre.

Il y a trop peu de différence.

Cette exclamation peu polie le fait sourire niaisement.

— Allons! bonsoir, Guillaume. La bouteille est sur la table, vous la trouverez bien ; prenez garde de casser les verres. Ensuite déshabillez-vous et couchez-vous dans votre lit. Il est bon, votre lit ; cela vous reposera. Adiouchias.

Le lendemain matin, quand le geôlier vint le voir, Guillaume était encore couché à la même place, sur les dalles ; le lit n'était point défait, la bouteille n'était point entamée.

Le geôlier gronda paternellement le détenu et il déposa près de la bouteille une écuellée de soupe et du pain.

A dix heures, le vin, le pain, la soupe et l'homme étaient tels que le geôlier les avait laissés le matin.

Même situation le soir.

Maître Exbrayat en prit son parti, et se retirant après sa dernière visite générale :

— Guillaume, quand vous aurez bu et mangé, vous fumerez.

Il paraît que ces fantaisies sont fort ordinaires chez les malheureux que l'on amène dans les prisons. Ils ne veulent pas se laisser mourir de faim ; ils n'ont pas même l'exaltation intérieure qu'on leur suppose ; leur orgueil s'est simplement réfugié dans l'inertie, une inertie plus ou moins solide, selon la force de leur caractère ou de leur constitution, et le refus étant la seule autorité permise, ils refusent tout : ils refusent de manger, ils refusent de parler, ils refusent de voir et d'entendre. Les geôliers respectent cet état maladif, qui ne résiste pas à une nuit de sommeil.

Guillaume, amené le mardi soir, est demeuré jusqu'au vendredi dans sa vivante léthargie : plus de soixante heures !

— Allons, allons, Guillaume, lui dit Exbrayat tout en entrant le vendredi, il y a assez longtemps que vous vous reposez là, par terre; levez-vous et mangez cette soupe que je vous apporte ; votre frère André vient vous voir ; dans cinq minutes, je vous l'amène ; ma femme transcrit sa permission sur le registre. Tôt, tôt, soyez raisonnable, il ne faut pas faire de peine à votre frère, le pauvre garçon en a déjà bien assez.

Guillaume hésite ; la voix d'André se fait entendre derrière la porte. Cette voix le ranime. Il se relève enfin.

Le geôlier laisse les deux frères seuls.

Que voulez-vous que fassent et que disent deux hommes de cette nature pour exprimer le sentiment qu'ils éprouvent ? Ouvrir leurs bras et s'y précipiter ? La poignée de main n'est pas même en usage dans la montagne ! Pousser

des exclamations dramatiques? Leurs idées et leurs idiomes ne sont pas assez riches pour cela.

Un éclair de joie glisse sur leur visage; rien de plus.

André s'assied.

Guillaume marche pour se détendre; il boit un coup, il mange sa soupe. Son frère le regarde faire; et quand c'est fini :

— Tu n'es pas malade, ni blessé, Guillaume?

— Non. Ma mère sait-elle que je suis pris?

— Elle ne le sait pas encore.

— Et le petit Mathieu?

— Ne le sait pas non plus. Je l'ai appris hier par Mijoras.

— C'est la cabaretière de Maltaverne qui m'a livré à l'approche du jour; je dormais et n'ai pu me défendre. Le Molinier avait promis de l'argent à cette femme, pour le sûr.

— Bessaigne! Je viens de chez lui.

— Je ne t'y avais pas envoyé.

— Ne te fâche point, Guillaume. Je le faisais pour M. de Carbonnet.

— Capounasse! Si M. de Carbonnet ne m'eût point retenu cet automne!

— Monsieur de Carbonnet veut avoir une grosse dispute avec le Molinier. Il l'attend à toute heure depuis deux jours.

— Il attend le Molinier?

— Oui.

— Où est-il donc?

— Écoute, Guillaume! Personne ne le sait que Mijoras qui l'a dit à moi et à M. le vicomte. Depuis l'aube du jour d'avant-hier mercredi, le Molinier est parti pour Verzillac, habillé en homme de campagne. Mijoras préjuge qu'il est allé dans les hauts, à l'encontre de la neige. Ce matin, il n'est point encore revenu.

— Dans les hauts?

— Oui.

— Il est allé dans les hauts ? Je ne comprends pas.

— Mijoras m'a fait dire à M. Paul de se bien garder, et de ne point revirer au Carbonnet de quelques jours.

— Plusieurs m'avaient assuré que le Molinier n'avait plus rien à craindre du vicomte, et que son mariage avec la demoiselle Marguerite était prêt à se faire.

— On le dit. Cela m'étonne. M. Paul vient de vendre sa mine de cuivre, et il aura très-prochainement plus de cent mille francs.

— Très-prochainement ? André, très-prochainement?

— Oui, il a voulu tout donner à la demoiselle et à la comtesse pour libérer leurs dettes ; la comtesse a refusé et n'a point consenti à le voir.

— M. Paul aura cent mille francs très prochainement ?

— Oui, je te le répète.

— Pour le sûr ?

— Pour le sûr.

— Mijoras a raison, il faut que le vicomte se garde bien.

— Tu crois que l'on songerait à lui prendre ses cent mille francs ?

— Bestiolle, non ! mais le Molinier sachant qu'un jeune homme de la noblesse est là, tout près, dans l'amour de mademoiselle Marguerite, avec cent mille francs, il a crainte de lui.

— Ah ! tu as plus d'esprit que moi, Guillaume. Ainsi le Molinier serait maintenant dans la montagne.....

— Pour s'entendre avec Prat.

— Prat est un hôme mauvais ?

— Certes ! Et d'un peu plus il me tuait l'autre semaine dans une batterie. A la fin, je l'ai tenu sur mon genou. Sainte Vierge, j'ai peut-être eu tort de lui faire grâce.

— Hoya ! vous êtes deux ennemis de mort ?

— Non plus, nous avons fait les accords. Il sait par moi les choses de Molinier, toutes ; surtout il sait que je lui ai fait présent de la vie. I s'en souviendra peut-être.

— Le Molinier serait donc allé acheter son couteau, ou son fusil.

— Assurément.

— Et...

— Chut, taisa-t-y !

C'est le geôlier qui entre avec deux gendarmes.

Il vient prendre Guillaume pour le conduire dans le cabinet du juge d'instruction.

La maison d'arrêt étant une annexe du tribunal, les détenus n'ont qu'à monter un petit escalier pratiqué à l'un des coins du préau pour être dans la main du juge instructeur.

Ce magistrat est bien aise de se mettre en règle.

Le préfet l'a informé tout à l'heure des inquiétudes excessives de Pascal, dont la discrétion trop prolongée aurait pu devenir fatale à son maître, et il a dit au juge d'instruction : un plus long retard nous compromettait : allez ! Le juge va, bénévolement : un interrogatoire pour la forme.

Guillaume est réfractaire, il l'avoue. Quand aux vagues délits qu'on lui reproche, il nie; on le questionne minutieusement : *Sabe pas.*

Au bout d'une heure de griffonnage légal, le magistrat renvoie Guillaume en prison.

André avait déjà vu M. de Carbonnet ; il est retourné près de lui néanmoins, pour l'instruire de l'opinion de Guillaume et l'inviter à la méfiance.

M. de Carbonnet, ne pouvant s'introduire chez la comtesse, y pousse André.

Celui-ci court les nouvelles d'abord et répand abondamment les siennes. Ce n'est que vers cinq heures qu'il pénètre dans le manoir de Saint-Didier.

Le concierge ne pouvait pas faire obstacle au fermier ; c'est comme un domestique de la maison.

Mais la Millon ne sera pas si facile : un geôlier pire qu'Exbrayat !

André s'arrête au pied de l'escalier et écoute. Tout est

silencieux en bas, ces dames sont probablement dans leur chambre, avec la Millon.

André ôte ses sabots et monte.

Personne dans le vestibule.

Personne dans le petit salon. A côté, dans la chambre de madame, des plaintes, des mouvements précipités.

Le campagnard ému, sans bien savoir pourquoi, prête l'oreille. Il reconnaît la voix de Marguerite, mais si faible !

— Ce n'est rien, ma mère, ce n'est rien.

— Mon enfant, tu m'as fait peur.

Cette voix si faible, la douce parole de la comtesse, un parfum de pharmacie qu'il ne connaît pas : l'éther, font craindre à André que sa jeune protectrice ne soit malade.

Il entre tout effaré :

— La demoiselle Marguerite est malade ?

Une comtesse est mère. Elle ne peut pas mettre à la porte un homme qui entre ainsi, les yeux pleins de larmes. Marguerite, d'ailleurs, ne lui en laisserait pas le temps. Elle vient de se trouver mal, on ne peut pas lui refuser de l'indulgence.

— Bonjour André, comment va votre petit Mathieu ?

— Merci, mademoiselle, il va bien.

— Et votre frère, ce pauvre Guillaume ?

— Guillaume ! Ah ! nous sommes bien malheureux.

— Vous ne l'êtes pas seuls.....

La comtesse intervient pour se substituer à sa fille, qu'elle ne veut pas priver d'une distraction, mais qu'elle ne veut pas non plus laisser causer librement.

— Vous avez vu votre frère, André ?..

— Oui, madame.

— Comment prend-il sa position ?

— Bessaigne ! il est encore très-heureux qu'on l'ait arrêté avant-hier, par l'effet de ce qui arrive ; du moins on ne l'accusera pas s'il survient quelque chose.

— Qu'est-ce donc qui arrive ?

— Ho ! madame de Saint-Didier, la maréchaussée qui

était partie ce matin, dès le jour, tout entière, est revenue à plus de quatre heures : les nouvelles ne sont pas bonnes.

— Que voulez-vous dire ? Quelles nouvelles ?

— Les nouvelles au sujet de M. Molinier.

— M. Molinier est à Riom. Laissez-nous tranquilles et pas un mot de plus.

— Il n'est point à Riom.

— Encore.....

— Je croyais que madame savait tout ce qui s'est passé depuis ce matin.

— Je ne le sais pas et je ne veux pas le savoir.

— Maman, pourquoi ne pas l'écouter ?

La comtesse hausse les épaules avec impatience. André prend cela pour une autorisation de parler.

— Pascal, le domestique de M. Molinier, est arrivé hier soir, tout bien tourmenté chez M. le préfet. Il lui a appris que son maître était parti le mercredi dès l'aube du jour vêtu en paysan, pour se rendre dans la montagne au delà de Fay-le-Froid Il devait revenir le soir même. Pascal voyant la neige du jour et de la nuit suivante a pris peur.

— Ah cela! s'écrie la comtesse, est-ce que vous dites vrai, André ?

— Oui madame, la ville s'en remue, mais l'on rapporte bien d'autres affaires que je n'ose pas redire.

— Voyons ! parlez vite, parlez vite. Il y a des choses, cependant, qu'on ne devrait pas me laisser ignorer.

— On rapporte que la maréchaussée a suivi le parcours d'un monsieur vêtu en paysan jusqu'à Maltaverne, où fut arrêté mon frère au moyen de l'aubergiste qui l'a livré à M. Molinier pour une somme d'argent. L'aubergiste a vu le monsieur habillé en paysan mercredi, peu après dix heures du matin : Le monsieur s'était renseigné du chemin de Mézillac par la coursière, voulant éviter Fay-le-Froid. A Mézillac, un homme de campagne que je connais Loïs Arguziol, a vu le même bourgeois mal vêtu qui d'après son propos et celui de Pascal, serait bien M. Molinier ; ce

bourgeois lui a demandé le gîte de Prat. Le gîte de Prat, il n'était pas bien loin, au revers d'une grande ravine proche du mont Mézinc. Le bourgeois est descendu dans la ravine sur les onze heures. La neige est tombée fort ; aucun ne l'a point revu.

— L'étrange histoire ! moi qui le croyais à Riom. Et qu'est-il allé faire chez ce Prat ?

— Madame de Saint-Didier, cela vous fâchera peut-être.

— Dites toujours, je veux tout savoir.

— On assure que M. Molinier, apprenant que monsieur de Carbonnet posséderait d'ici à peu de jours une somme de cent mille francs pour la donner aux affaires de mademoiselle Marguerite, il a pensé que cela sans doute arrêterait son mariage. Prat est un homme condamné à l'échafaud depuis longtemps. Monsieur Molinier le protége, et il allait s'entendre avec lui pour tuer M. de Carbonnet.

— Quelle horreur !

Marguerite s'est dressée en poussant un cri.

André est immobile comme le Gerbier-de-Jonc.

— Allez-vous-en ! lui crie la comtesse que la pâleur de sa fille épouvante.

La jeune fille le retient par un geste d'autorité irrésistible, même pour sa mère.

— André, Paul est-il ici ?

— Oui, Mademoiselle.

— Vous retournez près de lui ?

— Oui, Mademoiselle.

— Dites-lui que vous m'avez vue, André, et que je suis bien malheureuse ! souffrir et prier Dieu, c'est tout ce que j'ai pu faire.

Marguerite tombe dans les bras de sa mère, qui pleure.

— Mon enfant ! Marguerite ! allons, reviens à toi Oh ! surtout, ne sois pas malade ; vois-tu, j'en mourrais !

— Non, maman, non, cela va mieux.

— Méchante enfant, tu me connais bien. Tu sais bien que tout ce qui s'est fait peut se défaire avec une larme de toi

ou une colère de moi. Quand je te vois pleurer un peu seulement, mon cœur se brise.

André a disparu.

CHAPITRE XV.

M. Molinier avait raison ; avec le cœur de ces gens-là, on ne peut compter sur rien.

Marguerite n'oppose pas une seule résistance à sa mère ; mais elle souffre ; elle ne sait pas se défendre, mais elle sait prier Dieu.

La comtesse est une femme orgueilleuse, mais elle est bonne; elle fait étourdiment le malheur de sa fille, mais elle l'aime.

Le vicomte de Carbonnet n'est ni brillant, ni riche, ni habile, mais il est plein de loyauté.

La bonté, la loyauté, l'innocence, pour n'être pas des forces agressives, ne sont pas moins des forces réelles qui détruisent souvent, à leur insu, les plus profondes combinaisons de l'habileté.

Elle a aussi des inconvénients, l'habilité. Le plus grave, c'est qu'étant elle-même son propre point d'appui, elle ne peut pas désarmer un seul jour. Si elle s'endort, si elle se néglige, si elle s'absente, tout ce qu'elle a fait de mieux dépérit. Au moindre temps d'arrêt de l'habileté, la législation providentielle reprend son cours, et les œuvres du mal sont foudroyées.

Pas d'habileté fructueuse sans honnêté. Être habile, c'est faire le bien avec discernement.

M. Molinier n'est guère moins, en définitive, qu'un scélérat. Il lutte tout simplement contre Dieu. C'est déjà une tâche pire que dangereuse ; mais il déserte le champ de bataille ! Il laisse sans commandement, à l'heure suprême, les choses et les personnes qu'il a impulsionnées jusque-là minute par minute. Il abandonne ce qu'au moment de l'absence du vicomte, il appelait l'échec au roi !

La faute serait impardonnable si, partant incognito le mercredi matin et laissant par derrière l'arrestation de Guillaume, pour amuser le tapis, il n'avait eu l'intention de revenir le même soir.

Nous voilà au vendredi, il n'est pas revenu.

L'incident embarrasse fort Rousselle, qui s'est compromis pour M. Molinier.

Il n'embarrasse pas moins les créanciers de la comtesse, et Puzol et bien d'autres, qui murmurent déjà : « Nous avons fait beaucoup de sottises, beaucoup de vilaines affaires ; c'était à son profit, point au nôtre, on aurait tort de nous en vouloir. »

La défaillance du méchant est prompte à l'aspect des faits qu'il n'a pas prévus; ces faits lui semblent toujours être le signe d'une intervention surhumaine contre laquelle il ne peut rien.

Une brigade de gendarmerie et quelques hommes du peuple, à prix d'argent, étaient allés jusque dans le voisinage du terrier de Prat. Des montagnes de neige et des petits ruisseaux devenus des torrents fougueux en dérobaient la vue et en défendaient l'approche.

La brigade et les hommes du peuple sont revenus à demi gelés.

A peine les a-t-on plaints ! « Qu'ont-ils besoin de s'exposer à périr ? M. Molinier sait bien ce qu'il fait : il est allé là sans eux, il reviendra de même au premier redoux. »

L'opinion publique, un bavard hostile aux maladroits, fait son chemin et peut ainsi se résumer :

Dans la classe inférieure, on dit :

— Un hôme tant riche ! aller dans la montagne un semblable jour, plutôt que de se berceler au coin de son feu ! Savoir encore s'il est arrivé chez ce Prat. S'il y est, j'aime mieux que ce soit lui que moi.

On dit dans la classe marchande :

— Au cas où M. Molinier resterait là-bas longtemps, plus d'un ici ne pleurerait pas. Ho ! que vont devenir les deux marchands de dentelles, qui ne se soutiennent qu'avec son argent? Peccaire ! il ne faut se réjouir du malheur de personne. M. Molinier ne doit pas avoir chaud ce soir, ni manger de bonne soupe dans un gîte de la montagne : j'aime mieux qu'il y soit que moi.

Et les amis !

— Que diable allait-il faire chez ce Prat? Il ne faut pas dire au moins qu'il est allé chez Prat ! Molinier n'est pas bien avec tout le monde : on ferait sur cette visite à Prat de très-fâcheuses conjectures. Pauvre garçon, va ! Lui qui aime tant sa robe de chambre et ses pantoufles le soir. C'est qu'il neige toujours : voyez donc, voyez donc comme cela tombe ! Quand il sera revenu, je me réjouirai bien : nous ne savons plus que faire sans lui ! Un bon camarade, de l'entrain, de la gaieté, une intelligence de feu. Et habile ! Il n'a que le tort d'être un peu égoïste : mais, qui est-ce qui ne l'est pas? Sapristi ! je le plains de tout mon cœur. Heureusement le gaillard est solide : il s'en tirera ! Il est capable de s'en tirer ! Pour aujourd'hui néanmoins, s'il est chez ce vaurien de Prat, j'aime mieux qu'il y soit que moi.

Le père Lebigre suit une autre route pour arriver à la même conclusion.

— Ces légitimistes doivent être contents ! Les gredins ! Ils insultent encore à la douleur publique en faisant courir de mauvais bruits sur Molinier et sur Prat. Et quand il serait allé s'entendre avec Prat, pour leur casser les reins à tous, il aurait bien fait. Prat vaut mieux qu'eux : il a tué

un homme, c'est vrai, mais ce n'était qu'un gendarme. Attendez un peu que M. Molinier revienne, il vous en fera voir des grises et à votre Carbonnet, brigands ! Ne disent-ils pas que l'on devrait arrêter Fayolle et Guigonnet pour délit d'usure contre la comtesse de Saint-Didier ? Et que le réméré est une escroquerie? Et que la justice devrait faire une descente dans le cabinet de Molinier? C'est bon, c'est bon, laissez-le revenir, on vous en donnera de la justice. N'avoir pas pitié d'un homme par un temps pareil ! Mais c'est qu'il neige à ne pas mettre un légitimiste dehors. Mon pauvre Molinier, tu ne dois pas avoir chaud ! Je l'aime, voyez-vous, cet homme-là ! comme la prunelle de mes yeux, parce que c'est un bon garçon, pas fier, un enfant du peuple et le fils de ses œuvres. Saprelotte, avec tout cela, s'il est chez ce voleur de Prat, ce soir, j'aime mieux qu'il y soit que moi.

Le bon curé de Glavenas est venu voir Guillaume, dont l'arrestation lui est une vive insulte ; elle a eu lieu alors que l'influence religieuse, dominant la haine du réfractaire, faisait tomber le fusil de ses mains ! Le curé a parlé ferme au procureur du roi et au juge d'instruction, qui aimeraient bien autant que Guillaume fût libre : en dehors de la réfraction à l'impôt militaire, ni l'un ni l'autre ne peuvent affirmer aucun délit positif.

Les amis légitimistes, prévenus du moment favorable par mademoiselle de Cabalier, retournent un à un chez la comtesse. M. de Carbonnet ne s'y est pas présenté encore.

Il a le temps ! Ce qui lui importe davantage, c'est que son affaire de Saint-Étienne soit comprise. Elle l'est. On a vu que la somme de cent mille francs au total serait versée en moins de six semaines. Quand M. de Puyneuf a rappelé à la comtesse les sentiments à la fois généreux et respectueux de la lettre du vicomte, elle n'a point répondu ; elle voulait paraître indifférente, mais sa poitrine s'est gonflée, ses yeux sont devenus fixes, et une larme en serait tombée

peut-être, si Marguerite n'avait embrassé sa mère pour empêcher M. de Puyneuf de voir cette larme.

La comtesse n'était pas contente du tout :

— Mon Dieu ! que vous êtes désagréables tous avec votre Molinier et votre Guillaume, et vos affaires auxquelles je ne comprends rien. Laissez-moi me reposer un peu l'esprit. D'abord, M. de Puyneuf, allez-vous-en ! Il est quatre heures, je vais conduire ma fille au sermon : et vous feriez bien d'y aller, au sermon, car vous en avez toujours grand besoin.

Paul a rencontré ces dames allant à l'église. La comtesse lui a fait un salut qu'elle ne croyait que poli, et qu'il a trouvé gracieux.

André n'a plus si peur des messieurs de la justice. Les démarches vigoureuses du curé de Glavenas l'ont rassuré : il a mené à Guillaume son petit Mathieu.

Le préfet, à son tour, est devenu hésitant. Parmi les nouveaux propriétaires de la mine de cuivre se trouve le député de Saint-Étienne, un député ministériel de quelque importance ; il a des légitimistes à ménager dans le collége électoral de son arrondissement : on lui tiendra compte de ses bons offices à l'égard du vicomte de Carbonnet et de ses amis. Ces sortes de détails n'échappent pas à messieurs les préfets.

Bref, l'esprit de la ville du Puy se transforme. Les libéraux eux-mêmes, qui honoraient tant M. Molinier, ne savent pas le défendre.

Il ne restera bientôt plus à cette grande personnalité retenue dans les neiges du Mézinc que la faconde du père Lebigre.

— Si M. Molinier arrivait demain, ah ! mes petits amis comme tout cela changerait ! Les légitimistes lèvent la tête aujourd'hui parce que le préfet et ses fonctionnaires n'ont pas de nerf. Attendez le redoux, je ne vous dis que cela ! Et rira bien qui rira le dernier !

CHAPITRE XVI.

Il faut que l'opinion publique du Puy soit devenue, en effet, bien libre et bien causeuse, car le papa Badioux lui-même s'est laissé entraîner par le courant, et quoiqu'il recommande toujours à Flore de tenir sa langue au fourreau, sa propre langue ne se refuse plus rien.

Le brave négociant ne se croyait pas si proche de la vérité, lorsqu'il disait au vicomte de Carbonnet : Ma fille est un petit gaillard !

Le petit gaillard s'étant aperçu que M. Badioux, effarouché d'abord par les bruits de la ville, inclinait à regretter le prêt de ses trente mille francs, lui a fait comprendre que, dans la situation, il valait mieux parler et agir que se taire.

Un matin, M. Badioux revenait d'une course en ville. Flore va le joindre près du feu, un bon feu préparé pour lui, dit-elle.

— Qu'y a-t-il de nouveau, mon papa ?

— Rien. On bavarde de mal en pis sur le Molinier.

— C'est tout.

— Et puis sur Guigonnet, Fayolle, Puzol, ses âmes damnées, ses complices.

— Ho ! ho ! cela nous intéresse directement.

— Et en quoi ?

— Si, comme on l'assure, des poursuites judiciaires atteignent ces usuriers, ces coquins, la comtesse obtiendra de légitimes réductions sur le prix de ses billets, et on prorogera les échéances tout à son gré.

— Ta, ta, ta ! Laisse-moi tranquille ! Nous avons bien assez de nos affaires sans prendre parti pour celles de la comtesse. J'ai fourré là dix mille écus...

— Mais, mon papa, comprenez donc : ce sont aussi nos affaires. Monsieur le vicomte de Carbonnet va toucher une grosse somme que lui verseront les messieurs de Saint-Étienne, n'est-ce pas ?

— Eh bien ?

— Eh bien, si la comtesse est tenue à rembourser de suite les billets souscrits à ces coquins, M. Paul se mettra à découvert pour elle de près de cinquante mille francs. Dam ! ses hypothèques étant levées, il se trouverait bien dégarni. Si, au contraire, la comtesse obtient une prorogation, que certainement elle désire, ne fût-ce que par fierté et pour être moins redevable à M. Paul, alors M. Paul nous remboursera à la minute.

— Flore ! tu pourrais bien avoir raison. Mais voyez-vous ! cette belle dame de comtesse, tout le monde va la servir, par intérêt ou par malice ! Je suis bien fâché de n'avoir pas saisi les choses d'après ton inspiration, qui me semble on ne peut plus juste. J'ai été trop... trop circonspect à l'égard de Fayolle et consorts.

— Ce qui est différé n'est pas perdu. Cependant, mon papa, je vous en prie, allez-y de prudence.

Il y est allé si vite et si bien de prudence, qu'il n'y eut plus qu'un cri dans la basse ville contre les trois coquins Fayolle, Puzol et Guigonnet.

Tous trois se fussent inquiétés médiocrement peut être du bavardage public, mais Mijoras, le bonhomme Mijoras, qui connaît le dessous de leurs cartes, est venu leur presser la main, en grand secret, le soir. Il a pris sa mine la plus

savamment inquiète pour les prévenir des méchantes intentions de quelques gros bonnets de la magistrature à leur égard. Il craint que le député en personne ne s'en mêle, et que l'on ne puisse pas éviter un gros procès en usure ou en escroquerie.

— Ce serait malheureux pour vous, ajoute-t-il finement, vous seriez attaqués de partout et guère soutenus.

Les trois coquins s'épanchent avec Mijoras, qui d'ailleurs est muni des renseignements nécessaires pour les contraindre à l'expansion. Tout ce que Mijoras peut obtenir de compromettant, il le confie sous le sceau du mystère au vicomte de Carbonnet, qui sans nommer Mijoras, le confie à M. de Blanval, le juge, qui sans nommer M. de Carbonnet, le confie au tiers et au quart.

Les trois coquins ont fini par ressentir une peur effroyable. Le préfet, qui déjà ne se désole plus que médiocrement de l'absence de son ami et maître Molinier, n'a-t-il pas eu la maladresse de dire :

— S'il y a délit d'usure et d'escroquerie, ce que je ne crois pas, ce que je ne saurais croire, on peut être certain que la loi suivra son cours, et qu'en cette circonstance comme en toute autre je ferai mon devoir.

Enfin après le dixième ou le douzième jour de l'absence de M. Molinier, la réaction avait fait de tels progrès, que le père Lebigre lui-même lâchait pied, et s'écriait en riant :

— Il paraît que la succession de notre cher ami est ouverte !

Elle l'est si bien que Malosse, le beau-frère de M. Molinier, donne tout à coup signe de vie.

C'est faire arriver bien tard un personnage nouveau ; mais l'effacement de ce personnage est une curiosité de mœurs des pays de nos montagnes.

Ce que l'on a vu de Girofla, le frère puîné du comte de Carbonnet, se voit de même dans quelques familles du peuple, où Messieurs les aînés imitent souvent les exemples de la noblesse en laid, en fort laid !

Malosse était un petit rentier des plus nuls. Beau garçon, d'une intelligence étroite, d'un esprit timide, façonné dès son jeune âge aux occupations bureaucratiques, il a obtenu, sans coup férir, la main de la sœur aînée de M. Molinier, une niaise demoiselle de vingt et un ans qui ne désirait que la paix et la bonne vie dans un coin. Son frère lui a accordé une légitime de quarante mille francs, en expliquant à Malosse, qu'une fois marié, lui et sa femme devaient se tenir à grande distance du frère aîné, à une distance de cadets des plus larges !

Le beau-frère et la sœur ont accepté. Depuis dix ans, Malosse dort d'un profond sommeil bureaucratique sous une toge de greffier de juge de paix du Puy. D'abord, quand il rencontrait son beau-frère par la rue, il le saluait amicalement. Le beau-frère détournait la tête. Il ne l'a plus salué que discrètement et il a obtenu en retour un signe protecteur rapide.

Cependant, M. et Madame Malosse sont toujours reçus par M. Molinier le premier de janvier, pourvu qu'ils se présentent à huit heures du matin, moyennant quoi on leur dit : « Eh ! bonjour !... » Et on leur donne un paquet de chocolat ou des marrons glacés pour les petits, avec un cadeau utile pour la sœur : du linge, un parapluie, une robe de ménagère.

La consigne de l'isolement a été si bien observée que la ville du Puy a dû faire un certain effort pour se rappeler que les Malosse sont quelque chose à M. Molinier.

Mais si le beau-frère a péri dans les neiges ; ne serait-il pas opportun de lever la consigne ? M. Molinier a beaucoup d'affaires, et voici qu'on les menace. Les légitimistes élèvent la voix. Puzol, Fayolle, Gigonnet sont effrayés ; leurs explications maladroites courent au-devant d'un procès criminel. Et puis à tout instant les badauds s'étonnent que Malosse n'agisse pas, puisqu'il y a péril en la demeure. Malosse est l'unique héritier par sa femme. Il a le droit de faire mettre les scellés ; c'est d'ailleurs son état.

Depuis vingt-quatre heures, Malosse se sent bien malheureux ! Il voudrait agir. Il n'ose pas. Si M. Molinier revenait !

Ce diable de mot : il faut agir, arrive de tous côtés à la femme de Malosse, par des femmes du commerce et de la bourgeoisie. Le pauvre greffier du juge de paix en perd le sommeil.

Mademoiselle Flore pourrait bien être l'auteur invisible de ce mouvement !

— J'agirai demain, se disait Malosse hier, comme avant-hier.

Et les badauds répètent :

— Malosse va agir !

L'occasion, du reste, est excellente pour agir n'importe comment, surtout pour agir contre M. Molinier. Les ennemis ne lui manquent pas, ni les jaloux. Sans trop se compromettre, on peut toujours pousser un peu. M. de Blanval, le juge, quoique légitimiste rallié, n'aime pas beaucoup ce faiseur : les légitimistes purs lui ont dit tant de fois : « C'est votre candidat ! »

Hier, en tête à tête avec M. Larribe, le juge d'instruction, il s'est plu à causer un peu plus longuement de leur candidat, non point pour en médire, Dieu l'en garde ! au contraire, il a fait l'éloge de sa grande habileté.

M. Larribe, à quoi bon le nier, aspire au poste de Président du tribunal du Puy. Il serait nommé depuis deux ans déjà si les choses eussent suivi leur cours logique. Le président actuel, M. de Gaudois, étant originaire du Lyonnais, ne souhaite rien de mieux ni de plus que le poste de conseiller près la Cour de Lyon. Mais le pauvre M. de Gaudois a commis une faute ; il s'est laissé porter sur la liste électorale du Puy ! M. Molinier a besoin de son vote, et de son influence, et de son titre judiciaire, pour en user tout à sa fantaisie. Le brave homme de magistrat supérieur ne recouvrera son exeat, c'est-à-dire sa promotion au titre de conseiller, qu'après deux ou trois ans d'épreuves encore,

puisque nous n'aurons des élections générales que dans deux ans au plus tôt. C'est juste. Rien pour rien. Vous voulez un avancement? gagnez-le. Dans trois ans donc, M. de Gaudois passera conseiller à Lyon s'il se conduit bien, et M. Larribe le remplacera s'il s'est bien conduit, s'il a donné des témoignages de zèle très-éclatants! Car une présidence, c'est magnifique! Vous pesez sur tous les intérêts de l'arrondissement! On ne doit remettre cette arme électorale qu'en des mains sûres....

M. de Blanval parlant à peu près ainsi, n'apprenait rien à M. Larribe; mais il chatouillait une plaie, puis il la pansait avec des réflexions et des sourires équivalant à de la graine de moutarde.

M. Larribe affectait de prendre l'ouverture en plaisanterie. L'audace de la haine lui venait néanmoins. Il eût bien voulu s'affranchir du rôle de serviteur magistral auquel il se sentait condamné depuis près de quatre ans. Toujours ce Molinier et sa sempiternelle candidature! Ah! si l'on était assuré qu'il ne revînt pas!

Impossible de savoir rien de positif. La gendarmerie attend le grand redoux pour se hasarder au delà d'un certain ravin indiqué par Arguziol; ravin profond, très-mal famé en topographie.

Arguziol, interrogé sur place, s'est tenu dans le mutisme ordinaire.

Guillaume....

— Allons voir Guillaume, se dit le juge d'instruction. Lui seul est capable de nous éclairer. Il doit être bien disposé à mon égard; dans son dernier interrogatoire, je lui ai fait patte de velours, assez sincèrement, ma foi! Je lui permets de voir sa famille, et le curé de Glavenas, tant qu'il plaît à celui-ci de venir. Il a l'air d'un bon garçon, ce Guillaume, Molinier à part. Le bruit public me fournit sur son compte un tas de légendes, mais pas un fait patent. Diable m'emporte si je sais que mettre dans mon rapport d'instruction; je n'ai pas pu dénicher encore son arrêt par

contumace. Peut-être même n'a-t-il jamais été condamné à rien !

M. Larribe se transporte donc près de Guillaume, de sa personne.

Laissons le fin campagnard et le fin magistrat en tête à tête, et transportons nous chez Madame de Saint-Didier.

CHAPITRE XVII.

Comme toutes les personnes qui unissent la bonté à la violence, Madame de Saint-Didier passe souvent d'une extrémité à l'autre sans transition.

M. Molinier l'a bien dit : cœur de Carbonnet, de Badioux, de comtesse, de Flore, de Marguerite, le diable vous emporte tous !

Il n'est plus là, M. Molinier. Les billets échus et les hypothèques s'abstiennent. La comtesse a pu se recueillir.

Une résistance de Marguerite, fière, inopportune, l'avait exaspérée. Les enfants ne savent jamais prier leur mère à l'heure où leur prière serait entendue ! Mais le lendemain du jour où M. Molinier fit sa visite solennelle, en jabot et en frisure, Marguerite s'est trouvée mal.

Le surlendemain un autre évanouissement a suivi. Marguerite était pâle, pâle !

Quelques jours après, en présence d'André, on s'en souvient, encore un autre évanouissement.

Le docteur est venu : il craignait une fièvre cérébrale....

— Marguerite, une fièvre cérébrale ! s'est écriée la comtesse : Sainte Marie, mère de mon Dieu, ayez pitié de moi !

Le docteur était d'avis que l'on observât d'abord la marche de la fièvre ; car il y avait de la fièvre.

Madame de Saint-Didier, qui est une maîtresse femme, personne n'en doute, vous a coupé la fièvre net, de sa propre autorité.

— Un remède de bonne femme ?

— Précisément, un remède de très-bonne femme.

Une après-midi, la comtesse a pris la tête brune de Marguerite entre ses mains tremblantes. Elle a déposé sur le front brûlant un baiser si long, si tendre, si énergique, qu'il a dû pénétrer jusque dans le cerveau où se glissait la fièvre.

Marguerite a murmuré en sanglotant le nom de M. Molinier.

La comtesse a répondu :

— Ne parlons plus de cela.

Marguerite a sangloté davantage.

La comtesse a dit :

— Ne parlons *plus* de cela, *plus, plus !*

Marguerite a souri.

Avec ce baiser, et ce mot : *Plus ! Plus !* la fièvre a été coupée.

Mais une grande fillette de dix-huit ans que sa mère gâte, c'est d'une exigence !....

Bientôt, dès le lendemain du baiser et du mot *plus !* Marguerite a essayé d'un autre mot qui dans sa bouche, ressemble à une note de musique, de toutes les notes la plus claire, la plus sonore, la plus mélodieuse : Paul !

La comtesse a froncé ses deux sourcils en faisant une moue importante.

— Tais-toi, a-t-elle dit.

Elle a ajouté d'un ton de voix plus caressant que fâché :

— Voyons, vas-tu me gronder, parce que j'ai oublié de dire : tais-toi, mon enfant ?

Alors Marguerite, avec son plus joli sourire un peu boudeur :

— Oh ! maman, je voudrais bien....

— Quoi encore ?

— Je voudrais bien me pendre à votre cou pour vous embrasser comme quand j'étais petite.

Tandis que cette folle enfant s'abandonnait au plaisir d'étouffer sa mère et tandis que sa mère répétait pour la deuxième ou la troisième fois :

— Là ! Là, assez !

Millon entre, toujours la même, froide, sèche, maussade.

— M. Malosse, le beau-frère de M. Molinier, demande à voir Madame.

— Ho ! maman ?...

— Faites entrer dans mon cabinet. Ne t'inquiète pas, Marguerite, je l'attendais. Il est déjà venu deux fois ; mais j'avais défendu qu'on te le dît. Tiens, passe dans ma chambre, tu t'assiéras près de la petite porte vitrée qui ouvre sur le cabinet et tu écouteras. Il faut bien que vous appreniez les affaires, mademoiselle !

Tenons-nous près de Marguerite et écoutons aussi.

Malosse a l'air tout embarrassé. Ce n'est point cependant l'embarras d'un vaniteux plébéien ébloui par la présence d'une grande dame. C'est l'embarras d'un honnête homme, naturellement timide, qui souffre d'une fausse position.

La comtesse le rassure par un : « Bonjour, Monsieur », d'une teinte presque sympathique.

— Eh bien ? avez vous fait le compte et apportez-vous les pièces ?

— Oui, Madame. Le compte était facile. Les pièces ! il y en a beaucoup. Une fois résolu à vous les livrer, j'ai pensé qu'une confiance entière était ce qu'il y avait de mieux.

— Vous avez bien fait, monsieur Malosse. Vous ne doutez pas que je ne sois une honnête femme et une bonne chrétienne, désireuse de s'affranchir légitimement, mais incapable de se venger. L'affaire est si simple ! Mes créanciers Fayolle, Puzol et Guigonnet sont des créanciers fictifs, eux-mêmes l'avouent plus qu'on ne le leur demande. Des renouvellements successifs sont arrivés à produire des

chiffres fabuleux. D'absorbantes préoccupations m'ont contrainte de les accepter sans examen. Il n'y avait qu'une marche à suivre. Prendre pour point de départ de chaque billet, le chiffre et la date de l'emprunt primitif, et calculer l'intérêt à 5 pour 0/0. Les notes trouvées par vous-même sur les registres de votre beau-frère coïncident avec les notes de mes registres. Ainsi nous sommes d'accord sur la base. Avez-vous le compte ?

— Oui, Madame. Le billet Puzol se réduit de 8,900 francs à 6,700. Celui de Fayolle se réduit de 25,000 à 18,200. Celui de Gigonnet tombe de 18,000 à 16,000 et une fraction insignifiante. Total : 40,900 francs, intérêts calculés jusqu'à aujourd'hui 16 mars.

- C'est très-exact. Moi j'ai trouvé 41,000, l'intérêt calculé jusqu'au 30 mars. Vous avez les pièces relatives à l'affaire Montbarjos ?

— Oui, madame, les voici.

– Vous avez tort, monsieur, de trembler en me les remettant. Je suis loin de vouloir en abuser. Ces pièces, notes et correspondances, constatent le travail occulte de votre beau-frère pour neutraliser mes créances de Montbarjos. A l'instigation de deux de mes amis qui ne m'avaient pas consultée, le maire de Montbarjos a interrogé officiellement plusieurs de mes débiteurs, et il résulte de leurs aveux, confirmés par les pièces dont vous me faites remise, qu'il y avait un accord criminel entre eux et M. Molinier. J'ai besoin de ces pièces, non pas pour en user judiciairement ni malicieusement, mais pour brusquer une solution conforme à mon droit légitime et à la loyauté la plus stricte. Je me ferai un devoir de vous les restituer aussitôt la solution obtenue, c'est-à-dire demain ou après-demain.

– Oh ! madame la comtesse, je me repose sur votre bonté, sans la moindre inquiétude. Mais je tremble malgré moi en pensant que mon beau-frère peut nous revenir d'un jour à l'autre.

— Eh bien ! il ne vous devrait que des remerciements, puisque vous lui auriez évité un double procès correctionnel. L'opinion publique poussait ; grâce à l'initiative de quelques personnes, la magistrature allait avoir elle-même la main forcée....

— Mon beau-frère est un homme terrible.

— Vous ne risquez de perdre ni son appui, ni son affection. Vous lui direz : « Ma femme et moi nous avons fait notre devoir dans votre intérêt même, l'estime des honnêtes gens nous consolera de vos injustes reproches. »

— Madame, vous êtes bien bonne, certainement....

— Vous avez libellé les deux actes d'après le modèle convenu ?

— Oui, madame la comtesse.

— Voyons cela.

Madame de Saint-Didier lit.

— Vous vous portez fort pour votre beau-frère empêché. Bien. Vous consignez le rôle de Puzol, etc., qui n'étaient que des prête-noms. Vous établissez le compte et vous fixez les chiffres totaux, en passant toutefois sous silence les renouvellements usuraires ; très-bien. Et voici les billets bâtonnés. Cet acte-là n'est pas en double ?

— Non madame ; un seul est nécessaire à votre garantie ultérieure.

— Je ne vois pas là le billet Brégot ?

— Sa place naturelle est dans l'autre acte, le transport. Madame la comtesse l'y trouvera.

— Ah oui ! c'est juste. Vous ne prévoyez aucun obstacle de la part de ce Brégot ?

— Aucun. Il a eu une telle peur que ce matin encore il me remerciait. Le père Brégot a dépouillé bien du monde par l'usure ! On aurait pu obtenir remise de la moitié...

— Monsieur, je veux payer ce que je dois exactement, mais rien au delà, ce qui est fort juste. Vous le pensez ainsi, n'est-il pas vrai ?

— Ah ! oui, Madame.

— Maintenant le transport. Vous vous portez fort, toujours. Bon. Vous mentionnez au préalable le chiffre de la créance de votre beau-frère sur moi, 40,900 francs. Très-bien. Ici se place la créance Brégol, réduite de 11,600 à 8,700. C'était l'usure poussée jusqu'au cynisme ! Vous avez éteint cette dette de vos propres deniers par un arrangement que je n'ai point à connaître. Voilà le billet acquitté. Ainsi, au moyen de ce billet acquitté par vous, l'ensemble de ma dette s'élève à 49,600 fr. C'est juste.

— Le surplus est bien long, madame la comtesse : il y a une masse de chiffres.

— Cela ne me fait pas peur. Aussi bien, il suffit de parcourir. Le principal de mes créanciers Montbarjos, à recouvrer sur une dizaine de débiteurs, était de 40,500 francs. Les intérêts depuis cinq ans, car les malheureux ne m'ont jamais rien donné, élèvent le total à 50,700 francs. C'est à mon profit une différence de onze cents francs.

— Dont il vous sera fait compte sur les premiers recouvrements, ainsi que vous en avez exprimé le désir.

— Oui, oui, c'est une misère. Laissez-moi finir. Chacun des dix arrêtés de compte est détaillé et isolé. Un beau travail ; un très-beau travail qui a dû vous donner bien de la peine, monsieur Malosse !

— Oh ! Madame...

— Achevons. Je vous transporte le tout avec mes droits et privilége de vendeur, réserve faite de l'acquiescement de mes dix imbéciles de Montbarjos, aux termes de la loi, et ils n'ont pas la moindre envie d'y mettre obstacle, je le sais. Tout cela est échu et est exigible, mais nous prorogerons l'échéance de cinq ans; il ne faut pas écraser le pauvre monde, même quand le pauvre monde manque d'honnêteté. Rien n'est omis. C'est parfait. Vous avez signé, Monsieur ; je vais en faire autant et approuver.

Madame de Saint-Didier va à son fauteuil, assise à la même place où elle a signé une autre pièce fatale, et au moment de prendre la plume, elle fixe un regard attentif

sur la petite porte vitrée derrière laquelle se tient Marguerite ; ensuite, pâle et tremblante, elle regarde un crucifix qui est là en face d'elle ; elle pose la plume ; sa main se glisse discrètement à gauche, sous les plis de sa robe de chambre ; elle trace le signe de la croix sur son cœur bouleversé !

Et remettant le double du transport à Malosse :

— Monsieur, on n'a toujours aucun indice précis sur le sort de votre beau-frère ?

— Vous êtes bien bonne, madame la comtesse. Demain probablement, on saura toute la vérité. Le juge d'instruction que j'ai vu, il y a une heure, terminait une longue conférence avec Guillaume. Guillaume croit à un crime : Les gendarmes sont partis pour la haute montagne ; ils doivent ramener ce soir ou cette nuit un campagnard du nom d'Arguziol, que l'on suppose parfaitement instruit et que Guillaume fera causer.

— Allons ! il n'y a plus que patience. La famille de ce Guillaume est aussi bien éprouvée. Lui, passe pour être beaucoup plus malheureux que coupable, car il n'a jamais fait, en définitive, aucun mal à votre beau frère, qui pourtant se vantait d'être son ennemi de père en fils.

Malosse devient tout confus. Se remettant aussitôt, il répond :

— Madame, je ne suis pas un homme habile, mais, Dieu merci, je suis un honnête homme et un bon chrétien. La famille de Guillaume Arsac a de vieux griefs, mon premier soin serait de les effacer ou de les consoler si l'on m'envoyait en possession de la fortune de mon beau-frère.

— Ah ! bien, Monsieur, je vous le souhaite de tout mon cœur. Les voies de Dieu sont mystérieuses. Cette grande fortune s'anoblirait donc dans vos mains ! Personne alors ne vous la reprocherait, puisque vous seriez un bon riche.

Malosse est de nouveau tout confus ; mais sa confusion est autre, cette fois ; il rit, il se rengorge, il va perdre la mesure :

— Eh bien ! Madame, quoique je ne possède pas encore

la fortune, j'en subis déjà les inconvénients. Depuis vingt-quatre heures, je ne sais plus où me mettre pour éviter les tracasseries d'un certain Mijoras, débiteur de mon beau-frère. J'ai pris sur moi de lui faire remise de deux ou trois petits billets. Il veut le gros ! et je finirai par le lui remettre afin qu'il me délivre de ses menaces. Encore un peu, il serait créancier, non débiteur.

La comtesse sourit, mais elle se tait. Malosse comprend que la séance est levée. Il se retire, après s'être perdu en salutations nombreuses.

Marguerite se montre alors, radieuse et calme :

— Maman ! oh maman ! comme vous entendez bien les affaires !

— Voyez-vous cela !

— Maman ! moi aussi, j'ai la vocation des affaires, j'ai tout compris. Tenez ! nos billets étaient assez gros, ils sont devenus petits, plus petits que notre Montbarjos qui va les payer, et cela fera quitte. Il y a accord, pour un transport, à ce bon M. Malosse, qui se porte fort... bien.

— Que tu es enfant !

— Maman, nous ne devons plus rien, à l'exception des hypothèques ?

— Rien en effet.

— Il ne serait pas posssible de rapetisser un peu les hypothèques ?

— Oh ! non, c'est une dette d'amitié, et une dette très-légitime ; elle n'est d'ailleurs aucunement embarrassante. Je ne la rembourserai que dans dix ans, si bon me semble, mais je sais le moyen de l'éteindre cette année même.

— Cette année même ? maman ! Reposez-vous un peu de toutes vos peines, enfin !

— C'est bien mon projet. Pour cela, je céderai la terre de Cabriac en me réservant le tiers du revenu ; la seule condition imposée au preneur sera le remboursement des créances hypothécaires. Une belle affaire pour *lui* !..... Cabriac vaut près de deux cent mille francs.

Marguerite ne saisissait pas d'abord. Elle s'est inquiétée; ses yeux sont devenus fixes. La comtesse, voyant cela, a ajouté au mot *lui* une légère grime de la lèvre, avec un regard en coulisse pour sa fille.

Marguerite a compris, et si bien, que les roses de la pudeur se sont épanouies sur ses joues.

Avant de se jeter encore une fois au cou de sa mère, elle a murmuré :

— C'est le *lui* qui doit venir demain ?

Mais nous n'imiterons pas madame de Saint-Didier et sa fille, qui semblent avoir oublié tout à fait M. Molinier.

Loïs Arguziol, influencé par Guillaume, livrera demain sans doute des révélations complètes.

Nous pouvons faire mieux que de les attendre

M. Molinier partait, il y a une quinzaine de jours, dès l'aube, par une petite neige qu'il traitait à l'égal d'une giboulée de mars, quoique le mois de mars fût encore à une distance d'une semaine.

Retournons de quinze jours en arrière et suivons-le.

CHAPITRE XVIII.

Lorsque M. Molinier partit, le temps était fort supportable. Autour des Balkans aigus de l'Ardèche s'assemblaient de gros nuages noirs, mais les forêts de sapins se laissaient voir bien vertes du côté de Bellecombe, et la campagne n'était pas même encore blanchie par la neige.

Le vent, soufflant de l'Auvergne, promettait de retenir jusqu'au lendemain les masses de vapeurs qui, à la fin de l'hiver, montent de la Méditerranée pour s'abattre sur les rocs éternels où la Loire et l'Ardèche prennent leur source.

— Je ne trouverai Prat que plus sûrement, se dit le rival de Paul; l'usage bien connu de ces Messieurs ne me permet pas d'en douter. Il aura voulu gagner son gîte d'hiver avant les fortes neiges, car un jour perdu le laisserait à la discrétion des gendarmes de Fay le-Froid, qui n'atteignent les contumax dans la grange ou dans l'auberge que quand ils ne peuvent plus se sauver.

M. Molinier a suivi très-correctement son itinéraire. Il est près de onze heures; tous les lieux habités sont derrière lui; une chaumière seule est devant, la chaumière de Loïs Arguziol; sentinelle perdue des peuplades de la haute montagne, elle est là-haut, à gauche, blottie sous une roche que le pic ou la foudre ont lacérée, pour y faire des

trous caverneux où l'on hiverne une vache avec cinq ou six moutons.

Loïs Arguziol est un cousin de Prat. C'est lui qui le prévient du passage des gendarmes ou de l'arrivée de ses amis. Le terrier du contumax et le terrier du paysan sont à une portée de fusil l'un de l'autre. Un ravin d'une profondeur de deux à trois cents pieds les sépare. Ce ravin a été déchiré, de mille manières pittoresques, par les orages et par les inondations. Les gendarmes le regardent d'un air attrapé, mais ils ne le traversent jamais. Un seul a eu l'audace de le descendre à la suite de Prat. Prat l'a tué d'un coup de fusil, quoiqu'il eût pu, de son propre aveu, s'en dispenser.

M. Molinier, vêtu en paysan comme aujourd'hui, a déjà franchi plusieurs fois ce ravin. Il sait que Loïs Arguziol correspond télégraphiquement avec Prat, et qu'il lui donne les avis nécessaires, en déplaçant quelques objets, en précipitant un moellon de lave, en poussant un cri, en faisant beugler sa vache à propos. Tout résolu qu'il est, il voudrait bien qu'on fît venir son homme plutôt que de traverser lui-même les mille accidents de l'abîme. Cela ne se peut : le cousin de Prat est froidement intraitable.

Cependant, le jour passe, il est onze heures. Attendre serait inutile, appeler serait compromettant : le contumax pourrait livrer aux échos un nom que Loïs Arguziol n'a que faire de connaître, d'autant que cet Arguziol est déjà sur la voie : malgré le feutre et les guètres de cuir du voyageur, il ne lui parle qu'avec respect en l'appelant *Monsieur*.

M. Molinier s'engage dans le ravin. Il roule avec les cailloux, il se déchire aux angles des rocs, il glisse sur des plans de basalte que l'eau et les siècles ont polis ; aucune plante n'aide la main : la végétation n'habite pas ces ruines de la nature ! Aucune trace humaine n'éclaire ses pas : les fureurs du ciel rajeunissent chaque année ce chaos ! De temps en temps, il escalade un suc, pour s'orienter, ou bien les obstacles l'impatientent et il appelle : Prat ! mais le cri meurt étouffé dans les impasses du ravin.

Arrivé au fond, ou vers le fond, il fait une pose. Du moins on n'y a pas froid, et la solitude y est douce, car la tourmente se brise en haut, aux milliers de sommets des pyramides, et l'on n'entend rien en bas que des murmures de ruisselets formés par la neige qui tombe doucement comme fatiguée de ses pirouettes aériennes

La montre marque onze heures et demie.

— C'est bien cela, se dit le citadin-montagnard; une demi-heure encore pour remonter : Je ne me suis pas trop perdu. Mais l'homme est un grand fou! Me voici, haletant, dans une vaste tombe, à l'heure ou je devrais « déjeuner bien tranquillement près d'un bon feu, » selon l'expression de mes fades amis. Ils s'étonnent que l'on ne puisse pas souffrir la tranquillité! Parbleu! rien de plus simple : être tranquille, c'est être mort; à moins qu'on ne s'arrête cinq minutes pour souffler, et pour recommencer ensuite la vie active. Je suis cependant contraint de reconnaître que j'ai un peu trop le diable au corps. Bah! du courage! nous souperons mieux ce soir.

Enfin, l'abîme est remonté, même avant midi.

Il ne s'agit plus que de découvrir le terrier de Prat.

— Prat! Prat!

Le vent fait de ce mot ce qu'il ferait d'une plume : il l'emporte dans l'infini; Prat ne l'a point entendu.

Mais en recueillant ses souvenirs, on peut retrouver la caverne.

— Voyons : au midi le Mézinc, dont la double croupe décline jusqu'à cette gorge flanquée de rocs noirs, au fond de laquelle coule un torrent. Après la gorge et le torrent, dans la direction de Fay-le-Froid, un îlot de sucs granitiques regardant le ravin d'un côté, le Mézinc de l'autre. Voici l'îlot, il est à pic, au couchant, vers le Cantal; il se perd au levant, comme le ravin lui-même, dans un carrefour immense d'abîmes et de flèches de granit où les nuages se promènent souvent sans se heurter. C'est bien cela : le terrier de Prat est en face du ravin, sur le bord de l'îlot, juste au

point où commence sa déclinaison vers le grand carrefour.

— J'y suis, ajoute M. Molinier, et pourtant je ne m'y reconnais plus du tout !

En réfléchissant, une idée judicieuse lui vint.

Prat doit avoir du feu. La fumée doit sortir par quelque échancrure. Il ne faut que se mettre sous le vent ; non pour voir la fumée, c'est impossible : le vent furibond du Mézinc en disperse les sédiments plus vite que les vagues de la mer n'absorberaient une goutte d'eau, mais pour la sentir ; car on brûle dans les hautes montagnes un gazon de bruyère mêlé de boue qui sent bien mauvais.

— Ah ! l'arôme de la fumée vient de passer. Il passe encore. Un peu plus haut, on ne sent rien. C'est ici, dans un périmètre de vingt à trente pieds.

Bientôt l'orifice informe de la cheminée est découvert.

M. Molinier, faisant un porte-voix de sa main, crie le nom de Prat dans la fissure.

Au bout d'une minute il recommence.

Il recommence une troisième fois.

Cette fois, Prat lui répond :

— Ho !...

Le *ho* semble sortir de dessous terre.

— C'est moi, Prat ! monsieur Molinier.

— Bien. Tournez le rocher à votre droite, j'ai ôté la pierre qui cache la porte. On pousse, on entre vite et on referme la porte sur soi. N'ayez pas peur.

La porte est un ais de planches de deux pieds sur trois ; elle s'ouvre en dedans et elle se referme par un verrou. La pierre assez mince, en proportion de sa surface, qui tout à l'heure masquait la porte, est une lauze de basalte. Un énorme piton de fer, solidement vissé, permet à une main robuste de faire basculer le morceau de basalte, et de l'attirer contre l'embrasure profonde de la porte. Un crochet placé dans l'embrasure, sur le côté, se fixe alors dans le piton ; on est enfermé ; on est chez soi.

M. Molinier contemple le bloc de basalte, le piton, le cro-

chet, mais il n'essaie pas de la manœuvre nécessaire pour replacer le bloc, chose inutile d'ailleurs, puisque sa visite ne saurait être longue.

Quoiqu'il ait déjà pénétré deux fois chez Prat, et quoique celui-ci l'attende avec une lanterne, ce n'est pas sans un sentiment de crainte qu'il pousse cette porte, et qu'après l'avoir fermée au verrou il s'engage, tâtonnant et courbé, dans le chemin difficile où le précède le maître du lieu.

A mesure que l'on s'avance, le passage s'élève, mais il est toujours étroit : deux hommes ne peuvent le suivre de front.

Ce tortueux passage, dont l'étendue peut être de cent à cent cinquante pieds, aboutit à un ample vide que Prat appelle le noyau, parce que, dit-il, il y avait là, au centre du rocher, un gros noyau dont le diable a mangé l'amande. Le vide a, en effet, la forme d'une noisette, sinon d'une amande. Un imperceptible filet d'eau le traverse pour se perdre dans une fente, ce qui est indifférent au contumax, toujours approvisionné de vin.

Les deux hommes s'arrêtent là et se regardent.

L'un affecte de l'assurance, l'autre tâche de dissimuler un commencement d'ivresse.

Prat élève sa lanterne aux parois de corne.

— Qui vous amène, monsieur Molinier?

— Une affaire.

— Vous avez vu Loïs Arguziol ?

— Oui.

— Vous ne lui avez pas dit votre nom ?

— Non.

— Avez vous de la crainte de descendre dans ma fosse ?

— Aucunement. On doit toujours y être mieux qu'ici; nous avons les pieds dans l'eau.

— C'est vrai. Descendons.

Il ouvre une porte, M. Molinier passe devant ; il le suit et ferme la porte au verrou.

Ici, la main de l'homme se découvre. Un escalier d'une

quarantaine de marches, interrompu deux fois par des plans fortement inclinés, conduit à une grande pièce à peu près régulière qui a aussi sa porte d'entrée.

La caverne de Prat, que les malfaiteurs se transmettent comme un héritage, par suite de bagne ou d'échafaud, aurait été façonnée, il y a trois siècles, par les chevaliers de Malte, qui possédaient de grands biens dans les montagnes de l'Auvergne et du Velay, entr'autre une maison religieuse dont on voit encore les ruines à Tence. L'été, ils envoyaient paître des troupeaux de bœufs autour du Mézinc, assez voisin de Tence. et la caverne abritait les gardiens de leurs troupeaux contre l'orage.

Une croix à huit pointes, gravée dans le roc, à l'endroit que Prat appelle le noyau, donne quelque créance à cette version.

L'escalier, disons-nous, aboutit à une grande pièce à peu près régulière. C'est un carré douteux, de douze à quinze pieds en tous sens, sauf la coupe du plafond, qui ressemble à une voûte inachevée.

Ce carré étant perdu dans les entrailles de la terre, et ne s'aérant du côté du ravin que par un boyau serpentueux, rien ne peut en déterminer l'orientation. Sur l'une de ces quatre faces se trouve la porte; vis-à-vis la porte, deux entailles, dont l'une est le boyau serpentueux, qui aspire l'air du ravin, mais non la lumière, dont l'autre est un foyer avec un conduit en guise de tuyau de cheminée, qui monte à travers le roc et en sort comme il peut. Ainsi, celui-ci respire, celui-là fume; quelques entailles encore pour le lit, le vin, les provisions, etc. Au milieu une table et des escabeaux. De toutes parts des ustensiles et des objets sans usage, produits de vols, ou de la succession de divers voleurs oubliés.

Un poëte pourrait se plaire dans ce sépulcre; un contumax campagnard, qui se rapproche beaucoup de la brute, ne sait qu'y boire, y bâiller, y dormir; y dormir surtout car le sommeil est la faculté capitale des animaux: l'obscurité les endort.

Dès qu'il est entré, Prat allume une petite lampe. La lueur de cette lampe, jointe à la lueur de la lanterne, emplit la caverne d'un fluide jaune, dont l'effet ne dépasse pas de beaucoup le clair de lune.

Une chaise est près du feu ; M. Molinier s'y installe.

— Vous êtes admirablement logé, Prat !

— Oui, le trou est large, et il y fait bon l'hiver.

— Mais où étiez-vous donc, quand j'ai entendu votre voix?

— A ma fenêtre.

— Qu'appelez-vous votre fenêtre ?

— Ce petit sentier qui va sur le ravin. C'est aussi une porte.

— Je ne la connaissais pas.

— Oh ! pour entrer par cette porte, comme pour en sortir, je vous promets qu'il ne faut pas avoir des bottes de gendarmes, mais bien plutôt des ongles d'*escurieux*.

— Je n'en ferai par l'expérience.

Prat a disposé deux verres sur la table ; il a débouché une bouteille, il a versé du vin, il offre un verre rempli à M. Molinier :

— Buvez. Cela vient de la cave de M. Drevet, un riche qui ne boit que du bon.

— Vous lui avez donc emprunté son vin ?

— Oui, une nuit que son château dormait et que le chien de garde était mort d'un coup de trique.

— Alors, à la santé de M. Drevet.

M. Molinier boit. Il se lève ensuite ; il va reporter le verre sur la table qui est un peu loin de lui, et il revient près du feu.

Prat ne s'assied point Il fait le maître de maison. Après avoir offert du vin de M. Drevet, il apporte du bois d'un autre, et, en poussant deux bûches dans le brasier de gazon fumeux, il s'en enorgueillit comme d'une chose plus précieuse que le vin.

Ces allées et venues incommodent M. Molinier, qui suit du coin de l'œil tous les mouvements de Prat.

— Asseyez-vous donc, Prat; je veux vous parler de notre affaire.

— Parlez toujours, je vous écoute.

Pour honorer le visiteur, Prat met de l'ordre dans sa maison; il recule la table, il dégage l'abord du foyer, il en éloigne des pots, des bouteilles, des ustensiles embarrassants.

M. Molinier a cru remarquer que l'accueil de Prat, ordinairement plein d'une sympathie fanfaronne, manquait aujourd'hui de bienveillance. Il n'en est point encore à l'inquiétude, mais les façons trop aisées de ce rustre, qui range ses affaires du pied ou de la main sans dire un mot, lui sont désagréables, et il voudrait bien le mettre en belle humeur.

— Savez-vous, Prat, que j'ai fait arrêter Guillaume ?

— On me l'a dit.

— Vous devez en être content : Guillaume ne vous aimait guère.

— Il ne me gênait point non plus; je suis homme à savoir me défendre.

— Oui, mon cher, nous savons que vous êtes solide et brave, à la défense comme à l'attaque, mais, j'ai d'autres ennemis, encore.

— Faites-les arrêter de même.

— Cela ne se peut, et c'est précisément parce que cela ne se peut, que j'ai besoin de vous.

— A votre plaisir, ce sera pour les beaux jours.

— Pour tout de suite.

— Le temps est trop mauvais.

— Non. La grande neige n'arrivera pas avant trois ou quatre jours.

— Et quand elle arrivera, si je ne suis point retiré en mon trou, les gendarmes me prendront comme Guillaume.

— Les gendarmes ne prennent personne de vous autres sans ma permission.

— Le roi ne dirait pas mieux.

— Il me semble que vous en savez quelque chose par vous-même.

— Oui.

— Enfin, il y a gros à gagner; cinq louis d'or aujourd'hui, cinq louis d'or demain, dix louis d'or après.

— Que faut-il faire ?

— Peu de chose. Vous connaissez le vicomte Paul de Carbonnet ?

— Certes.

— Il était le protecteur de Guillaume.

— Peccaire ! il ne l'a pas protégé très-bien. Et vous souhaitez que je le saigne ?

— Moins que cela ; il est au Puy, mais une indisposition fictive de son père le rappellera au Carbonnet demain ou après-demain ; nous fixerons le jour et l'heure. Je ne lui désire que cinq à six coups d'un bon bâton.

— D'un bâton comme celui-ci ? dit Prat.

Et, en regardant M. Molinier d'un étrange regard, il montre un brin d'épine noueux, de la grosseur du bras.

— Soit. L'instrument me paraît bon.

M. Molinier, en disant cela, a eu peine à sourire.

Comme les gens accoutumés de réussir en toutes choses par les moyens exclusifs de l'esprit, par la finesse, par la patience, par des combinaisons habiles, M. Molinier manque de ce que l'on appelle le courage militaire. Il a des armes sur lui, mais il n'ose pas même les faire voir. Il est grand et fort, mais l'idée d'un pugilat lui donne la chair de poule et le vertige. Dissimuler sa peur, conserver un jeu clair au timbre de sa voix, paraître calme, prendre des poses aisées et des grimes insoucieuses, c'est le plus grand résultat que puisse atteindre son énergie morale ; encore, s'en faut-il de beaucoup que ce résultat soit complétement atteint.

Prat ne saurait gêner ce travail ; il ne se doute pas même que la lâcheté existe. L'homme qui est près de lui est un monsieur, un plumassier, un emmiélaire, une chose

enfantine à laquelle le gendarme seul prête de la force. Le gendarme n'étant pas là, il ne tient guère plus de compte du monsieur que d'une brebis couchée dans la cendre.

Cependant la main de Prat ne quitte plus le bâton. Debout, près de la table, le sauvage emplit son verre et il le vide; puis, se tournant vers M. Molinier :

— Le vicomte de Carbonnet vous gêne?

— Oui.

— On m'a dit cela.

— Des affaires politiques...

— Non, autre chose. M. Carbonnet aime une demoiselle de la noblesse, qui l'aime bien aussi.

— Mon cher Prat, où diable allez-vous chercher cette faribole? Je ne puis comprendre...

— Si, si, vous comprenez. La demoiselle Marguerite est bien belle et bien bravounette, et vous voulez l'épouser de violence, car elle ne saurait avoir de l'amour pour des gens comme nous.

— Comme nous !...

Prat frappe la table d'un coup sec de son verre, qu'il vient de vider pour la deuxième fois:

— Comme nous ! J'ai tué d'un coup de fusil le gendarme qui me poursuivait. Vous, vous voulez tuer M. de Carbonnet par le moyen de mon bâton, étant trop malicieux pour faire vous-même la besogne : je ne suis pas le pire.

Et il boit de nouveau.

— Mon brave, je vous accorde cela sans la moindre hésitation. Eh bien ! l'homme de plume et l'homme de fusil doivent se soutenir fraternellement.

Et, pour dissimuler sa frayeur, il s'occupe du feu, qu'il redresse avec son chétif bâton; ensuite il essaie d'enflammer le bois en se faisant un soufflet de son feutre.

Prat a le visage gonflé de sang et d'ivresse. Il s'est versé du vin une dernière fois : la bouteille est vide. En posant la bouteille, comme en posant le verre, il frappe la table

plus fort. Ses yeux ne quittent plus M. Molinier. Celui-ci est tout pâle, il voudrait se lever, et ne l'ose; ses mains tremblantes ont laissé le bâton, et c'est d'une voix rauque qu'il balbutie :

— Prat ! Voyons, soyons raisonnables. Je vous apporte de l'or...

— Tu as fait arrêter Guillaume ?

— Mon cher ami, Guillaume vous...

— Tu en as menti !

— Ah ! vous oubliez mes services...

— Ah ! tu veux que je tue un jeune homme de la noblesse qui te gêne, brigand !

— Mais non.

— Mais si ! Ayant volé à la dame sa fortune, tu veux lui voler sa demoiselle en mariage.

— Prat...

— Tu épouserais cette Marguerite qui est la bonne sainte Vierge de Guillaume ? Et qui a sauvé les jours du petit Mathieu ? Toi !

— Mon ami....

— Hô bergougnard de marchand d'encre ! Voleur et fils de voleur !

La masse d'épine a décrit un cercle en sifflant. M. Molinier est atteint à la tête avant d'avoir pu même essayer un mouvement pour éviter le coup.

Il ne fait que pousser une longue plainte. Ses yeux s'ouvrent et se ferment plusieurs fois, et il oscille sur sa chaise comme un homme ivre.

Loin d'apaiser la fureur de Prat, le spectacle affreux des convulsions, des secousses machinales qui précèdent la mort violente, l'exalte au contraire. Le forcené frappe cinq ou six coups encore, criant à chaque coup le nom de Guillaume, ou de la demoiselle Marguerite, ou du petit Mathieu, avec des imprécations de bourreau moraliste ; et il ne s'arrête que lorsque le cadavre et la chaise tombent dans le feu.

Une heure plus tard, le contumax, ayant dépouillé le

cadavre de son protecteur, le traînait dans le sentier tortueux qui donne de l'air à la caverne, et le cadavre nu culbutait de rocher en rocher jusqu'au fond du ravin.

CHAPITRE XIX.

Loïs Arguziol a été amené au Puy par les gendarmes. Son cousin Prat, peu accessible aux émotions qui partent de la conscience, était venu, le jour même de son crime, lui narrer ce qu'il appelait son empoignage avec le marchand d'encre. Dès le lendemain, il avait gagné le large, muni de l'or et vêtu des dépouilles mobilières de sa victime.

Par des voies difficiles, mais familières aux pieds des sauvages contumax, on suit la croupe méridionale du Mézinc déclinant jusque près de Saint-Agrève ; on gagne Annonay ; on prend le bateau à vapeur à Andanse ; on descend le Rhône ; on tire brusquement à gauche, et l'on atteint les montagnes du Piémont. Là, on se case sans difficulté; c'est à peu près le même patois que celui des Cévennes, et les vauriens y abondent.

Avant même la première descente de la gendarmerie chez Loïs Arguziol, Prat était déjà en sûreté.

Un tête-à-tête ayant été permis entre Arguziol et Guillaume, celui-ci, au bout d'une demi-heure savait toute la vérité.

A quinze jours de distance, on pouvait charger Prat sur un ton plein d'horreur ! Arguziol fit sa déposition légale au parquet. Il mentit de son mieux et envoya la justice se pro-

mener vers Privas, vu que Prat, cet *hôme* mauvais, avait dû gagner Privas l'autre semaine, pour descendre vers le Béarn et atteindre ensuite les Pyrénées.

Le télégraphe électrique n'existait pas encore : la justice attendit le redoux.

Un peu ornementée, l'histoire d'Arguziol fit honneur à Guillaume. A cause de lui, Guillaume Prat s'était refusé au meurtre de M. de Carbonnet ; Prat avait vengé madame de Saint-Didier, vengé la demoiselle Marguerite et jusqu'au petit Mathieu ! Dans la basse ville, Flore et son clan de marchandes disaient : « Pauvre Guillaume ! Il s'est laissé désarmer de sa haine comme un vieux petit enfant et un bon chrétien ; on l'excite à punir son ennemi, il ne se défend même pas : Non, dit-il, j'ai communié sur ma parole ! » Dans la haute ville, on paraphrasait le mot de Guillaume : « Prat est sans doute un grand misérable, mais, en fin de compte, sa trique aura été le fusil providentiel qui n'éclate jamais dans la main de Dieu. »

Des personnages sont allés voir Guillaume ; sa lutte avec Prat les a intéressés fort. Ils ont tous déclaré qu'en leur âme et conscience Guillaume était un excellent garçon, victime d'une foule de propos absurdes, dont ce diable de Molinier devait être l'auteur.

Le juge d'instruction lui-même en dit du bien ; toutefois il ne le lâche pas, malgré les instances du curé de Glavenas.

Le bon curé n'est pas homme à s'endormir. Ne pouvant rien tenter sur le cœur du magistrat, il change de système et il travaille à le vaincre.

La justice a toujours certains égards pour un prêtre ; même lorsqu'il demande des choses insolites, elle les lui accorde volontiers, sans pour cela se dessaisir de rien.

Le curé de Glavenas a obtenu la permission d'entretenir Guillaume à propos d'un fait important sur lequel il ne croit pas devoir s'expliquer d'abord, et de l'entretenir au parquet même, en présence du maire de Saint-Hostien et du magistrat instructeur.

Un matin donc, à heure convenue, le bon curé se présente au parquet en compagnie d'un paysan de bonne mine, le maire de Saint-Hostien traînant après lui trois de ses administrés : André Arsac, la vieille Marteloune et le petit Mathieu.

Le juge d'instruction ne pensait pas recevoir tant de monde. Néanmoins il fit sans trop de mauvaise grâce avancer un siége à chacun.

Le curé avait l'air très-grave.

On envoya quérir Guillaume. La prison était une annexe du tribunal. Au bout de quelques minutes, Guillaume arriva entre deux gendarmes.

Les expressions sentimentales, fussent-elles permises au parquet, on n'en use pas. Il semble que l'on soit tenu à avoir peur et à s'anéantir devant les organes de la loi, si bien ils savent vous rappeler au respect de la loi pour une seule de vos paroles qui s'écarte du ton de l'humilité.

La famille d'Arsac demeure immobile et muette.

Le petit Mathieu a essayé de regarder le juge d'instruction. Il est revenu vite aux gendarmes, qui lui causentbien moins de frayeur.

Enfin, le curé de Glavenas se lève, et il affecte de laisser comprendre, par son attitude, qu'il saurait maintenir au besoin, l'autorité et la liberté de sa parole.

— Monsieur le juge d'instruction, je vous présente M. Baptiste Jourdet, maire de Saint-Hostien, dont le témoignage nous sera utile tout à l'heure.

M. Baptiste Jourdet se lève, salue, et se rassied.

Le magistrat l'imite, on voit qu'il ne réprime qu'à grand'peine son penchant à l'interrogation.

Le curé reprend et il parle debout :

— Monsieur, je connais la famille Arsac depuis plus d'un demi-siècle. C'est une famille simplement, mais fortement honnête. Guillaume Arsac a été baptisé par moi. Depuis trente-quatre ans que je lui ai donné la vie chrétienne, je ne l'ai jamais perdu de vue. Sa conscience a été toujours

pour moi un livre ouvert. Guillaume Arsac est un homme d'honneur.

Guillaume écoute, tranquille et les bras croisés.

André se tourne à demi vers son frère et le salue.

La vieille Marthe relève la tête avec une dignité que son humble costume et la maigreur osseuse de son visage font paraître étrange.

Le juge d'instruction approuve bénévolement par un signe :

Cela n'engage à rien.

— Afin de se soustraire, j'imagine, à l'impôt du sang, Guillaume a quitté les voies sociales où chacun de nous se fait une destinée. Confondu avec des malfaiteurs, avec des réprouvés endurcis par des habitudes sauvages, pour vivre au milieu d'eux et s'en faire respecter, il a dû s'en faire craindre. Sa force native était grande, son énergie était plus grand encore. Des luttes terribles lui ont acquis la prééminence sur une peuplade de vagabonds qu'il méprisait. Eux marchaient dans la violence, dans le vice, quelquefois peut-être dans le crime. Lui, dont la renommée mal comprise descendait des montagnes solitaires au milieu de nous comme un fantôme menaçant, assumait le mauvais renom et les mauvais actes de tous les repris de justice qui l'entouraient. Quelqu'un d'ailleurs, dont on n'a plus le droit de médire, y aidait beaucoup. Mais on ne juge pas un citoyen sur des propos nés de l'erreur ou de la fantaisie publiques. Guillaume Arsac n'a jamais commis un vol, ne s'est jamais associé à aucun méfait, à aucun délit, à aucune attaque contre les propriétés ou les personnes. Pendant les quatorze ans qu'il a vécu de sa vie aventureuse, sa conduite, son caractère, ses mœurs m'ont toujours été aussi parfaitement connus que s'il eût habité ma paroisse en remplissant ses devoirs de bon catholique sous mes yeux Mes paroles sont bien réfléchies ! Si la justice peut opposer à mes affirmations un seul fait, avec l'appui d'un seul témoignage positif, je vous prie, Monsieur le juge d'instruc-

tion, de me rectifier. L'honneur d'une famille, la liberté d'un citoyen sont choses graves ; et la loi, qui nous menace tous, à l'occasion, nous protége aussi.

Le prêtre se rassied. Le juge d'instruction, un peu ému de l'attaque, sourit néanmoins.

— Monsieur le curé, votre affirmation est tout à fait d'accord avec mes renseignements sur Guillaume Arsac ; et permettez-moi de vous répondre qu'à cet égard, vous prêchez un converti. Il s'agissait d'abord de menaces publiques contre la vie de M. Molinier. Il ne m'en coûte pas de reconnaître que les faits ultérieurs, loin de corroborer les soupçons, les ont complétement détruits. Aucun délit caractérisé n'a pu s'établir contre Guillaume Arsac. Aucun. Mais le délit de réfraction à l'impôt militaire existe....

— Monsieur, un pauvre vieux prêtre ne saurait être jurisconsulte. Cependant, j'ai ouï dire que d'abord les cas d'arrestation préventive étaient déterminés par la loi; ensuite que le délit lui-même devait avoir une définition stricte. Si Guillaume Arsac eût été coupable d'un délit, une condamnation l'aurait atteint.

Ici, le juge d'instruction passe sa main sur son visage pour dissimuler une rougeur.

Le bon curé continue, mais cette fois d'un ton paternel :

— Monsieur, je sais que vous êtes un honnête homme, et que même vous pratiqueriez de grand cœur le sentiment de la bienveillance, pourvu qu'il n'ait rien de contraire à vos devoirs, à plus forte raison si l'équité vous l'imposait.

Le juge d'instruction ne sourit plus. Il se pince la lèvre.

Le curé de Glavenas fait signe à M. Baptiste Jourdet de se lever.

— Monsieur le juge, le maire de Saint-Hostien vous apporte une attestation écrite, qui aplanira, je pense, les dernières difficultés. Guillaume Arsac appartient à la conscription de 1820. Le regrettable M. Garrail de Montrogues, alors maire de Saint-Hostien, soupçonna Guillaume, qui travaillait depuis quelques mois dans une usine de la Pro-

vence, de se disposer à la réfraction. Je supprime de trop longs détails. Déterminé sans doute par l'espoir de vaincre un peu plus tard cette intention répréhensible, le maire ne porta pas Guillaume sur le contingent de 1820. Négligé en 1820, Guillaume absent fut oublié en 1821. Ce pauvre garçon pensait avoir été condamné par contumace à une peine formidable. Personne dans nos villages, pas même le curé, n'est au courant des pratiques de la justice. On croyait Guillaume sous le poids d'un jugement ou d'un arrêt exécutoire. C'était une erreur: Guillaume n'a été ni condamné, ni jugé, ni appelé. La pièce que je vous présente est une attestation du maire actuel confirmant la déclaration du secrétaire municipal qui exerce à Saint-Hostien depuis dix-huit ans. Elle établit au profit de Guillaume le fait négatif que je viens de vous révéler, et qui coïncide certainement d'ailleurs avec le silence de vos registres judiciaires.

— Voilà donc enfin le mot de l'énigme, s'écrie le magistrat ! je m'explique maintenant que l'on n'ait pu découvrir ni ici, ni à Riom, un seul mot sur aucun Arsac ! c'est une situation pitoyable...

Cependant il parcourt des yeux la pièce que vient de lui remettre le curé de Glavenas. Arrivé au bout, il la pose sur son bureau, il prend une prise de tabac, il semble réfléchir, puis il se tourne vers M. Baptiste Jourdet.

— Votre attestation est bien sérieuse, monsieur le maire?

— Très-sérieuse, monsieur. J'en ai apprécié l'importance et j'ai senti que mon devoir ne me permettait pas d'hésiter. Je dois protection à tous mes administrés dans les limites de la loi.

Le juge d'instruction, faisant de la main un geste d'une dignité un peu théâtrale :

— Guillaume Arsac, vous êtes libre.

Libre ! Guillaume Arsac se lève avec la promptitude d'un ressort d'acier.

La vieille Marthe n'a pas bien compris, mais elle voit André se jeter dans les bras de son frère. En attendant son

tour, et sans tenir aucun compte du respect dû à Thémis, elle crie à tue-tête :

— Hoya, monsieur le curé, Hoya !

Le juge d'instruction est presque attendri en voyant ces deux hommes, ces deux frères, qui se tiennent embrassés et qui pleurent.

Bientôt le groupe tumultueux prend congé du magistrat et sort, curé en tête.

Curé en tête, ils se dirigent tous vers la demeure de Malosse.

Comme unique héritier, du chef de sa femme, Malosse a été envoyé en possession d'urgence. Un inventaire rapide a constaté une fortune de près de quatre cent mille francs.

Le curé de Glavenas a passé par là encore. Les griefs de la famille Arsac contre le père Molinier, pour être vieux de quarante ans ne sont pas moins légitimes. Malosse est un honnête homme et un bon chrétien. La religion, qui a dompté la haine de Guillaume Arsac, impose aussi des devoirs au beau-frère de M. Molinier. Pourrait-il d'ailleurs accepter l'héritage du méfait et s'affranchir de la rancune des victimes ?

Dans la succession de M. Molinier est comprise une petite ferme d'une valeur de quinze à dix-huit mille francs, nommée le Perthuiset, avec un bon logis de campagnard. Pour Guillaume qui ne réclame rien, et qui se montre prêt à se contenter des honnêtes paroles de M. Malosse, cette petite ferme du Perthuiset serait une grande fortune : Elle est à dix minutes de Cabriac.

M. Malosse a déclaré être tout prêt à s'en dessaisir par un acte de vente portant quittance au profit de Guillaume.

— Bien, monsieur Malosse, bien, a dit le curé de Glavenas, l'affaire viendra en son temps. Pour aujourd'hui, il faut que je promène mon Guillaume par la ville.

Ce fut une promenade triomphante. Tout le monde se tenait aux fenêtres et aux portes. Guillaume a été reçu à

l'évêché, et chez plusieurs personnes de la haute ville, amis du bon prêtre. Il n'a point été reçu à la préfecture, parce qu'il n'y tenait pas! Le préfet l'eût peut-être embrassé! On dit que Guillaume va être électeur...

En revanche, madame la comtesse de Saint-Didier lui a fait un charmant accueil, et elle lui a tendu la main. Mademoiselle Marguerite ne lui a presque pas parlé, mais elle a pris sur ses genoux et elle a embrassé le petit Mathieu, qui portait à son cou le chapelet de son oncle Guillaume! Millon elle-même, la maussade Millon a été gracieuse, contre son habitude. En causant avec André dans le vestibule, car André est un peu de la maison, et il allait et venait tandis que son frère se tenait au salon, elle lui a dit :

— Ho de cet *hôme*, qu'il est grand votre frère! je ne l'avais jamais vu, mais il est bien mieux que non pas vous : C'est encore un joli garçon.

Voilà donc Guillaume libre. Quelques jours ou quelques semaines encore, il rentrera paisible et honoré, en possession du bien-être de la vie régulière. La vieille Marthe sera bien heureuse; son cher aîné, qu'elle pourra voir tous les jours, enorgueillira sa vieillesse et lui fermera les yeux.

Marguerite et Paul ne nous inquiètent plus. Il faut faire néanmoins à leur pur amour sa part du dénouement.

CHAPITRE XX

Ce que l'on appelle le grand redoux arrive dès les premiers jours d'avril La neige fond partout dans le pays des hautes montagnes ; les villages, les fermes, les agrestes châteaux sont désemprisonnés ; les chemins deviennent praticables, les prairies verdissent déjà. Mais ce n'est guère que vers le mois de mai que les abords du ravin, où gît le terrier de Prat, sont commodément accessibles.

Transportons-nous au mois de mai.

Le manoir de Saint-Didier a pris le plus joyeux aspect ; on a rajeuni son mobilier ; on a fleuri sa vaste cour ; on a blanchi ses tristes murs ; on a disposé sa remise pour recevoir un leste cabriolet, près d'une demi-fortune, et disposé l'écurie pour recevoir deux chevaux, sinon d'un grand prix, du moins plus honorables que le vieux bidet familier du vieil Eugène. Un petit salon, que l'on n'ouvrait jamais, est devenu la chambre à coucher de madame la Vicomtesse. Elle s'y tient presque constamment et elle y reçoit ses amis. Flore y vient presque tous les jours.

— Enfin, madame de Saint-Didier s'est donc résolue à recevoir familièrement la jeune marchande ?

— Pas encore ; mais cela ne saurait tarder beaucoup...

— Par une belle après midî de mai, vous eussiez vu mademoiselle Flore, agréablement installée dans cette jolie

chambre que parfume une jardinière pleine de lilas nouveaux et de boutons de roses.

— Elle a apporté son ouvrage. Elle confectionne des pantoufles en tapisserie pour le papa Badioux ; mais elle se tient dans l'embrasure d'une fenêtre, demi-cachée sous les grands rideaux de mousseline. C'est un peu plus par modestie que par discrétion.

Marguerite est assise sur une causeuse près de Paul. Elle travaille à une broderie : des manchettes. Ce M. Paul la contrarie à chaque instant ! il tire les manchettes, il casse le fil, il pose quelquefois sa main sur l'épaule de Marguerite en parlant bas. Flore affecte de ne pas voir ces gentillesses intimes.

Tout à coup, on entend un grand bruit au-dehors. Le bruit monte de la basse ville ; il approche, il grossit, il passe devant le manoir.

— Qu'est-ce donc que ce bruit ? demande Marguerite.

— Oh ! rien, lui répond Paul un peu troublé.

Flore regarde son amie d'un regard pénétrant.

— Enfin, il y a quelque chose d'extraordinaire dehors, dit Marguerite ; vous avez un air singulier tous deux.

Sans plus attendre, elle allonge le bras et tire le ruban d'une sonnette.

Millon accourt, Millon se précipite ! Paul lui fait un signe, Flore la regarde en fronçant le sourcil. Millon ne voit rien. Depuis que Guillaume lui a dit en riant : « Mademoiselle Millon, vous feriez une jolie fermière ! » elle semble avoir perdu la tête.

— Madame la vicomtesse m'a sonnée ?

— Oui. Qu'est ce donc que ce grand bruit que j'entends ?

— Ah ! madame de Carbonnet, c'est l'enterrement du Molinier. Il accourt de ci, de là, une flotte de monde...

Marguerite frissonne. Paul l'attire près de lui. Comme un enfant effrayé, la jeune femme cache sa tête sur le sein de son mari, qui baise sa chevelure et ainsi la calme doucement.

Millon s'esquive, honteuse de sa maladresse : on lui avait dès le matin recommandé la discrétion.

Flore, plus brave que Marguerite, a lancé à travers l'espace et les murailles un dur regard au Molinier qui vient les importuner encore !

Tout aussitôt, la pitié remplace la colère ; Flore a fait le signe de la croix, et elle a détaché l'embrasse du rideau. Elle se croyait bien enclose ; mais derrière la mousseline transparente du rideau on la voyait agenouillée ; elle priait pour le malheureux que les sourdes imprécations du peuple escortaient jusqu'au seuil de l'église.

FIN.

2,707 — Abbeville, imp. Briez, C. Paillart et Retaux.

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

A L'USAGE DES BIBLIOTHÈQUES DE BONS LIVRES, PAROISSIALES, COMMUNALES, SCOLAIRES OU PRIVÉES.

Cette collection ne comprend que des ouvrages irréprochables, aussi variés qu'intéressants, et qu'on peut faire circuler au sein de la famille.

Les Camisards, suivis des **Cadets de la Croix**, par A. de Lamothe, 3 vol. in-18 jésus illustrés, 6 fr.

Les Faucheurs de la Mort, par le même, 2 vol. in-18 jésus illustrés, 4 fr.

Les Martyrs de la Sibérie, par le même, 4 vol. in-18 jésus illustrés, 8 fr.

Marpha, par le même, 2 vol. in-18 jésus, 4 fr.

Histoire d'une pipe, par le même, 2 vol. in-18 jésus illustrés, 4 fr.

Les Soirées de Constantinople, par le même, 1 vol. in-18 jésus, 2 fr. 50.

Histoire populaire de la Prusse, par le même, 1 vol. in-18, 1 fr. 50 c.

Les Mystères de Machecoul, par le même, 1 vol. in-18 jésus, 2 fr.

Le Gaillard d'arrière de la Galathée, par le même, 1 vol. in-18 jésus, 2 fr.

Légendes de tous pays. Les animaux, par le même, 1 vol. in-18 jésus, orné de 100 gravures, 3 fr.

Mémoires d'un Déporté de la Guyane française, par le même, 1 vol. in-18, 60 c.

La Fée des Sables, par le même, 1 vol. in-18 illustré, 60 c.

L'Orpheline de Jaumont, roman national, par le même, 1 fort vol. in-18 jésus, 3 fr.

Le Taureau des Vosges, roman national, par le même, 1 fort vol. in-18 jésus, 2 fr. 50 c.

Aventures d'un Alsacien prisonnier en Allemagne, roman national, par le même, 1 fort vol. in-18 jésus, 2 fr.

Journal de l'Orpheline de Jaumont, par Marie-Marguerite, publié par A. de Lamothe, 1 vol. in-18 jésus, 1 fr. 50 c.

L'Auberge de la Mort, roman national, par A. de Lamothe, 1 vol. in-18 jésus, 2 fr. 50 c.

La Reine des brumes et l'Émeraude des mers, impressions de voyages en Angleterre et en Irlande, par A. de Lamothe, 1 vol. in-18 jésus, 3 fr.

Les Métiers infâmes, par A. de Lamothe (les Chasseurs de cadavres, — les Ramasseurs d'ordures, — Vieux habits, vieux galons, — le Musée des défroqués, — les Gratteurs de pourceaux, — les Pétroleurs, — les Faiseuses d'anges et les Faiseurs de démons, — les Mendiants de popularité, etc.), 1 beau vol. in-18 jésus, 3 fr.

Le Roi de la nuit, par A. de Lamothe, 2 vol. in-18 jésus, 5 fr.

Erreurs et mensonges historiques, par M. Ch. Barthélemy, 12e édition, 3 vol. in-18 jésus, 6 fr.
Chaque volume se vend séparément.

1re SÉRIE.

La Papesse Jeanne. — L'Inquisition. — Galilée, martyr de l'Inquisition. — Les Rois fainéants. — L'Usurpation de Hugues-Capet. — La Saint-Barthélemy. — L'Homme au masque de fer. — Le Père Loriquet. — L'évêque Virgile et les Antipodes. — 1 vol. in-18 jésus, 2 fr.

2e SÉRIE.

Calas. — Courbe la tête, fier Sicambre. — Paris vaut bien une messe. — Les lettres et le tombeau d'Héloïse et d'Abeilard. — La révocation de l'édit de Nantes. — Bélisaire. — Les Enfants de Nemours. — Philippe-Auguste à Bouvines. — Salomon de Caus. — 1 vol. in-18 jésus, 2 fr.

3e SÉRIE.

Calvin jugé par les siens. — Tuez-les tous. — Les Crimes des Borgia. — Marie la Sanglante. — Ce que Versailles a coûté à Louis XIV. — Louis XVIII et les fourgons de l'étranger. — La poule au pot. — Saint-Simon, historien de Louis XIV. — Agnès Sorel et Charles VII. — Les Béquilles de Sixte-Quint. — La Prison du Tasse. — L'Arquebuse de Charles IX, etc., etc. — 1 vol. in-18 jésus, 2 fr.

NOUVELLES : **Le Christ du dortoir, — Les Gants de la mendiante, — L'Orme de Domptin, — Une âme du purgatoire,** par Venet, 3 fr.

Otto Gartner, par Marin de Livonnière, 1 vol. in-12, 2 fr.

La Dynastie des Fouchard, par le même, 1 vol. in-12, 2 fr.

Lisa, par le même, 1 vol. in-12, 2 fr. 50 c.

Bas les masques, par Jean Loyseau, 1 vol., 2 fr.

Rose Jourdain (Orages de la Mère noire, Rusé III), par Jean Loyseau, 2 vol., 4 fr.

Les Bons Apôtres, par le même, 1 vol., 2 fr.

Défauts et vertus de l'enfance, douze contes pour les enfants, illustrés de 12 gravures, par Mme Testas, 1 beau vol. in-12, 2 fr.

L'Asile du quai d'Anjou, contes, par Mme Marie-Félicie Testas, 1 vol. in-12, 2 fr.

Récits de M. Jean-Antoine, par Mme Testas, 1 vol. in-12, 2 fr.

La Marquise Satin-Vert et sa femme de chambre Rosette, par Mme la baronne E. Martineau des Chesnez, 5e édit., 1 très-beau vol. in-12, 2 fr. 50 c.

Les Allumettes de l'oncle Grandésir, par Mme la baronne E. Martineau des Chesnez, 1 beau vol. in-18 jésus, 2 fr.

Histoire complète de la Pologne, depuis ses origines jusqu'à nos jours, par C.-F. Chevé, 2 vol., 4 fr.

La Légende d'Ali, suivie d'**Athanatopolis**, par Eugène de Margerie, 1 vol., 2 fr.

Réminiscences d'un vieux touriste, par le même, 1 vol., 2 fr.

Les Misérables d'autrefois, par Maurice Leprévost, 1 vol., 2 fr.

Histoires pour tous, par Mlle Zénaïde Fleuriot (Anna Edianez), 1 vol., 2 fr.

Entretiens populaires sur l'histoire de France, par Blanchet, vigneron à Saint-Julien-du-Sault, revus par M. A. Labutte, 1 vol., 2 fr.

Études historiques pour la défense de l'Église, par Léon Gautier, 1 vol., 2 fr.

L'Héritier du mandarin, suivi de **M'ssieu Quantois**, par Henri Vrignault (Urbain Didier), 1 vol., 2 fr.

Joseph Régnier, par le même, 1 vol., 2 fr.

Antoinette de Montjoie, par Marcel Tissot, 1 vol. in-12, 2 fr. 50 c.

Le Manoir et le Monastère, par Marcel Tissot, 1 vol. in-12, 3 fr.

La princesse Jeanne-Gabrielle Esterhazy, par Marcel Tissot, 1 vol. in-12, 2 fr. 50 c.

Hugues de Rathsamhausen, épisode de la guerre des Rustauds en Alsace, par Maurice de Régel, 1 vol. in-12, 2 fr.

Madame Agnès, 2e édition, par C. Dubois, 1 vol. in-12, 2 fr.

Quelques pensées pour les jeunes gens, par M. l'abbé Frédéric Godineau, 1 très-beau vol. in-16, 2 fr.

Les Solidaires, par Jean Grange, brochure de 62 pages in-32, 30 c.

L'Ouvrier à l'Exposition universelle, par Henry de Riancey, 1 vol. in-12, 1 fr. 50 c.

Vie du Père Lejeune de l'Oratoire, surnommé le **Moderne Apôtre du Limousin**, par Jean Grange, in-12, 1 fr. 50 c.

Petites études sur les Livres saints, par l'abbé David, 2 fr.

Annuaire des Œuvres de jeunesse et de patronage, pouvant servir de méthode de direction, 2 vol., 6 fr.

Méthode de direction des Œuvres de jeunesse, par l'abbé Timon-David, 1 vol. in-8, 6 fr.

Monarchie et Liberté, par M. le baron de Fontarèches, ouvrage honoré des félicitations du Saint-Père, in-12, 2 fr. 50 c.

Un manuscrit inédit d'Isabelle, infante de Parme, archiduchesse d'Autriche, 1763, in-12, 1 fr. 50 c.

Mémorial de la vie chrétienne, par Dupont, 1 vol., 2 fr.

Les Philosophes convertis, études de mœurs au XIX[e] siècle, 1 vol., 3 fr.

Éléments de physique et de mécanique, par Louis Gossin, 1 vol. in-12 illustré, 1 fr. 50 c.

Éléments d'histoire naturelle. — Zoologie, botanique, minéralogie, géologie, par le même, 1 vol. in-12 illustré, 2 fr.

Éléments de chimie, par Mazure, 1 vol. in-12 illustré, 3 fr.

La dernière année d'un jeune clerc, élève du grand séminaire de Blois, in-12, 60 c.

Yvo, le fils du charpentier, ou **la Vocation manquée**, conte ravissant de la Forêt-Noire, par le docteur Perrot, très-gros vol., 2 fr.

Lettres d'un vieux laboureur, par Vaudoré, ancien député, 1 fr.

Le Grand Problème social du jour devant l'admirable **Prophétie d'Orval**, exposée dans son origine, son authenticité et son interprétation, 1 vol. in-18 jésus, 1 fr. 60 c.

Almanach du grand prophète Nostradamus, 1873, par l'abbé Torné-Chavigny, in-18, 75 c.

Prophéties d'Olivarius et d'Orval, interprétées par leur auteur Nostradamus, le grand prophète. — Recherches et commentaires par l'abbé Torné-Chavigny, in-8, 1 fr. 50 c.

La Désertion des campagnes, par Olivier Jeantet, 1 vol. in-12, 1 fr. 50 c.

Faits et gestes de la légion bretonne pendant la campagne 1870-71, par Jules Onnée, 1 vol. in-8. Prix, 4 fr.

L'OUVRIER

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

13[e] ANNÉE

Prix de l'abonnement d'un an : 5 francs.

La collection de L'OUVRIER se compose actuellement de 12 volumes in-4, à double colonne, ornés de nombreuses et belles gravures. Elle forme à elle seule toute une bibliothèque populaire et contient les principaux chefs-d'œuvre illustrés de la littérature catholique moderne.

Chaque année forme un beau volume. Prix, broché, 5 francs; et relié en percaline, 6 fr. 25.

Soit pour la collection complète, brochée, 60 francs; et reliée en percaline, 75 fr.

L'ANGE CONSOLATEUR

DANS LES PEINES DE LA VIE

Par M. l'abbé POSTEL.

1 vol. in-18. Prix. . . . . 1 fr.

LES PREUVES DE LA RELIGION

PRÉSENTÉES A LA JEUNESSE

Par BALMÈS

Traduction de l'abbé Postel

1 vol. in-18 jésus. Prix. . . . . . . 60 cent.

Saint Vincent de Paul et son temps

Par JOSEPH MAGGIO

Traduit de l'italien par M. l'abbé Barthélemy

2 vol. in-8. Prix. . . . . . 10 fr.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Organe politique, religieux et agricole de la France rurale

Paraissant tous les Samedis

Rédacteur en chef : M. Louis HERVÉ.

Prix de l'abonnement : 12 francs.

La *Gazette des Campagnes* est fondée avec le concours et sous les auspices de MM. DECROMBECQUE, grand-prix de l'Exposition universelle; LÉONCE DE LAVERGNE; le marquis D'ANDELARRE, député; DE TILLANCOURT, député; GÉLIOT; vicomte de TOCQUEVILLE, président de la Société d'agriculture de Compiègne; RAUDOT, député; marquis DE CAUMONT, président du Congrès des provinces; comte D'ESTERNO; marquis DE VOGUÉ; MAGUIN, président de la Société d'agriculture de Metz; comte D'ESTAINTOT, Louis GOSSIN, DUDOUY, GUERRIER, BABLOT-MAITRE, marquis DE LEUZSE, DU CHEVALARD, vicomte DE CASANOVA, DE KÉRIGANT, Louis DE KERJEGU, comte DE LA LOYÈRE, DE BODARD, colonel CAMUS, baron DE COSTER, ancien préfet; DE PARSEVAL, CALEMARD DE LA FAYETTE, marquis DE BIMARD, Alexandre ADAM, président de la Société d'agriculture de Boulogne-sur-Mer; Eugène GAYOT, ancien directeur des haras; DUPRÉ DE LOIRE, président de la Société d'agriculture de la Drôme.

comte D'AUBERJON, Charles DE RIBBES, comte DE VOGUÉ, comte DAUGER, H. JOURDAN, GALLAND, Paul DE GASPARIN, DE THIAC, VIANSSON-PONTÉ, DE BÉHAGUE, baron DE FLAGHAC, GUESDON, V. DE MARNE, etc., etc.
